

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Google Livres

L'ODYSSÉE

D'HOMÈRE



HOMÈRE
—
L'ODYSSÉE

TRADUCTION

DE

M^{ME} DACIER

NOUVELLE ÉDITION REVUE ET CORRIGÉE

PAR

M. CROUSLÉ

Professeur de rhétorique au lycée Cornélie

SUIVIE DES

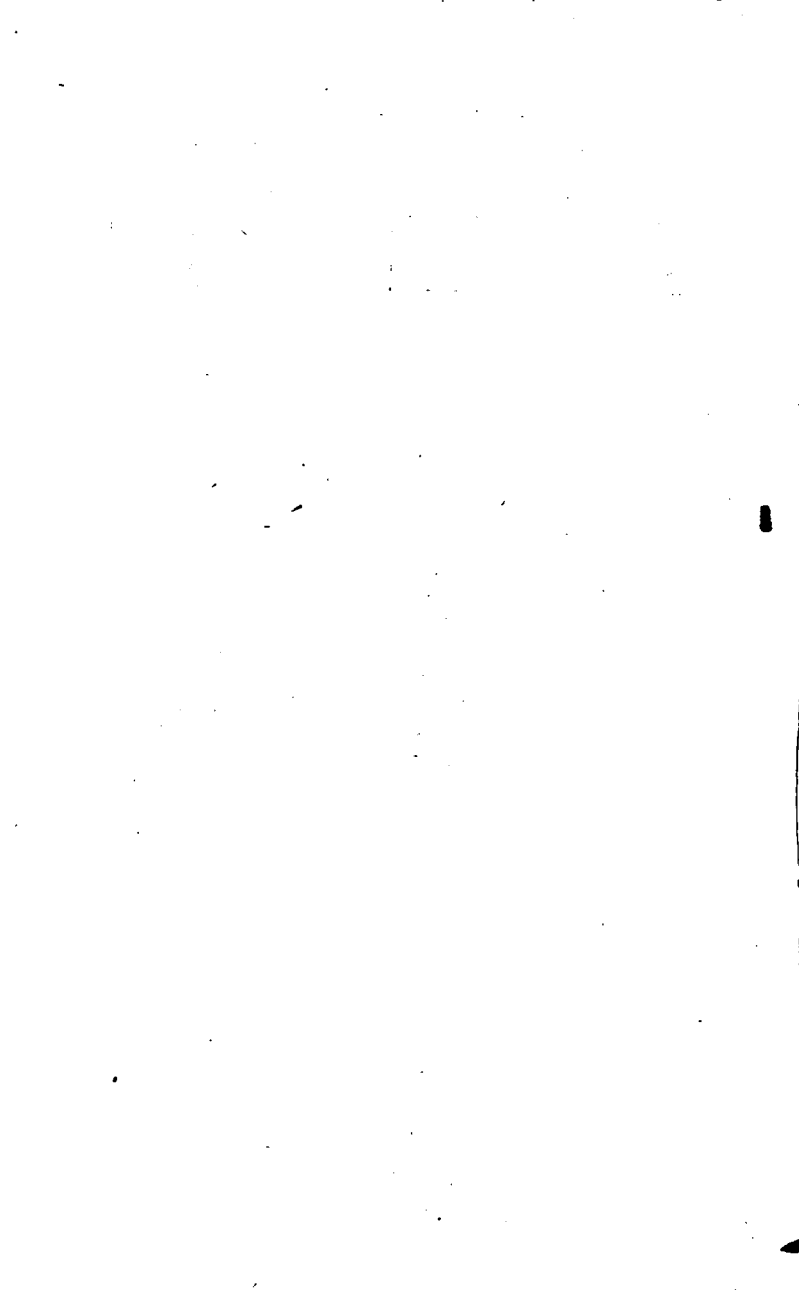
PETITS POÈMES ATTRIBUÉS A HOMÈRE

Traduits par Dugas Montbel

—
PARIS
GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

6, RUE DES SAINTS-PÈRES, ET PALAIS-ROYAL, 215

—
1872



L'ODYSSÉE

D'HOMÈRE

LIVRE I

ARGUMENT. — Les dieux tiennent conseil pour faire partir Ulysse de chez Calypso et pour le faire retourner à Ithaque. Après ce conseil, Minerve se rend auprès de Télémaque sous la figure de Mentes, roi des Taphiens, et dans une conversation qu'elle a avec lui, elle lui conseille d'aller chercher des nouvelles de son père à Pylos, chez Nestor, et à Sparte, chez Ménélas; après quoi elle disparaît, et, en disparaissant, elle donne des marques visibles de sa divinité. Les poursuivants de Pénélope font un grand festin. Le chante Phémios chante devant eux le retour des Grecs. Télémaque parle à ces princes, et indique une assemblée pour le lendemain.

Muse, contez-moi les aventures de cet homme prudent qui, après avoir ruiné la ville sacrée de Troie, fut errant plusieurs années en divers pays, visita les villes de différents peuples, et s'instruisit de leurs coutumes et de leurs mœurs. Il souffrit des peines infinies sur la mer pendant qu'il travaillait à sauver sa vie et à procurer à ses compagnons un heureux retour. Mais tous ses soins furent inutiles. Ces malheureux périrent tous par leur folie : les insensés ! ils eurent l'impiété de se nourrir des troupeaux de bœufs qui étaient consacrés au Soleil, et ce dieu irrité les punit de ce sacrilège. Déesse, fille de Jupiter, daignez nous apprendre, à nous aussi, une partie des aventures de ce héros.

Tous ceux qui avaient évité la mort devant les remparts

(RECAP)

2681
358
872

447501

~~ANNEXA~~

de Troie étaient arrivés dans leurs maisons, délivrés des périls de la mer et de la guerre ; Ulysse était seul privé de ce plaisir : malgré l'impatience qu'il avait de revoir sa femme et ses États, il était retenu dans les grottes profondes de la déesse Calypso, qui désirait passionnément de l'avoir pour époux. Mais après plusieurs années révolues, quand celle que les dieux avaient marquée pour son retour à Ithaque fut arrivée, ce prince se trouva encore exposé à de nouveaux travaux, quoiqu'il fût au milieu de ses amis. Enfin les dieux eurent pitié de ses peines. Neptune seul, persévérant dans sa colère, le poursuivit toujours en implacable ennemi, jusqu'à ce qu'il fût de retour dans sa patrie.

Un jour que ce dieu était allé chez les Éthiopiens, qui habitent aux extrémités de la terre et qui sont séparés en deux peuples, dont les uns sont à l'Orient et les autres à l'Occident ; pendant qu'il assistait avec plaisir au festin d'une hécatombe de taureaux et d'agneaux, que ces peuples religieux lui avaient offerte, tous les autres dieux s'assemblèrent et tinrent conseil dans le palais de Jupiter. Là, le père des dieux et des hommes s'étant souvenu du fameux Égisthe, qu'Oreste avait tué pour venger la mort de son père, leur parla ainsi : « Quoi ! les mortels osent accuser les dieux ! Ils nous reprochent que nous sommes les auteurs des maux qui leur arrivent, et ce sont eux-mêmes qui, par leur folie, se précipitent dans des malheurs qui ne leur étaient pas destinés. Voyez ce qui vient d'arriver à Égisthe : contre l'ordre des destinées, il a épousé la femme d'Agamemnon, après avoir assassiné ce prince ; il n'ignorait pourtant pas la terrible punition qui suivrait son crime. Nous avons eu soin nous-mêmes de l'en avertir, en lui envoyant Mercure, qui lui défendit de notre part d'attenter à la vie du fils d'Atrée et de s'emparer de son lit ; il lui déclara qu'Oreste vengerait cette mort et le punirait de ses forfaits dès qu'il serait en âge et qu'il sentirait le désir de revoir sa patrie. Mercure l'avertit en vain.

Égisthe n'écoula point des avis si salutaires ; aussi vient-il de payer à la fois tous ses crimes.»

La déesse Minerve, prenant la parole, répondit : « Fils du grand Saturne, qui êtes notre père et qui réglez sur tous les rois, ce malheureux ne méritait que trop la mort qu'il a soufferte ; périsse comme lui quiconque imitera ses actions ! Mais mon cœur est enflammé d'indignation et de colère, quand je pense aux malheurs du sage Ulysse, qui depuis longtemps est accablé d'une infinité de maux, loin de ses amis, dans une île éloignée, toute couverte de bois, au milieu de la vaste mer, et habitée par une déesse, fille du sage Atlas, qui connaît tous les abîmes de la mer et qui sur des colonnes d'une hauteur prodigieuse soutient la masse de la terre et la vaste machine des cieux. Cette nymphe retient ce malheureux prince, qui passe les jours et les nuits dans l'amertume et dans la douleur. Elle n'est touchée ni de ses soupirs ni de ses larmes ; mais par des paroles pleines de douceur et par des expressions de la plus vive tendresse, elle tâche de calmer ses chagrins et de lui faire oublier Ithaque. Ulysse résiste à tous ses charmes ; il ne demande qu'à voir seulement la fumée de son palais, et, pour acheter ce plaisir, il est prêt à donner sa vie. Dieu tout-puissant, votre cœur n'est-il point touché ? Ne vous laisserez-vous point fléchir ? N'est-ce pas le même Ulysse qui vous a offert tant de sacrifices sous les murs de Troie ? Pourquoi donc êtes-vous si fort irrité contre lui ? »

« Ma fille, lui répondit le maître du tonnerre, quelle parole venez-vous de laisser échapper ? Comment serait-il possible que j'oublie le divin Ulysse, qui surpasse tous les hommes en prudence, et qui a offert plus de sacrifices que nul autre aux dieux immortels qui habitent l'Olympe ? Mais Neptune est toujours irrité contre lui à cause de son fils Polyphème, le plus grand et le plus fort des Cyclopes, qu'Ulysse a privé de la vue. Ce dieu étant devenu amoureux de la nymphe Thoossa, fille de Phorcys, l'un des dieux

marins, et l'ayant trouvée seule dans les grottes profondes de son père, eut d'elle ce fils, qui est la cause de la haine qu'il conserve contre ce héros ; et comme il ne peut lui faire perdre la vie, il le fait errer sur la vaste mer et le tient éloigné de sa patrie. Mais voyons ici tous ensemble, et prenons les mesures nécessaires pour lui procurer un heureux retour. Neptune sera enfin obligé de calmer son ressentiment et de renoncer à sa colère, car il ne pourra pas tenir seul contre tous les dieux. »

La déesse Minerve, prenant la parole, dit : « Fils de Saturne, père des dieux et des hommes, si telle est la volonté des Immortels qu'Ulysse retourne dans sa patrie, envoyons promptement Mercure à l'île d'Ogygie porter à cette belle nymphe vos ordres suprêmes, afin qu'elle laisse partir Ulysse ; cependant j'irai à Ithaque pour exciter son fils et pour lui inspirer la force dont il a besoin, afin qu'appelant les Grecs à une assemblée, il ait le courage de s'opposer à l'insolence des princes qui poursuivent sa mère et qui égorgent continuellement ses bœufs et ses moutons pour faire des sacrifices et des festins. Je l'enverrai à Sparte et à Pylos s'informer de son père, afin qu'il tâche d'apprendre des nouvelles de son retour et que, par cette recherche, il acquière un renom immortel parmi les hommes. »

En finissant ces mots, elle attache à ses pieds ses talonnières immortelles, toutes d'or, avec lesquelles, plus légère que les vents, elle traverse les mers et la vaste étendue de la terre. Elle prend sa pique armée d'un airain étincelant, cette pique forte et pesante, qui renverse des files entières de guerriers et de héros, quand ils s'attirent la colère de la fille de Jupiter. Elle s'élance du haut des sommets de l'Olympe et arrive à Ithaque, à la porte du palais d'Ulysse, et s'arrête à l'entrée de la cour, tenant sa pique à la main, et déguisée sous la figure de Mentès, roi des Taphiens. Elle trouve là les fiers poursuivants de Pénélope qui, assis sur des peaux de bœufs qu'ils avaient tués eux-

mêmes, se divertissaient à jouer. Des hérauts et de jeunes hommes étaient autour d'eux et s'empressaient à les servir. Les uns mêlaient l'eau et le vin dans les urnes, et les autres lavaient et essuyaient les tables avec des éponges, et les couvraient ensuite de toutes sortes de mets.

Télémaque, semblable à un dieu, aperçut le premier la déesse. Il était assis avec ces princes, le cœur triste et occupé de l'idée de son père, qu'il voyait de retour dans sa maison, dispersant tous ces insolents et rentrant en possession de ses honneurs et de ses biens. L'esprit rempli de ces pensées, il aperçoit Minerve et s'avance vers elle ; car il ne pouvait souffrir qu'un étranger fût si longtemps à sa porte. S'étant donc approché, il lui présente la main, prend sa pique pour la soulager, et lui parle en ces termes :

« Étranger, soyez le bienvenu. Vous serez reçu ici en ami ; et ensuite, quand vous aurez pris quelque nourriture, vous me direz ce que vous désirez de moi. » En même temps il marche le premier, et la déesse le suit.

Dès qu'ils furent entrés, Télémaque alla poser la pique de Minerve à une grande colonne où il y avait quantité de piques d'Ulysse, enfermées dans une armoire bien polie ; et il y mena la déesse et la fit asseoir sur un trône qu'il couvrit d'un beau tapis de différentes couleurs, et qui avait un marchepied bien travaillé. Il met près d'elle un autre siège pour lui, à quelque distance des poursuivants, afin que son hôte fût moins incommodé du bruit de ces gens insolents, et que son repas fût plus tranquille ; et aussi pour pouvoir lui demander plus librement des nouvelles de son père. En même temps, une femme apporte de l'eau dans une aiguière d'or sur un bassin d'argent, pour donner à laver. Elle met ensuite une table très-propre ; la sommelière vénérable donna le pain et les autres mets qu'elle avait sous sa garde ; et le maître d'hôtel servit de grands bassins de viandes et mit devant eux des coupes d'or. Un héraut leur versait fréquemment à boire.

Cependant les fiers poursuivants entrent dans la salle et se placent sur différents sièges. Des hérauts leur donnent à laver. Des femmes portent le pain dans de belles corbeilles, et de jeunes hommes remplissent de vin les urnes. Les convives étendaient les mains vers les plats dressés devant eux. Quand la bonne chère eut chassé la faim et la soif, ils ne pensèrent qu'à la musique et à la danse, qui sont les agréables accompagnements des festins. Un héraut présenta une lyre au chantre Phémios, qui la prit, quoiqu'avec répugnance, et se mit à chanter et à s'accompagner avec sa lyre devant les poursuivants. Mais Télémaque ne pensa qu'à entretenir Minerve, et, penchant la tête de son côté, pour n'être pas entendu des autres, il lui dit : « Mon cher hôte, me pardonnerez-vous si je commence par vous dire que voilà la vie que mènent ces insolents ? Ils ne pensent qu'à la bonne chère, à la musique et à la danse, parce qu'ils ne vivent pas à leurs dépens, et qu'ils consomment le bien d'un prince dont les os sont peut-être exposés aux vents et à la pluie sur quelque rivage, ou roulés par les flots dans le sein de la vaste mer. Ah ! s'ils le voyaient un jour de retour dans Ithaque, qu'ils aimeraient bien mieux avoir de bonnes jambes que d'être chargés d'or et de riches habits, comme vous les voyez ! Mais il n'en faut plus douter, ce prince a péri malheureusement ; il ne nous reste aucune espérance dont nous puissions nous flatter, quoiqu'il y ait des gens qui veulent nous assurer qu'il reviendra. Jamais nous ne verrons luire le jour de cet heureux retour. Mais dites-moi, je vous prie, qui vous êtes et d'où vous venez, quelle est la ville que vous habitez, qui sont ceux qui vous ont donné la naissance, sur quel vaisseau vous êtes venu, comment vos matelots vous ont amené et quelle sorte de gens ce sont, car je ne pense pas que vous soyez arrivé ici sur vos pieds ; apprenez-moi aussi, je vous en conjure, si c'est la première fois que vous venez à Ithaque, ou si quelqu'un de vos ancêtres y est venu, qui ait contracté

avec nous le lien d'hospitalité, car notre maison a toujours été ouverte à tous les étrangers, parce qu'Ulysse savait se concilier les gens. »

La déesse lui répondit : « Je vous dirai très-exactement tout ce que vous me demandez. Je suis Mentès, fils du prudent Anchialus, et je règne sur les Taphiens, qui ne s'appliquent qu'à la marine. Je suis venu ainsi seul sur un de mes vaisseaux pour aller trafiquer sur mer avec les étrangers, et je vais à Témèse chercher de l'airain et l'échanger contre du fer que j'y mène. Mon vaisseau est au bout de l'île, dans le port de Rêthre, sous la montagne de Née, qui est couronnée d'une épaisse forêt. Nous sommes liés par les liens de l'hospitalité de père en fils, et vous n'avez qu'à le demander au sage et belliqueux Laërte. Mais on dit que ce bon vieillard ne revient plus à la ville, et qu'accablé de chagrins, il se tient à la campagne avec une esclave fort âgée qui lui sert à manger après qu'il s'est bien fatigué et bien lassé à se traîner dans un enclos de vigne qu'il a près de sa maison. Je suis venu ici sur ce que j'avais ouï dire que votre père était de retour ; mais j'apprends avec douleur que les dieux l'éloignent encore de sa chère Ithaque : car, pour mort, assurément il ne l'est point ; le divin Ulysse vit, et il est retenu dans quelque île fort éloignée par des hommes inhumains et sauvages qui ne veulent pas le laisser partir. Mais je vous prédis, selon que les dieux me l'inspirent présentement (et cela ne manquera pas d'arriver, quoique je ne sois point prophète et que je ne sache pas bien jnger du vol des oiseaux), Ulysse ne sera plus longtemps éloigné de sa chère patrie. Quand même il serait chargé de chaînes de fer, il trouvera le moyen de revenir, car il est fécond en expédients et en ressources. Mais dites-moi aussi à votre tour si vous êtes véritablement son fils ; vous lui ressemblez parfaitement, vous avez sa tête et ses yeux : car nous avons été souvent ensemble avant qu'il s'embarquât avec l'élite des héros de la Grèce pour aller

à Troie; nous ne nous sommes pas vus depuis ce temps-là. »

« Je vous dirai la vérité telle que je la sais, répondit le prudent Télémaque; ma mère m'assure que je suis son fils, je n'en sais pas davantage; quelqu'un peut-il se vanter de connaître par lui-même son père? Et plutôt aux dieux que je fusse fils de quelque heureux particulier que la vieillesse eût trouvé vivant paisiblement dans son bien au milieu de sa famille; au lieu que je suis, dit-on, le fils d'un homme qui est le plus malheureux de tous les mortels. Voilà ce que vous me demandiez. »

« Non, reprit Minerve, les dieux ne veulent pas que votre naissance demeure obscure dans l'avenir, puisque Pénélope a mis au monde un fils tel que vous. Mais dites-moi, je vous prie, quel festin est-ce que je vois? Quelle est cette nombreuse assemblée? Qu'est-ce qui se passe ici? Est-ce une fête? Est-ce une noce? Car ce n'est pas un repas par écot. Assurément c'est une débauche; voilà trop d'insolence et d'emportement; il n'y a point d'homme sage qui, en entrant dans cette salle, ne fût étonné de voir tant de choses contre la bienséance. »

« Généreux étranger, répondit Télémaque, puisque vous voulez savoir tout ce qui se passe ici, je vous dirai qu'il n'y aurait point eu de maison plus florissante que la nôtre en richesses et en vertus, si Ulysse y avait toujours été; mais les dieux, pour nous punir, en ont ordonné autrement; ils ont fait disparaître ce prince sans que nul homme vivant sache ce qu'il est devenu. La douleur que nous aurions de sa mort, quelque grande qu'elle fût, serait moins grande, s'il avait péri avec tous ses compagnons sous les murs de Troie, ou si, après avoir terminé une si cruelle guerre, il avait rendu le dernier soupir entre les bras de ses amis; car tous les Grecs lui auraient élevé un magnifique tombeau, dont la gloire aurait rejailli sur son fils, au lieu que présentement les harpies nous l'ont enlevé. Il a disparu avec toute sa gloire; nous

n'en savons aucunes nouvelles, et il ne m'a laissé en partage que les regrets, les larmes et la douleur. Et en le pleurant, ce n'est pas sa mort seulement que je pleure ; je pleure encore d'autres malheurs dont les dieux m'ont accablé. Car tous les plus grands princes des îles voisines, de Dulichium, de Samos, de Zacynthe, ceux mêmes qui habitent dans Ithaque, sont tous venus s'établir ici pour rechercher ma mère en mariage, et ruinent ma maison. Ma mère les amuse, n'osant ni refuser un mariage qu'elle abhorre, ni se résoudre à l'accepter. Cependant ils dissipent et perdent tout mon bien, et dans peu ils me perdront moi-même. »

La déesse, touchée de compassion, lui dit en soupirant : « Hélas, vous avez bien besoin qu'Ulysse, après une si longue absence, vienne bientôt réprimer l'insolence de ces princes et leur faire sentir la force de son bras. Ah ! vous verriez un beau changement, si tout à coup il venait à paraître aujourd'hui à la porte de votre palais, avec son casque, son bouclier et deux javelots, tel que je le vis dans le palais de mon père, lorsqu'il revint d'Éphyre, de la cour d'Ilus, fils de Merméus ; car Ulysse était allé sur un de ses vaisseaux demander à ce prince un poison mortel pour en frotter ses dards, dont il faisait la guerre aux bêtes. Ilus refusa de lui en donner, parce qu'il avait la crainte des dieux. Mais lorsqu'Ulysse repassa à Taphos, mon père, qui l'aimait, qui savait l'usage qu'il en voulait faire et qui le connaissait incapable d'en abuser, lui en donna. Si donc Ulysse venait à se trouver tout d'un coup devant ces poursuivants, vous les verriez tous bientôt livrés à leur mauvaise destinée, et la joie de leurs noces convertie en un deuil amer. Mais tout cela est entre les mains des dieux. Ils savent seuls s'il reviendra vous venger de leurs insolences. Pour vous, je vous exhorte à penser aux moyens de les chasser de votre palais : écoutez-moi donc et faites attention à ce que je vais vous dire. Dès demain, appelez tous ces princes à une assemblée ; là,

vous leur parlerez, et, prenant les dieux à témoin, vous leur ordonnerez des'en retourner chacun dans sa maison; et quant à votre mère, si elle pense à se remarier, qu'elle se retire dans le palais de son père, qui est si puissant. Là, Icarius et Péribée auront soin de lui faire des noces magnifiques et de lui préparer des présents qui répondent à la tendresse qu'ils ont pour elle. Après avoir congédié l'assemblée, si vous voulez suivre mes conseils, vous prendrez un de vos meilleurs vaisseaux, vous l'équiperez de vingt bons rameurs, et vous irez vous informer de tout ce qui concerne votre père et voir si quelqu'un pourra vous dire ce qu'il est devenu, ou si la divine fille de Jupiter, la Renommée, qui plus que toute autre déesse sème la gloire des hommes dans ce vaste univers, ne pourra point par quelque mot échappé au hasard vous en apprendre quelque nouvelle. Allez d'abord à Pylos, chez le divin Nestor, à qui vous ferez des questions; de là, vous irez à Sparte, chez Ménélas, qui est revenu de Troie après tous les Grecs. Si par hasard vous entendez dire des choses qui vous donnent quelque espérance que votre père est en vie et qu'il revient, vous attendrez la confirmation de cette bonne nouvelle encore une année entière, quelque douleur qui vous presse et quelque impatience que vous ayez de revenir. Mais si l'on vous assure qu'il est mort et qu'il ne jouit plus de la lumière, alors vous reviendrez dans votre patrie, vous lui élèverez un tombeau, vous lui ferez des funérailles magnifiques et dignes de lui, comme cela est juste, et vous donnerez à votre mère un mari que vous choisirez vous-même. Quand tout cela sera fait, appliquez-vous entièrement à chercher les moyens de vous défaire de tous les poursuivants ou par la force ou par la ruse; car, à l'âge où vous êtes, il n'est plus temps de vous amuser à des badinages d'enfant. N'entendez-vous pas quelle gloire s'est acquise le jeune Oreste pour avoir tué cet impie, ce meurtrier de son illustre père, le traître Égisthe? Qu'une noble émulation aiguise donc votre cou-

rage ; vous êtes beau et bien fait, et vous avez l'air noble. Armez-vous donc de force pour mériter comme lui les éloges de la postérité. Pour moi, je m'en retourne à mon vaisseau ; il est temps que j'aïlle retrouver mes compagnons, qui sont sans doute bien fâchés que je les fasse si longtemps attendre. Allez sans perdre de temps travailler à ce que je vous ai dit, et que mes conseils ne vous sortent pas de la mémoire. »

« Mon hôte, lui répond le sage Télémaque, vous venez de me parler avec toute l'amitié qu'un bon père peut témoigner à son fils ; jamais je n'oublierai la moindre de vos paroles : mais, quelque pressé que vous soyez de partir, demeurez au moins le temps de prendre un bain et divertissez-vous ; ensuite vous emporterez dans votre vaisseau un présent honorable, le plus beau que je pourrai choisir, et tel qu'on en donne à ses hôtes quand on a pour eux les sentiments que j'ai pour vous. Il sera dans votre maison un monument éternel de mon amitié et de ma reconnaissance. »

La déesse, prenant la parole, lui dit : « Ne me retenez pas, je vous prie, et ne retardez pas l'impatience que j'ai de partir ; le présent que votre cœur généreux vous porte à m'offrir, vous me le ferez à mon retour, et je tâcherai de le reconnaître. »

En finissant ces mots, la déesse le quitte et s'envole comme un oiseau. Dans le moment elle remplit le cœur de Télémaque de force et de courage, et le porte à se souvenir de son père beaucoup plus encore qu'il n'avait fait. Le jeune prince, remarquant ces effets sensibles, est saisi d'étonnement et d'admiration, et ne doute point que ce ne soit un dieu qui lui a parlé.

En même temps il rejoint les princes ; le célèbre musicien chantait devant eux et ils l'écoutaient dans un profond silence. Il chantait le retour des Grecs, que la déesse Minerve avait rendu si funeste. La fille d'Icarius entendit de son appartement ces chants divins et en fut frappée.

Aussitôt elle descendit, suivie de deux de ses femmes. Quand elle fut arrivée à l'entrée de la salle où étaient les princes, elle s'arrêta sur le seuil de la porte, le visage couvert d'un voile d'un grand éclat, et appuyée sur ses deux femmes ; là, les yeux baignés de larmes, elle adressa la parole au chantre et lui dit : « Phémios, vous avez assez d'autres chants propres à toucher et à divertir ; vous êtes instruit de toutes les actions les plus célèbres des grands hommes, vous n'ignorez pas même celles des dieux. Et c'est de là que les plus grands musiciens tirent d'ordinaire les sujets de leurs chants merveilleux. Choisissez-en donc quelqu'un, celui qui vous plaira le plus, et que les princes continuent leur festin en vous écoutant dans un profond silence ; mais quittez celui que vous avez commencé, dont le sujet est trop triste et qui me remplit de douleur. Car je suis dans une affliction que je ne puis exprimer. De quel mari me vois-je privée ! J'ai toujours présent à l'esprit ce cher époux, dont la gloire est répandue dans tout le pays d'Argos et dans toute la Grèce. »

Le sage Télémaque, prenant la parole, répondit : « Ma mère, pourquoi défendez-vous à Phémios de chanter le sujet qu'il a choisi selon l'inspiration de son esprit ? Ce ne sont pas les chantres qui sont cause de nos malheurs, c'est Jupiter seul ; c'est lui qui envoie aux misérables mortels les biens ou les maux qu'il lui plaît de leur départir. Il ne faut pas trouver mauvais que celui-ci chante le malheureux sort des Grecs, car le goût de tous les hommes est d'aimer toujours mieux les chants les plus nouveaux. Ayez donc la force et le courage d'entendre celui-ci. Ulysse n'est pas le seul qui ait péri à son retour de Troie ; plusieurs autres grands personnages ont péri comme lui. Retournez-donc dans votre appartement et ne pensez qu'à vos occupations ordinaires ; reprenez vos toiles, vos fuseaux, vos laines ; ayez l'œil sur vos femmes et ordonnez-leur de presser les ouvrages que vous leur avez distribués. Le silence est le partage des femmes,

et il n'appartient qu'aux hommes de parler dans les assemblées. Ce soin-là me regarde ici. »

Pénélope, étonnée de la sagesse de son fils, dont elle recueillait avec soin toutes les paroles, remonta dans son appartement avec ses femmes, et continua de pleurer son cher Ulysse jusqu'à ce que la déesse Minerve lui eût envoyé un doux sommeil qui suspendit sa douleur.

Cependant les poursuivants faisaient du tumulte dans la salle pleine d'ombre, et tous exprimaient le vœu de partager la couche de Pénélope. Télémaque prit la parole et leur dit : « Poursuivants de ma mère, hommes arrogants et emportés, ne pensons présentement qu'à faire bonne chère : que le tumulte cesse et qu'on n'entende plus tous ces cris ; il est juste d'écouter tranquillement un chanteur comme celui-ci, qui est égal aux dieux par la beauté de sa voix et par les merveilles de ses chants. Demain, à la pointe du jour, nous nous rendrons tous à une assemblée que j'indique dès aujourd'hui. J'ai à vous parler pour vous déclarer que, sans aucune remise, vous n'avez qu'à vous retirer. Sortez de mon palais. Allez ailleurs faire des festins, en vous traitant tour à tour à vos dépens, chacun dans vos maisons. Que si vous trouvez qu'il soit plus à propos et plus utile pour vous de manger impunément le bien d'un seul homme, continuez, consommez tout, et moi je m'adresserai aux dieux immortels et je les prierai que si jamais Jupiter fait changer la fortune des méchants, vous périssiez tous dans ce palais sans que votre mort soit jamais vengée. »

Il parla ainsi, et tous ces princes se mordent les lèvres et ne peuvent assez s'étonner du courage de Télémaque et de la vigueur avec laquelle il vient de leur parler. Enfin Antinoüs, fils d'Eupithès, rompt le silence et dit : « Télémaque, sans doute ce sont les dieux eux-mêmes qui vous enseignent à parler avec tant de hauteur et de confiance. Je souhaite de tout mon cœur que Jupiter ne vous donne

pas de sitôt le sceptre de cette île, qui vous appartient par votre naissance. »

« Antinoüs, reprit le sage Télémaque, ne soyez pas fâché si je vous dis que je recevrais de bon cœur le sceptre des mains de Jupiter. Mais vous paraît-il que la royauté soit un si mauvais présent ? Ce n'est nullement un malheur de régner, pourvu qu'on règne avec justice. Un roi voit bientôt sa maison pleine de richesses et il est comblé de toutes sortes d'honneurs. Mais il y a dans cette île plusieurs autres princes jeunes et vieux qui méritent d'y régner, si le divin Ulysse ne jouit plus de la lumière du jour. Pour moi, je serai le roi dans ma maison, et je commanderai aux esclaves que mon père m'a laissés. »

Eurymaque, fils de Polybe, prenant la parole, dit : « Télémaque, tout ce que vous venez de dire est entre les mains des dieux, qui feront régner dans Ithaque celui des Grecs qu'il leur plaira de choisir ; possédez votre bien en toute sûreté, réglez dans votre maison, et que jamais vous ne voyiez arriver ici un homme qui vous dépouille par la force pendant qu'Ithaque sera habitée. Mais du moins dites-moi qui est cet étranger qui vient de partir ? D'où est-il ? Quelle est sa famille et quel est son pays ? Vous apporte-t-il quelque bonne nouvelle du retour de votre père ? Ou n'est-il venu que pour recevoir le paiement de quelque dette ? Il est parti bien promptement et n'a pas voulu être connu ; à son air on voit bien que ce n'est pas un homme d'une naissance obscure. »

« Fils de Polybe, répond sagement Télémaque, je n'espère plus voir mon père de retour ; c'est pourquoi je n'ajoute plus foi ni aux nouvelles qu'on vient m'en apporter, ni aux prédictions que ma mère me débite, après les avoir recueillies avec soin des devins qu'elle appelle dans son palais. L'étranger qui excite votre curiosité est un hôte de notre maison de père en fils. Il s'appelle Ménélas, fils d'Anchialus, et il règne sur les Taphiens, peuple fort appliqué à la marine. » Ainsi parla Télémaque, quoiqu'il

eût bien reconnu la déesse sous la figure de *Mentès*. Les princes continuèrent de se livrer au plaisir de la danse et de la musique jusqu'à la nuit, et lorsque l'étoile du soir eut chassé le jour, ils allèrent se coucher chacun dans leur maison.

Le jeune *Télémaque*, l'esprit agité de différentes pensées, monta dans son appartement, qui était au haut d'un pavillon qu'on avait bâti au bout de la cour, dans un lieu séparé et enfermé. La sage *Euryclée*, fille d'*Ops* et petite-fille de *Pisénor*, portait devant lui deux flambeaux allumés. Le vieillard *Laërte* l'avait autrefois achetée fort jeune le prix de vingt bœufs et l'estimait autant que sa propre femme; mais, pour ne pas exciter la jalousie de celle-ci, il ne s'était jamais approché de sa couche. *Euryclée* donc portait devant *Télémaque* les flambeaux allumés; car, de toutes les femmes du palais, c'était celle qui avait le plus d'affection pour lui, et elle l'avait élevé depuis son enfance. Dès qu'elle eut ouvert la porte de l'appartement, *Télémaque* s'assit sur son lit, quitta sa robe, la donna à *Euryclée*, qui, après l'avoir nettoyée et pliée bien proprement, la mit près de lui. Elle sortit ensuite de sa chambre, tira la porte par son anneau d'argent, et lâchant la courroie qui suspendait le levier, qui tenait lieu de clef, elle la ferma. *Télémaque* passa la nuit à chercher en lui-même les moyens de faire le voyage que *Minerve* lui avait conseillé.

LIVRE II

ARGUMENT. — *Télémaque* tient une assemblée dans laquelle il se plaint hautement des princes qui recherchent sa mère, et il leur déclare qu'ils n'ont qu'à sortir du palais d'*Ulysse*. Il conjure ses peuples de l'assister et de se déclarer contre ces insolents. Ces princes veulent se justifier et l'obliger à renvoyer *Pénélope* à son père *Icarius*. *Télémaque* fait voir l'injustice de cette demande. Sur ce moment *Jupiter* envoie deux aigles. Un devin explique ce prodige, et un des princes fait tous ses efforts pour décréditer sa prédiction. *Télémaque* demande

un vaisseau pour aller à Sparte et à Pylos chercher des nouvelles de son père. L'assemblée roïque, Télémaque va faire ses prières à Minerve sur le bord de la mer. Cette déesse lui apparaît sous la figure de Mentor, et l'assure de son secours. On prépare un navire ; Euryclée donne les provisions nécessaires, et Télémaque s'embarque à l'entrée de la nuit.

L'Aurore aux doigts de roses commençait à peine à paraître, quand le fils d'Ulysse s'élança de son lit après avoir passé ses vêtements ; il mit sur ses épaules un baudrier d'où pendait une riche épée, couvrit ses beaux pieds de riches brodequins, et sortit de sa chambre semblable à un dieu. Sans perdre un moment, il donne ordre à ses hérauts d'appeler les Grecs à une assemblée ; les hérauts obéissent, et aussitôt les Grecs s'assemblent. Dès qu'ils sont arrivés et qu'ils ont pris leurs places, Télémaque se rend au milieu d'eux, tenant au lieu de sceptre une longue pique, et suivi de deux chiens, ses gardes fidèles. Minerve avait répandu sur sa personne une grâce toute divine. Les peuples, le voyant entrer, sont saisis d'admiration ; il se place sur le trône de son père, et les vieillards s'écartent par respect. Le héros Égyptius parla le premier. Il était courbé sous le poids des ans, et une longue expérience l'avait instruit. Son fils, le vaillant Antiphus, s'était embarqué avec Ulysse et l'avait suivi à Ilion ; mais le cruel Cyclope le tua dans le fond de son antre, et ce fut le dernier qu'il dévora. Il restait à Égyptius encore trois fils : l'un, appelé Eurynome, était un des poursuivants de Pénélope, et les deux autres avaient soin des biens de leur père. Néanmoins, ce malheureux père se souvenait toujours du premier, et il passait sa vie dans l'amertume et dans l'affliction. Et alors, le visage baigné de larmes, il dit :

« Peuples d'Ithaque, écoutez-moi ; nous n'avons vu tenir ici d'assemblée ni de conseil depuis le départ du divin Ulysse. Qui est donc celui qui nous a assemblés ? Quel pressant besoin lui a inspiré cette pensée ? Est-ce quelqu'un de nos jeunes gens ? Est-ce quelqu'un de nos vieil-

lards ? A-t-il reçu de l'armée quelque nouvelle dont il veuille nous faire part ? Ou veut-il nous instruire de quelque chose qui regarde le public ? Qui que ce soit, c'est sans doute un homme de bien ; puisse-t-il réussir dans son entreprise, et que Jupiter le favorise dans tous ses desseins ! »

Il parla ainsi, et le fils d'Ulysse, charmé de ce bon augure, ne fut pas longtemps assis ; mais, plein d'impatience, il se leva au milieu de l'assemblée, et, après que le héraut Pisénor, plein de prudence et de sagesse, lui eut mis dans les mains son sceptre, il parla ainsi, en adressant la parole à Égyptius :

« Sage vieillard, celui qui a assemblé le peuple n'est pas loin, vous le voyez devant vos yeux. Et c'est la douleur dont je suis accablé qui m'a fait prendre ce parti. Je n'ai reçu aucune nouvelle de l'armée dont je puisse vous faire part, et je n'ai rien à vous proposer pour le public. Il s'agit d'une affaire particulière, qui me regarde. Un grand malheur, que dis-je ! deux malheurs épouvantables sont tombés en même temps sur ma maison : j'ai perdu mon père, cet homme illustre qui régnait sur vous avec la douceur d'un bon père ; et d'autre part, ce qui met le comble au premier malheur et qui va renverser ma maison et me ruiner sans ressource, une foule de princes s'attachent à rechercher ma mère sans son consentement, et ce sont les fils des hommes qui sont les premiers dans ce pays. Ils refusent tous de se rendre dans la maison de son père Icarius, qui donnerait une grosse dot à sa fille et l'accorderait à celui d'entre eux qui lui serait le plus agréable. Mais ils s'opiniâtrent à demeurer chez moi, où ils égorgent tous les jours mes bœufs, mes agneaux et mes chèvres, font continuellement des festins et épuisent mes celliers ; et tout mon bien se dissipe parce qu'il n'y a point ici d'homme comme Ulysse qui puisse éloigner ce fléau, et que je ne suis pas encore en état de m'y opposer ; et, si je l'entreprenais, je ne montrerais que ma faiblesse et mon ignorance dans les armes. Certainement, je me

vengerais, s'il était en mon pouvoir. Tout ce qui se passe ici ne peut être supporté et ma maison périt avec trop de honte. Concevez-en donc enfin une juste indignation ; songez aux peuples voisins, évitez leurs reproches et surtout redoutez la colère des dieux, de peur qu'irrités de tant d'actions indignes, ils n'en fassent tomber la punition sur vos têtes. Je vous en conjure, au nom de Jupiter Olympien et de Thémis, qui préside aux assemblées et qui dissipe ou fait réussir tous les conseils et tous les projets des hommes ; mes amis, opposez-vous à ces injustices, et que je n'aie qu'à me livrer tout entier à l'affliction que me cause la perte de mon père. Que si jamais le divin Ulysse, avec un cœur ennemi, vous a accablés de maux, vengez-vous-en sur moi, je me livre à toute votre haine ; excitez encore ces insolents et suivez leur exemple. Il vaudrait mieux pour moi vous voir vous-mêmes dévorer mes biens et mes troupeaux et tout ce que j'ai de plus précieux ; je pourrais au moins espérer que vous m'en dédommageriez un jour, car je n'aurais qu'à aller par toute la ville représenter le tort qu'on m'aurait fait et redemander mon bien jusqu'à ce qu'on m'eût rendu justice. Au lieu que présentement vous me précipitez dans des maux qui sont sans remède. »

Il parle ainsi, animé par la colère et le visage baigné de pleurs, et il jette à terre son sceptre. Le peuple est rempli de compassion. Tous les princes demeurent dans le silence sans oser répondre. Antinoüs fut le seul qui eut la hardiesse de repartir :

« Télémaque, qui témoignez dans vos discours tant de hauteur et tant d'audace, que venez-vous de dire pour nous déshonorer ? Vous voulez nous exposer à d'éternels reproches. Ce ne sont point les amants de votre mère qu'il faut accuser, mais votre mère elle-même, qui se connaît si bien en ruses. Il y a déjà trois années entières, et la quatrième va bientôt finir, qu'elle élude toutes les poursuites des Grecs. Elle nous amuse tous de belles espé-

rances ; elle promet à chacun de nous, en envoyant messages sur messages, et elle pense tout le contraire de ce qu'elle promet. Voici le dernier tour dont elle s'est avisée. Elle s'est mise à travailler dans son appartement à une toile très-fine et d'une immense grandeur et nous a dit à tous : « Jeunes princes qui me poursuivez en mariage, puisque le divin Ulysse n'est plus, attendez, je vous prie, et permettez que je ne pense à mes noces qu'après que j'aurai achevé cette toile que j'ai commencée ; il ne faut pas que tout mon ouvrage soit perdu. Je la prépare pour les funérailles de Laërte, quand la Parque cruelle l'aura livré à la mort, afin qu'aucune femme des Grecs ne vienne me faire des reproches, si j'avais laissé sans drap mortuaire fait de ma main un homme si cher et qui possédait tant de biens. » C'est ainsi qu'elle parla, et nous nous laissâmes amuser par ses paroles. Le jour, elle travaillait avec beaucoup d'assiduité ; mais la nuit, dès que les torches étaient allumées, elle défaisait ce qu'elle avait fait le jour. Cette ruse nous a été cachée trois ans entiers ; mais enfin, la quatrième année étant venue et presque finie, une de ses femmes, qui était de la confidence, nous a avertis de ce complot ; nous-mêmes nous l'avons surprise comme elle défaisait cet ouvrage admirable, et nous l'avons forcée malgré elle de l'achever. Voici donc la réponse que tous ses poursuivants vous font par ma bouche, afin que ni vous ni aucun des Grecs n'en prétendiez cause d'ignorance. Renvoyez votre mère et obligez-la à se déclarer en faveur de celui que son père choisira et qu'elle trouvera le plus aimable. Que si elle prétend nous amuser ici et nous faire languir encore longtemps, jusqu'à ce qu'elle ait mis en œuvre toutes les instructions que Minerve lui a données en lui enseignant tant de beaux ouvrages, en ornant son âme de tant de sagesse et de vertu et en lui inspirant des finesses qui ne sont jamais venues dans l'esprit des femmes les plus célèbres de Tyro, d'Alcmène et de la

belle Mycène (car aucune de ces princesses n'a eu les ruses de Pénélope); elle prend là un parti qui ne vous est pas fort avantageux : car nous consumerons ici tout votre bien, tandis qu'elle persistera dans le dessein que les dieux lui ont inspiré. Il est vrai que par cette conduite elle acquerra beaucoup de gloire, mais elle achèvera de vous ruiner ; car, pour nous, nous n'irons vaquer à aucune de nos affaires, et nous ne partirons point d'ici que Pénélope n'ait donné sa main à celui qui lui sera le plus agréable. »

Le sage Télémaque répondit : « Antinoüs, il n'est pas possible que je fasse sortir par force de mon palais celle qui m'a donné le jour et qui m'a nourri elle-même. Peut-être que mon père vit dans une terre étrangère, peut-être aussi qu'il ne vit plus : suis-je en état de rendre à Icarius toutes ses richesses, comme il faudra le faire nécessairement, si je renvoie ma mère sans autre raison que ma volonté ? Mon père enfin de retour ne manquerait pas de m'en punir. Et quand je n'aurais rien à craindre de sa part, me mettrais-je à couvert des vengeances des dieux après que ma mère, chassée de ma maison, aurait imploré les redoutables Furies ? Et pourrais-je éviter l'indignation de tous les hommes qui s'élèveraient contre moi ? Jamais un ordre si injuste et si cruel ne sortira de ma bouche. Si vous en êtes fâchés et que vous soyez si rebutés de la conduite de ma mère, sortez de mon palais ; allez ailleurs faire des fêtes en vous traitant tour à tour à vos dépens chacun dans vos maisons. Que si vous trouvez plus utile et plus expédient pour vous de consumer impunément le bien d'un seul, achevez ; j'invoquerai les dieux immortels et je les prierai qu'ils fassent changer la fortune des méchants et que vous périssiez tous dans ce palais, sans que votre mort soit jamais vengée. »

Ainsi parla Télémaque ; en même temps, Jupiter fait partir du sommet de la montagne deux aigles qui, s'abandonnant au gré des vents, ne font d'abord que planer en se tenant toujours l'un près de l'autre ; mais dès qu'ils

sont arrivés au-dessus de l'assemblée, où l'on entendait un bruit confus ; alors, faisant plusieurs tours et battant des ailes, ils marquent par leurs regards toutes les têtes des poursuivants et leur prédisent la mort. Car, après s'être ensanglanté avec leurs ongles la tête et le cou, ils prennent leur vol à droite, et, traversant toute la ville, ils regagnent tranquillement leur aire.

Les Grecs n'eurent pas plutôt aperçu ces oiseaux de Jupiter qu'ils furent saisis de frayeur, car ils prévoyaient ce qui devait s'accomplir. Le fils de Mastor, le vieillard Halitherse, qui surpassait en expérience tous ceux de son âge pour discerner les oiseaux et pour expliquer leurs présages, prenant la parole, leur dit dans le dessein de leur être utile :

« Peuples d'Ithaque, écoutez ce que j'ai à vous annoncer ; je m'adresse surtout aux poursuivants de Pénélope, car c'est particulièrement sur leur tête que va tomber ce malheur. Ulysse ne sera pas encore longtemps éloigné de ses amis ; il est quelque part près d'ici et porte à tous ces princes une mort certaine ; mais ils ne sont pas les seuls ; plusieurs d'entre nous qui habitons la haute ville d'Ithaque, nous sommes menacés du même sort. Avant donc qu'il tombe sur nos têtes, prenons ensemble des mesures pour l'éviter. Que ces princes changent de conduite ; ils gagneront infiniment à prendre bientôt ce parti. Car ce n'est point au hasard et sans expérience que je leur prédis ces malheurs ; c'est avec une certitude entière, fondée sur une science qui ne trompe point. Et je vous dis que tout ce que j'avais prédit à Ulysse lorsque les Grecs s'embarquèrent pour Ilion, et qu'il partit avec eux, est arrivé de point en point. Je lui avais prédit qu'il souffrirait des maux sans nombre, qu'il perdrait tous ses compagnons et que la vingtième année il arriverait dans sa patrie, inconnu à tout le monde. Voici la vingtième année, et l'événement va achever de justifier ma prédiction. »

Eurymaque, fils de Polybe, lui répondit en se moquant

de ses menaces : « Vieillard, retire-toi, va dans ta maison faire tes prédictions à tes enfants, de peur qu'il ne leur arrive quelque chose de funeste. Je suis plus capable que toi de prophétiser et d'expliquer ce prétendu prodige. On voit tous les jours une infinité d'oiseaux voler sous la voûte des cieux et ils ne sont pas tous porteurs de présages. Je te dis, moi, qu'Ulysse est mort loin de ses États ; et plutôt aux dieux que tu eusses péri avec lui : tu ne viendrais pas nous débiter ici tes belles prophéties et tu n'exciterais pas contre nous Télémaque, déjà irrité ; et cela pour quelque présent que tu espères en récompense de ton zèle. Mais j'ai une chose à te dire et qui ne manquera pas d'arriver : c'est que si, en te servant des vieux tours que ton grand âge t'a appris, tu surprends la jeunesse du prince pour l'irriter contre nous, tu ne feras qu'augmenter ses maux et tu ne viendras nullement à bout de tes desseins ; nous t'infligerons un châtiment dont tu conserveras longtemps un souvenir cuisant. Le seul conseil que je puis donner à Télémaque, c'est d'obliger sa mère à se retirer dans la maison paternelle ; là, ses parents auront soin de lui faire des noces magnifiques et de lui préparer des présents qui répondront à la tendresse qu'ils ont pour elle. Car je ne pense pas que les Grecs renoncent à leur poursuite, quelque difficile qu'elle soit ; nous ne craignons ici personne, non pas même Télémaque, tout grand harangueur qu'il est, et nous nous mettons peu en peine de la prophétie que tu viens nous conter, qui ne sera jamais accomplie et qui ne fait que te rendre plus odieux. Nous continuerons de consumer les biens d'Ulysse et jamais ils ne seront restitués, tant qu'elle amusera les Grecs en différant son mariage. Tous tant que nous sommes ici de rivaux, nous attendrons sans nous rebuter et nous lutterons entre nous à cause de sa vertu, qui nous empêche de penser aux autres partis auxquels nous pourrions prétendre. »

Le prudent Télémaque, prenant la parole, répondit : « Eurymaque, et vous tous, fiers poursuivants de ma mère,

je ne vous fais plus la prière que je vous ai faite, je ne vous en parle plus ; les dieux et tous les Grecs savent ce qui se passe, et cela suffit. Donnez-moi seulement un vaisseau avec vingt rameurs, qui me mènent de côté et d'autre sur la vaste mer. J'ai résolu d'aller à Sparte et à Pylos, chercher si je ne découvrirai point quelque chose des aventures de mon père qui est absent depuis tant d'années ; si je ne pourrai rien apprendre sur son retour ; si quelque mortel pourra me dire ce qu'il est devenu, ou si la fille de Jupiter, la Renommée, qui, plus que toute autre déesse, fait voler la gloire des hommes dans tout l'univers, ne m'en donnera point quelque nouvelle. Si je suis assez heureux pour entendre dire qu'il est en vie et en état de revenir, j'attendrai la confirmation de cette bonne nouvelle une année entière, avec toute l'inquiétude d'une attente toujours douteuse. Mais si j'apprends qu'il ne vit plus et qu'il ne jouit plus de la lumière du soleil, je reviendrai dans ma chère patrie, je lui élèverai un superbe tombeau, je lui ferai des funérailles magnifiques et j'obligerai ma mère à choisir un mari. »

Après qu'il eut parlé de la sorte, il s'assit, et Mentor se leva. C'était un des plus fidèles amis d'Ulysse et celui à qui, en s'embarquant pour Troie, il avait confié le soin de toute sa maison, afin qu'il la conduisit sous les ordres du bon Laërte. Il parla en ces termes inspirés par leur intérêt :

« Écoutez-moi, peuples d'Ithaque : qui est le roi qui désormais voudra être modéré, clément et juste ? Qui est celui, au contraire, qui ne sera pas dur, emporté, violent, et qui ne s'abandonnera pas à toutes sortes d'injustices ; lorsque nous voyons que, parmi tant de peuples qui étaient soumis au divin Ulysse et qui ont toujours trouvé en lui un père plein de douceur, il n'y a pas un seul homme qui se souvienne de lui et qui n'ait oublié ses bienfaits ? Je n'en veux point ici aux fiers poursuivants, qui commettent dans ce palais toutes sortes de violences par

la corruption et la dépravation de leur esprit ; car c'est au péril de leur tête qu'ils dissipent les biens d'Ulysse, quoiqu'ils espèrent qu'ils ne le verront jamais de retour. Mais je suis véritablement indigné contre son peuple, de voir que vous vous tenez tous dans un honteux silence, et que vous n'avez pas le courage de vous opposer, au moins par vos paroles, aux injustices de ses ennemis, quoique vous soyez en très-grand nombre et qu'ils soient bien moins forts que vous. »

Léocrite, fils d'Événor, lui répondit : « Imprudent, insensé Mentor, que venez-vous de dire pour exciter le peuple à nous réprimer ? Il n'est pas facile, même si l'on était en nombre, de combattre contre des gens qui sont toujours à table. Si Ulysse lui-même survenait au milieu de ces festins et qu'il entreprit de chasser de son palais ces fiers poursuivants, sa femme ne se réjouirait pas longtemps de ce retour si désiré : elle le verrait bientôt périr honteusement à ses yeux, pour avoir attaqué des adversaires supérieurs en nombre. Vous avez donc parlé contre toute raison. Mais que tout le peuple se retire pour vaquer à ses affaires. Mentor et Halithérse, qui sont les plus anciens amis d'Ulysse, prépareront à Télémaque tout ce qui est nécessaire pour son départ. Je pense pourtant qu'on se contentera d'attendre à Ithaque les nouvelles dont on est en peine, et qu'on ne partira point. »

Il parla ainsi, et, en même temps, il rompit l'assemblée. Chacun se retire dans sa maison, les poursuivants reprennent le chemin du palais d'Ulysse, et Télémaque s'en va seul sur le rivage de la mer ; et, après s'être lavé les mains dans ses ondes, il adresse cette prière à Minerve :

« O divinité qui avez hier visité notre maison, et qui m'avez ordonné de courir la vaste mer pour apprendre des nouvelles du retour de mon père depuis si longtemps absent, écoutez-moi ! Les Grecs, et surtout les poursuivants, s'opposent à l'exécution de vos ordres, et retardent mon départ avec insolence. » Il parla ainsi en priant.

Aussitôt Minerve, prenant la figure et la voix de Mentor, s'approcha de lui, et, lui adressant la parole : « Télémaque, lui dit-elle, désormais vous ne manquerez ni de valeur ni de prudence ; au moins si le courage et la sagesse d'Ulysse ont coulé dans vos veines avec son sang ; et, comme il était homme qui effectuait toujours, non-seulement tout ce qu'il avait entrepris, mais aussi tout ce qu'il avait dit une fois, vous ferez de même ; votre voyage ne sera pas un vain projet, vous l'exécuterez. Mais, si vous n'étiez pas fils d'Ulysse et de Pénélope, je n'oserais me flatter que vous vinssiez à bout de vos desseins. Il est vrai qu'aujourd'hui peu d'enfants ressemblent à leur père, la plupart dégénèrent de leur vertu, et il y en a très-peu qui les surpassent. Mais, comme je vous l'ai déjà dit, vous marquez de la valeur et de la prudence, et la sagesse d'Ulysse se fait déjà remarquer en vous ; on peut donc espérer que vous accomplirez ce que vous avez résolu. Laissez-là les complots et les machinations de ces princes insensés. Ils n'ont ni prudence, ni justice, et ils ne voient pas la mort et la noire Destinée, qui est déjà près d'eux, et va les emporter tous dans un même jour. Le voyage que vous méditez ne sera pas longtemps différé. Tel est le secours que vous trouverez en moi, qui suis l'ancien ami de votre père : je vous équiperai un navire et je vous accompagnerai. Retournez donc dans votre palais, vivez avec les princes, à votre ordinaire, et préparez cependant les provisions dont vous avez besoin. Remplissez-en des vaisseaux ; mettez le vin dans des urnes ; et la farine, qui fait la force des hommes, mettez-là dans de bonnes peaux. Et moi, j'aurai soin de vous choisir, parmi vos sujets, des compagnons qui vous suivront volontairement. Il y a dans le port d'Ithaque assez de vaisseaux, tant vieux que nouvellement construits ; je choisirai le meilleur, et, après l'avoir équipé, nous nous embarquerons ensemble. »

La fille de Jupiter parla ainsi. Télémaque ne s'arrêta pas plus longtemps après avoir entendu la voix de la

déesse. Il reprit le chemin de son palais, le cœur plein de tristesse ; il trouva dans la cour les fiers poursuivants, qui dépouillaient des chèvres et qui faisaient rôtir des porcs engraisés. Antinoüs, le voyant arriver, s'avance au-devant de lui, en riant, le prend par la main, et lui adresse ces paroles :

« Télémaque, qui tenez des propos si hautains, et qui faites voir un courage indomptable, ne vous tourmentez plus à former des projets et à préparer des harangues ; venez plutôt faire bonne chère avec nous, comme vous avez fait jusqu'ici. Les Grecs auront soin de préparer toutes choses pour votre départ ; ils vous donneront un bon vaisseau et des rameurs choisis, afin que vous arriviez plus promptement à la délicieuse Pylos, pour y apprendre des nouvelles de votre illustre père. »

Le prudent Télémaque lui répondit : « Antinoüs, je ne saurais me résoudre à manger avec des insolents comme vous, avec des impies, qui ne reconnaissent ni les lois humaines, ni les lois divines ; je ne goûterais pas tranquillement le plaisir des festins. Ne vous suffit-il pas d'avoir jusqu'ici consumé tout ce que j'avais de plus beau et de meilleur, parce que j'étais enfant ? Présentement, que je suis devenu homme, que l'âge a augmenté mes forces, et que les bonnes instructions ont éclairé mon cœur et mon esprit, je tâcherai de hâter votre malheureuse destinée, soit que j'aille à Pylos ou que je demeure ici. Mais je partirai malgré vous, et mon voyage ne sera pas de ces vains projets qui ne s'exécutent point. Je partirai plutôt sur un vaisseau de rencontre, comme un simple passager, puisque je ne puis obtenir ni vaisseau, ni rameurs, parce que vous jugez plus expédient pour vous de me les refuser. »

En finissant ces mots, il arrache sa main des mains d'Antinoüs. Les princes continuent à préparer leur festin, et cependant ils se divertissent à railler et à insulter Télémaque. Parmi cette troupe insolente, les uns disaient :

« Voilà donc Télémaque qui va nous faire bien du mal ! Prétend-il donc amener de Pylos ou de Sparte des troupes qui l'aident à se venger ? Car il a cette vengeance furieusement à cœur. Ou veut-il aller dans le fertile pays d'Éphyre, afin d'en rapporter quelques drogues pernicieuses, qu'il mêlera dans notre urne pour nous faire tous périr ? » — « Que sait-on, disaient les autres, si, après être monté sur la vaste mer, il ne sera pas errant et vagabond comme son père, et n'aura pas une fin aussi malheureuse que lui ? C'est là le meilleur moyen qu'il ait de nous faire de la peine ; car nous aurions celle de partager tous ses biens ; et, pour son palais, nous le laisserions à sa mère ou à celui qu'elle choisirait pour mari. »

Ainsi parlaient les poursuivants. Et le jeune prince descend dans le cellier de son père, salle vaste et haute, où l'on voyait des monceaux d'or et d'airain, des coffres pleins de riches étoffes, des huiles d'un parfum exquis et des vaisseaux d'un vin vieux, digne d'être servi à la table des Immortels. Toutes ces richesses étaient rangées par ordre autour de la muraille, en attendant Ulysse, si jamais, délivré de ses travaux, il revenait heureusement dans son palais. Cette salle était fermée d'une bonne porte avec une double serrure, et les clefs en étaient confiées à une sage gouvernante qui veillait nuit et jour sur ces trésors avec beaucoup de fidélité et de prudence : c'était Euryclée, fille d'Ops et petite-fille de Pisénor. Télémaque, l'ayant fait appeler, lui parla en ces termes :

« Ma nourrice, tirez-moi de ce vin vieux dans des urnes, et donnez-moi de celui qui est le meilleur après celui que vous gardez pour le plus malheureux de tous les princes, pour le divin Ulysse, si jamais, échappé à la cruelle Parque, il se voit heureusement de retour chez lui. Bouchez avec soin les urnes ; mettez dans des peaux bien préparées vingt mesures de fleur de farine : que personne que vous ne le sache, et que tout soit prêt cette nuit. Je viendrai le prendre après que ma mère sera

montée dans son appartement pour se coucher ; car je suis résolu d'aller à Sparte et à Pylos tâcher d'apprendre quelques nouvelles du retour de mon père. »

Euryclée, entendant cette résolution, jette de grands cris, et, les yeux baignés de larmes, elle lui dit : « Mon cher fils, pourquoi ce dessein vous est-il entré dans la tête ? Voulez-vous aller courir toute la vaste étendue de la terre, vous qui êtes fils unique et fils tendrement aimé ? Le divin Ulysse est mort loin de sa patrie, dans quelque pays éloigné. Vous ne serez pas plutôt parti, que les poursuivants de votre mère vous dresseront mille embûches pour vous faire périr, et ils partageront entre eux tous vos biens. Demeurez donc ici à les garder. Pourquoi iriez-vous vous exposer aux périls de la mer, qui sont infinis ? Que l'exemple de votre père vous instruisse. »

Télémaque, touché de sa tendresse, lui répond : « Ayez bon courage, ma chère nourrice ; ce dessein ne m'est pas venu dans l'esprit sans l'inspiration de quelque dieu. Mais jurez-moi que vous ne le découvrirez à ma mère que le onzième ou le douzième jour après mon départ, de peur que, dans les transports de sa douleur, elle ne meurtrisse son beau visage. Que si avant ce terme elle a d'ailleurs quelque nouvelle de mon absence et qu'elle vous ordonne de lui dire la vérité, alors vous serez quitte de votre serment. »

Il parla ainsi, et Euryclée, prenant les dieux à témoin, fit le plus grand de tous les serments. Quand elle eut juré et expliqué ce qu'elle promettait, elle remplit de vin les urnes, mit de la farine dans des peaux ; et Télémaque, remontant dans son palais, alla rejoindre les princes.

La déesse Minerve, qui ne perdait pas de vue ce qu'elle voulait exécuter, prend la figure de Télémaque, va par toute la ville, parle à tous ceux qu'elle rencontre, leur ordonne de se rendre sur le rivage à l'entrée de la nuit, et demande au célèbre fils de Phronius, à Noémon, son navire. Il le promet volontiers et avec grand plaisir.

Le soleil cependant se couche, et la nuit répand ses noires ombres sur la terre. Minerve fait lancer à l'eau le navire, l'équipe de tout ce qui est nécessaire pour bien voguer, et le tient à la pointe du port. Les compagnons du jeune prince s'assemblent, pressés par la déesse, qui, pour assurer encore davantage le succès de son entreprise, va au palais d'Ulysse et verse un doux sommeil sur les paupières des poursuivants. Les fumées du vin font leur effet : ils ne peuvent plus se soutenir, les coupes leur tombent des mains ; ils se dispersent dans la ville et vont à pas chancelants chercher à se coucher, n'ayant plus la force de se tenir à table, tant ils sont accablés de sommeil.

Alors Minerve, prenant la figure et la voix de Mentor, appelle Télémaque pour le faire sortir de son palais. « Télémaque, lui dit-elle, tous vos compagnons sont prêts à faire voile, ils n'attendent plus que vos ordres ; allons donc, et ne différions pas davantage notre départ. »

En achevant ces mots, elle marche la première, et Télémaque la suit. A leur arrivée, ils trouvent sur le rivage leurs compagnons tout prêts ; et Télémaque, leur adressant la parole, leur dit : « Allons, mes amis, portons dans le vaisseau toutes les provisions nécessaires ; je les ai fait préparer dans le palais ; ma mère n'en sait rien, et de toutes les femmes, il n'y en a qu'une seule qui soit du secret. » En même temps, il se met à les conduire lui-même ; ils le suivent. On porte toutes les provisions et on les charge sur le vaisseau, comme le prince l'avait ordonné. Tout étant fait, il monte le dernier. Minerve, qui le conduit, se place sur la poupe, et Télémaque s'assoit près d'elle. On délie les câbles, les rameurs se mettent sur leurs bancs. Minerve leur envoie un vent favorable, le Zéphire, qui de ses souffles impétueux fait mugir les flots. Télémaque, pressant ses compagnons, leur ordonne d'appareiller. Pour seconder son empressement, ils dressent le mât, l'assurent par des cordages et déploient les

voiles : le vent soufflant au milieu les enfile, et les flots blanchis d'écume gémissent sous les avirons. Le vaisseau fend rapidement le sein de l'humide plaine. Les rameurs, quittant leurs rames, couronnent de vin les coupes et font des libations aux Immortels, surtout à la fille de Jupiter ; et ils voguent ainsi toute la nuit et pendant le lever de l'aurore.

LIVRE III

ARGUMENT. — Télémaque arrive à Pylos conduit par Minerve. Il trouve Nestor qui fait un sacrifice à Neptune sur le rivage de la mer ; Nestor le reçoit avec toute sorte de politesse, quoiqu'il ne le connût pas. Il le fait placer au festin du sacrifice, le mène ensuite dans son palais, lui raconte tout ce qui était arrivé aux Grecs pendant la guerre et leur départ de Troie. Et ayant appris de lui l'histoire des poursuivants de Pénélope et reconnu Minerve comme elle se retirait, il fait un sacrifice à cette déesse, et donne à Télémaque un char pour le mener à Lacédémone et son fils pour le conduire. Ces deux princes se mettent en chemin à la pointe du jour et vont coucher à Phérès dans la maison de Dioclès ; ils en partent le lendemain et arrivent à Lacédémone.

Le soleil sortait du sein de l'onde, remontait au ciel et commençait à dorer l'horizon, portant la lumière aux dieux immortels et aux hommes qui sont répandus sur la surface de la terre, lorsque Télémaque arriva à la ville de Nélée, à la célèbre Pylos. Les Pyliens offraient ce jour-là des sacrifices sur le rivage de la mer, et immolaient des taureaux noirs à Neptune. Il y avait neuf bancs, chacun de cinq cents hommes, et chaque banc avait pour sa part neuf bœufs. Ils avaient déjà goûté aux entrailles et brûlé les cuisses des victimes sur l'autel, lorsque le vaisseau arriva dans le port. On plie d'abord les voiles ; on approche du rivage, et Télémaque descend le premier, conduit par Minerve, qui lui adresse ces paroles :

« Télémaque, il n'est plus temps d'être retenu par la honte ; vous n'avez traversé la mer que pour apprendre des nouvelles de votre père, et pour tâcher de découvrir

quelle terre le retient loin de nous et quel est son sort. Allez donc directement aborder Nestor; sachons s'il n'a point quelque nouvelle à vous apprendre ou quelque conseil à vous donner; prions-le de vous dire la vérité avec sa franchise ordinaire. Il hait naturellement le mensonge et la moindre dissimulation; car c'est un homme plein de probité et de sagesse. »

Télémaque lui répondit : « Mentor, comment irai-je aborder le roi de Pylos? Comment le saluerai-je? Vous savez que je n'ai point l'expérience des discours où brille la sagesse; d'ailleurs, la bienséance ne permet pas qu'un jeune homme fasse des questions à un homme de cet âge. »

« Télémaque, repartit Minerve, vous trouverez de vous-même une partie de ce qu'il faudra dire, et l'autre partie vous sera inspirée par quelque dieu; car les dieux qui ont présidé à votre naissance et à votre éducation ne vous abandonneront pas en cette rencontre. »

En achevant ces mots, elle marche la première et Télémaque la suit. Étant arrivés au lieu de l'assemblée, ils trouvèrent Nestor assis avec ses enfants, et autour de lui ses compagnons qui préparaient le festin et faisaient rôtir les viandes du sacrifice. Les Pyliens ne les eurent pas plutôt aperçus qu'ils allèrent au-devant d'eux, les saluèrent et les firent asseoir; et Pisistrate, fils aîné de Nestor, fut le premier qui, s'avançant, prit ces deux étrangers par la main, et les plaça à table sur des peaux étendues sur le sable du rivage, entre son père et son frère Thrasymède. D'abord il leur présenta une portion des entrailles des victimes, et, remplissant de vin une coupe d'or, il la donna à Minerve, fille de Jupiter, et lui dit :

« Étranger, faites vos prières au roi Neptune; car c'est à son festin que vous êtes admis à votre arrivée. Quand vous lui aurez adressé vos vœux et fait vos libations, selon la coutume et comme cela se doit, vous donnerez la

coupe à votre ami, afin qu'il fasse après vous ses libations et ses prières; car je pense qu'il est du nombre de ceux qui invoquent les dieux, et il n'y a point d'homme qui n'ait besoin de leur secours. Mais je vois qu'il est plus jeune que vous et à peu près de mon âge; c'est pourquoi il ne sera pas offensé que je vous donne la coupe avant lui. »

En même temps, il lui remet la coupe pleine de vin. Minerve voit avec plaisir la prudence et la justice de ce jeune prince, qui lui avait présenté à elle la première la coupe; et, la tenant entre ses mains, elle adresse cette prière au dieu des flots :

« Puissant Neptune, qui environnez la terre, ne refusez pas à nos prières ce que nous vous demandons; comblez d'abord de gloire Nestor et les princes ses enfants; répandez ensuite vos grâces sur tous les Pyléens, en récompense de leur piété et de la magnifique hécatombe qu'ils vous offrent, et accordez-nous, à Télémaque et à moi, un prompt retour dans notre patrie, après avoir béni les desseins qui nous ont fait traverser la mer. »

Elle fit elle-même ces prières, et elle-même les accomplit. Elle donna ensuite la double coupe à Télémaque, qui fit les mêmes vœux.

Après que les chairs des victimes furent rôties et qu'on les eut tirées du feu, on fit les portions et on servit. Quand la bonne chère eut chassé la faim, Nestor dit aux Pyléens : « Présentement que nous avons reçu ces étrangers à notre table, il est plus décent de leur demander qui ils sont et d'où ils viennent » ; et leur adressant en même temps la parole : « Étrangers, leur dit-il, qui êtes-vous et d'où ces flots vous ont-ils apportés sur ces rivages? Venez-vous pour des affaires publiques ou particulières? Ou ne faites-vous qu'écumer les mers comme les pirates, qui exposent leur vie pour aller piller les autres nations? »

Le sage Télémaque répondit avec une hardiesse que Minerve lui avait inspirée, afin qu'il demandât à ce prince

des nouvelles de son père, et que cette recherche lui acquit parmi les hommes un grand renom : « Nestor, fils de Nélée, et le plus grand ornement des Grecs, lui dit-il, vous demandez qui nous sommes; je vous satisferai : nous venons de l'île d'Ithaque, et ce n'est point une affaire publique qui nous amène dans vos états, mais une affaire particulière. Je viens pour tâcher d'apprendre des nouvelles de mon père, du divin Ulysse, qui a essuyé tant de travaux, qui a rempli l'univers du bruit de son nom, et qui, comme la Renommée nous l'a appris, combattant avec vous, a saccagé la superbe ville de Troie. Le sort de tous les princes qui ont porté les armes contre les Troyens nous est connu; nous savons comment et en quel endroit une mort cruelle les a emportés. Ulysse est le seul dont le fils de Saturne nous cache la triste destinée, car personne ne peut nous dire certainement où il est mort; s'il a succombé sous l'effort de ses ennemis dans une terre étrangère ou si les flots d'Amphitrite l'ont englouti. J'embrasse donc vos genoux pour vous supplier de m'apprendre le genre de sa mort, si vous l'avez vue de vos yeux ou si vous l'avez apprise par les relations de quelque voyageur. Car il n'est que trop certain que sa naissance l'avait destiné à quelque fin malheureuse. Que ni la compassion ni aucun ménagement ne vous portent à me flatter. Dites-moi sincèrement tout ce que vous en avez vu ou appris. Si jamais mon père vous a heureusement servi ou de son épée ou de ses conseils devant les murs de Troie, où les Grecs ont souffert tant de maux, je vous conjure de me faire paraître, en cette occasion, que vous n'en avez pas perdu la mémoire, et de me dire la vérité. »

Nestor lui répondit : « Vous me faites ressouvenir des maux infinis que nous avons soufferts avec tant de constance, soit en courant les mers sous la conduite d'Achille pour piller les villes des Troyens, soit en combattant devant les murs de la superbe Ilion. Là, nos plus grands capitaines ont trouvé leur tombeau : là git Ajax, ce grand

guerrier, semblable à Mars; là git Achille; là git Patrocle, égal aux dieux par la sagesse de ses conseils; là git mon cher fils, le brave et sage Antiloque, qui était aussi léger à la course que ferme dans les combats corps à corps. Tous les autres maux que nous avons endurés sont en si grand nombre, qu'il n'y a point de mortel qui pût les raconter. Plusieurs années suffiraient à peine à faire le détail de tout ce que les Grecs ont eu à soutenir dans cette fatale guerre; et avant que d'en entendre la fin, l'impatience vous porterait à regagner votre patrie. Neuf années entières se passèrent de notre part à machiner la ruine des Troyens par toutes sortes de ruses de guerre, et encore le fils de Saturne ne nous accorda qu'avec peine de voir l'issue de la guerre. Dans toute l'armée il n'y avait pas un seul homme qui osât s'égaliser à Ulysse en prudence, car il les surpassait tous; et personne n'était si fécond en ressources et en stratagèmes que votre père. Je vois bien que vous êtes son fils; vous me jetez dans l'admiration; je crois l'entendre lui-même, et l'on ne dirait pas qu'un jeune homme pût lui ressembler si parfaitement par son langage. Pendant tout le temps qu'a duré le siège, le divin Ulysse et moi nous avons toujours été de même avis, soit dans les assemblées, soit dans les conseils; animés tous deux d'un même esprit, nous avons toujours dit aux Grecs tout ce qui pouvait assurer un heureux succès à leurs entreprises. Après que nous eûmes renversé la superbe Ilion, nous montâmes sur nos vaisseaux, prêts à faire voile; mais quelque dieu ennemi divisa les Grecs : et dès ce moment-là il était aisé de voir que Jupiter leur préparait un retour funeste, parce qu'ils n'avaient pas tous été prudents et justes. Voilà pourquoi aussi la plupart ont eu un sort si malheureux; car ils avaient attiré l'indignation de la fille de Jupiter, de la grande Minerve, qui jeta la dissension entre les deux fils d'Atrée. Ces deux princes ayant sans nécessité et contre la bienséance convoqué tous les Grecs à une assemblée à

l'entrée de la nuit, les Grecs arrivèrent tout appesantis par le vin. Là, Agamemnom et Ménélas commencèrent à leur expliquer le sujet pour lequel ils les avaient assemblés. Ménélas était d'avis que l'on s'embarquât sans attendre davantage; mais cet avis ne plut pas à Agamemnon, car il voulait retenir les troupes jusqu'à ce qu'on eût offert des hécatombes pour désarmer la terrible colère de Pallas. Insensé qu'il était! il ignorait qu'il ne devait pas se flatter d'apaiser cette déesse, et que les dieux immortels, justements irrités, ne se laissent pas si facilement fléchir par des sacrifices. Les deux Attrides en vinrent à des paroles d'aigreur. Les Grecs se lèvent avec un grand bruit et une confusion épouvantable; car ils étaient tous partagés. Nous passâmes la nuit en cet état, tout prêts à nous porter aux plus grandes extrémités les uns contre les autres; car Jupiter avait donné le signal de notre perte. Dès que le jour eut paru, la moitié des Grecs, mettant leurs vaisseaux à la mer, y chargent le butin, et y font monter leurs belles captives. L'autre moitié demeure avec Agamemnon. Nous qui étions embarqués, nous faisons route et nos vaisseaux fendaient rapidement les flôts que Neptune avait aplanis devant nous. Etant abordés à Ténédos, nous descendîmes pour faire des sacrifices aux dieux, afin de nous les rendre favorables, et que notre retour fût heureux. Mais Jupiter n'avait pas résolu de nous en accorder un si prompt. Ce dieu irrité jeta entre nous une nouvelle discorde; nous nous séparâmes encore : les uns, reprenant le chemin de Troie, s'en retournèrent avec le prudent Ulysse retrouver Agamemnon pour plaire à ce prince. Mais moi je continuai ma route avec mes vaisseaux, parce que je prévoyais les maux que le destin nous préparait. Le fils de Tydée, le grand Diomède, vint avec nous et porta ses compagnons à le suivre. Ménélas nous joignit le soir à l'île de Lesbos, comme nous délibérions sur le chemin que nous devons prendre. Car il y avait deux avis : les uns voulaient qu'en côtoyant la petite

île de Psyria nous prissions au-dessus de Chio, que nous laisserions à gauche; et les autres proposaient de prendre au-dessous, entre Chio et le mont Mimas. Dans ce doute, nous demandâmes à la divinité un signe qui nous déterminât; elle nous l'accorda et nous obligea de tenir le milieu de la mer, et de faire route tout droit vers l'Eubée, pour nous dérober plus tôt aux malheurs qui nous menaçaient. Un petit vent frais commence à souffler; nos vaisseaux volent aisément sur l'humide plaine, et le lendemain avant le jour ils arrivent à Gêreste. Nous mettons pied à terre, et nous faisons des sacrifices à Neptune pour le remercier du grand trajet que nous avons fait. Le quatrième jour après notre départ, Diomède et ses compagnons arrivèrent à Argos, et moi je continuai ma route vers Pylos. Le même vent frais, que le ciel nous avait envoyé, ne cessa point de souffler pendant tout mon voyage. Ainsi, mon cher fils, j'arrivai heureusement à Pylos, sans avoir pu apprendre la moindre nouvelle des Grecs. Je ne sais même encore certainement ni ceux qui se sont sauvés, ni ceux qui ont péri. Mais tout ce que j'ai appris dans mon palais depuis mon retour, je vous en ferai part sans vous en rien cacher. On m'a dit que les braves Myrmidons sont arrivés heureusement chez eux, conduits par le célèbre fils du vaillant Achille; que le grand Philoctète, fils de Péan, est aussi arrivé chez lui; qu'Idoménée a ramené en Crète tous ceux de ses compagnons que le dieu Mars avait épargnés à Troie, et qu'il n'en a pas perdu un seul sur la mer. Pour le sort du fils d'Atrée, quelque éloigné que vous soyez, il ne se peut qu'il ne soit parvenu jusqu'à vous. Vous savez comment ce prince est arrivé dans son palais, comment Égisthe l'a traîtreusement assassiné, et comment ce malheureux assassin a reçu le châtiment que méritait son crime. Ah! c'est un grand bien de laisser en mourant un fils plein de courage! Ce fils d'Agamemnon s'est glorieusement vengé de ce traître qui avait tué son père. Et vous, mon cher fils, imitez cet exemple :

vous êtes grand, bien fait et de bonne mine ; que le courage réponde donc à ce dehors, afin que vous receviez de la postérité le même éloge. »

Télémaque répondit : « Sage Nestor, l'ornement et la gloire des Grecs, ce jeune prince a fort bien fait de punir l'assassin de son père, et les Grecs relèvent fort justement la gloire de cette action ; la postérité ne lui refusera jamais les louanges qu'elle mérite. Je ne demanderais aux dieux, pour toute grâce, que de pouvoir me venger de même de l'insolence des poursuivants de ma mère, qui commettent tous les jours dans ma maison des excès infinis, qui m'outragent et machinent contre moi toute sorte de scélératesses ; mais les dieux n'ont pas résolu de nous accorder à mon père et à moi un si grand bonheur. C'est pourquoi il faut que je dévore cet affront, quelque dur qu'il me paraisse. »

« Mon cher fils, repartit Nestor, puisque vous m'en faites ressouvenir en m'en parlant, j'ai ouï dire qu'un grand nombre de jeunes princes, amoureux de votre mère, se tiennent dans votre palais malgré vous et consomment votre bien. Apprenez-moi donc si vous vous soumettez à eux sans vous opposer à leurs violences, ou si ce sont les peuples d'Ithaque qui, pour obéir à la voix de quelque dieu, se déclarent contre vous. Qui sait si votre père, venant un jour sans être attendu, ne les punira pas lui seul de leurs injustices, ou même si tous les Grecs ne s'uniront pas pour vous venger ? Si Minerve voulait vous protéger, comme elle a protégé le célèbre Ulysse tant qu'il a combattu sous les murs de Troie, où nous avons souffert tant de maux (car je n'ai jamais vu les dieux se déclarer pour personne aussi manifestement que cette déesse s'est déclarée pour votre père, en l'assistant en toute occasion) ; si elle voulait donc vous témoigner la même bienveillance et avoir de vous le même soin, il n'y aurait assurément bientôt aucun de ces poursuivants qui fût en état de penser au mariage. »

« Vénérable Nestor, repartit Télémaque, je ne pense pas que ce que vous venez de dire s'accomplisse jamais ; vous dites là une grande chose, dont la pensée seule me jette dans l'étonnement. Je n'ai garde d'oser me flatter d'un si grand bonheur ; car mes espérances seraient vaines, quand même les dieux voudraient me favoriser. »

« Ah ! Télémaque, repartit Minerve, quelle parole venez-vous de laisser échapper ? Quand la divinité le veut, elle peut facilement sauver un homme et le ramener du bout de la terre. Pour moi, j'aimerais bien mieux, après avoir essuyé pendant longtemps des travaux infinis, me voir enfin heureusement de retour dans ma patrie, que d'avoir le sort d'Agamemnon, qui, après un trop heureux voyage, s'est vu assassiner dans son palais par la trahison de sa femme et d'Egiste. Il est vrai que pour ce qui est de la mort, terme fatal assigné à tous les hommes, les dieux ne sauraient en exempter le mortel qui leur serait le plus cher, quand la Parque cruelle l'a conduit à sa dernière heure. »

Télémaque, reprenant la parole, dit : « Mentor, quittons ces discours, quelque affligés que nous soyons. Il n'est plus question de retour pour mon père : les dieux l'ont abandonné à sa noire destinée, et l'ont livré à la mort. Présentement je veux parler d'autre chose au fils de Nélée et lui adresser une question : car je vois qu'en prudence et en justice il surpasse tous les autres hommes ; aussi dit-on qu'il a régné sur trois générations. Et véritablement, quand je le regarde, je crois voir une image des Immortels. Dites-moi donc, je vous prie, sage Nestor, comment a été tué le roi Agamemnon ? Où était son frère Ménélas ? Quelle sorte de piège lui a tendu le perfide Egiste ? Car il a tué un homme bien plus vaillant que lui. Ménélas n'était-il point à Argos ? Était-il errant dans quelque terre étrangère ? C'est sans doute son absence qui a donné de la confiance au meurtrier. »

« Mon fils, lui répond Nestor, je vous dirai la vérité

toute pure ; les choses se sont passées comme vous l'avez fort bien conjecturé. Si Ménélas, à son retour de Troie, eût trouvé dans son palais Egisthe encore vivant, jamais on n'aurait élevé de tombeau à ce traître ; son cadavre gisant sur la terre, loin des murailles, aurait servi de pâture aux chiens et aux oiseaux, et pas une des femmes grecques n'aurait honoré sa mort de ses larmes ; car il avait commis le plus horrible de tous les forfaits. Il faut que vous sachiez, mon fils, que, pendant que nous étions devant Troie à livrer tous les jours de nouveaux combats, ce malheureux, qui vivait dans une lâche oisiveté dans un coin du Péloponèse, conçut une passion criminelle pour la femme d'Agamemnon, pour la reine Clytemnestre, qu'il sollicitait tous les jours de répondre à ses désirs. La reine résista longtemps, et refusa de consentir à une action si infâme ; car, outre que son esprit était encore sain et entier, elle avait auprès d'elle un chantre qu'Agamemnon lui avait laissé en partant pour Troie, et qu'il avait chargé particulièrement du soin de la garder et de veiller à sa conduite. Mais quand l'heure marquée par les Destins fut arrivée, où ce malheureux Egisthe devait triompher de sa chasteté, il commença par éloigner d'auprès d'elle ce chantre ; il le mena dans une île déserte et l'abandonna en proie aux oiseaux des cieux, et retournant à Mycènes, il se vit enfin maître de Clytemnestre, qui le suivit volontairement dans son palais. Alors il offrit sur les autels une infinité de victimes, et consacra dans les temples les offrandes les plus précieuses, de l'or, de riches étoffes, pour remercier les dieux d'avoir réussi dans une entreprise si difficile, et dont il avait toujours désespéré. Cependant Ménélas et moi, étroitement unis par les nœuds de l'amitié, nous étions partis de Troie sur nos vaisseaux. Quand nous arrivâmes à Sunium, sacré promontoire d'Athènes ; là, Apollon attaqua et tua de ses douces flèches le pilote Phrontis, fils d'Onétor, qui conduisait le vaisseau de Ménélas, comme il était au gouvernail. C'était le plus

habile de tous les pilotes, et celui qui savait le mieux gouverner un vaisseau pendant les plus affreuses tempêtes. Quelque pressé que fût Ménélas de continuer sa route, il fut retenu là pour enterrer son compagnon et pour faire sur son tombeau les sacrifices ordinaires. Quand il se fut rembarqué et que sa flotte eut gagné les hauteurs du promontoire de Malée; alors Jupiter, dont les yeux découvrent toute l'étendue de la terre, mit de grands obstacles à son retour. Il déchaina contre lui les vents les plus orageux, excita les flots les plus terribles, les amoncela et les éleva comme les plus hautes montagnes; et séparant ses vaisseaux, il poussa les uns à l'île de Crète, du côté qu'habitent les Cydoniens, sur les rives du Jordan. Là, vis-à-vis de Gortyne, s'avance dans la mer, toujours couverte d'un brouillard épais, un rocher escarpé et poli. C'est le promontoire occidental de l'île, du côté de Pheste. Le vent du midi pousse les flots contre ce rocher, qui les arrêtant et brisant leur impétuosité, couvre le port et assure la plage. Ce fut contre ce rocher que donnèrent ses vaisseaux, qui furent brisés; les hommes ne se sauvèrent qu'avec beaucoup de peine. Il y avait encore quatre navires avec celui que montait Ménélas; ils avaient été séparés des autres; les vents et les flots, après les avoir fort maltraités, les portèrent à l'embouchure du fleuve Egyptus. Ce prince amassa quantité d'or et d'argent en parcourant ce fleuve, et en visitant sur ses vaisseaux les nations qui habitent les contrées les plus éloignées. Pendant ce temps-là, Egisthe exécuta ses pernicieux desseins, et assassina Agamemnon; le peuple se soumit à ce meurtrier, et le tyran régna sept années entières à Mycènes. Mais, la huitième année, le divin Oreste revint d'Athènes pour le punir; il tua le meurtrier de son père, le traître Egisthe, et après l'avoir tué, il donna aux peuples d'Argos le festin des funérailles de son abominable mère et de ce lâche assassin. Et ce jour-là même, le vaillant Ménélas arriva à Lacédémone avec des richesses infinies;

car il en amenait autant qu'il en avait pu charger sur ses vaisseaux. Vous donc, mon fils, ne vous tenez pas longtemps éloigné de votre maison en abandonnant ainsi tous vos biens à ces orgueilleux poursuivants, de peur qu'ils n'achèvent de vous ruiner, en partageant entre eux ce qui vous appartient, et que vous n'ayez fait un voyage inutile et ruineux. Mais, avant de vous en retourner, je vous conseille et je vous recommande d'aller voir Ménélas. Il n'y a pas longtemps qu'il est de retour de ces régions éloignées, d'où un homme qui y aurait été poussé par les tempêtes au travers de cette mer immense n'oserait jamais espérer de revenir, et d'où les oiseaux mêmes ne reviendraient qu'à peine en un an, tant ce trajet est long et pénible. Allez donc, partez avec votre vaisseau et vos compagnons. Que si vous aimez mieux aller par terre, je vous offre un char et des chevaux, et mes enfants vous conduiront eux-mêmes à Lacédémone, où habite Ménélas. Vous prierez ce prince de vous dire sans déguisement ce qu'il sait de votre père : il vous dira la vérité ; car, étant sage et prudent, il abhorre le mensonge. »

Ainsi parla Nestor. Cependant le soleil se coucha, et les ténèbres se répandirent sur la terre. Minerve, prenant la parole, dit à ce prince : « Nestor, vous venez de parler avec beaucoup de raison et de sagesse. Présentement donc, que l'on offre en sacrifice les langues des victimes et que l'on mêle le vin dans les urnes, afin qu'après avoir fait nos libations à Neptune et aux autres dieux immortels, nous pensions à aller prendre quelque repos ; car il en est temps. Déjà le soleil a fait place à la nuit, et il ne convient pas d'être si longtemps à table aux sacrifices des dieux : il est l'heure de se retirer. »

La fille de Jupiter ayant ainsi parlé, on obéit à sa voix. Les hérauts donnent à laver, et de jeunes hommes remplissent les urnes et présentent du vin dans les coupes à toute l'assemblée. On jette les langues dans le feu de

l'autel. Alors tout le monde se lève, et fait ses libations sur les langues.

Quand les libations furent faites et le repas fini, Minerve et Télémaque voulurent s'en retourner dans leur vaisseau ; mais Nestor, les retenant, leur dit avec quelque chagrin : « Que Jupiter et les autres dieux ne permettent pas que vous vous en retourniez sur votre vaisseau, et que vous refusiez ma maison comme la maison d'un homme nécessaire, qui n'aurait chez lui ni lits ni couvertures, ni robes pour donner aux étrangers. J'ai chez moi assez de lits, de couvertures et de robes ; et il ne sera jamais dit que le fils d'Ulysse s'en ira coucher sur son bord pendant que je vivrai et que j'aurai chez moi des enfants en état de recevoir les hôtes qui pourront venir dans mon palais. »

« Vous avez raison, sage Nestor, répondit Minerve ; il est juste que Télémaque vous obéisse, cela sera plus honnête : il vous suivra donc, et profitera de la grâce que vous lui faites. Pour moi, je m'en retourne dans le vaisseau, pour rassurer nos compagnons et pour leur donner les ordres ; car dans toute la troupe il n'y a d'homme âgé que moi seul : tous les autres sont des jeunes gens de même âge que Télémaque, qui ont suivi ce prince par l'attachement qu'ils ont pour lui. Je passerai la nuit dans le vaisseau, et demain, dès la pointe du jour, j'irai chez les magnanimes Caucons, où il m'est dû depuis longtemps une assez grosse somme ; et puisque Télémaque a été reçu chez vous, vous lui donnerez un char avec vos meilleurs chevaux et un des princes vos fils pour le conduire. »

En achevant ces mots, la fille de Jupiter disparut sous la forme d'une orfraie. Tous ceux qui furent témoins de ce miracle furent saisis d'étonnement, et Nestor, rempli d'admiration, prit la main de Télémaque et lui dit : « Je ne doute pas, mon fils, que vous ne soyez un jour un grand personnage, puisque, si jeune, vous avez déjà des

dieux pour conducteurs, et quels dieux ! Celui que nous venons de voir, c'est Minerve elle-même, la fille du grand Jupiter, la déesse qui préside aux assemblées. Elle prend de vous le même soin qu'elle a pris du divin Ulysse votre père, qu'elle a toujours honoré entre tous les Grecs. Grande déesse, soyez-nous favorable ; accordez-nous une gloire immortelle, à moi, à ma femme et à mes enfants ; dès demain, j'immolerai sur votre autel une génisse d'un an qui n'a jamais porté le joug, et dont je ferai dorer les cornes pour la rendre plus agréable à vos yeux. »

Ainsi pria Nestor, et la déesse écouta favorablement sa prière. Ensuite ce vénérable vieillard, marchant le premier, conduisit dans son palais ses fils, ses gendres et son hôte ; et quand ils y furent arrivés, et qu'ils se furent placés par ordre sur leurs sièges, Nestor fit remplir les urnes d'un excellent vin de onze ans, que celle qui avait soin de sa dépense venait de tirer en brisant le couvercle ; il présenta les coupes aux princes, et commença à faire les libations en adressant ses prières à la déesse Minerve. Après les libations, ils allèrent tous se coucher dans leurs appartements. Nestor fit coucher Télémaque dans un beau lit, sous un portique sonore, et voulut que le vaillant Pisistrate, le seul de ses enfants qui n'était pas encore marié, couchât près de lui pour lui faire honneur. Pour lui, il alla se coucher dans l'appartement le plus reculé de son magnifique palais, où la reine, sa femme, lui avait préparé sa couche.

Le lendemain, dès que parut l'Aurore aux doigts de roses, Nestor se leva, sortit de son appartement, et alla s'asseoir sur des pierres blanches, polies et plus luisantes que l'essence. Elles étaient aux portes de son palais. Le roi Nélée, égal aux dieux par sa sagesse, avait accoutumé de s'y asseoir ; mais la Parque l'ayant précipité dans le tombeau, son fils Nestor, le plus fort rempart des Grecs, s'y assit après lui, tenant en sa main son sceptre. Tous ses fils se rendirent près de lui, Échéphron, Stratius, Persée,

Arétus et Thrasymède, semblable à un dieu. Le héros Pisistrate vint le dernier avec Télémaque, qu'ils placèrent près de Nestor. Quand ils furent tous autour de lui, ce vénérable vieillard leur dit : « Mes chers enfants, exécutez promptement ce que je désire et que je vais vous ordonner, afin que je puisse me rendre favorable la déesse Minerve, qui n'a pas dédaigné de se manifester à moi, et qui a assisté au sacrifice que j'ai fait à Neptune. Que l'un de vous aille donc à ma maison de campagne pour faire venir une génisse, qu'un pasteur aura soin de conduire ; qu'un autre aille au vaisseau de Télémaque pour avertir tous ses compagnons ; il n'en laissera que deux qui auront soin du vaisseau. Vous, continua-t-il, en s'adressant à un autre, allez ordonner au doreur Laërce de venir promptement pour dorer les cornes de la génisse ; et vous, dit-il, aux autres, demeurez ici avec moi, et donnez ordre aux femmes de ma maison de préparer le festin, et d'avoir soin d'apporter les sièges, l'eau et le bois pour le sacrifice. »

Il parla ainsi, et les princes obéirent. La génisse vint de la maison de campagne ; les compagnons de Télémaque vinrent du vaisseau ; le doreur vint aussi en même temps, portant lui-même les instruments de son art, l'enclume, le marteau et les tenailles dont il se servait pour travailler l'or. La déesse Minerve vint aussi pour assister au sacrifice. Nestor fournit l'or au doreur, qui, le réduisant en feuilles, en revêtit les cornes de la génisse, afin que la déesse prit plaisir à voir la victime si richement ornée. Stratius et le divin Échéphron la présentèrent en la tenant par les cornes ; Arétus vint du palais, portant d'une main un bassin magnifique avec une aiguière d'or, et de l'autre une corbeille où était l'orge sacrée nécessaire pour l'oblation. Le vaillant Thrasymède se tint près de la victime, la hache à la main, tout prêt à la frapper ; et son frère Persée tenait le vaisseau pour recevoir le sang. Aussitôt Nestor lave ses mains, tire du poil du front

de la victime, répand sur la tête l'orge sacrée, et accompagne cette action de prières qu'il adresse à Minerve. Ces prières ne furent pas plutôt achevées, et la victime consacrée par l'orge, que Thrasymède, levant sa hache, frappe la génisse, lui coupe les nerfs du cou et l'abat à ses pieds. Les filles de Nestor, ses belles-filles et la reine, son épouse, la vénérable Eurydice, l'aînée des filles de Clyménus, la voyant tomber, font des prières accompagnées de grands cris. Aussitôt les princes la relèvent, et, pendant qu'ils la tiennent, Pisistrate tire son poignard et l'égorge. Le sang sort à gros bouillons, et elle demeure sans force et sans vie. En même temps, ils la dépouillent et la mettent en pièces. Ils séparent les cuisses entières, selon la coutume, les enveloppent d'une double couche de graisse, et mettent par-dessus des morceaux de toutes les autres parties. Nestor lui-même les fait brûler sur le bois de l'autel, et fait des aspersions de vin. Près de lui, de jeunes hommes tenaient des broches à cinq dents. Quand les cuisses de la victime furent toutes consumées par le feu, et qu'on eut goûté aux entrailles, on coupa les autres pièces par morceaux, et on les fit rôtir. Cependant la plus jeune des filles de Nestor, la belle Polycaste, met Télémaque au bain; et après qu'elle l'eut baigné et frotté d'huile onctueuse, elle le revêtit d'une belle tunique et d'un manteau magnifique, et ce prince sortit de la chambre du bain semblable aux Immortels. Nestor, s'avançant, le fit asseoir près de lui.

Quand les viandes furent rôties, on se mit à table, et de jeunes hommes bien faits présentaient le vin dans des coupes d'or. Le repas fini, Nestor, adressant la parole à ses enfants, leur dit : « Allez, mes enfants, allez promptement atteler un char pour Télémaque; choisissez les meilleurs chevaux, afin qu'ils le mènent plus vite. »

Il dit, et ces princes obéissent. Ils eurent attelé le char dans un instant. La femme qui avait soin de la dépense, y met du pain et du vin, avec les mets les plus exquis,

qu'elle choisit comme pour des rois. Télémaque monte le premier ; Pisistrate, le fils de Nestor, se place près de lui, et, prenant les rênes, il pousse ses généreux coursiers, qui, plus légers que les vents, s'éloignent des portes de Pylos, volent dans la plaine, et marchent ainsi tout le jour sans s'arrêter. Dès que le soleil fut couché et que les chemins commencèrent à être obscurcis par les ténèbres, ces princes arrivèrent à Phères, dans le palais de Dioclès, fils d'Orsiloque, qui devait sa naissance au fleuve Alphée ; ils y passèrent la nuit, et Dioclès leur présenta les rafraîchissements qu'on donne à ses hôtes. Le lendemain, dès que l'aurore annonce le jour, ils remontent sur leur char, sortent de la cour au travers de grands portiques et poussent leurs chevaux, qui, dans un moment, eurent traversé la plaine grasse et fertile. Ils continuent leur chemin avec une extrême diligence, et ils arrivent dans le palais de Ménélas, lorsque la nuit commençait à répandre ses sombres voiles sur la surface de la terre.

LIVRE IV

ARGUMENT. — Télémaque est reçu à Lacédémone dans le palais de Ménélas avec Pisistrate. Il raconte à ce prince tous les désordres que les amants de sa mère commettent dans Ithaque. Ménélas lui apprend ensuite tout ce qu'il sait du retour des Grecs, et lui fait part de l'oracle de Protée, qui lui avait appris la mort d'Agamemnon et l'arrivée d'Ulysse auprès de la nymphe Calypso. Les poursuivants tiennent un conseil pour délibérer des moyens de se défaire de Télémaque. Minerve console Pénélope affligée du départ de son fils, et lui apparaît en songe sous la figure d'Iphtime, sœur de cette princesse.

Télémaque et le fils du sage Nestor arrivent à la grande ville de Lacédémone, environnée de montagnes : ils entrent dans le palais de Ménélas, et trouvent ce prince qui célébrait avec de nombreux amis le festin des noces de son fils et de celles de sa fille, qu'il mariait le même jour. Car il envoyait sa fille Hermione au fils d'Achille ; il la

lui avait promise dès le temps qu'ils étaient encore devant Troie, et les dieux accomplissaient alors ce mariage qui avait été arrêté. Il se préparait donc à envoyer cette princesse à Néoptolème, dans la ville fameuse des Myrmidons, avec un grand train de chars et de chevaux. Et pour son fils unique, le vaillant Mégapenthès, qu'il avait eu d'une esclave (car les dieux n'avaient point donné à Hélène d'autres enfants après Hermione, qui avait la beauté de Vénus), il le mariait à une princesse de Sparte même, à la fille d'Alector. Ménélas était à table avec ses amis et ses voisins; le palais retentissait de cris de joie mêlés au son des instruments et des voix, et au bruit des danses. Un chantre divin chantait au milieu d'eux en jouant de la lyre; et au milieu d'un grand cercle, deux sauteurs entonnant des airs faisaient des sauts merveilleux qui attiraient l'admiration de l'assemblée.

Télémaque et le fils de Nestor, montés sur leur char, entrent dans la cour du palais. Étéonée, serviteur zélé de Ménélas, va annoncer leur arrivée au prince, et, s'approchant, il lui dit : « Divin Ménélas, deux étrangers viennent d'entrer dans la cour; on les prendrait aisément tous deux pour les fils du grand Jupiter : ordonnez si nous irons dételer leur char, ou si nous les priérons d'aller chercher ailleurs des hôtes qui soient en état de les recevoir. »

Ménélas, offensé de ce discours, lui répondit : « Fils de Boéthoüs, jusqu'ici vous ne m'aviez pas paru dépourvu de sens; mais aujourd'hui je vous trouve très-insensé de me venir faire une telle demande. En vérité, nous avons souvent tous deux mangé à la table des autres et reçu d'eux l'hospitalité avant de revenir ici; et veuille le grand Jupiter que désormais mes peines soient finies! Allez donc promptement dételer les chevaux de ces hôtes et les introduire eux-mêmes pour qu'ils prennent part au festin. »

Il dit, et Étéonée part sans répliquer, et il ordonne aux autres esclaves de le suivre. Ils détellent les chevaux qui étaient tout couverts de sueur, les font entrer dans de su-

perbes écuries, et leur prodiguent l'épeautre mêlée avec de l'orge blanche. Ils mettent le char dans une remise dont l'éclat éblouit les yeux. Et ensuite ils conduisent les deux princes dans les appartements. Télémaque et Pisistrate ne peuvent se lasser d'en admirer la richesse; l'or y éclatait partout et les rendait aussi resplendissants que le soleil. Quand ils furent rassasiés de voir et d'admirer toute cette magnificence, ils furent conduits dans des bains d'une extrême propreté. Les plus belles esclaves du palais les baignèrent, les frottèrent d'huile, leur donnèrent les plus beaux habits, et les menèrent à la salle du festin, où elles les placèrent auprès du roi sur de beaux sièges à marchepied. Une autre esclave apporta en même temps dans un bassin d'argent une aiguière d'or admirablement bien travaillée, donna à laver à ces deux princes, et dressa devant eux une belle table, que la maîtresse de l'office couvrit de mets pour régaler ces hôtes, en leur prodiguant tout ce qu'elle avait de plus exquis. Le maître d'hôtel leur servit des bassins de toutes sortes de viandes, et mit près d'eux des coupes d'or.

Alors Ménélas, leur tendant les mains, leur parla en ces termes : « Soyez les bienvenus, mes hôtes; mangez et recevez agréablement ce que nous vous offrons. Après votre repas nous vous demanderons qui vous êtes. Sans doute vous n'êtes pas d'une naissance obscure; vous êtes assurément fils de rois à qui Jupiter a confié le sceptre; des hommes du commun n'ont point d'enfants faits comme vous. »

En achevant ces mots, il leur servit lui-même le dos d'un bœuf rôti, qu'on avait mis devant lui comme la portion la plus honorable. Ils choisirent dans cette diversité de mets ce qui leur plut davantage; et sur la fin du repas Télémaque, s'approchant de l'oreille du fils de Nestor, lui dit tout bas, pour n'être pas entendu de ceux qui étaient à table : « Mon cher Pisistrate, prenez-vous garde à l'éclat et à la magnificence de ce vaste palais? L'or, l'airain, l'ar-

gent, les métaux les plus rares et l'ivoire y brillent de toutes parts; tel doit être sans doute le palais du dieu qui lance le tonnerre. Quelles richesses infinies! Je suis saisi d'admiration! »

Ménélas l'entendit et lui dit : « Mes enfants, il n'y a rien en quoi un mortel puisse s'égaliser à Jupiter; car le palais qu'il habite et tout ce qu'il possède est de nature immortelle. Certainement il y a des hommes qui sont au-dessus de moi pour les richesses et pour la magnificence; il y en a aussi qui sont au-dessous. Dans les grands travaux que j'ai essayés et dans les longues courses que j'ai faites, j'ai amassé beaucoup de biens que j'ai chargés sur mes vaisseaux, et je ne suis revenu chez moi que la huitième année après mon départ de Troie. J'ai été porté à Chypre, en Phénicie, en Égypte; j'ai été chez les Éthiopiens, les Sidoniens, les Érembes; j'ai parcouru la Libye, où les agneaux ont des cornes en naissant, et où les brebis ont des petits trois fois l'année. Les maîtres et les bergers ne manquent jamais de fromage ni de viande, et ils ont du lait en abondance dans toutes les saisons. Mais pendant que j'amassais tous ces biens dans mes courses errantes, un traître assassinait mon frère dans son palais par surprise et par la trahison de son abominable femme; de sorte que je ne possède ces grandes richesses qu'avec douleur. Mais vous devez avoir appris toutes ces choses de vos pères, si vous les avez encore; car tout le monde sait que j'ai soutenu des travaux infinis, et que j'ai ruiné une ville très-riche et très-florissante. Mais plutôt aux dieux que je n'eusse que la troisième partie des biens dont je jouis, et moins encore; et que ceux qui ont péri sous les murs d'Ilion, loin d'Argos, fussent encore en vie! Leur mort est un grand sujet de douleur pour moi. Tantôt enfermé dans mon palais, je trouve une satisfaction infinie à les regretter et à les pleurer, et tantôt je cherche à me consoler; car on se lasse bientôt de soupirs et de larmes. De tous ces grands hommes il n'y en a point dont la perte

ne me soit sensible ; mais il y en a un surtout dont les malheurs me touchent plus que ceux des autres : quand je viens à me souvenir de lui, il m'empêche de goûter les douceurs du sommeil, et me rend la table odieuse ; car jamais homme n'a essuyé tant de peines ni souffert tant de maux que le divin Ulysse. Comme ces maux sont infinis, l'affliction que sa perte me cause sera infinie et ne passera jamais. Nous n'avons de lui aucune nouvelle, et nous ne savons s'il est en vie ou s'il est mort. Il ne faut pas douter que le vieux Laërte, la sage Pénélope et Télémaque, son fils, qu'il laissa encore enfant, ne passent leur vie à le pleurer. »

Ces paroles réveillèrent les regrets de Télémaque et le plongèrent dans une vive douleur : le nom de son père fit couler de ses yeux un torrent de larmes, et pour les cacher il mit avec ses deux mains son manteau de pourpre devant son visage. Ménélas s'en aperçut, et il fut quelques moments à délibérer en lui-même s'il attendrait que ce prince commençât à parler de son père, ou s'il l'interrogerait le premier.

Pendant qu'il délibérait, Hélène sortit de son magnifique appartement, d'où s'exhalaient des parfums exquis ; elle était semblable à Diane armée de ses traits d'or. Aussitôt qu'elle entre, Adreste lui donne un beau siège bien travaillé : Alcippe le couvre d'un tapis de laine très-fine, rehaussé d'or ; et Phylo, la troisième de ses femmes, lui apporte une corbeille d'argent, que cette princesse avait reçue d'Alcandre, femme de Polybe, qui habitait à Thèbes, en Égypte, une des plus riches villes de l'univers. Polybe avait fait présent à Ménélas de deux grandes cuves d'argent pour le bain, de deux beaux trépieds et de dix talents d'or ; et sa femme, de son côté, avait donné à Hélène une quenouille d'or et cette belle corbeille d'argent dont le bord était d'un or très-fin et admirablement travaillé. Phylo met près de la reine sa corbeille, qui était remplie de pelotons d'une laine filée de la dernière finesse ; la

quenouille, coiffée d'une laine de pourpre violette, était couchée sur la corbeille. Hélène se place sur le siège, où ses pieds reposent sur un marchepied, et adressant la parole à son mari : « Divin Ménélas, lui dit-elle, savons-nous qui sont ces étrangers qui nous ont fait l'honneur de venir dans notre palais ? Me trompé-je, ou si j'ai découvert la vérité ? Je ne puis vous cacher ma conjecture ; je n'ai jamais vu ni parmi les hommes ni parmi les femmes une personne ressembler aussi parfaitement à une autre (j'en suis émerveillée) que ce jeune étranger ressemble au fils du magnanime Ulysse : c'est lui-même ; ce grand homme le laissa encore enfant, quand vous partîtes avec tous les Grecs, afin de faire une guerre terrible aux Troyens, à cause de moi, malheureuse, qui ne méritais que vos mépris. »

« Mes conjectures s'accordent avec les vôtres, répondit Ménélas, je n'ai jamais vu de ressemblance si parfaite ; ce sont les pieds et les mains d'Ulysse, c'est son regard, sa tête et sa chevelure. D'ailleurs, quand je suis venu par hasard à parler de tous les travaux qu'Ulysse a essuyés pour moi, ce jeune homme n'a pu retenir ses larmes, et il a voulu les cacher en mettant son manteau devant ses yeux. »

Alors Pisistrate, prenant la parole : « Grand Atride, lui dit-il, prince si digne de commander à tant de peuples, vous voyez assurément devant vos yeux le fils d'Ulysse ; mais comme il est très-modeste, le respect l'empêche, la première fois qu'il vous voit, d'entamer de longs discours devant vous, que nous écoutons avec le même plaisir que si nous entendions la voix d'un dieu. Nestor, qui est mon père, m'a envoyé avec lui pour le conduire chez vous. Il souhaitait passionnément de vous voir, pour vous demander vos conseils ou votre secours ; car tous les malheurs qui peuvent arriver à un jeune homme dont le père est absent, et qui n'a personne pour le défendre, sont arrivés à Télémaque. Son père n'est plus, et, parmi ses sujets, il

n'en trouve pas un qui l'aide à repousser les maux dont il se voit accablé. »

« O dieux ! s'écria alors le roi Ménélas, j'ai donc le plaisir de voir dans mon palais le fils d'un homme qui a donné tant de combats pour l'amour de moi ! Certainement, je me préparais à le préférer à tous les autres Grecs, et à lui donner la première place dans mon affection, si Jupiter, dont les regards découvrent tout ce qui se passe dans ce vaste univers, eût voulu nous accorder un heureux retour dans notre patrie ; je voulais lui donner une ville dans le pays d'Argos et lui bâtir un palais, afin que, quittant le séjour d'Ithaque, il vint avec toutes ses richesses, son fils et ses peuples, se transporter dans mes États et habiter une ville dont j'aurais fait partir les habitants ; nous aurions vécu toujours ensemble, et il n'y aurait eu que la mort qui eût pu séparer deux amis qui se seraient aimés si tendrement et dont l'union aurait été si délicieuse. Mais un si grand bonheur a peut-être attiré l'envie de ce dieu, qui n'a refusé qu'à Ulysse seul cet heureux retour. »

Ces paroles les firent tous fondre en larmes : la fille du grand Jupiter, la belle Hélène, se mit à pleurer ; Télémaque et le grand Atride pleurèrent, et le fils du sage Nestor ne demeura pas seul insensible. Son frère, Antiloque, que le vaillant fils de l'Aurore avait tué dans le combat, lui revint dans l'esprit ; et, à ce souvenir, le visage baigné de pleurs, il dit à Ménélas : « Fils d'Atrée, toutes les fois que mon père et moi, nous entretenant dans son palais, nous sommes venus à parler de vous, je lui ai toujours ouï dire que vous étiez le plus sage et le plus prudent de tous les hommes. C'est pourquoi j'espère que vous voudrez bien suivre le conseil que j'ose vous donner. Je vous avoue que je n'aime point les larmes qu'on verse à la fin du festin. Demain, la brillante aurore ramènera le jour. Je n'ai garde de trouver mauvais qu'on pleure ceux qui sont morts et qui ont accompli leur destinée ; je sais

que le seul honneur qu'on puisse faire aux misérables mortels, après leur trépas, c'est de se couper les cheveux sur leur tombeau et de l'arroser de ses larmes. J'ai aussi perdu, sous les murs de Troie, un frère, qui n'était pas le moins brave des Grecs; vous le savez mieux que moi, car jamais je ne me suis trouvé en sa présence. Mais tout le monde rend ce témoignage à Antiloque, qu'il était au-dessus des plus vaillants, soit qu'il fallût poursuivre l'ennemi ou combattre de pied ferme. »

Le roi Ménélas, prenant la parole, lui répondit : « Prince, vous venez de dire ce que l'homme le plus prudent et qui serait dans un âge bien plus avancé que le vôtre, pourrait dire et faire de plus sensé. A vos discours pleins de sagesse, on voit bien de quel père vous êtes sorti; car on reconnaît toujours facilement les enfants de ceux à qui Jupiter a départi ses plus précieuses faveurs dans le moment de leur naissance et dans celui de leur mariage, comme il a fait à Nestor, qu'il a toujours honoré d'une protection singulière et à qui il a accordé la grâce de passer tranquillement et à son aise sa vieillesse dans ses États, et d'avoir des fils distingués par leur sagesse et par leur courage. Cessons donc nos regrets et nos larmes, et remettons-nous à table; que l'on apporte de l'eau pour laver les mains. Demain, dès que le jour aura paru, nous pourrons, Télémaque et moi, avoir ensemble une conversation aussi longue qu'il le voudra. »

Il parla ainsi, et Asphalion, un des plus fidèles serviteurs de Ménélas, donna à laver. On se remet à table, et on recommence à manger.

Cependant la fille de Jupiter, la belle Hélène, s'avisa d'un nouveau moyen. Elle mêla dans le vin qu'on servait à table une poudre qui assoupissait le deuil, calmait la colère, et faisait oublier tous les maux. Celui qui en avait pris dans sa boisson n'aurait pas versé une seule larme dans toute la journée, quand même son père et sa mère seraient morts, qu'on aurait tué en sa présence son frère

ou son fils unique, et qu'il l'aurait vu de ses propres yeux : telle était la vertu de cette drogue, que lui avait donnée Polydamna, femme de Thonis, roi d'Égypte, dont le fertile terroir produit une infinité de plantes bonnes et mauvaises et où tous les hommes sont excellents médecins : et c'est de là qu'est venue la race de Péon.

Après qu'Hélène eut mêlé cette merveilleuse drogue dans le vin, elle prit la parole, et dit : « Roi Ménélas, et vous, jeunes princes, le dieu suprême, le grand Jupiter, mêle la vie des hommes de biens et de maux comme il lui plaît, car sa puissance est sans bornes ; c'est pourquoi, jouissez présentement du plaisir de la table et divertissez-vous à tenir des propos qui puissent vous amuser. Je vous raconterai une histoire qui ne vous déplaira pas.

« Il me serait impossible de vous faire ici le détail de tous les travaux du patient Ulysse ; je vous raconterai seulement une entreprise qu'il osa tenter au milieu des Troyens, dans cette guerre où les Grecs ont tant souffert. Un jour, après s'être déchiré le corps à coups de verges et s'être couvert de vieux haillons, comme un vil esclave, il entra dans la ville ennemie, ainsi déguisé et dans un état bien différent de celui où il était dans l'armée des Grecs ; car il paraissait un véritable mendiant. Il entra donc ainsi dans la ville des Troyens ; personne ne le reconnut. Moi seule, je ne fus point trompée par ce déguisement ; je lui fis plusieurs questions, mais il les éluda avec sa finesse ordinaire. Cependant, après que je l'eus baigné et frotté d'huile, que je lui eus donné des habits et que je me fus engagée par un serment inviolable à ne le déceler aux Troyens qu'après qu'il serait retourné dans son camp ; alors il s'ouvrit à moi, et me découvrit, de point en point, tous les desseins des Grecs. Après cette confidence, il tua de sa main un grand nombre de Troyens, et repassa dans l'armée des Grecs, auxquels il porta toutes les instructions qui leur étaient nécessaires pour l'exécution de leur grand dessein. En même temps, toute la ville retentit des

cris et des hurlements des Troyennes ; et moi, je sentis dans mon cœur une secrète joie, car, entièrement changée, je ne désirais rien tant que de retourner à Lacédémone, et je gémissais sur les malheurs où la déesse Vénus m'avait plongée, en me menant dans cette terre étrangère et en me faisant abandonner mon palais, ma fille et mon mari, qui, en esprit et en beauté, ne cédait à aucun homme du monde. »

« Tout ce que vous venez de dire d'Ulysse, reprit Ménélas, est vrai dans toutes ses circonstances. J'ai connu à fond plusieurs grands personnages ; j'ai pénétré leur cœur et leur esprit, sources de leurs actions, et j'ai voyagé dans plusieurs contrées ; mais jamais je n'ai vu un homme tel qu'Ulysse pour le courage et la patience. Quels services ne rendit-il pas aux Grecs dans le cheval de bois, où les principaux de l'armée s'étaient enfermés avec moi, portant aux Troyens la ruine et la mort ! Vous étiez sortie de la ville pour voir cette machine énorme, et il faut bien croire que c'était quelque dieu qui, se déclarant contre les Grecs et voulant donner aux Troyens une gloire immortelle, vous amena dans ce lieu. Déiphobus semblable à un dieu vous accompagnait : vous fîtes trois fois le tour de ce cheval ; vous portâtes trois fois les mains sur ces embûches cachées, comme pour les sonder ; vous appeliez les plus braves capitaines grecs, en les nommant chacun par leur nom et en contrefaisant la voix de leurs femmes ; mais le fils de Tydée, le divin Ulysse et moi, qui étions assis au milieu, nous reconnûmes votre voix, et d'abord Diomède et moi nous voulions prendre le parti de sortir l'épée à la main, plutôt que d'attendre que nous fussions découverts : Ulysse nous retint et modéra notre impatience. Tous les autres capitaines qui étaient avec nous demeurèrent dans un profond silence. Le seul Anticlus allait vous répondre, mais dans le moment Ulysse, lui portant les deux mains sur la bouche, sauva tous les Grecs ; car il la lui serra si fort, qu'il l'empêcha de respi-

rer, jusqu'à ce que la favorable Minerve vous eût emmenée d'un autre côté. »

Le sage Télémaque répondit à Ménélas : « Fils d'Atrée, tout ce que vous venez de dire ne fait qu'augmenter mon affliction ; tant de grandes qualités n'ont pas mis mon père à couvert d'une fin malheureuse, et c'est en vain que son courage invincible a résisté à tant de périls. Mais permettez que nous allions nous coucher, et que le doux sommeil vienne suspendre pendant quelques moments nos chagrins et nos inquiétudes. »

En même temps la divine Hélène ordonne à ses femmes de leur dresser des lits sous un portique, d'étendre à terre les plus belles peaux, de mettre sur ces peaux les plus belles étoffes de pourpre, de couvrir ces étoffes de tapis, et d'étendre sur ces tapis des couvertures épaisses pour s'envelopper. Ces femmes obéissent ; elles sortent aussitôt de l'appartement avec des flambeaux, et vont dresser les lits ; et un héraut conduit les deux princes.

Le fils d'Ulysse et le fils de Nestor couchèrent ainsi dans le portique au bout de la cour. Le grand Ménélas alla se reposer dans son appartement au fond de son palais, et Hélène, sa divine épouse, se coucha près de lui.

L'aurore n'eut pas plutôt annoncé le jour, que Ménélas se leva, prit ses habits et son épée, couvrit ses beaux pieds de brodequins magnifiques ; et s'étant rendu près de Télémaque, il s'assit à côté de lui et lui parla ainsi : « Généreux Télémaque, quelle pressante affaire vous a amené à Lacédémone, au travers des vastes plaines de la mer ? Est-ce une affaire publique, ou une affaire particulière ? Expliquez-moi le sujet de votre voyage. »

« Grand roi, que Jupiter honore d'une protection particulière, lui répond le sage Télémaque, je suis venu dans votre palais pour voir si vous ne pourriez point me donner quelque nouvelle de mon père. Ma maison périt ; tout mon bien se consume ; mon palais est plein d'ennemis ; les fiers poursuivants de ma mère égorgent continuelle-

ment mes troupeaux, et ils me traitent avec la dernière insolence : c'est pourquoi je viens embrasser vos genoux, et vous prier de m'apprendre le malheureux sort de mon père, si vous en avez été témoin, ou si vous l'avez appris de quelques voyageurs ; car il est bien sûr que sa mère, en le mettant au monde, l'a livré à un cruel destin. Qu'aucun égard pour moi ni aucune compassion ne vous portent à me ménager ; dites-moi sans nul déguisement tout ce que vous avez vu ou su, je vous en conjure ; si jamais mon père vous a rendu quelque service, soit en vous donnant ses conseils, soit en s'exposant pour vous aux plus périlleuses aventures sous les remparts de Troie, où vous avez tant souffert avec tous les Grecs ; témoignez-moi aujourd'hui que vous n'avez pas oublié ses services, et dites-moi la vérité. »

Ménélas, pénétré d'indignation de ce qu'il venait d'entendre, s'écria : « O dieux, se peut-il que des hommes si lâches prétendent s'emparer de la couche d'un si grand homme ? Comme lorsqu'une biche timide prend ses jeunes faons encore sans force et à qui elle donne encore à teter, et après les avoir portés dans le repaire d'un fort lion au milieu d'une forêt, elle sort pour aller paître sur les collines et dans les vallons ; pendant ce temps-là le lion revient dans son antre, et trouvant ces nouveaux hôtes, il les met en pièces : il en sera de même de ces poursuivants. Ulysse, revenu contre leurs espérances, les mettra tous à mort. Grand Jupiter, et vous, Minerve et Apollon, faites qu'Ulysse tombe tout à coup sur ces insolents, tel qu'il était lorsqu'au milieu de la belle ville de Lesbos, défié à la lutte par le vaillant roi Philomélidès, il le terrassa, et réjouit par sa victoire tous les Grecs spectateurs de son combat. Ah ! ces lâches périraient bientôt et feraient des noces bien funestes. Mais, prince, sur ce que vous souhaitez de moi, je ne biaiserai point, et je ne vous tromperai point. Je vous dirai sincèrement ce que j'ai appris d'un dieu marin qui ne dit jamais que la vérité ; je

ne vous célerai rien de tout ce que j'ai entendu de sa bouche.

« A mon retour de Troie, les dieux, bien loin de favoriser l'impatience que j'avais d'arriver dans mes États, me retinrent en Egypte, parce que je ne leur avais pas offert les hécatombes que je leur devais ; car les dieux veulent que nous nous souvenions toujours de leurs commandements, et que nous leur rendions nos hommages. Dans la mer d'Égypte, vis-à-vis du Nil, il y a une certaine île qu'on appelle le *Phare* ; elle est éloignée d'une des embouchures de ce fleuve d'autant de chemin qu'en peut faire en un jour un vaisseau qui a le vent en poupe : cette île a un bon port, d'où les vaisseaux se mettent commodément en mer après y avoir fait de l'eau. Les dieux me retinrent là vingt jours entiers, sans m'envoyer aucun des vents qui sont nécessaires pour sortir du port, et qui accompagnent heureusement les vaisseaux qui font voile. Mes provisions étaient déjà presque toutes consumées, le courage de mes compagnons abattu, et j'étais perdu sans ressource, si une déesse n'eût eu compassion de moi. Idothée, fille de Protée, dieu marin, touchée de l'état malheureux où elle me voyait, vint à ma rencontre comme j'étais séparé de mes compagnons, qui, dispersés dans l'île, pêchaient à l'hameçon ; car la faim les portait à se servir de tous les aliments que la fortune leur présentait. Cette déesse, s'approchant de moi, m'adresse la parole, et me dit : « Étranger, est-ce par folie, par négligence ou par un dessein formé, que vous restez dans la triste situation où vous êtes ; et prenez-vous plaisir à être malheureux ? Pourquoi demeurez-vous si longtemps dans cette île, sans trouver aucune fin à vos travaux ? Cependant vos compagnons perdent tout courage. »

« Elle parla ainsi ; et frappé d'admiration, je lui répondis : « Grande déesse, car il est aisé de voir que je parle à une divinité, je ne m'arrête point ici volontairement ; il faut, sans doute, que j'aie offensé les Immortels qui habi-

lent les cieux : mais puisque vous êtes si bonne et si généreuse, dites-moi, je vous prie, quel dieu me retient dans cette île déserte et me ferme tous les chemins de la vaste mer ; et enseignez-moi les moyens de retourner dans ma patrie. J'espère qu'apaisé par mes sacrifices, il voudra bien me laisser partir. »

« Étranger, me repartit la déesse, je ne vous déguiserai rien, et je vous dirai tout ce que je sais. Un vieillard, marin de la race des Immortels, et toujours vrai dans ses réponses, vient tous les jours sur ce rivage ; c'est Protée l'Égyptien, qui connaît les profondeurs de toutes les mers, et qui est comme le principal ministre de Neptune ; c'est de lui que j'ai reçu le jour ; si, vous mettant en embuscade, vous pouvez le surprendre, il vous dira la route que vous devez tenir, et vous enseignera les moyens de retourner dans votre patrie ; il vous apprendra même, si vous voulez, tout le bien et tout le mal qui est arrivé chez vous pendant votre absence, depuis que vous êtes parti pour ce voyage si long et si périlleux. »

« Mais, divine nymphe, je ne puis rien sans votre secours, lui répondis-je ; enseignez-moi, je vous prie, quelles sortes d'embûches il faut dresser à ce dieu marin, afin qu'il ne puisse pas les prévoir pour les éviter. Car il est bien difficile à un mortel de surprendre un dieu. »

« La déesse exauça ma prière et me dit : « Je vais vous enseigner la manière dont vous devez vous conduire ; prenez bien garde de l'oublier. Tous les jours, à l'heure où le soleil, parvenu au plus haut des cieux, enflamme l'air de ses rayons, ce dieu marin, ce véridique vieillard, sort des antres de la mer soulevée par le souffle du Zéphire ; et caché par le flot noir, comme par un voile, il va se coucher dans des grottes profondes. Quantité de monstres marins, peuples de la déesse Amphitrite, sortent aussi des abîmes de la mer, vont se reposer tout autour de lui, et remplissent ces grottes de l'acre odeur des gouffres marins. Demain, dès que l'aurore commencera à paraître, je

vous cacherais dans ces grottes ; cependant ayez soin de choisir trois des plus braves et des plus déterminés de vos compagnons qui sont sur vos vaisseaux. Je vais vous découvrir toutes les ruses et tous les stratagèmes dont ce dieu se servira contre vous. A son arrivée il commencera par compter et faire passer en revue devant lui tous ses monstres ; quand il les aura tous vus et bien comptés, il se couchera au milieu, comme un berger au milieu de son troupeau. Lorsque vous le verrez assoupi, rappelez toutes vos forces et tout votre courage, et vous jetant tous sur lui, serrez-le très-étroitement malgré ses efforts ; car pour vous échapper il se métamorphosera en mille manières : il prendra la figure de tous les animaux les plus féroces ; il se changera aussi en eau ; il deviendra feu. Que toutes ces formes affreuses ne vous épouvantent point, et ne vous obligent point à lâcher prise ; au contraire, liez-le et le retenez plus fortement. Mais dès que, revenu à la première forme où vous l'aurez vu quand il s'endormait, il commencera à vous interroger, alors n'usez plus de violence. Vous n'aurez qu'à le délier et à lui demander qui est le dieu qui vous poursuit si cruellement. »

« En achevant ces mots, elle se plongea dans la mer ; les flots firent un grand bruit et se blanchirent d'écume. Sur l'heure même je repris le chemin de mes vaisseaux, qui étaient retirés sur le sable, et en marchant mon cœur était agité de différentes pensées. Quand je fus arrivé à ma flotte, nous préparâmes le souper, et la nuit venue nous nous couchâmes sur le rivage. Le lendemain, à la pointe du jour, après avoir fait mes prières aux dieux, je me mis en chemin pour me rendre au lieu où la déesse m'avait parlé, et je menai avec moi trois de mes compagnons les plus hardis pour tout entreprendre, et dont j'étais le plus plus assuré.

« Cependant la nymphe sortit de la mer portant avec elle quatre peaux de veaux marins fraîchement dépouillés ; c'était la ruse qu'elle avait imaginée pour tromper

son père. En même temps, elle creusa dans le sable une espèce de caverne, où elle se tint en nous attendant. Nous arrivons auprès d'elle; elle nous place et met sur chacun de nous une de ces peaux qu'elle avait apportées. Voilà donc notre embuscade dressée, mais une embuscade insupportable et où nous ne pouvions durer; car l'odeur détestable de ces veaux marins nous suffoquait. Et qui est-ce qui pourrait se tenir longtemps couché auprès d'un monstre marin? Mais la déesse nous sauva, en s'avisant d'un remède qui nous fut d'un très-grand secours. Elle nous mit à chacun dans les narines une goutte d'ambrosie, qui, répandant une odeur celeste, surmonta bientôt celle des veaux marins. Nous demeurâmes en cet état toute la matinée avec tout le courage imaginable. Cependant les monstres marins sortent de la mer en foule, et se couchent le long du rivage. Sur le midi le dieu marin sortit de la mer, et trouva son troupeau en bon état; car il visita tous ses monstres les uns après les autres et les compta. Il nous passa en revue avec eux, sans entrer dans le moindre soupçon que ce fût une embûche. Enfin il se couche au milieu. Nous ne le vîmes pas plutôt assoupi, que nous nous jetâmes tous sur lui avec des cris épouvantables, et nous le serrâmes très-étroitement entre nos bras. Le vieillard n'oublia pas en cette occasion son art ordinaire; il se changea d'abord en un énorme lion; il prit ensuite la figure d'un dragon horrible: il devint léopard, sanglier; il se changea en eau; enfin il nous parut comme un grand arbre.

« A tous ces changements nous le serrions encore davantage sans nous épouvanter, jusqu'à ce qu'enfin, las de ses ruses, il me questionna le premier : « Fils d'Atrée, me dit-il, quel dieu vous a suggéré ce conseil et vous a donné le moyen de me prendre dans vos pièges? Que désirez-vous de moi? »

« Alors, le lâchant et n'usant plus de violence, je lui répondis avec respect : « Divinité de la mer, pourquoi me

faites-vous ces questions pour éviter de me répondre ? Vous n'ignorez pas les maux qui me pressent ; vous savez que je suis retenu dans cette île, et que je ne puis trouver le moyen d'en sortir ; mon cœur se consume de douleur et d'impatience. Dites-moi donc, je vous prie (car rien n'est caché aux dieux), dites-moi qui est le dieu qui me retient ici malgré moi et me ferme les chemins de la vaste mer ; et enseignez-moi le moyen de m'en retourner dans ma patrie. »

« Vous deviez avant toutes choses, me répondit le dieu marin, offrir vos sacrifices à Jupiter et à tous les autres dieux et ne vous embarquer qu'après vous être acquitté dignement de ce devoir ; c'était le seul moyen de retourner heureusement dans vos États ; le destin inflexible ne vous permet de revoir vos amis, votre palais et votre chère patrie, que vous ne soyez retourné encore dans le fleuve Égyptus, qui descend de Jupiter, et que vous n'ayez offert des hécatombes parfaites aux dieux immortels qui habitent l'Olympe ; alors seulement les dieux vous accorderont cet heureux retour que vous désirez avec tant d'ardeur et d'impatience. »

« Il dit, et mon cœur fut saisi de douleur et de tristesse, parce que ce dieu m'ordonnait de rentrer dans le fleuve Égyptus, dont le chemin est difficile et dangereux ; mais faisant effort sur moi-même et surmontant mon chagrin, je lui répondis : « Sage vieillard, j'exécuterai vos ordres. Mais avant que je me sépare de vous, dites-moi, je vous prie, sans me rien déguiser, si tous les Grecs que nous quittâmes, Nestor et moi, à notre départ de Troie, sont arrivés heureusement dans leur patrie, ou s'il y en a quelqu'un qui soit mort sur ses vaisseaux ou entre les mains de ses amis, après avoir terminé une si cruelle guerre. »

« Fils d'Atrée, me répond le dieu, pourquoi me faites-vous toutes ces questions ? Il n'est pas nécessaire que vous sachiez tout ce qui s'est passé ; votre curiosité vous coûterait cher, et vous ne pourriez le savoir sans verser

bien des larmes. Plusieurs sont morts, plusieurs autres sont échappés. Deux des chefs seulement ont péri dans le voyage : car je ne vous parle point des pertes que vous avez faites dans les combats : vous y étiez présent. Un autre de vos chefs, encore plein de vie, est retenu dans la vaste mer. Ajax, fils d'Oïlée, a péri malheureusement avec sa flotte. Son vaisseau ayant été brisé par la tempête, comme il luttait contre les flots, Neptune le poussa sur les roches Gyréennes, et le tira de ce grand péril. Il avait évité la mort, malgré la haine de Minerve, s'il n'eût prononcé une parole trop superbe, qui le fit périr. Il dit que par ses seules forces il s'était tiré de ces gouffres, malgré les dieux. Neptune, qui entendit cette impiété, prit son redoutable trident et en frappa la roche sur laquelle ce prince était assis. La moitié de la roche demeura ferme sur ses racines, et l'autre moitié, se détachant comme une montagne, tomba dans la mer et le précipita avec elle dans ses abîmes. Voilà la mort malheureuse dont il périt, enseveli dans les ondes. Votre frère échappa de cette tempête avec ses vaisseaux, car Junon lui prêta son secours. Mais comme il était prêt d'aborder au promontoire de Malée, un tourbillon de vent emporta ses navires et les poussa à l'extrémité du golfe, dans ce coin de terre qu'habitait autrefois Thyeste et où Égisthe régnait alors. Quoiqu'il fût encore éloigné de Lacédémone, il ne laissa pas de se regarder comme heureusement arrivé dans sa patrie. Les dieux calmèrent les vents ; il descendit de son vaisseau, et embrassant la terre de cette chère patrie qu'il revoyait avec tant de plaisir, il versa des larmes de joie. Il fut d'abord aperçu par une sentinelle que le traître Égisthe avait placée sur le sommet du promontoire pour observer son arrivée ; et il lui avait promis pour récompense deux talents d'or. Il y avait un an entier que cette sentinelle était aux aguets pour empêcher qu'Agamemnom ne revînt à l'insu d'Égisthe, et n'eût le temps de montrer sa vaillance. Le voyant donc arrivé, cet homme va

en diligence en porter la nouvelle au chef des peuples, qui en même temps se met à dresser ses embuscades. Il choisit dans le peuple vingt hommes des plus déterminés, les met en embuscade, fait préparer un magnifique festin, et sortant avec un nombreux cortège de chars et de chevaux, il va au-devant d'Agamemnon pour le recevoir et le mener dans son palais où il devait exécuter son infâme entreprise. Il mène en pompe ce prince, qui, ne se doutait point de sa trahison, le fait mettre à table; et là, il le tue comme on tue un taureau à sa crèche. Tous ses compagnons ont le même sort; mais ils tuèrent auparavant tous ceux d'Égisthe : il n'en échappa pas un seul.»

« Il parla ainsi, et moi, pénétré de douleur, je me jette sur le sable que je baigne de mes larmes; et, m'abandonnant au désespoir, je ne veux plus vivre ni jouir de la lumière du soleil. Mais, après que j'eus bien répandu des pleurs, le dieu marin me dit : « Fils d'Atrée, le temps est précieux, ne le perdez pas, cessez de pleurer inutilement; avec toutes vos larmes, nous ne trouverons point la fin de vos malheurs. Cherchez plutôt les moyens les plus prompts de retourner dans vos États : vous trouverez encore ce traître plein de vie, à moins qu'Oreste ne vous ait prévenu, qu'il n'ait déjà vengé son père et fait tomber ce meurtrier sous ses coups. Mais, en ce cas-là, vous pourriez toujours assister au repas de ses funérailles. »

« Ces paroles ranimèrent mon courage; je sentis mon cœur reprendre sa vigueur et j'eus quelques mouvements de joie. Étant donc revenu à moi, je lui dis : « Vous m'avez fort bien instruit du sort des deux chefs qui ont péri à leur retour de Troie; mais je vous prie de me nommer le troisième, qui est retenu mort ou vif dans une île de la vaste mer; quelque triste que soit cette nouvelle, je désire de l'apprendre. En même temps, sans balancer, il me répondit : « C'est le fils de Laërte, roi d'Ithaque; je l'ai vu moi-même fondre en larmes dans le palais de Calypso, qui le retient malgré lui, et qui le prive de tous

« les moyens de retourner dans sa patrie, car il n'a ni
« vaisseaux, ni rameurs qui puissent le conduire sur les
« flots de la vaste mer. Pour vous, roi Ménélas, conti-
« nua-t-il, ce n'est pas l'ordre du destin que vous mouriez
« à Argos ; les Immortels vous enverront dans les Champs
« Élyséens, à l'extrémité de la terre, où le sage Rhada-
« manthe donne des lois, où les hommes passent une vie
« douce et tranquille, où l'on ne sent ni les neiges, ni les
« frimas de l'hiver, ni les pluies ; mais où l'air est toujours
« rafraîchi par les douces haleines des zéphyrus que l'O-
« céan y envoie continuellement. Et ces dieux puissants
« vous accorderont ce grand privilège, parce que vous
« avez épousé Hélène et que vous êtes gendre du grand
« Jupiter. »

« En finissant ces mots, il se plongea dans la mer ; et moi, je pris le chemin de mes vaisseaux avec mes fidèles compagnons, l'esprit agité de différentes pensées.

« Quand nous fûmes arrivés à notre flotte, on prépara le souper, et la nuit vint couvrir la terre de ses ombres. Nous couchâmes sur le rivage, et, le lendemain, dès que la brillante aurore eut ramené le jour, nous tirâmes les vaisseaux en mer, nous dressâmes les mâts, nous déployâmes les voiles ; et mes compagnons, se plaçant sur les bancs, firent blanchir la mer sous l'effort de leurs rames. J'arrivai bientôt à l'embouchure du fleuve Égyptus, qui tire ses sources de Jupiter. J'arrêtai là mes vaisseaux, j'offris des hécatombes parfaites ; et, quand j'eus apaisé la colère des dieux immortels, j'élevai un tombeau à Agamemnon, afin que sa gloire passât d'âge en âge. Après m'être acquitté de ces devoirs, je remis à la voile. Les dieux m'envoyèrent un vent très-favorable, et, en peu de temps, ils me ramenèrent dans mes États. Voilà tout ce que je puis vous apprendre. Mais, Télémaque, demeurez chez moi encore quelque temps. Dans dix ou douze jours, je vous renverrai avec des présents ; je vous donnerai trois de mes meilleurs chevaux et un beau char. J'ajouterai à cela une belle coupe

d'or, qui vous servira à faire vos libations et qui vous fera souvenir de moi. »

Le sage Télémaque répondit : « Fils d'Atrée, ne me retenez pas ici plus longtemps. Si je ne consultais que mon inclination, je resterais de tout mon cœur avec vous une année entière, et j'oublierais ma maison et mes parents, tant j'ai de plaisir à vous entendre. Mais les compagnons que j'ai laissés à Pylos s'affligent de mon absence; et vous voulez encore me retenir? Pour ce qui est des présents que vous voulez me faire, souffrez que je ne reçoive qu'un simple bijou. Je n'emmènerai point vos chevaux à Ithaque, mais je vous les laisserai ici; car ils sont nécessaires à vos plaisirs. Vous réglez dans un grand pays, qui consiste en des campagnes spacieuses, où tout ce qui est nécessaire pour la nourriture des chevaux croît abondamment; au lieu que, dans Ithaque, il n'y a ni plaines où l'on puisse faire des courses, ni pâturages; cette île n'est propre qu'à nourrir des chèvres, et, avec cela, elle m'est plus agréable que les pays où l'on nourrit des chevaux. D'ordinaire les îles, étant assiégées par la mer, n'abondent pas en pâturages et n'ont pas de grandes plaines, et Ithaque encore moins que les autres. »

Ménélas, l'entendant parler ainsi, se mit à sourire; et, en l'embrassant, il lui dit : « Mon cher fils, par tous vos discours, vous faites bien connaître la noblesse du sang dont vous sortez. Je changerai donc mes présents, car cela m'est facile; et, parmi les choses rares que je garde dans mon palais, je choisirai la plus belle et la plus précieuse. Je vous donnerai une urne admirablement bien travaillée; elle est toute d'argent, et ses bords sont d'un or très-fin; c'est un ouvrage de Vulcain même. Un grand héros, le roi des Sidoniens, m'en fit présent, lorsqu'à mon retour il me reçut dans son palais. Je veux que vous la receviez de ma main. »

C'est ainsi que s'entretenaient ces deux princes. Les serviteurs du roi arrivent pour préparer le dîner; ils

amènent des moutons et apportent d'excellent vin, et leurs femmes les suivent avec des corbeilles pleines des dons de Cérès.

Cependant les désordres continuent dans Ithaque; les fiers poursuivants se divertissent devant le palais d'Ulysse, à jouer au disque et à lancer le javelot dans des cours spacieuses préparées avec soin et qui étaient le théâtre ordinaire de leurs insolences. Antinoüs et Eurymaque, qui en étaient les plus considérables et comme les chefs, car ils surpassaient tous les autres en courage, étaient assis à les regarder. Noémon, fils de Phronius, s'approchant du premier, lui dit : « Antinoüs, sait-on quand Télémaque doit être de retour de Pylos? Car il a emmené mon vaisseau, et j'en ai grand besoin pour passer en Élide, où j'ai douze belles cavales et plusieurs mulets qui ne sont pas encore domptés; et je voudrais en dresser quelqu'un et l'accoutumer au joug. »

Il parla ainsi, et les poursuivants sont fort étonnés de cette nouvelle, car ils ne pensaient pas que Télémaque fût allé à Pylos; mais ils croyaient qu'il était aux champs, pour voir ses troupeaux de brebis ou pour s'entretenir avec le gardien de ses porcs.

Le fils d'Eupithès, Antinoüs, prenant la parole et l'interrogeant à son tour : « Noémon, dites-moi la vérité, quel jour est parti Télémaque? Qui sont les jeunes gens qui l'ont suivi? Les a-t-il choisis dans Ithaque, ou n'a-t-il pris que de ses domestiques et de ses esclaves? Car il pourrait bien ne s'être fait accompagner que par ces sortes de gens. Dites-moi aussi, sans déguisement, s'il a pris votre vaisseau malgré vous, ou si vous le lui avez donné de votre bon gré, sur ce qu'il vous l'a demandé lui-même? »

« C'est moi-même qui le lui ai volontairement prêté, répondit le sage Noémon; quelque autre, en ma place, aurait-il pu faire autrement, quand un prince comme celui-là, accablé de chagrins, et qui roule de grands desseins dans sa tête, l'aurait demandé? Il était difficile et

dangereux même de le refuser. Les jeunes gens qui l'ont suivi sont la fleur de notre jeunesse, et je remarquai Mentor à leur tête, à moins que ce ne fût quelque dieu ; je puis pourtant assurer qu'il ressemblait parfaitement à Mentor. Mais ce qui m'étonne et que je ne comprends point, c'est qu'hier encore, avant le point du jour, je vis Mentor de mes yeux, et je l'avais vu de mes yeux s'embarquer avec Télémaque pour Pylos. »

Après avoir ainsi parlé, il retourna dans la maison de son père, et ces deux princes demeurèrent fort étonnés. Les autres poursuivants de Pénélope, quittant leurs jeux, vinrent s'asseoir en foule ; et Antinoüs, l'esprit agité de noires pensées et les yeux étincelants de fureur, éclata en ces termes : « O dieux, quelle audacieuse entreprise pour Télémaque que ce voyage ! Nous pensions que ses menaces seraient sans effet. Ce jeune homme est pourtant parti à notre insu et a mené avec lui notre plus brave jeunesse ; ce mal pourrait aller plus loin ; mais il retombera sur sa tête avant qu'il puisse exécuter contre nous ses pernicious dessein. Donnez-moi donc promptement le vaisseau le plus léger et vingt bons rameurs ; j'irai l'attendre à son retour, et je lui dresserai une embuscade entre Ithaque et Samé, afin que le voyage qu'il a entrepris pour apprendre des nouvelles de son père lui soit funeste. »

Il dit, et tous les princes louèrent son dessein, et l'exhortèrent à l'exécuter. En même temps ils rentrèrent dans le palais d'Ulysse. Pénélope fut bientôt informée des discours que ces princes avaient tenus et du complot qu'ils avaient formé. Le héraut Médon, qui avait tout entendu hors de la cour, lui en alla faire un rapport fidèle. Car, pendant que ces princes tenaient leur conseil secret dans le palais, ce héraut alla à l'appartement de Pénélope pour l'instruire de ce qui s'était passé. Dès que Pénélope l'aperçut à la porte de sa chambre : « Héraut, lui dit-elle, pourquoi les fiers poursuivants vous envoient-ils ici ? Est-

ce pour ordonner à mes femmes de quitter leur travail et d'aller leur préparer un festin? Ah! pourquoi ont-ils jamais pensé à moi? Pourquoi le ciel a-t-il permis qu'ils aient jamais mis le pied dans ce palais? Au moins si ce repas était leur dernier repas, et la fin de leur amour et de leur insolence! Lâches, qui vous êtes assemblés ici pour consumer le bien du sage Télémaque, n'avez-vous jamais ouï dire à vos pères dans votre enfance quel homme c'était qu'Ulysse et comment il vivait avec eux, sans jamais faire la moindre injustice à personne, sans dire la moindre parole désobligeante; et, ce qui n'est pas défendu aux rois même les plus justes, sans marquer aucune préférence en aimant l'un et haïssant l'autre; en un mot, sans donner jamais aucun sujet de plainte au moindre de ses sujets? Ah! votre mauvais cœur ne se montre que trop par toutes ces actions indignes! L'ingratitude est le prix dont on paye aujourd'hui les bienfaits.»

« Reine, repartit le prudent Médon, plutôt aux dieux que ce fût là le plus grand mal! Mais ces princes en machinent un bien plus grand et plus terrible encore : veuille le fils de Saturne confondre leurs projets! Ils se préparent à tuer Télémaque, et ils vont lui dresser des embûches à son retour de Pylos et de Lacédémone, où il est allé pour apprendre le sort du roi, son père. »

A ces mots, Pénélope se sent défaillir : le cœur et les genoux lui manquent; elle est longtemps sans pouvoir proférer une seule parole, et ses yeux sont noyés de pleurs. Enfin, elle lui parle en ces termes : « Héraut, pourquoi mon fils est-il parti? Quelle nécessité de monter sur des vaisseaux et d'aller courir les mers avec tant de péril? Est-ce pour ne laisser pas même la mémoire de son nom parmi les hommes? »

« Je ne sais, répondit Médon, si quelque dieu lui a inspiré ce dessein, ou si de lui-même il a entrepris ce voyage pour aller apprendre des nouvelles ou du retour du roi ou de sa triste destinée. »

En achevant ces mots, il se retire. Pénélope demeure en proie à sa douleur ; elle n'a plus la force de se tenir sur son siège, elle se jette sur le plancher de sa chambre et remplit l'air de ses cris. Toutes ses femmes l'environnent, et accompagnent ses cris de leurs gémissements et de leurs plaintes. Enfin, elle rompt le silence, et leur dit : « Mes amies, les dieux m'ont choisie préférablement à toutes les femmes de mon siècle pour m'accabler de douleurs. Premièrement, j'ai perdu un mari d'une valeur héroïque, orné de toutes les vertus, et dont la gloire est répandue dans toute la Grèce. Et mon fils unique vient de m'être enlevé par les tempêtes, où il a péri sans gloire. Je n'ai point été avertie de son départ. Malheureuses que vous êtes, n'était-il pas de votre devoir de m'éveiller, puisque vous étiez parfaitement instruites du temps où il s'embarquait ? Si vous m'aviez découvert son dessein, ou je l'aurais retenu près de moi, quelque envie qu'il eût de partir, ou bien il m'aurait vue mourir à ses yeux avant son départ. Mais qu'on aille appeler le vieillard Dolius, ce serviteur fidèle que mon père me donna quand je vins à Ithaque, et qui a soin de mes jardins. Il ira en toute hâte annoncer à Laërte ce qui se passe, afin que si sa prudence lui suggère quelque bon conseil, il vienne nous en faire part, et porter ses plaintes au peuple qui va laisser périr son petit-fils, le fils du divin Ulysse. »

Alors la nourrice Euryclée, prenant la parole, dit : « Chère maîtresse, vous pouvez me faire mourir ou me retenir dans une étroite prison, je ne vous cacherai point ce que j'ai fait. J'ai su tout son dessein ; je lui ai même donné tout ce qu'il a voulu ; c'est moi qui lui ai fourni toutes les provisions pour son voyage. Mais il a exigé de moi un grand serment, que je ne vous apprendrais son départ que le douzième jour, à moins qu'affligée de son absence, vous n'eussiez appris son départ ; car il craignait que votre douleur ne vous portât à de trop grands excès contre vous-même. Mais si vous voulez bien suivre

mon conseil, vous vous purifierez; vous prendrez vos habits les plus magnifiques; vous monterez au haut de votre appartement suivie de vos femmes, et là vous adresserez vos prières à la déesse Minerve, qui est assez puissante pour tirer votre fils des bras mêmes de la mort. Ne fatiguez pas inutilement Laërte, qui est dans une si grande vieillesse et si abattu. Je ne saurais croire que la race d'Arcésius soit l'objet de la haine des dieux immortels; assurément il en restera quelque rejeton qui régnera dans ce palais, et qui jouira de ces campagnes fertiles, qui dépendent d'Ithaque. »

Ces paroles calmèrent la douleur de Pénélope, et firent cesser ses larmes. Elle se purifie, prend ses habits les plus magnifiques, et, suivie de ses femmes, elle monte au plus haut de son palais; et présentant à Minerve dans une corbeille l'orge sacrée, elle lui adresse cette prière : « Invincible fille du dieu qui est armé de sa redoutable égide, écoutez mes vœux. Si jamais le sage Ulysse a fait brûler sur vos autels dans son palais la graisse de l'élite de ses troupeaux, souvenez-vous aujourd'hui de ses sacrifices; sauvez mon fils, et délivrez-moi de ces fiers poursuivants qui commettent chez moi tant d'insolences. »

Elle accompagna cette prière de cris et de larmes, et la déesse l'exauça. Cependant les poursuivants faisaient du tumulte dans le palais, et il y en eut quelqu'un des plus impudents qui dit : « Assurément la reine prépare aujourd'hui le festin de ses noces, et elle ne sait pas qu'une mort prochaine menace son fils. »

Ainsi parlaient-ils, et ils ignoraient ce qui s'était passé. Mais Antinoüs prit la parole et leur dit : « Malheureux princes, cessez ces propos téméraires, de peur que quelqu'un n'aille les rapporter dans ce palais; gardons le silence, et exécutons notre projet. »

Il dit, et choisit vingt bons rameurs. Ils vont tous sur le rivage, tirent un vaisseau en mer, dressent le mât, disposent les rames et déploient les voiles. Leurs esclaves,

pleins de courage, portent leurs armes. Quand tout fut prêt, ils montent tous dans le vaisseau, préparent leur souper, et attendent que l'étoile du soir vienne leur donner le signal du départ.

Cependant la sage Pénélope s'était couchée sans prendre aucune nourriture, toujours occupée de son cher fils, et pleine d'inquiétude dans l'attente incertaine s'il éviterait la mort, ou s'il tomberait dans les pièges que lui dressaient ces insolents. Un lion, qui se voit environné d'une multitude de chasseurs qui l'ont surpris, n'est pas plus ému ni plus agité. Enfin, le sommeil vint calmer ses pensées et fermer ses paupières. Minerve, pour la consoler, forma un fantôme qui ressemblait parfaitement à Iphthimé, sœur de Pénélope et fille du magnanime Icarus, qu'Eumélus, roi de Phères, avait épousée. Cette déesse l'envoya au palais d'Ulysse pour tâcher d'apaiser l'affliction de cette princesse et de faire cesser ses plaintes et ses déplaisirs. Cette image entre donc dans la chambre où elle était couchée, quoique les portes fussent fermées; elle se place sur sa tête et lui dit : « Pénélope, vous dormez accablée de deuil et de tristesse. Mais non, les dieux immortels ne veulent point que vous pleuriez, et que vous vous livriez en proie à la douleur. Votre fils va revenir; il n'a pas encore offensé les dieux pour attirer leur vengeance. »

La prudente Pénélope, profondément endormie dans le palais des songes, lui répondit : « Ma sœur, pourquoi venez-vous ici? Vous n'y êtes jamais venue; car vous habitez un pays fort éloigné. Vous me commandez de la part des dieux d'essuyer mes pleurs et de calmer les douleurs qui me dévorent. Mais le puis-je? Après avoir perdu un mari d'une valeur sans égale, orné de toutes les vertus et l'admiration de toute la Grèce; pour comble de malheurs, j'apprends que mon fils unique vient de s'embarquer. C'est un enfant qui n'est point fait aux travaux, et qui n'a nulle expérience pour parler dans les assemblées; je suis en-

core plus affligée pour ce cher fils, que je ne le suis pour mon mari, et je tremble qu'il ne lui arrive quelque chose de funeste, soit dans les pays où il va s'engager, soit sur la mer ; car il a bien des ennemis qui lui dressent des embûches et qui épient son retour pour exécuter leur pernicious dessein. »

L'image d'Iphthimé lui répond : « Prenez courage, ma sœur, et dissipez toutes vos alarmes ; votre fils a avec lui un guide que les autres hommes voudraient bien avoir, car sa puissance est infinie ; c'est Minerve elle-même. Cette déesse, touchée de votre affliction, m'a envoyée vous déclarer ce que vous venez d'entendre. »

« Ah ! je vois bien que vous n'êtes pas Iphthimé, répartit la sage Pénélope ; si vous êtes donc quelque déesse, et que vous ayez entendu la voix de Minerve, apprenez-moi, je vous en conjure, le sort de mon mari ; jouit-il encore de la lumière du soleil ; ou la mort l'a-t-elle précipité dans le séjour des ombres ? »

« Je ne vous apprendrai point le sort de votre mari, lui répondit Iphthimé, ni s'il est vivant, ou s'il a fini sa destinée ; il est mauvais de parler en vain. »

En achevant ces paroles, le fantôme passa au travers de la porte fermée, et disparut. Pénélope se réveilla en même temps, et son cœur se trouva raffermi de ce qu'un songe si clair lui était apparu dans la nuit obscure.

Cependant les fiers poursuivants, qui s'étaient embarqués, voguaient sur la plaine liquide, cherchant un lieu propre à exécuter le complot qu'ils avaient formé contre la vie de Télémaque. Il y a au milieu de la mer, entre Ithaque et Samé, une petite île, qu'on nomme Astéris ; elle est toute remplie de rochers, mais elle a de bons ports ouverts des deux côtés. Ce fut là que les princes Grecs se placèrent pour dresser des embûches à Télémaque.

LIVRE V

ARGUMENT. — Jupiter, après avoir tenu un second conseil avec tous les dieux, envoie Mercure à la nymphe Calypso pour lui ordonner de renvoyer Ulysse. La nymphe obéit, et Ulysse s'embarque ; mais le dix-huitième jour Neptune brise son vaisseau. Ino, pour sauver ce prince d'un si grand danger, lui donne son voile, et lui recommande de le jeter dans la mer dès qu'il aura pris terre. Ulysse, après avoir beaucoup souffert dans ce naufrage, aborde enfin à l'île des Phéaciens.

L'Aurore se leva de la couche du beau Tithon, pour porter la lumière aux dieux et aux hommes. Déjà les dieux étaient assemblés pour le conseil ; et Jupiter, qui ébranle la terre par ses tonnerres, et dont la force est infinie, était assis entre eux. La déesse Minerve leur racontait toutes les peines que souffrait Ulysse dans le palais de Calypso.

« Grand Jupiter, et vous, dieux immortels ! leur dit-elle, qui est le roi portant sceptre qui voudra être doux et clément, et ne marcher que dans les voies de la justice ? Ou plutôt qui est celui qui ne s'abandonnera pas à toutes sortes d'injustices et de violences, en prenant sa volonté seule pour la règle de toutes ses actions, quand on voit que, parmi les sujets du divin Ulysse, il n'y en a pas un qui se souvienne de lui, quoiqu'il ait toujours eu pour eux les bontés d'un père ? Il est resté dans une île, accablé d'ennui et de peines, retenu malgré lui dans le palais de Calypso, sans aucun moyen de retourner dans sa patrie ; car il n'a ni vaisseau, ni rameurs, qui puissent le conduire sur la vaste mer. Et son fils unique, qui est allé à Pylos et à Lacédémone pour apprendre de ses nouvelles, va tomber dans les pièges des poursuivants, qui l'attendent pour lui ôter la vie. »

« Ma fille, lui répond le maître du tonnerre, quels discours venez-vous de nous tenir ? N'avez-vous pas pris les

mesures nécessaires pour faire qu'Ulysse, de retour dans ses États, puisse se venger de ses ennemis ? Et pour Télémaque, conduisez-le vous-même comme vous l'entendez. N'en avez-vous pas la puissance ? Faites qu'il arrive sans nul accident dans sa patrie, et que les poursuivants soient obligés de s'en retourner sans avoir exécuté leur complot. »

Ce dieu parla ainsi ; et, appelant son fils Mercure, il lui dit : « Mercure, car c'est vous qui, outre vos autres fonctions, êtes toujours chargé de mes ordres ; allez donner à Calypso un bon conseil ; persuadez-lui de laisser partir Ulysse, afin qu'il retourne dans ses États, et que sans être conduit ni par les dieux ni par aucun homme, mais abandonné seul sur un radeau, après des peines infinies, il arrive enfin le vingtième jour dans la fertile Schérie, terre des Phéaciens, dont le bonheur approche de celui des Immortels mêmes. Ces peuples fortunés l'honoreront comme un dieu, le ramèneront dans ses États, et lui donneront de l'airain, de l'or, des étoffes magnifiques ; en un mot, ils lui feront tant de présents, qu'il aurait été moins riche si, sans aucun accident, il avait apporté chez lui tout le butin qu'il avait eu pour sa part à Troie, et qu'il avait embarqué sur ses vaisseaux. C'est ainsi que le destin veut qu'il retourne dans sa chère patrie, et qu'il revoie ses amis et son palais. »

Il dit ; et Mercure obéit à cet ordre : il ajuste d'abord à ses pieds ses talonnières immortelles et toutes d'or, avec lesquelles, plus vite que les vents, il traverse les mers et toute l'étendue de la terre ; il prend sa verge d'or avec laquelle il plonge les hommes dans le sommeil et les en retire quand il lui plait ; et, la tenant à la main, il prend son vol, traverse la Piérie ; et fondant du haut des airs, il vole sur les flots, semblable à un oiseau marin, qui, chassant aux poissons, vole légèrement sur la surface des ondes, qu'il bat de ses ailes : tel Mercure vole sur la cime des flots. Quand il fut parvenu à cette île, qui est fort

éloignée, il quitte la mer, et, prenant la terre, il marche sur le rivage jusqu'à ce qu'il soit arrivé à la grotte où la belle nymphe habitait. Il la trouva dans cette grotte : à l'entrée il y avait de grands brasiers magnifiques, d'où s'exhalait une odeur de cèdre et d'autres bois odoriférants, qui parfumaient toute l'île. Devant elle était un beau métier, où elle travaillait à un ouvrage incomparable avec une navette d'or ; et en travaillant elle chantait avec une voix merveilleuse. La grotte était ombragée d'une forêt d'aunes, de peupliers et de cyprès, où mille oiseaux de mer avaient leur retraite ; et elle était environnée d'une vigne chargée de raisins. Quatre fontaines roulaient leurs flots d'argent de quatre différents côtés, et formaient quatre grands canaux autour de prairies émaillées de toutes sortes de fleurs ; les Immortels mêmes n'auraient pu voir un si beau lieu sans l'admirer et sans sentir dans leur cœur une secrète joie : aussi Mercure en fut-il frappé. Quand il eut bien admiré tous les dehors, il entra dans la grotte. Dès que la déesse Calypso l'eut aperçu, elle le reconnut ; car un dieu n'est jamais inconnu à un autre dieu, quoiqu'ils habitent des régions très-éloignées. Ulysse n'était pas avec la déesse ; il était assis sur le rivage de la mer, où il allait ordinairement exhaler sa douleur et soupirer ses déplaisirs, le visage baigné de larmes, et la vue toujours attachée sur la vaste mer.

Calypso se lève, va au-devant de Mercure, le fait asseoir sur un siège admirable, qui brillait comme le soleil, et lui adresse ces paroles : « Mercure à la baguette d'or, vous qui m'êtes respectable et cher, qui vous amène dans cette île, où vous ne veniez guère avant ce jour ? Dites ce que vous désirez, je suis prête à vous obéir, si ce que vous demandez est possible et qu'il dépende de moi. Mais avant que de me dire le sujet de votre voyage, venez, que je vous présente les rafraichissements qu'exige l'hospitalité. »

En même temps elle met devant lui une table ; elle la couvre d'ambrosie et remplit les coupes de nectar. Mer-

cure prend de cette nourriture immortelle, et, le repas fini, dit à Calypso : « Déesse, vous demandez à un dieu ce qu'il vient vous annoncer ; je vous le déclarerai donc sans aucun déguisement, puisque vous me l'ordonnez vous-même. Jupiter m'a commandé de venir ici, quelque répugnance que j'y eusse ; car qui est-ce qui viendrait de son bon gré traverser une si grande étendue de mers, où l'on ne trouve pas sur sa route une seule ville qui fasse des sacrifices aux dieux et qui leur offre des hécatombes ? Mais il n'est permis à aucun dieu d'enfreindre ou de négliger les ordres de Jupiter. Il dit que vous avez auprès de vous le plus malheureux de tous ceux qui ont combattu neuf années entières sous les remparts de la ville de Priam, et qui, après l'avoir saccagée la dixième année, se sont embarqués pour retourner chez eux. Mais à leur départ ils ont offensé Minerve ; cette déesse, dans sa fureur, a excité contre eux une violente tempête et a soulevé les flots. Ses vaisseaux ont été brisés, tous ses compagnons engloutis dans les ondes ; et lui, après avoir lutté longtemps contre la mort, a été poussé par les vents sur ce rivage. C'est lui que Jupiter vous ordonne de renvoyer sans aucun délai, car le destin ne veut pas qu'il meure loin de ses États ; la Parque file son retour, et veut qu'il revoie ses amis, son palais et sa chère patrie. »

Ces paroles remplirent de douleur et de dépit l'âme de la déesse ; elle en frémit et elle éclata en ces termes : « Que vous êtes injustes, vous autres dieux qui habitez l'Olympe ! Y a-t-il quelqu'un d'aussi envieux que vous ? Vous ne pouvez souffrir que les déesses choisissent des mortels pour maris. La belle Aurore n'eut pas plutôt regardé favorablement le jeune Orion, que l'envie s'alluma dans ces dieux toujours heureux ; et elle ne cessa qu'après que la chaste Diane avec ses flèches divines eut privé cette déesse de son cher amant dans l'île d'Ortygie. Dès que la blonde Cérès eut accordé ses bonnes grâces au sage Jasion, voilà d'abord l'œil envieux de Jupiter ouvert

sur ce mystère, et ce malheureux prince en butte à ses traits. Moi de même je ne puis, sans exciter votre envie, m'attacher un homme que je sauvai du naufrage, comme il flottait sur une planche, débris de son vaisseau, après que d'un coup de foudre Jupiter l'eut brisé au milieu de la vaste mer, et que, tous ses compagnons ayant péri, les vents et les flots l'eurent poussé sur cette côte. Je le tirai de ce danger, je le recueillis ; je l'ai tenu depuis ce temps-là chez moi, et je lui ai fait tous les bons traitements dont j'ai pu m'aviser ; je voulais même le rendre immortel et lui communiquer une vie exempte de vieillesse. Mais il n'est permis à aucun autre dieu d'enfreindre ou de négliger les lois suprêmes du fils de Saturne. Que cet infortuné s'en aille donc sur la vaste mer, puisque ce dieu le veut et l'ordonne ainsi. Pour moi je ne le renverrai point ; car je n'ai ni vaisseau ni rameurs à lui donner pour le conduire. Tout ce que je puis faire, c'est, s'il veut me quitter, de lui donner les avis et les conseils dont il a besoin pour arriver heureusement dans sa patrie. »

Le messager des dieux, l'entendant parler de la sorte, lui dit : « Déesse, renvoyez ce prince, et prévenez la colère de Jupiter, de peur qu'elle ne vous soit funeste. »

En achevant ces mots, il la quitte, et prend son vol vers l'Olympe. En même temps la belle nymphe, pour exécuter les ordres de Jupiter, prend le chemin de la mer, et va chercher Ulysse. Elle le trouve assis sur le rivage, où il passait les jours à pleurer et à se consumer, soupirant après le retour, parce que la nymphe ne plaisait plus à son cœur ; et la nuit il allait par nécessité dormir dans la grotte, mais toujours malgré lui. La déesse, s'approchant, lui adressa ces paroles :

« Infortuné prince, ne vous affligez plus sur ce rivage et ne vous consumez plus en regrets ; je suis prête à vous renvoyer aujourd'hui même ; coupez tout à l'heure des arbres de cette forêt ; assemblez un radeau et couvrez-le

de planches, afin qu'il vous porte sur les flots. Je vous donnerai les provisions qui vous sont nécessaires, et de bons habits pour vous couvrir des injures de l'air ; et je vous enverrai un vent favorable qui vous conduira heureusement dans votre patrie, si les dieux qui habitent l'Olympe, et qui sont plus puissants que moi, soit pour bien penser, soit pour exécuter leurs pensées, veulent vous accorder un heureux retour. »

Elle dit, et Ulysse, frémissant à cette proposition, lui répondit tout consterné : « Déesse, apparemment vous avez d'autres vues que celles de me renvoyer, puisque vous m'ordonnez de traverser sur un radeau une mer si difficile, si dangereuse, et que les meilleurs et les plus forts navires, accompagnés du vent le plus favorable, ne passent qu'avec beaucoup de danger. Je vous déclare donc que je ne partirai point malgré vous, et à moins que vous ne me fassiez le plus grand des serments que vous ne formez aucun mauvais dessein contre ma vie. »

Il parla ainsi, et la déesse se mit à rire ; et le prenant par la main, elle lui dit ; « Il faut avouer que vous êtes un homme bien fin et d'un esprit très-profond. Le discours que vous venez de me tenir en est la preuve. Je vous jure donc, et je prends à témoin la terre, le ciel et les eaux du Styx (et c'est le plus grand et le plus terrible serment que les dieux puissent faire) ; je vous jure que je ne forme aucun mauvais dessein contre votre vie, et que je vous donne les mêmes conseils et les mêmes avis que je prendrais moi-même si j'étais dans le même état où vous vous trouvez. Car mon esprit suit les règles de la justice, et mon cœur n'est point un cœur de fer, mais un cœur sensible et plein de compassion. »

En finissant ces mots, elle se mit à marcher et Ulysse la suivit. Ils arrivèrent ensemble dans la grotte. Ulysse se plaça sur le siège que Mercure venait de quitter. La déesse servit devant lui une table couverte de tous les mets dont les hommes peuvent se nourrir ; elle-même

s'assit vis-à-vis de lui, et ses nymphes mirent devant elle une autre table et lui servirent l'ambroisie et le nectar, nourriture ordinaire des Immortels.

Quand le repas fut fini, Calypso prenant la parole, lui dit : « Fils de Laërte, vous voilà donc prêt à partir pour retourner dans votre chère patrie; vous voulez me quitter! Malgré votre dureté, je vous souhaite toute sorte de bonheurs; mais si vous saviez tous les maux que vous aurez à souffrir dans ce retour, vous choisiriez assurément de demeurer ici avec moi, et vous préféreriez l'immortalité à tant de travaux et de peines, quelque impatience que vous ayez de revoir votre femme, dont l'image vous occupe nuit et jour. J'ose me flatter que je ne lui suis inférieure ni en beauté ni en bonne mine, ni en esprit; les mortelles pourraient-elles disputer quelque avantage aux déesses? »

Le sage Ulysse lui répond : « Vénérable déesse, que ce que je vais prendre la liberté de vous dire n'allume point contre moi votre courroux. Je sais parfaitement combien la sage Pénélope vous est inférieure en beauté et en majesté; car elle n'est qu'une simple mortelle, au lieu que ni la mort ni la vieillesse n'ont point d'empire sur vous. Cependant je ne demande qu'à me revoir dans ma patrie; jour et nuit je ne soupire qu'après cet heureux retour. Que si quelque dieu veut me persécuter au milieu des flots, je prendrai le parti de souffrir et d'armer mon cœur de patience. J'ai soutenu tant de travaux et essuyé tant de peines et à la guerre et sur la mer, que j'y suis accoutumé; ces derniers maux ne feront qu'augmenter le nombre de ceux que j'ai déjà soufferts. »

Il parla ainsi. Le soleil se coucha dans l'onde, et les ténèbres se répandirent sur la terre. Calypso et Ulysse se retirèrent dans le fond de la grotte, où ils oublièrent leurs chagrins dans les bras l'un de l'autre et reposèrent côte à côte.

Le lendemain, dès que l'Aurore matinale eut paru,

Ulysse prit sa tunique et son manteau, et la déesse mit une robe d'une blancheur éblouissante, d'une finesse et d'une beauté que rien n'égalait; elle en arrêta les plis avec une ceinture d'or et couvrit sa tête d'un voile. Dès lors, elle ne pensa plus qu'à fournir à Ulysse ce qui était nécessaire pour son départ. Elle lui donna une belle hache à deux tranchants, dont le manche était de bois d'olivier, et une scie toute neuve; et, se mettant à marcher devant lui, elle le mena à l'extrémité de l'île où les arbres étaient les plus grands. Il y avait des aunes, des peupliers et des sapins, qui sont le bois le plus sec et par conséquent le plus léger et le plus propre pour la mer. Quand elle lui eut montré les plus grands et les meilleurs, elle le quitta et s'en retourna dans sa grotte. Ulysse se met à couper ces arbres et à les tailler, et il avançait rapidement son ouvrage. Il abattit vingt arbres en tout, les tailla, les polit et les dressa. Cependant la déesse lui apporta des tarières, dont il se servit pour les percer et les assembler. Il les arrêta avec des clous et des liens, et fit un radeau aussi long et aussi large que le fond d'un vaisseau de charge qu'un habile charpentier a bâti selon toutes les règles de son art. Il l'entourna de planches, qu'il attacha à des soliveaux qu'il mit debout d'espace en espace, et le finit en le couvrant d'ais fort épais et bien joint; il y dressa un mât traversé d'une antenne; et pour le bien conduire il y fit un bon gouvernail, qu'il munit des deux côtés de bons câbles de saule, afin qu'il résistât à l'impétuosité des flots. Enfin il mit au fond beaucoup de matière pour servir de lest. Calypso lui apporta des toiles pour faire des voiles, qu'il tailla parfaitement; il les attachait aux vergues, et mit les cordages qui servent à les plier et à les étendre; après quoi il tira son petit bâtiment sur le rivage avec de bons leviers pour le lancer à l'eau. Tout cet ouvrage fut fait le quatrième jour. Le lendemain, qui était le cinquième, la déesse le laissa partir de son île après l'avoir baigné et lui avoir donné des habits magnifiques et

parfumés. Elle mit sur le radeau une outre de vin et une autre d'eau qui était beaucoup plus grande : elle y mit aussi dans des peaux le pain et toutes les autres provisions dont il avait besoin et lui envoya un vent favorable. Ulysse, plein de joie, déploie ses voiles et, prenant le gouvernail, se met à conduire sa nacelle, sans laisser fermer ses paupières au sommeil, regardant attentivement les Pléiades, le Bouvier qui se couche tard, et la grande Ourse, qu'on appelle aussi le Chariot, qui tourne toujours sur son pôle, observant sans cesse l'Orion, et la seule constellation qui ne se baigne jamais dans les eaux de l'Océan. La déesse avait recommandé à Ulysse de faire route en laissant à gauche cette constellation.

Il vogua ainsi dix-sept jours entiers. Le dix-huitième jour, il découvrit les sombres montagnes de la terre des Phéaciens, par où son chemin était le plus court. Cette île lui parut comme un bouclier au milieu de cette mer obscurcie par les brouillards et les nuages.

Neptune, qui revenait de chez les Éthiopiens, l'aperçut de loin du haut des montagnes des Solymes, comme il voguait heureusement. Enflammé de colère et branlant la tête, il dit en son cœur : « Qu'est-ce que je vois ? les dieux ont donc changé de résolution en faveur d'Ulysse pendant que j'ai été chez les Éthiopiens ? Le voilà déjà près de l'île des Phéaciens, où le destin veut qu'il trouve la fin de tous les maux qui le menacent. Mais je trouverai bien le moyen de l'en éloigner et de l'exposer à des misères encore plus grandes. »

En finissant ces mots, il assemble les nuages, bouleverse la mer avec son trident, excite toutes les tempêtes, couvre la terre et la mer d'épaisses ténèbres ; une nuit obscure tombe du ciel et cache le jour. Le vent de midi, le vent d'orient, le violent Zéphire et le Borée, ce tyran des mers, se déchaînent et élèvent des montagnes de flots. Alors Ulysse sent ses forces et son courage l'abandonner, et, dans son désespoir, il s'écrie : « Ah ! malheureux que

je suis, quels malheurs m'attendent encore ! Que je crains que la déesse Calypso ne m'ait dit la vérité, quand elle m'a averti que j'avais encore bien des maux à essayer avant que de pouvoir arriver dans ma chère patrie ! Voilà sa prédiction qui s'accomplit. De quels nuages noirs Jupiter a couvert le ciel ! Quel mugissement affreux des flots ! Tous les vents ont rompu leurs barrières ; on ne voit qu'orages affreux de tous côtés : je ne dois plus attendre que la mort. Heureux et mille fois heureux les Grecs qui, pour la querelle des Atrides, sont morts sous les murs de la superbe ville de Priam ! Eh ! pourquoi les dieux ne me laissèrent-ils pas périr aussi le jour que les Troyens, dans une sortie, firent pleuvoir sur moi une si furieuse grêle de traits autour du corps d'Achille ? On m'aurait fait des funérailles honorables, et ma gloire aurait été célébrée par tous les Grecs ; au lieu que présentement je pérís d'une mort triste et malheureuse ! »

Il achevait à peine ces mots, qu'un flot épouvantable, venant fondre sur la pointe de la nacelle, la fait tourner avec rapidité. Ce mouvement impétueux jette Ulysse bien loin, en lui faisant abandonner le gouvernail ; un furieux coup de vent brise le mât par le milieu ; la voile et l'antenne sont emportées. Il est lui-même longtemps enseveli dans les ondes sans pouvoir vaincre l'effort de la vague qui le couvrait ; car il était appesanti par les habits que lui avait donnés la déesse. Enfin, après beaucoup de peines, il surmonte le flot et reparait ; en même temps il rend par la bouche une grande quantité d'eau ; il en coule des ruisseaux de sa tête et de ses cheveux. Dans cet état, quoique abattu et sans forces, il n'oublie pourtant pas son radeau ; mais faisant effort et s'élevant au-dessus des vagues, il l'approche, s'en saisit, s'assied au milieu et évite ainsi la mort qui l'environne : la nacelle est le jouet des flots qui la poussent çà et là. Comme on voit en automne l'Aquilon ballotter des épines dans les campagnes, quoiqu'elles soient fort épaisses et entrelacées, de même les

vents ballottaient la nacelle de tous côtés. Tantôt le vent du midi la laisse emporter à l'Aquilon, et tantôt le vent d'orient la cède au Zéphire.

La fille de Cadmus, la belle Ino, qui n'était autrefois qu'une mortelle, et qui alors était déjà adorée comme une divinité de la mer, sous le nom de Leucothée, voyant Ulysse accablé de maux et porté de tous côtés par la tempête, fut touchée de compassion, et sortant tout d'un coup du sein de l'onde, avec la rapidité d'un plongeon, elle vole sur la nacelle, et s'arrêtant vis-à-vis d'Ulysse, elle lui dit : « Infortuné, pourquoi le redoutable Neptune est-il entré dans une si funeste colère contre vous ? Il vous poursuit avec tant d'animosité, et il vous expose à tant de misères ; mais quelque envie qu'il ait de vous faire périr, il n'en viendra pourtant pas à bout. Faites donc ce que je vais vous dire ; vous me paraissez homme prudent et avisé : quittez vos habits, abandonnez votre nacelle aux vents ; et vous jetant à la mer, gagnez à la nage l'île des Phéaciens, où le Destin veut que vous trouviez votre salut. Prenez seulement ce voile immortel que je vous donne, étendez-le devant vous et ne craignez rien ; non-seulement vous ne périrez point, mais il ne vous arrivera pas le moindre mal. Et, dès que vous aurez gagné le rivage, ôtez ce voile, jetez-le dans la mer le plus loin que vous pourrez ; et en le jetant, souvenez-vous de détourner la tête. »

En finissant ces mots, elle lui présente ce voile, et se replonge dans la mer. Ulysse repasse dans son esprit ce qu'il vient d'entendre, et, pénétré de douleur, il dit en lui-même : « Ah ! malheureux ! que je crains que ce dieu, quel qu'il soit, ne machine encore ma perte, puisqu'il me presse d'abandonner mon radeau ! Mais je n'ai garde de lui obéir ; car la terre, où il dit que je dois me sauver, je la vois encore fort éloignée. Voici ce que je m'en vais faire, et c'est assurément le meilleur parti. Pendant que mon radeau sera entier, et que les liens maintiendront

l'assemblage des planches et des solives qui le composent, je ne l'abandonnerai point, et j'y attendrai tout ce qui pourra m'arriver. Mais sitôt que la violence des flots l'aura désuni et mis en pièces, je me jetterai à la nage ; je ne saurais rien imaginer de meilleur. »

Pendant que le divin Ulysse s'entretenait de ces pensées, Neptune excita une vague épouvantable, aussi haute qu'une montagne, et la poussa contre lui. Comme un tourbillon dissipe un monceau de pailles sèches et les disperse çà et là, cette vague dissipe de même toutes les pièces du radeau. Ulysse se saisit d'une solive, monte dessus, et la mène comme un cheval de selle. Alors il dépouille les habits que Calypso lui avait donnés, attache devant lui le voile de Leucothée, se jette à la mer et se met à nager. Neptune le vit, et, branlant la tête, il dit en son cœur : « Après avoir tant souffert, va encore ; erre en cet état sur les ondes , jusqu'à ce que tu abordes chez ces heureux mortels que Jupiter traite comme ses enfants. Quand tu y seras arrivé, je ne crois pas que tu aies sujet de rire des maux que tu auras soufferts. »

En même temps, il pousse ses fougueux coursiers, et arrive à Aigues, où il avait un magnifique palais.

Cependant la fille de Jupiter, la puissante Minerve, pensa bien différemment : elle ferma les chemins des airs à tous les vents et leur commanda de s'apaiser ; elle ne laissa en liberté que le seul Borée, avec lequel elle brisa les flots, jusqu'à ce qu'Ulysse fût arrivé chez les Phéaciens et qu'il se fût dérobé aux attentats de la Parque. Deux jours et deux nuits ce prince fut ballotté sur les flots, et souvent son cœur pressentit la mort ; mais quand la belle Aurore eut amené le troisième jour, le vent s'apaisa, la tempête fit place au calme, et Ulysse, élevé sur la cime d'une vague, vit de ses yeux la terre assez près de lui. Telle qu'est la joie que des enfants sentent de voir renaître tout d'un coup à la vie un père qu'ils aiment tendrement, et qui, consumé par une longue maladie

dont un dieu ennemi l'avait affligé, était prêt à rendre le dernier soupir; telle fut la joie d'Ulysse quand il découvrit la terre et les forêts : il nage avec une nouvelle ardeur pour gagner le rivage; mais quand il n'en fut plus éloigné que de la portée de la voix, il entendit un bruit affreux; les flots, qui venaient se briser contre des rochers dont le rivage était bordé, mugissaient horriblement et les couvraient d'écume. Il n'y avait là ni ports à recevoir les vaisseaux ni abri commode; le rivage était avancé et tout hérissé de rochers et semé d'écueils. A cette vue, Ulysse sent son courage et ses forces l'abandonner; et, dans cette extrémité, il dit en son cœur : « Hélas ! après que Jupiter a permis que je visse la terre que je n'espérais plus de voir; après que j'ai passé avec tant de travaux et de peines ce long trajet de mer, je ne trouve aucune issue pour sortir de ces abîmes; je ne vois de tous côtés que des pointes d'écueils que les flots heurtent impétueusement avec des mugissements épouvantables. Plus près du rivage je ne découvre qu'une chaîne de rochers escarpés et une mer profonde où l'on ne trouve point de fond pour se tenir sur ses pieds et reprendre haleine. Si j'avance, je crains que le flot m'enveloppant ne me jette contre une de ces roches pointues, et que mes efforts ne me soient funestes. Si je suis assez heureux pour me tirer de ces écueils et pour approcher du rivage, j'ai à craindre qu'un coup de vent ne m'enlève et ne me rejette au milieu des flots, ou même que le dieu qui me persécute n'envoie contre moi quelqu'un des monstres marins qui sont en si grand nombre dans le sein d'Amphitrite; car je connais la colère dont Neptune est animé contre moi. »

Dans le moment que toutes ces pensées lui passaient dans l'esprit, le flot le pousse avec impétuosité contre le rivage bordé de rochers. Il s'y serait brisé infailliblement, si Minerve ne l'eût secouru en lui inspirant d'avancer les deux mains, de se prendre au rocher et de s'y tenir ferme, jus-

qu'à ce que le flot fût passé : par ce moyen, il se déroba à sa fureur ; mais le même flot, repoussé par le rivage, le heurta à son retour et l'emporta bien loin dans la mer. Comme lorsqu'un poulpe s'est collé à une roche, on ne peut l'en arracher qu'il n'emporte avec lui des parties de la roche même ; ainsi Ulysse embrasse si fortement le rocher qu'il a saisi, que le choc violent de la vague ne peut l'en arracher sans qu'il y laisse une partie de la peau de ses mains ; cette vague, en l'emportant, le couvre tout entier. Alors l'infortuné Ulysse allait périr contre l'ordre même du Destin, si Minerve ne lui eût donné, en cette terrible occasion, une présence d'esprit admirable. Dès qu'il fut revenu au-dessus de l'eau, au milieu des vagues qui le poussaient contre le rivage, il se mit à nager sans approcher trop de la terre et sans s'en éloigner trop non plus ; mais la regardant toujours et cherchant quelque roche avancée qui pût lui servir d'abri. Après beaucoup d'efforts, il arrive vis-à-vis de l'embouchure d'un fleuve. Ce lieu-là lui parut très-commode, car il n'y avait point d'écueils, et il était à couvert des vents. Il reconnut le courant, et, dans son cœur, adressant la parole au dieu de ce fleuve, il dit : « Grand dieu ! qui que vous soyez, vous voyez un étranger qui a grand besoin de votre secours et qui fuit la colère de Neptune. Tous les hommes qui, dans le pitoyable état où je me trouve, s'adressent aux dieux Immortels, sont même pour eux un objet respectable et digne de compassion. C'est pourquoi, après avoir souffert des peines infinies, je viens avec confiance dans votre courant embrasser vos genoux ; ayez pitié de ma misère, je me rends votre suppliant. »

Il dit, et le dieu aussitôt arrête son cours, retient ses ondes, fait, devant ce prince, une sorte de sérénité et de calme, et le sauve, en le recevant au milieu de son embouchure dans un lieu qui était à sec. Ulysse n'y est pas plutôt, que les genoux et les bras lui manquent, car son cœur était presque suffoqué par l'eau de la mer ; il avait

tout le corps enflé, l'eau lui sortait par la bouche et par les narines, et il demeura sans voix, sans respiration et sans pouls, tous ses membres étant accablés de fatigue. Quand il fut revenu de cette défaillance, il détache le voile que Leucothée lui avait donné et le jette dans l'embouchure du fleuve : les flots l'emportèrent bien loin derrière lui, et Ino le retira promptement.

Ulysse sort ensuite du fleuve, et, se couchant sur du jonc qui le bordait, il baise la terre; et plein d'inquiétude, il dit en lui-même : « Que vais-je devenir, et que doit-il encore m'arriver? Si je passe la nuit ici, près du fleuve, le froid malfaisant et la rosée du matin achèveront de m'ôter la vie dans la faiblesse où je suis; car il se lève le matin des rivières un vent très-froid. Que si je gagne la colline, et qu'entrant dans le fort du bois, je me jette sur des broussailles, quand même je pourrais dissiper le froid et la lassitude et m'endormir, je crains de servir de pâture aux bêtes carnassières de la forêt. »

Après avoir bien balancé dans son esprit, ce dernier parti lui parut le meilleur. Il prend donc le chemin du bois qui était assez près du fleuve, dans un lieu un peu élevé; il se mit entre deux arbres qui semblaient sortir de la même racine, dont l'un était un olivier sauvage, et l'autre un olivier franc. Leurs rameaux étaient si entrelacés et si serrés, que ni les souffles des vents, ni les rayons du soleil, ni la pluie ne les avaient jamais pénétrés, et qu'ils offraient une retraite tranquille. Ulysse s'y retira et se mit sur un lit de feuilles; car la terre en était si couverte qu'il y en aurait eu assez pour coucher deux ou trois hommes dans la saison de l'hiver, quand le froid aurait été le plus rude. Ulysse, voyant cette richesse, sentit une joie extrême; il se coucha au milieu, et, ramassant les feuilles des environs, il s'en fit une bonne couverture pour se garantir des injures de l'air. Comme un homme qui habite dans une campagne écartée et qui n'a autour de lui aucun voisin, couvre la nuit un tison

sous la cendre pour se conserver quelque semence de feu, de peur que, s'il venait à lui manquer, il ne pût en avoir d'ailleurs ; ainsi, Ulysse se couvrit tout entier de feuilles, et Minerve fit couler sur ses paupières un doux sommeil, pour le délasser de toutes ses fatigues.

LIVRE VI

ARGUMENT. — Minerve va dans l'île des Phéaciens, apparaît en songe à Nausicaa, fille du roi Alcinoüs, et lui ordonne d'aller laver ses robes dans le fleuve, parce que le jour de ses noces approche. Nausicaa obéit. Après qu'elle eut lavé ses robes, elle se divertit avec ses femmes. A ce bruit, Ulysse se réveille et adresse ses prières à la princesse, qui lui donne de la nourriture et des habits, et le mène dans le palais de son père.

Pendant que le divin Ulysse, accablé de sommeil et de lassitude après tant de travaux, reposait tranquillement, la déesse Minerve se rendit au milieu de la cité des Phéaciens. Ce peuple habitait auparavant dans les plaines d'Hypérie, près des Cyclopes, hommes violents, qui le maltraitaient et le pillaient en abusant injustement de leur force. Le divin Nausithoüs, lassé de ces violences, retira les Phéaciens de ces lieux où ils étaient exposés à tant de maux, et les mena dans l'île de Schérie, loin des demeures de ces hommes industriels. Là, il bâtit une ville, qu'il entourna de murailles, éleva des temples aux dieux, construisit des maisons et fit un partage des terres.

Après que Nausithoüs, vaincu par la Parque, fut passé dans le séjour ténébreux, Alcinoüs, son fils, instruit dans la justice par les dieux mêmes, régna en sa place ; et ce fut dans le palais de ce roi que Minerve se rendit pour ménager le retour d'Ulysse. Elle entre dans un magnifique appartement où était couchée la fille d'Alcinoüs, la belle Nausicaa, semblable aux déesses et par les qualités de l'esprit et par celles du corps. Dans la même chambre, aux deux côtés de la porte, couchaient deux de ses femmes,

qui tenaient des Grâces le don de la beauté ; les riches battants de la porte étaient fermés.

La déesse se glisse comme un souffle léger jusqu'au lit de Nausicaa, se place au-dessus de sa tête ; et, prenant la figure de la fille de Dymas, une des compagnes de la princesse, qui était de son âge et qu'elle aimait tendrement, elle lui adressa ces paroles : « Nausicaa, pourquoi êtes-vous si paresseuse et si négligente ? Vous laissez là vos belles robes sans en prendre aucun soin ; cependant le jour de votre mariage approche, où il faudra que vous preniez la plus belle, et que vous en donniez d'autres à ceux qui vous conduiront chez votre époux. Voilà ce qui donne une grande réputation dans le monde et ce qui fait la joie des parents. Allons donc laver ces belles robes, dès que l'Aurore aura paru. Je vous accompagnerai, et je vous aiderai à préparer tout ce qui est nécessaire ; car, assurément, vous ne serez pas longtemps sans être mariée. Vous êtes recherchée par les principaux des Phéaciens, qui sont de même nation que vous. Allez donc promptement trouver le roi votre père ; priez-le de vous donner des mulets et un char, où vous mettrez les couvertures, les manteaux, les robes, et où vous monterez vous-même. Il est plus honnête que vous y alliez ainsi, que d'aller à pied, car les lavoirs sont trop loin de la ville. »

Après avoir ainsi parlé, la déesse se retire dans le haut Olympe, où est le séjour immortel des dieux, séjour toujours tranquille, que les vents n'agitent jamais ; qui ne sent jamais ni pluies, ni frimas, ni neiges ; où une sérénité sans nuages règne toujours ; qu'une brillante clarté environne ; et où les dieux ont, sans aucune interruption, des plaisirs aussi immortels qu'eux-mêmes. C'est dans cet heureux séjour que la sage Minerve se retira.

Dans le moment, la riante Aurore vint éveiller la belle Nausicaa. Cette princesse admire en secret le songe qu'elle a eu, et elle sort de sa chambre pour aller en faire part à son père et à sa mère. Elle les trouve tous deux

dans leur appartement. La reine était assise près de son feu au milieu de ses femmes, filant des laines de la plus belle pourpre; et le roi sortait pour aller trouver les autres princes à un conseil où les nobles Phéaciens l'avaient appelé. Nausicaa s'approche de son père et lui dit : « Ne voulez-vous pas bien, cher père, qu'on me prépare un de vos meilleurs chars, afin que je porte au fleuve les robes et les habits qui ont besoin d'être lavés ? Il est de votre dignité à vous-même, quand vous allez au conseil avec les premiers de l'État, d'y paraître revêtu de vêtements purs. Vous avez cinq fils, deux qui sont déjà mariés, et trois qui sont encore dans la fleur de la première jeunesse. Ils aiment tous à avoir tous les jours des habits fraîchement lavés, pour paraître aux danses et aux divertissements ; et tous ces soins occupent mon esprit. »

Elle parla ainsi. La pudeur ne lui permit pas de dire un seul mot de ses noces. Le prince, qui pénétrait les sentiments de son cœur, lui répondit : « Je ne vous refuserai, ma chère fille, ni ce char, ni autre chose que vous puissiez me demander ; allez, mes serviteurs vous prépareront un char bien couvert. »

En même temps il donna l'ordre, qui fut aussitôt exécuté. On tire le char de la remise, et on y attelle les mulets. Nausicaa fait apporter de son appartement une grande quantité de robes et d'habits précieux, et on les dépose dans le char. Sa mère a soin d'y faire mettre dans une belle corbeille tout ce qui est nécessaire pour le dîner, avec une outre d'excellent vin ; et elle donne une fiole d'or remplie d'essence, afin que la princesse et ses femmes eussent de quoi se parfumer après le bain. Nausicaa monte sur le char avec ses femmes, prend les rênes et pousse les mulets, qui remplissent l'air de leurs hennissements.

Dès qu'elle fut arrivée au fleuve, où étaient les lavoirs, toujours pleins d'une eau abondante et pure, à laquelle aucune souillure ne pouvait résister, les jeunes filles dé-

telèrent les mulets et les lâchèrent dans les beaux herbages dont les bords du fleuve étaient revêtus; et tirant les habits du char, elles les portèrent à brassées dans l'eau profonde, et se mirent à les fouler et à les nettoyer avec une sorte d'émulation, en se défiant les unes les autres. Quand ils furent bien purifiés, elles les étendirent sur le rivage de la mer, à l'endroit où les petits cailloux étaient le mieux lavés par les flots. Elles se baignèrent et se parfumèrent; et, en attendant que le soleil eût séché les vêtements, elles prirent leur nourriture sur les bords du fleuve. Le repas fini, elles quittent leurs voiles, et commencent à jouer toutes ensemble à la paume; Nausicaa se met ensuite à chanter. Telle qu'on voit Diane parcourir les sommets des montagnes du vaste Taygète ou du sombre Érymanthe, et se divertir à chasser le sanglier ou le cerf, suivie de ses nymphes, filles de Jupiter, qui habitent toujours les campagnes; la joie remplit le cœur de Latone : car quoique sa fille soit au milieu de tant de nymphes, toutes d'une beauté parfaite et d'une taille divine, elle les surpasse toutes en beauté, en majesté et en belle taille, et on la reconnaît aisément pour leur reine; telle Nausicaa paraît au-dessus de toutes ses suivantes.

Quand elle fut en état de s'en retourner au palais de son père et qu'elle se préparait à faire atteler les mulets après avoir plié les robes, alors Minerve songea à faire qu'Ulysse se réveillât et qu'il vît la princesse, afin qu'elle le menât à la ville des Phéaciens. Nausicaa, prenant donc une balle, voulut la pousser à une de ses femmes; mais elle la manqua, et la balle alla tomber dans le fleuve : en même temps elles jettent toutes de grands cris. Ulysse s'éveille à ce bruit, et, se mettant en son séant, il dit en lui-même : « En quel pays suis-je venu ? Ceux qui l'habitent, sont-ce des hommes sauvages, cruels et injustes, ou des hommes touchés des dieux et qui respectent l'hospitalité ? Des voix de jeunes filles viennent de frapper mes

oreilles : sont-ce des nymphes des montagnes, des fleuves ou des étangs ? Ou seraient-ce des voix humaines que j'aurais entendues ? Il faut que je le voie et que je m'éclaircisse. »

En même temps il se glisse dans le plus épais du buisson, et rompant des branches pour couvrir sa nudité sous les feuilles, il sort de son fort comme un lion qui, se confiant en sa force, après avoir souffert les vents et la pluie, court les montagnes. Le feu sort de ses yeux, et il cherche à se jeter sur un troupeau de bœufs ou de moutons ou à déchirer quelque cerf ; la faim qui le presse est si forte, qu'il ne balance point à s'enfermer dans la bergerie pour se rassasier. Tel Ulysse sort pour aborder ces jeunes filles, quoique nu ; car il est forcé par la nécessité.

Dès qu'il se montre, défiguré comme il est par l'écume de la mer, il leur paraît si épouvantable, qu'elles prennent toutes la fuite pour aller se cacher, l'une d'un côté, l'autre d'un autre, derrière des rochers dont le rivage est bordé. La seule fille d'Alcinoüs attend sans s'étonner, car la déesse Minerve bannit de son âme la frayeur et lui inspira la fermeté et le courage. Elle demeure donc sans s'ébranler ; et Ulysse délibérait en son cœur s'il irait embrasser les genoux de cette belle jeune fille, ou s'il se contenterait de lui adresser la parole de loin et de la prier, dans les termes les plus touchants, de lui donner des habits et de lui enseigner la ville là plus prochaine.

Après avoir combattu quelque temps, il crut qu'il était mieux de lui adresser ses prières sans l'approcher, de peur que, s'il allait embrasser ses genoux, la jeune fille, prenant cela pour un manque de respect, n'en fût offensée. Choissant donc les paroles les plus insinuantes et les plus capables de la fléchir, il dit : « Princesse, vous voyez devant vous un suppliant ; êtes-vous une déesse ou une mortelle ? Si vous êtes une des déesses qui habitent l'Olympe, je ne doute pas que vous ne soyez Diane, fille du grand Jupiter. Vous avez sa beauté, sa majesté, ses char-

mes. Et si vous êtes une des mortelles qui habitent sur la terre, heureux votre père et votre mère, heureux vos frères ! Quelle source continuelle de plaisirs pour eux de voir tous les jours une jeune personne si admirable faire l'ornement des fêtes ? Mais mille fois plus heureux encore celui qui, après vous avoir comblée de présents, préféré à tous ses rivaux, aura l'avantage de vous mener dans son palais ! Car je n'ai jamais vu un objet si surprenant ; j'en suis frappé d'étonnement et d'admiration. Je crois voir encore cette belle tige de palmier que je vis à Délos, près de l'autel d'Apollon, et qui s'était élevée tout d'un coup du fond de la terre. Car dans un malheureux voyage, qui a été pour moi une source de douleurs, je passai autrefois dans cette île, suivi d'une nombreuse armée que je commandais. En voyant cette belle tige, je fus d'abord interdit et étonné ; car jamais la terre n'enfanta un arbre si admirable. L'étonnement et l'admiration que me cause votre vue ne sont pas moins grands. La crainte seule m'a empêché de vous approcher pour embrasser vos genoux ; vous voyez un homme accablé de douleur et de tristesse. Hier j'échappai des dangers de la mer, après avoir été vingt jours entiers le jouet des flots et des tempêtes en revenant de l'île d'Ogygie. Un dieu m'a jeté sur ce rivage, peut-être pour me livrer à de nouveaux malheurs ; car je n'ose pas me flatter que les dieux soient las de me persécuter ; ils me donneront encore des marques de leur haine. Mais, princesse, ayez pitié de moi. Après tant de travaux, vous êtes la première dont j'implore l'assistance ; je n'ai rencontré personne avant vous dans ces lieux. Enseignez-moi le chemin de la ville, et donnez-moi quelque méchant haillon pour me couvrir, s'il vous reste quelque enveloppe de vos paquets. Ainsi les dieux vous accordent tout ce que vous pouvez désirer ! Qu'ils vous donnent un mari digne de vous et une maison florissante, et qu'ils y répandent une union que rien ne puisse jamais troubler ! Car le plus grand présent que les dieux puissent faire à un mari et à

une femme, c'est l'union. C'est elle qui fait le désespoir de leurs ennemis, la joie de ceux qui les aiment et qui est pour eux un trésor de gloire et de réputation. »

La belle Nausicaa lui répondit : « Étranger, toutes vos manières et la sagesse que vous faites paraître dans vos discours font assez voir que vous n'êtes pas d'une naissance obscure. Jupiter distribue les biens aux bons et aux méchants, comme il plait à sa providence. Il vous a donné les maux en partage, c'est à vous de les supporter. Présentement donc que vous êtes venu dans notre île, vous ne manquerez ni d'habits ni d'aucun secours qu'un étranger, qui vient de si loin, doit attendre de ceux chez qui il aborde. Je vous enseignerai notre ville et le nom des peuples qui l'habitent. Vous êtes dans l'île des Phéaciens, et je suis la fille du grand Alcinoüs, qui règne sur ces peuples. »

Elle dit, et adressant la parole à ses femmes, elle leur crie : « Arrêtez ; où fuyez-vous pour avoir vu un seul homme ? Pensez-vous que ce soit quelque ennemi ? Ne savez-vous pas que tout homme qui oserait aborder à l'île des Phéaciens pour y porter la guerre, ne serait pas longtemps en vie ? Car nous sommes aimés des dieux, et nous habitons au bout de la mer, séparés de tout commerce. Celui que vous voyez est un homme persécuté par une cruelle destinée, et que la tempête a jeté sur ces bords. Il faut en avoir soin, car tous les étrangers et tous les pauvres viennent de Jupiter ; le peu qu'on leur donne leur fait beaucoup de bien, et ils en ont de la reconnaissance ; donnez-lui donc à manger, et baignez-le dans le fleuve à l'abri des vents. »

À ces mots, ces femmes s'arrêtent et obéissent ; elles mènent Ulysse dans un lieu couvert, comme la princesse l'avait ordonné, mettent près de lui le linge, la tunique et les autres habits dont il avait besoin ; lui donnent la fiole d'or, où il restait encore assez d'essence, et le pressent de se baigner dans le fleuve.

Alors Ulysse, prenant la parole, leur dit : « Jeunes filles, éloignez-vous un peu, je vous prie, afin que je nettoie moi-même toute l'écume et l'ordure de la marine dont je suis couvert, et que je me parfume avec cette essence ; il y a longtemps qu'un pareil rafraîchissement n'a approché de mon corps. Mais je n'oserais me baigner en votre présence ; la pudeur et le respect me défendent de paraître devant vous dans un état si indécent. » En même temps, les suivantes s'éloignent, et vont rendre compte à Nausicaa de ce qui les obligeait de se retirer.

Cependant Ulysse se jette dans le fleuve, nettoie l'écume qui était restée sur son corps, essuie sa tête et ses cheveux, et se parfume ; il met ensuite les habits magnifiques que la princesse lui avait fait donner. Alors la fille du grand Jupiter, la sage Minerve, le fait paraître d'une taille plus grande et plus majestueuse, donne de nouvelles grâces à ses beaux cheveux, qui, semblables à la fleur d'hyacinthe et tombant par gros anneaux, ombrageaient ses épaules. Comme un habile ouvrier, à qui Vulcain et Minerve ont montré tous les secrets de son art, mêle l'or à un ouvrage d'argent, pour faire un chef-d'œuvre ; ainsi Minerve répand sur toute la personne d'Ulysse la beauté, la noblesse et la majesté. Ce héros se retirant un peu, va s'asseoir un moment sur le rivage de la mer ; il était tout brillant de beauté et de grâces. La princesse ne peut se lasser de l'admirer, et, s'adressant à ses femmes, elle leur dit : « Assurément ce n'est point contre l'ordre de tous les dieux que cet étranger est abordé dans cette île, dont le bonheur égale la félicité qui règne dans le ciel. D'abord il m'avait paru un homme vil et méprisable, et présentement je vois qu'il ressemble aux Immortels qui habitent le haut Olympe. Plût à Jupiter que le mari qu'il me destine fût fait comme lui ; qu'il voulût s'établir dans cette île, et qu'il s'y trouvât heureux ! Mais donnez-lui vite à manger, afin qu'il rétablisse ses forces. »

Elles obéissent aussitôt, et elles placent devant Ulysse

le boire et le manger. Et le héros infortuné buvait et mangeait avec avidité ; car il y avait longtemps qu'il était privé de nourriture.

Cependant la belle Nausicaa pense à ce qu'elle doit faire pour son retour. Elle attelle son char, y place les vêtements pliés, et y monte. Ensuite s'adressant à Ulysse, elle lui parle en ces termes : « Levez-vous, étranger, lui dit-elle, partons, afin que je vous mène dans le palais de mon père, où vous verrez les principaux des Phéaciens. »

Voici la conduite que vous devez tenir ; car vous êtes un homme sage. Pendant que nous serons encore loin de la ville, et que nous traverserons les campagnes, vous n'avez qu'à suivre vivement mon char avec mes femmes, je vous montrerai le chemin. La ville n'est pas fort éloignée ; elle est ceinte d'une haute muraille, et à chacun de ses deux bouts elle a un bon port, dont l'entrée est étroite ; et le long du chemin, on voit se balancer les vaisseaux à l'abri : car chacun a une place pour ranger son navire. Entre les deux ports il y a un beau temple de Neptune, et autour du temple une grande place qui leur est commune, toute bâtie de belles pierres, et où l'on prépare l'armement des vaisseaux, les cordages, les mâts, les voiles, les rames. Car les Phéaciens ne manient ni le carquois ni la flèche ; ils ne connaissent que les cordages, les mâts, les vaisseaux, qui font tout leur plaisir, et sur lesquels ils courent les mers les plus éloignées. Quand nous approcherons des murailles, alors il faut nous séparer ; car je crains la langue des Phéaciens : il y en a beaucoup d'insolents et de médisants parmi ce peuple ; je craindrais qu'on ne glosât sur ma conduite, si l'on me voyait avec vous. Car quelqu'un qui me rencontrerait ne manquerait pas de dire : « Qui est cet étranger si beau et si bien fait qui suit Nausicaa ? Où l'a-t-elle trouvé ? Est-ce un mari qu'elle amène ? Est-ce quelque voyageur qui, venant d'un pays éloigné (car nous n'avons point de voisins), et ayant abordé dans notre île, s'est égaré,

« et qu'elle a recueilli ? Ou bien est-ce quelqu'un des
« dieux qui, à sa prière est descendu du ciel, et qu'elle
« prétend retenir toujours ? Elle a très-bien fait d'aller
« d'elle-même donner la main à un étranger. Car il est
« aisé de voir qu'elle méprise sa nation, et qu'elle rebute
« les Phéaciens, dont les principaux la recherchent en
« mariage. » Voilà ce que l'on ne manquerait pas de dire,
et ce serait une tache à ma réputation ; car moi-même je
ne pardonnerais pas à une autre fille qui en userait ainsi,
et qui, sans la permission de son père et de sa mère, pa-
raitrait avec un homme avant que d'être mariée publique-
ment. C'est pourquoi, généreux étranger, pensez bien à
ce que je vais vous dire, afin que vous puissiez obtenir
promptement de mon père tout ce qui est nécessaire pour
votre départ. Nous allons trouver sur notre chemin un
bois de peupliers, qui est consacré à Minerve ; il est
arrosé d'une fontaine et environné d'une belle prairie.
C'est là que mon père a un grand parc et de beaux jar-
dins, qui ne sont éloignés de la ville que de la portée de
la voix. Vous vous arrêterez là, et vous y attendrez autant
de temps qu'il nous en faut pour arriver au palais. Quand
vous jugerez que nous pourrons y être arrivés, vous nous
suivrez, et en entrant dans la ville, vous demanderez le
palais d'Alcinoüs. Il est assez connu, et il n'y a pas un
enfant qui ne vous l'enseigne ; car dans toute la ville, il
n'y a point de palais comme celui du héros Alcinoüs.
Quand vous aurez passé la cour, et que vous aurez gagné
l'escalier, traversez les appartements sans vous arrêter,
jusqu'à ce que vous soyez arrivé auprès de la reine ma
mère. Vous la trouverez auprès de son foyer, qui, à la
clarté de ses brasiers, et appuyée contre une colonne, fi-
lera des laines de pourpre d'une beauté merveilleuse ; ses
femmes seront derrière elle, attentives à leur ouvrage.
Mon père est dans la même chambre, et vous le trouverez
assis à table, comme un dieu. Ne vous arrêtez point à
lui ; mais allez embrasser les genoux de ma mère, afin

que vous obteniez promptement les secours nécessaires pour vous en retourner. Car si elle vous reçoit favorablement, vous pourrez espérer de revoir vos amis et votre patrie. »

En finissant ces mots, elle pousse ses mulets, qui s'éloignent des bords du fleuve. Mais elle ménage sa marche, de manière que ses femmes et Ulysse, qui étaient à pied, pussent suivre sans se fatiguer. Comme le soleil allait se coucher, ils arrivent au bois de peupliers qui était consacré à Minerve. Ulysse s'y arrêta, et adressa cette prière à la fille du grand Jupiter : « Invincible fille du dieu qui porte l'égide, vous avez refusé de m'écouter lorsque je vous ai invoquée dans les dangers auxquels le courroux de Neptune m'a exposé. Mais écoutez-moi aujourd'hui, faites que je sois bien reçu des Phéaciens, et qu'ils aient pitié de l'état où je suis réduit ! »

Minerve exauça sa prière, mais elle ne lui apparut point; car elle craignait son oncle Neptune, qui était toujours irrité contre le divin Ulysse, avant son retour à Ithaque.

LIVRE VII

ARGUMENT. — Nausicaa arrive dans la ville sur le soir. Ulysse la suit de près, entre dans le palais sans être aperçu, et va se jeter aux pieds d'Arété, femme du roi Alcinoüs. Après le souper, la reine demande à Ulysse d'où il avait les habits qu'il portait; car elle les reconnut. Sur cela Ulysse lui raconte tout ce qui lui est arrivé dans son voyage, depuis son départ de l'île d'Ogygie jusqu'à son arrivée chez les Phéaciens.

« Telle fut la prière qu'Ulysse, exercé par tant de travaux, adressa à Minerve. Cependant, Nausicaa arrive au palais de son père. Elle n'est pas plutôt entrée dans la cour, que ses frères, semblables aux dieux, viennent au-devant d'elle, détellent ses mulets, et portent dans l'intérieur les vêtements qui étaient dans le char. Elle-même rentre

dans son appartement. Euryméduse, qui l'avait élevée et qui avait alors soin de sa chambre, lui alluma du feu. C'était une femme que les Phéaciens amenèrent d'Épire sur leurs vaisseaux, et qu'ils choisirent pour en faire présent à Alcinoüs, parce qu'il était leur roi et qu'ils l'écoutaient comme un dieu. Euryméduse lui alluma donc du feu et prépara son souper.

Alors, Ulysse jugea qu'il était temps de partir pour arriver à la ville. La déesse Minerve, qui l'accompagnait de sa protection, l'environna d'un nuage et le rendit invisible, de peur que quelqu'un des superbes Phéaciens le rencontrant ne lui dit quelque parole de raillerie et ne lui demandât qui il était et ce qu'il venait faire. Comme il était donc près d'entrer, la déesse alla à sa rencontre, sous la figure d'une jeune fille qui portait une cruche. Ulysse, la voyant, lui dit : « Ma fille, voudriez-vous bien me mener au palais d'Alcinoüs, roi de cette île ? Je suis un étranger qui vient d'une contrée fort éloignée, et je ne connais aucun des habitants de ce pays. »

La déesse lui répondit : « Étranger, je vous montrerai avec plaisir le palais que vous demandez, car il est près de celui de mon père. Vous n'avez qu'à marcher dans un profond silence, je vous conduirai moi-même ; souvenez-vous seulement de ne regarder et de n'interroger aucun de ceux que vous rencontrerez : ces habitants ne reçoivent pas volontiers les étrangers, ils ne les voient pas de bon œil et ne leur rendent pas tous les soins qu'ils méritent : ce sont des hommes nés pour la marine, et qui, se confiant en la bonté de leurs vaisseaux, font des voyages de long cours ; car Neptune les a faits comme maîtres de la mer. Leurs vaisseaux volent plus vite qu'un oiseau ou que la pensée même. »

En finissant ces mots, elle marche la première et Ulysse la suit. Aucun des Phéaciens ne l'aperçut comme il traversait la ville au milieu d'eux ; car la déesse Minerve l'avait environné d'un épais nuage qui les empêchait de

le voir. Ulysse, en marchant, ne pouvait se lasser d'admirer les ports, la beauté des navires dont ils étaient remplis, la magnificence des places publiques, la hauteur des murailles et les remparts palissadés : autant de merveilles dont il était surpris.

Quand ils furent arrivés tous deux devant le palais du roi, la déesse dit à Ulysse : « Étranger, voilà le palais que vous demandez. Vous allez trouver le roi à table avec les princes. Entrez hardiment et ne témoignez aucune crainte ; car un homme hardi, quoique étranger, réussit mieux qu'un autre dans tout ce qu'il entreprend. Les affaires demandent du courage. Vous adresserez d'abord vos prières à la reine : elle se nomme Arété, et elle est de la même maison que le roi son mari. Car il faut que vous sachiez que le dieu Neptune eut de Péribée un fils, nommé Nausithoüs ; Péribée était la plus belle des femmes de son temps et fille du brave Eurymédon, qui régnait sur les superbes géants. Cet Eurymédon fit périr tous ses sujets dans les guerres qu'il entreprit et périt aussi avec eux. Après sa mort, Neptune, devenu amoureux de sa fille, eut d'elle ce Nausithoüs, qui était d'un courage héroïque et qui régna sur les Phéaciens. Nausithoüs eut deux fils, Rhexénor et Alcinoüs. Rhexénor, peu de temps après son mariage, fut tué par les flèches d'Apollon, et ne laissa qu'une fille, qui est cette Arété. Alcinoüs l'a épousée, et jamais femme n'a été plus estimée ni plus honorée de son mari qu'Arété l'est d'Alcinoüs. Ses fils ont aussi pour elle tout le respect et toute la soumission qu'ils lui doivent, et elle est adorée de ses peuples, qui la regardent comme leur déesse tutélaire, et qui ne la voient jamais passer dans les rues sans la combler de bénédictions. Aussi est-ce une femme d'une prudence consommée et d'une rare vertu. Tous les différends qui s'élèvent entre ses sujets, elle les termine par sa sagesse. Si vous pouvez attirer sa bienveillance et gagner son estime, comptez que bientôt vous aurez tous les secours nécessaires pour vous en

retourner dans votre patrie et revoir vos amis et votre palais. »

Après avoir ainsi parlé, la déesse disparut, quitta l'aimable Schérie, et, prenant son vol vers les plaines de Marathon, elle se rendit à Athènes et entra dans la célèbre cité d'Érechthée. Dans le même temps, Ulysse entre dans le palais d'Alcinoüs. En entrant, il s'arrête, l'esprit agité de différentes pensées ; car tout le palais brillait d'une lumière aussi éclatante que celle de la lune ou même du soleil. Les murailles étaient d'airain des deux côtés, depuis le seuil jusqu'au fond de la cour. Une corniche d'un bleu céleste régnait tout autour. Les portes étaient d'or, les chambranles d'argent, sur un parquet d'airain ; le dessus des portes de même et les anneaux d'or. Aux deux côtés des portes, on voyait des chiens d'une grandeur extraordinaire, les uns d'or, les autres d'argent. Vulcain les avait faits par les secrets merveilleux de son art, afin qu'ils gardassent l'entrée du palais d'Alcinoüs. Ils étaient immortels, et la vieillesse n'avait point de pouvoir sur eux. Des deux côtés de la salle, depuis le seuil jusqu'au fond, les murs étaient bordés de trônes couverts de beaux tapis d'une finesse merveilleuse, ouvrage des femmes du pays. Les principaux des Phéaciens, assis sur ces sièges, célébraient un grand festin ; car ce n'était tous les jours que nouvelles fêtes. Sur des piédestaux magnifiques étaient de jeunes garçons, tout d'or, tenant des torches allumées pour éclairer la salle du festin. Il y avait dans ce palais cinquante femmes esclaves, dont les unes étaient occupées à moudre les dons de la blonde Cérès, les autres filaient ou travaillaient sur le métier et faisaient des étoffes précieuses. Elles étaient toutes assises de suite, et on voyait leurs mains s'agiter comme les feuilles des hauts peupliers. Les étoffes qu'elles travaillaient étaient souples et brillantes comme l'huile qui coule. Car, autant que les Phéaciens sont au-dessus des autres hommes pour gouverner les vaisseaux au milieu de la vaste mer, autant

leurs femmes surpassent toutes les autres en adresse pour faire les plus beaux ouvrages; la déesse Minerve leur ayant donné le bon esprit pour imaginer les plus beaux dessins et toute l'habileté nécessaire pour les bien exécuter.

De la cour, on entre dans un grand jardin de quatre arpents, enfermé d'une haie. Dans ce jardin, il y a un verger planté de grands arbres couverts de verdure. On y voit des poiriers, des grenadiers, des pommiers, dont le fruit est le charme des yeux; des figuiers, dont le fruit flatte le goût, et des oliviers toujours verts. Jamais ces arbres ne sont sans fruits ni l'hiver ni l'été. Un doux zéphyr, qui souffle sans cesse, fait naître les uns et mûrit les autres. La poire succède à la poire, la pomme à la pomme, le raisin au raisin et la figue à la figue.

D'un autre côté, il y a une vigne qui porte des raisins en toute saison. Pendant que les uns sèchent au soleil, dans un lieu découvert, on en coupe d'autres, on en foule plus loin; et cependant les ceps sont chargés de grappes toutes vertes et d'autres qui fleurissent ou qui mûrissent. Au bas du jardin, il y a un potager très-bien tenu, qui fournit toutes sortes d'herbages, et qui, par ses différents carrés, toujours verts et toujours fertiles, réjouit toute l'année celui qui l'entretient. Il y a deux fontaines, dont l'une, se partageant en différents canaux, arrose tout le jardin; et l'autre, coulant le long des murs de la cour, va former devant le palais un grand bassin qui sert à la commodité des citoyens. Tels sont les magnifiques présents dont les dieux ont embelli le palais d'Alcinous. Ulysse s'arrête pour les considérer et ne peut se laisser de les admirer.

Après en avoir réjoui sa vue, il entre dans la salle, où il trouve les princes et les chefs des Phéaciens, qui, après le repas, faisaient des libations à Mercure: ce dieu était le dernier en l'honneur duquel ils versaient le vin de leurs coupes, quand ils étaient sur le point de s'aller cou-

cher. Ulysse s'avance couvert du nuage dont la déesse l'avait environné pour l'empêcher d'être vu. Il s'approche d'Arété et d'Alcinoüs, et embrasse les genoux de la reine. Le nuage se dissipe dans ce moment, et les Phéaciens, apercevant tout d'un coup cet étranger, demeurent dans le silence, remplis d'étonnement et d'admiration. Ulysse, tenant toujours les genoux de la reine, dit : « Arété, fille de Rhexénor, qui était égal aux dieux ; après avoir souffert des maux infinis, je viens me jeter à vos pieds et embrasser vos genoux, ceux du roi et ceux de tous ces princes qui sont assis à votre table. Veillent les dieux faire couler leurs jours dans une longue prospérité, et leur faire la grâce de laisser à leurs enfants, après eux, toutes leurs richesses et les honneurs dont le peuple les a revêtus. Mais donnez-moi les secours nécessaires pour m'en retourner promptement dans ma patrie ; car il y a longtemps qu'éloigné de ma famille et de mes amis, je suis en butte à tous les traits de la fortune. »

En finissant ces mots, il s'assied sur la cendre du foyer. Le roi et les princes demeurent encore plus interdits. Enfin, le héros Échéneüs, qui était le plus âgé des Phéaciens, qui savait le mieux parler et de qui la prudence était augmentée par les exemples des anciens temps, dont il était instruit, rompit le premier le silence et dit : « Alcinoüs, il n'est ni séant ni honnête que vous laissiez cet étranger assis à terre sur la cendre de votre foyer. Tous ces princes et chefs des Phéaciens n'attendent que vos ordres ; relevez-le donc et faites-le asseoir sur un de ces sièges. Ordonnez en même temps aux hérauts de verser de nouveau du vin dans les urnes, afin que nous fassions nos libations au dieu qui lance la foudre ; car c'est lui qui tient sous sa protection les suppliants et qui les rend respectables à tous les hommes. Et que la maîtresse de l'office lui serve une table de ce qu'elle a de plus exquis. »

Alcinoüs n'eut pas plutôt entendu ces paroles, que, prenant Ulysse par la main, il le relève et le fait asseoir sur

un trône magnifique, qu'il lui fait céder par son fils Laodamas, qui était assis près de lui et qu'il aimait plus que tous ses autres enfants. Une esclave apporte de l'eau dans une aiguière d'or, sur un bassin d'argent, et donne à laver à Ulysse. Elle dresse ensuite une table, et la maîtresse de l'office la couvre de tout ce qu'elle a de meilleur.

Ulysse mange et boit. Et le roi adressant la parole à un de ses hérauts : « Pontonoüs, lui dit-il, mêlez du vin dans une urne et versez-en à tous les convives, afin que nous fassions nos libations au dieu qui lance le tonnerre et qui accompagne de sa protection les suppliants. »

Il dit : Pontonoüs, mêle du vin dans une urne, et en présente à tous les conviés. Après qu'on eut bu et que les libations furent faites, Alcinoüs, élevant la voix, dit : « Princes et chefs des Phéaciens, puisque le repas est fini, vous pouvez vous retirer dans vos maisons ; il est temps d'aller goûter le repos du doux sommeil ; demain, nous assemblerons nos vieillards en plus grand nombre ; nous régalerons notre hôte ; nous ferons des sacrifices à Jupiter, et nous penserons aux moyens de le renvoyer, afin que, sans peine et sans inquiétude par notre secours, il retourne promptement dans sa patrie, quelque éloignée qu'elle soit, et qu'il ne lui arrive rien de fâcheux dans son voyage. Quand il sera chez lui et dans la suite des temps, il souffrira tout ce que la Destinée et les Parques inexorables lui ont préparé par leurs fuseaux dès le moment de sa naissance. Que si c'est quelqu'un des Immortels qui soit descendu de l'Olympe pour nous visiter, c'est donc pour quelque chose d'extraordinaire ; car jusqu'ici les dieux ne se sont montrés à nous que lorsque nous leur avons immolé des hécatombes. Alors ils nous ont fait l'honneur d'assister à nos sacrifices et de se mettre à table avec nous. Et quand quelqu'un de nous est parti pour quelque voyage, ils n'ont pas dédaigné de se rendre visibles et de nous accompagner. Car je puis dire que nous leur ressemblons autant par notre piété et par notre jus-

tice, que les Cyclopes et les géants se ressemblent par leur injustice et par leur impiété. »

Ulysse, entendant le roi parler de la sorte, lui répondit : « Alcinoüs, changez de sentiment, je vous prie, je ne ressemble en rien aux Immortels qui habitent le brillant Olympe : je n'ai ni leur corps ni aucune de leurs qualités ; mais je ressemble aux mortels et à un des plus misérables mortels que vous puissiez connaître ; car je le dispute aux plus infortunés. Si je vous racontais tous les maux que j'ai eu à souffrir par la volonté des dieux, vous verriez que j'ai plus souffert que tous les malheureux ensemble. Mais permettez que j'achève mon repas, malgré l'affliction qui me consume, il n'y a point de nécessité plus impérieuse que la faim ; elle force le plus affligé à la satisfaire ; elle me fait oublier tous mes malheurs et toutes mes pertes pour lui obéir. Demain, dès la pointe du jour, ayez la bonté de me fournir les moyens de retourner dans ma chère patrie, tout malheureux que je suis. Après tout ce que j'ai souffert, je consens de tout mon cœur à mourir, pourvu que j'aie le plaisir de revoir mon palais et ma famille. »

Il dit : et tous les princes louèrent son discours, et se préparèrent à lui fournir tout ce dont il aurait besoin ; car sa demande leur parut juste. Les libations étant donc faites, ils se retirèrent tous dans leurs maisons pour se coucher. Ulysse demeura dans la salle ; Arété et Alcinoüs demeurèrent près de lui, et pendant qu'on desservait et qu'on ôtait les tables, la reine, reconnaissant le manteau et les habits dont il était couvert, et qu'elle avait faits elle-même avec ses femmes, prit la parole et dit : « Étranger, permettez-moi de vous demander premièrement qui vous êtes, d'où vous êtes, et qui vous a donné ces habits ? Ne nous avez-vous pas dit qu'errant sur la vaste mer, vous avez été jeté sur nos côtes par la tempête ? »

« Reine, répond le prudent Ulysse, il me serait difficile de vous raconter en détail tous les malheurs dont les dieux

m'ont accablé, ils sont en trop grand nombre ; je satisferai seulement à ce que vous me faites l'honneur de me demander. Fort loin d'ici, au milieu de la mer, est une île appelée Ogygie, où habite la fille d'Atlas, la belle Calypso, déesse très-dangereuse par ses attraits et par ses caresses, qui sont autant de pièges dont il est difficile de se garantir. Aucun, ni des dieux ni des hommes, ne fréquente dans cette île ; un dieu ennemi m'y fit aborder moi seul, après que Jupiter, lançant sa foudre, eut brisé mon vaisseau et fait périr mes compagnons. Dans ce péril, j'embrassai une planche du débris de mon naufrage, et je fus neuf jours le jouet des flots. Enfin la dixième nuit, les dieux me poussèrent sur la côte d'Ogygie, où Calypso me reçut avec toutes les marques d'affection et d'estime, et me fit tous les meilleurs traitements qu'on peut désirer. Elle m'offrait même de me rendre immortel, et de m'exempter pour toujours de la vieillesse ; mais elle n'eut pas la force de me persuader. Je demeurai avec elle sept années entières, baignant tous les jours de mes larmes les habits immortels qu'elle me donnait. Enfin la huitième année étant venue, elle me pressa elle-même de partir ; car elle avait reçu, par le messenger des dieux, un ordre exprès de Jupiter, qui avait entièrement changé son esprit. Elle me renvoya donc sur une espèce de radeau ; elle me fournit de tout ce qui m'était nécessaire, de pain, de vin, d'habits, et m'envoya un vent très-favorable. Je voguai heureusement dix-sept jours. Le dix-huitième, je découvris les noirs sommets des montagnes de votre île, et je sentis une très-grande joie. Malheureux ! toute ma mauvaise fortune n'était pas encore épuisée ; Neptune me préparait de nouvelles persécutions. Pour me fermer les chemins de ma patrie, il déchaîna contre moi les vents et souleva la mer pendant deux jours et deux nuits. Les flots, qui heurtaient impétueusement ma petite nacelle, me montraient la mort à tout moment ; enfin la tempête devint si furieuse qu'elle brisa et dissipa ce frère vaisseau. Je me mis à na-

ger ; le vent et le flot me poussèrent hier contre le rivage. Et comme je pensais m'y sauver, la violence du flot me repoussa contre de grands rochers, dans un lieu fort dangereux ; je m'en éloignai en nageant encore, et je fis tant que j'arrivai à l'embouchure du fleuve. Là je découvris un endroit commode, parce qu'il était à couvert des vents, et qu'il n'y avait aucun rocher ; je le gagnai en rassemblant le peu qui me restait de forces, et j'y arrivai presque sans vie. La nuit couvrit la terre et la mer de ses ombres, et moi, après avoir un peu repris mes esprits, je m'éloignai du fleuve ; je me fis un lit de branches et je me couvris de feuilles ; un dieu favorable m'envoya un doux sommeil qui suspendit toutes mes douleurs. J'ai dormi tranquillement toute la nuit et la plus grande partie du jour. Comme le soleil baissait, je me suis éveillé, et j'ai vu les femmes de la princesse votre fille qui jouaient ensemble. Elle paraissait au milieu d'elles comme une déesse. J'ai imploré son secours, elle n'a pas manqué de donner en cette occasion des marques de son bon esprit ; vous n'oseriez attendre de si beaux sentiments de toute autre personne de son âge, car la prudence et la sagesse ne sont pas le partage des jeunes gens. Elle m'a fait donner à manger, elle a ordonné qu'on me baignât dans le fleuve, et elle m'a donné ces habits. Voilà la pure vérité et tout ce que mon affliction me permet de vous apprendre. »

Le roi, prenant la parole, dit à Ulysse : « Étranger, il y a une seule chose où ma fille a manqué ; c'est qu'étant la première à qui vous vous êtes adressé, elle ne vous a pas conduit elle-même dans mon palais avec ses femmes. »

« Grand prince, repartit Ulysse, ne blâmez point la princesse votre fille, elle n'a aucun tort ; elle m'a ordonné de la suivre avec ses femmes : c'est moi qui n'ai pas voulu, de peur qu'en me voyant avec elle, votre esprit ne fût obscurci par quelque soupçon comme par un nuage : car, nous autres mortels, nous sommes fort jaloux et fort soupçonneux. »

«Étranger, répond Alcinoüs, je ne suis point sujet à cette passion, et je ne me mets pas légèrement en colère. J'approuve toujours tout ce qui est honnête et juste. Plût à Jupiter, à Minerve et à Apollon, que, tel que vous êtes et ayant les mêmes pensées que moi, vous pussiez épouser ma fille et devenir mon gendre ! Je vous donnerais un beau palais et de grandes richesses, si vous preniez le parti de demeurer avec nous. Il n'y a personne ici qui veuille vous retenir par force, et Jupiter ne l'approuverait pas. Je vous promets que demain tout sera prêt pour votre voyage, dormez seulement en toute sûreté. Les gens que je vous donnerai observeront le moment que la mer sera bonne, afin que vous puissiez arriver heureusement dans votre patrie, et partout où vous voudrez aller ; dussiez-vous aller au delà de l'Eubée, qui est fort loin d'ici, comme nous le savons par le rapport de nos pilotes, qui y menèrent autrefois le beau Rhadamanthe, lorsqu'il alla voir Tityus, le fils de la Terre. Quelque éloignée qu'elle soit, ils le menèrent dans le même jour sans beaucoup de peine, et le ramenèrent ensuite dans sa patrie. Et vous-même vous connaîtrez par expérience la bonté et la légèreté de mes vaisseaux, et l'adresse et la force de mes rameurs. »

Il dit, et Ulysse, pénétré d'une joie qu'il n'avait pas encore sentie, leva les yeux au ciel, et fit cette prière : « Grand Jupiter, faites qu'Alcinoüs accomplisse ce qu'il me promet ; que la gloire de ce prince, sans jamais s'affaiblir, remplisse la terre entière, et que je retourne heureusement dans mes États ! »

Comme cette conversation allait finir, Arété commanda à ses femmes de dresser un lit à Ulysse sous le portique, de le garnir de belles étoffes de pourpre, d'étendre sur ces étoffes de beaux tapis, et de mettre par-dessus des couvertures très-fines. Ces femmes traversent aussitôt les appartements, tenant dans leurs mains des flambeaux allumés. Quand elles eurent préparé le lit, elles revinrent avertir Ulysse que tout était prêt. Aussitôt il prend congé du roi

et de la reine, et il est conduit par ces femmes dans le superbe portique qui lui était destiné. Alcinoüs alla aussi se coucher dans l'appartement le plus reculé de son palais, et la reine se coucha dans un autre lit, auprès de celui du roi.

LIVRE VIII

ARGUMENT. — Alcinoüs assemble le conseil des Phéaciens sur le port près des vaisseaux, pour délibérer sur la demande de l'étranger qui est arrivé chez lui. On équipe un vaisseau pour son départ, et les principaux des Phéaciens sont invités à un festin dans le palais; ils jouent ensuite au palet avec Ulysse, et on fait venir le chantre Démodocus, qui chante les amours de Mars et de Vénus, et ensuite l'histoire du cheval de bois qui fut introduit dans la ville de Troie. A ce récit, Ulysse fond en larmes; Alcinoüs, qui s'en aperçoit, lui demande le sujet de ses larmes et le prie de lui dire qui il est, et d'où il est.

L'Aurore avait à peine annoncé le jour, que le roi Alcinoüs se leva. Ulysse ne fut pas moins diligent. Le roi le mena au lieu où il avait convoqué l'assemblée pour le conseil, et c'était sur le port, devant les vaisseaux.

A mesure que les Phéaciens arrivaient, ils se plaçaient sur des pierres polies. La déesse Minerve, qui voulait assurer un heureux retour à Ulysse, ayant pris la figure d'un héraut d'Alcinoüs, était allée par toute la ville avant le jour, et avait exhorté en ces termes tous les principaux des Phéaciens qu'elle avait rencontrés : « Princes et chefs des peuples qui habitent cette île, rendez-vous promptement au conseil pour entendre les demandes d'un étranger qui, après avoir erré longtemps sur la vaste mer, est arrivé au palais d'Alcinoüs, et qu'on prendrait pour un des Immortels. »

Par ces paroles elle inspira de la curiosité à tous ces princes. On regardait avec admiration le prudent fils de Laërte. L'assemblée fut bientôt formée et tous les sièges remplis. Aussi la déesse Minerve lui avait inspiré une grâce toute divine; elle le faisait paraître plus grand et plus fort,

ain que, par cette taille avantageuse et par cet air de majesté, il attirât l'estime et l'affection des Phéaciens, et qu'il se tirât avec avantage de tous les combats que ces princes devaient proposer pour éprouver ses forces.

Lorsque tout le monde fut placé, Alcinoüs prit la parole et dit : « Princes et chefs des Phéaciens, écoutez ce que j'ai à vous proposer. Je ne connais point cet étranger qui, après avoir perdu sa route sur la mer, est arrivé dans mon palais. Je ne sais d'où il vient, si c'est des contrées du couchant ou des climats de l'aurore : mais il nous prie de lui fournir promptement les moyens de retourner dans sa patrie. Ne nous démentons point en cette occasion. Jamais étranger, qui est abordé dans notre île, n'a demandé inutilement les secours dont il a eu besoin. Ordonnons donc sans différer qu'on mette en mer un vaisseau tout neuf, le meilleur qui soit dans nos ports, et choisissons cinquante-deux rameurs des plus habiles ; qu'ils préparent les rames, et, quand tout sera prêt, qu'ils viennent manger chez moi, pour se disposer à partir ; on leur fournira tout ce qui est nécessaire. Et pour vous, princes, rendez-vous tous dans mon palais ; vous m'aidez à faire les honneurs à mon hôte. Qu'aucun ne manque de s'y trouver, et qu'on fasse venir le chantre Démodocus, à qui un dieu a donné l'art de chanter, et qui par ses chants divins charme tous ceux qui l'entendent. »

En finissant ces mots, il se lève et marche le premier. Les princes le suivent, et un héraut va avertir le chantre Démodocus. On choisit cinquante-deux rameurs, qui se rendent aussitôt sur le rivage, mettent en mer le meilleur vaisseau, dressent le mât, attachent les voiles et placent les avirons. Quand le vaisseau fut prêt à partir, ils se rendirent tous au palais d'Alcinoüs. Les portiques, les cours, les salles furent bientôt remplis. Le roi leur fit donner douze moutons, huit cochons engraisés et deux bœufs. Ils les dépouillèrent et les préparèrent, et se mirent à table.

Le héraut amène cependant le chantre divin, que les

Muses avaient comblé de leurs faveurs; mais à ces faveurs elles avaient mêlé beaucoup d'amertume, car elles l'avaient privé de la vue en lui donnant l'art de chanter. Le héraut Pontonoüs le place au milieu des conviés sur un siège tout parsemé de clous d'argent, qu'il appuie contre une colonne, à laquelle il pend sa lyre, en l'avertissant de l'endroit où il l'a mise, afin qu'il la puisse prendre quand il en aura besoin. Il met devant lui une petite table sur laquelle on sert des viandes, une coupe et du vin. On fait bonne chère, et le repas étant fini, la Muse inspire à Démodocus de chanter les aventures des héros. Il commença par un chant fort connu, et dont la réputation avait volé jusqu'aux cieux : il contenait la célèbre dispute qu'Ulysse et Achille avaient eue devant les remparts de Troie, au milieu du festin d'un sacrifice, et dans laquelle ils en étaient venus aux grosses paroles, ce qui avait fait un très-grand plaisir à Agamemnon; car ce prince voyait avec une extrême joie les premiers des Grecs disputer ensemble, parce que c'était là l'accomplissement d'un oracle qu'il avait reçu autrefois à Pytho, où il était allé consulter Apollon, lorsqu'un long enchaînement de malheurs commençait déjà à menacer les Troyens et les Grecs par les décrets de Jupiter. Ce chant était si admirable et si divin qu'il charma tout le monde. Ulysse, qui fondait en larmes, eut toujours la tête couverte de son manteau pour cacher son visage; car il avait quelque sorte de honte que les Phéaciens le vissent pleurer. Toutes les fois que Démodocus cessait de chanter, Ulysse essuyait ses larmes et rabaisait son manteau, et prenant une coupe il faisait des libations aux dieux. Mais dès que les princes le pressaient de reprendre sa lyre et qu'il recommençait à chanter, Ulysse recommençait aussi à répandre des larmes et à les cacher. Aucun des princes qui étaient à table ne s'en aperçut : Alcinoüs seul, qui était assis près de lui, vit ses pleurs et entendit ses profonds soupirs. Aussitôt, élevant la voix, il dit : « Princes et chefs des Phéaciens, je crois que le repas est fini, et que nous

avons assez entendu la lyre, qui est pourtant le plus doux accompagnement des festins : sortons donc de table et allons nous exercer à toutes sortes de combats, afin que, quand cet étranger sera de retour dans sa patrie, il puisse dire à ses amis combien nous sommes au-dessus de tous les autres hommes aux combats du ceste et de la lutte, à courir et à sauter. »

Il se lève en même temps ; les princes le suivent, et le héraut ayant pendu à la colonne la lyre, il prend Démocodocus par la main, le conduit hors de la salle du festin, et le mène par le même chemin que tenaient tous les autres pour aller voir et admirer les combats.

Quand ils arrivèrent au lieu de l'assemblée, ils y trouvèrent une foule innombrable de peuple qui s'y était déjà rendu. Plusieurs jeunes gens des mieux faits et des plus dispos se présentèrent pour combattre : Acronée, Ocyale, Elatrée, Nautès, Prumnès, Anchiale, fils du charpentier Polynée, Eretmès, Pontès, Prorès, Thoon, Anabésinée, Amphiale, semblable à l'homicide Mars, et Naubolidès, qui par sa grande taille et par sa bonne mine était au-dessus de tous les Phéaciens après le prince Laodamas. Trois fils d'Alcinoüs se présentèrent aussi, Laodamas, Alius et le divin Clytonée. Voilà tous ceux qui se levèrent pour le combat de la course. On leur marqua donc la carrière. Ils partent tous en même temps et excitent des tourbillons de poussière, qui les dérobent aux yeux des spectateurs. Mais Clytonée surpassa tous ses concurrents, et les laissa tous aussi loin derrière lui que de fortes mules, traçant des sillons dans un champ, laissent derrière elles des bœufs pesants et tardifs.

Après la course ils s'attachèrent au pénible combat de la lutte, et Euryale fut vainqueur. Amphiale fit admirer à ses rivaux mêmes sa légèreté à sauter. Elatrée remporta le prix du disque, et le brave Laodamas, fils d'Alcinoüs, fut victorieux au combat du ceste.

Cette jeunesse s'étant assez divertie à tous ces combats.

le prince Laodamas prit la parole, et dit : « Mes amis, demandons à cet étranger s'il n'a point appris à s'exercer à quelque combat, car il est très-bien fait et d'une taille très-propre à fournir à toutes sortes d'exercices. Quelles jambes ! quelles épaules ! quels bras ! Il est même encore jeune. Mais peut-être est-il affaibli par les grandes fatigues qu'il a souffertes ; car je ne crois pas qu'il y ait rien de plus terrible que la mer et de plus propre à épuiser et anéantir l'homme le plus robuste. »

« Vous avez raison, Laodamas, répond Euryale, et vous nous remontez fort bien notre devoir. Allez donc, provoquez vous-même votre hôte. »

A ces mots, le brave fils d'Alcinoüs, s'avancant au milieu de l'assemblée, dit à Ulysse : « Généreux étranger, venez faire preuve de votre force et de votre adresse ; car il y a de l'apparence que vous avez appris tous les exercices, et que vous êtes très-adroit à toutes sortes de combats, et il n'y a point de plus grande gloire pour un homme, que de paraître avec éclat aux combats de la course et de la lutte. Venez donc, entrez en lice avec nous, et bannissez de votre esprit tous ces noirs chagrins qui vous dévorent. Votre départ ne sera pas longtemps différé ; le vaisseau qui doit vous porter n'attend qu'un vent favorable, et vos rameurs sont tout prêts. »

Alors Ulysse, prenant la parole, répond : « Laodamas, pourquoi me provoquez-vous en me piquant et en aiguillonnant mon courage ? Mes chagrins me tiennent plus au cœur que les combats. Jusqu'ici j'ai essuyé des peines extrêmes et soutenu des travaux infinis ; présentement je ne parais dans cette assemblée que pour obtenir du roi et de tout le peuple les moyens de m'en retourner au plus tôt dans ma patrie. »

Le fougueux Euryale, ne gardant plus de mesures, s'emporta jusqu'aux invectives, et dit : « Étranger, je ne vous ai jamais pris pour un homme qui ait été dressé à tous les combats qu'on voit établis parmi les peuples les plus

célèbres : vous ressemblez bien mieux à quelque patron de navire, qui passe sa vie à courir les mers pour trafiquer ou pour piller, ou même à quelque écrivain de vaisseau qui tient registre des provisions et des prises ; vous n'avez nullement l'air d'un guerrier. »

Ulysse, le regardant avec des yeux pleins de colère, lui dit : « Jeune homme, vous ne parlez pas bien, et vous avez tout l'air d'un écervelé. Certainement les dieux ne donnent pas à tous les hommes toutes leurs faveurs ensemble, et le même homme n'a pas toujours en partage la bonne mine, le bon esprit et l'art de bien parler. L'un est mal fait et de mauvaise mine ; mais la divinité répare ce défaut, en lui donnant l'éloquence, comme une couronne qui le fait regarder avec admiration. Il parle avec retenue, il ne hasarde rien qui l'expose au repentir, et toutes ses paroles sont pleines de douceur et de modestie ; il est l'oracle des assemblées, et quand il marche dans la ville, on le regarde comme un dieu. Un autre a une figure si agréable, qu'on le prendrait pour un des Immortels ; mais les grâces n'accompagnent pas tous ses discours. Il ne faut que vous voir : vous êtes parfaitement bien fait : à peine les dieux même pourraient-ils ajouter à cette bonne mine ; mais vous manquez de sens. Vos paroles étourdies ont excité ma colère. Je ne suis pas si novice dans les combats que vous pensez. Pendant que j'ai été dans la fleur de la jeunesse, et que mes forces ont été entières, j'ai toujours paru parmi les premiers. Présentement, je suis accablé de malheurs et de misères. Car j'ai passé par de grandes épreuves et souffert bien des maux et bien des peines dans les diverses guerres où je me suis trouvé, et dans mes voyages sur mer. Cependant, quelque affaibli que je sois par tant de travaux et de fatigues, je ne laisserai pas d'entrer dans les combats que vous me proposez. Vos paroles m'ont piqué jusqu'au vif, et ont réveillé mon courage. »

Il dit, et s'avancant brusquement sans quitter son man-

teau, il prend un disque plus grand, plus épais et beaucoup plus pesant que celui dont les Phéaciens se servaient ; et après lui avoir fait faire deux ou trois tours avec le bras, il le pousse avec tant de force, que la pierre fendait rapidement les airs rend un sifflement horrible. Les Phéaciens, ces excellents hommes de mer, ces grands rameurs, étonnés et effrayés de cette rapidité, se baissent jusqu'à terre. Le disque, poussé par un bras si robuste, passe de beaucoup les marques de ses rivaux. Minerve, sous la figure d'un homme, met la marque du disque d'Ulysse, et lui adressant la parole, elle lui dit : « Étranger, un aveugle même distinguerait à tâtons votre marque de celle de tous les autres ; car elle n'est point mêlée ni confondue avec les leurs, mais elle est bien au delà. Ayez bonne espérance du succès de ce combat ; aucun des Phéaciens n'ira jusques-là, bien loin de vous surpasser. »

La déesse parla ainsi. Ulysse sentit une joie secrète de voir dans l'assemblée un homme qui le favorisait. Et encouragé par ce discours, il dit avec plus de hardiesse : « Jeunes gens, atteignez ce but, si vous pouvez ; tout à l'heure je vais pousser un autre disque beaucoup plus loin que le premier. Et pour ce qui est des autres combats, que celui qui se sentira assez de courage vienne s'éprouver contre moi, puisque vous m'avez offensé. Au ceste, à la lutte, à la course, je ne cède à aucun des Phéaciens, qu'au seul Laodamas, car il m'a reçu dans son palais. Qui est-ce qui voudrait combattre contre un prince dont il aurait reçu des faveurs si grandes ? Il n'y a qu'un homme de néant et un insensé qui puisse défier au combat son hôte dans un pays étranger ; ce serait connaître bien mal ses intérêts. Mais, de tous les Phéaciens, je n'en refuse ni n'en méprise aucun. Me voilà prêt à entrer en lice contre tous ceux qui se présenteront. Je puis dire que je ne suis pas tout à fait maladroit à toutes sortes de combats. Je sais assez bien manier l'arc, et je me vante de frapper, au milieu d'un nombre d'ennemis, celui que je

choisirai, quoique tous ses compagnons qui l'environnent aient l'arc tendu et prêt à tirer sur moi. Philoctète était le seul qui me surpassait quand nous nous exercions sous les remparts de Troie. Mais de tous les autres hommes, qui sont aujourd'hui sur la terre, et qui se nourrissent des dons de Cérès, il n'y en a point sur lesquels je ne remporte le prix. Car je ne voudrais pas m'égalier aux héros qui ont été avant nous, à Hercule et à Eurytus d'OEchalie, qui, pour l'adresse à tirer de l'arc, osaient entrer en lice même contre les dieux. Voilà pourquoi le grand Eurytus ne parvint pas à une grande vieillesse : il mourut jeune ; car Apollon, irrité de ce qu'il avait eu l'audace de le défier, lui ôta la vie. Je lance la pique, comme un autre lance le javelot. Il n'y a que la course, où je craindrais que quelqu'un des Phéaciens ne me vainquît. Car je suis bien affaibli par toutes les fatigues et par la faim même, que j'ai souffertes sur la mer, mon vaisseau ayant été brisé après une furieuse tempête, et les vivres m'ayant manqué, ce qui m'a causé une faiblesse dont je ne suis pas encore revenu. »

Après qu'il eut cessé de parler, un profond silence régna parmi ces princes. Alcinoüs seul, prenant la parole, lui répondit : « Étranger, tout ce que vous venez de dire nous est très-agréable, et nous voyons avec plaisir que vous voulez bien faire preuve de votre force et de votre adresse, piqué des reproches qu'Euryale a osé vous faire au milieu de nous. Il est certain qu'il n'y a point d'homme, pour peu qu'il ait de prudence et de sens, qui ne rende justice à votre mérite. Mais écoutez-moi, je vous prie, afin que quand vous serez de retour chez vous, et que vous serez à table avec votre femme et vos enfants, vous puissiez raconter aux héros qui vous feront la cour l'heureuse vie que nous menons, et les exercices dont Jupiter veut bien que nous l'entremélions sans discontinuation depuis nos premiers pères. Nous ne sommes bons aux combats ni du ceste ni de la lutte : notre fort est la course et l'art de conduire des vaisseaux ; nos divertissements de tous les

jours, ce sont les festins , la musique et la danse ; nous aimons la magnificence en habits, les bains chauds et la galanterie. Allons donc, que nos plus excellents danseurs viennent tout présentement faire voir leur adresse, afin que cet illustre étranger puisse dire à ses amis combien les Phéaciens sont au-dessus des autres hommes à la course, à la danse et dans la musique, aussi bien que dans l'art de conduire des vaisseaux. Que quelqu'un aille promptement prendre la lyre qui est dans mon palais, et qu'il l'apporte à Démodocus. »

Ainsi parla le divin Alcinoüs, et un héraut partit pour aller chercher la lyre dans le palais ; et neuf juges, choisis par le peuple, pour régler et préparer tout ce qui était nécessaire pour les jeux, se lèvent en même temps. Ils aplanissent d'abord le lieu où l'on devait danser, et marquent un assez grand espace libre.

Cependant le héraut apporte la lyre à Démodocus, qui s'avance au milieu, et les jeunes gens qui devaient danser se rangent autour de lui et commencent leur danse avec une légèreté merveilleuse. Ulysse regardait attentivement les vifs et brillants mouvements de leurs pieds et la justesse de leurs cadences, et ne pouvait se lasser de les admirer. Le chantre chantait sur sa lyre les amours de Mars et de Vénus ; comment ce dieu avait eu pour la première fois les faveurs de cette déesse dans l'appartement même de Vulcain, et comment il l'avait comblée de présents pour souiller la couche de son mari. Le Soleil, qui les vit, en alla d'abord avertir ce dieu qui, apprenant cette fâcheuse nouvelle, entre d'abord dans sa forge, l'esprit plein de grands desseins de vengeance. Il met son énorme enclume sur son pied, et commence à forger des liens indissolubles pour arrêter les coupables. Quand il eut trouvé ces liens en état de servir son ressentiment, il alla dans la chambre où était son lit, que l'on avait déshonoré. Il étendit ces liens en bas tout autour ; et en haut, il en couvrit le ciel du lit. C'étaient comme des toiles d'a-

raignée, mais d'une si grande finesse, qu'ils ne pouvaient être aperçus d'aucun homme, non pas même d'un dieu, tant ils étaient imperceptibles.

Quand ce piège secret fut bien dressé, il fit semblant de partir pour Lemnos, qu'il aime plus que toutes les autres terres qui lui sont consacrées. Son départ n'échappa pas à la vigilance du dieu Mars. Il ne le vit pas plutôt parti, qu'il se rendit chez ce dieu, dans l'impatience de revoir sa belle Cythérée. Elle ne venait que d'arriver du palais de Jupiter son père, et elle s'était assise toute brillante de beauté. Le dieu de la guerre entre dans sa chambre, lui prend la main, et lui parle en ces termes : « Déesse chérie, profitons d'un temps si favorable ; Vulcain n'est point ici, il vient de partir pour Lemnos, et il est allé voir ses Sintiens au langage barbare. »

Il dit, et Vénus se laissa persuader. Ils ne furent pas plutôt couchés, que les liens de l'industriel Vulcain se répandirent sur eux et les enveloppèrent de manière qu'ils ne pouvaient ni se dégager ni se remuer. Alors ils connurent qu'il ne leur était pas possible d'éviter d'être surpris. Vulcain, de retour de ce voyage qu'il n'avait pas achevé, entre dans ce moment ; car le Soleil, qui était en sentinelle pour lui, l'avertit du succès de ses pièges. Il s'avance sur le seuil de la porte ; à cette vue, il est saisi de fureur, et se met à crier avec tant de force, qu'il est entendu de tous les dieux de l'Olympe. « Jupiter, s'écria-t-il, et vous, dieux immortels, accourez tous pour voir des choses ridicules et intolérables à la fois. La fille de Jupiter, Vénus, me méprise parce que je suis boiteux, et elle est amoureuse de Mars, de ce dieu pernicieux, parce qu'il est beau et bien fait, et que je suis infirme. Mais est-ce moi qui suis cause de mon malheur ; ne sont-ce pas ceux qui m'ont donné la naissance ? Et pourquoi me la donnaient-ils ? Venez, venez voir comme ils dorment tranquillement dans ma couche, enivrés d'amour ! Quel spectacle pour un mari ! Mais quelque amoureux qu'ils puis-

sent être, je suis sûr que bientôt ils voudraient bien n'être pas si unis ; car ces liens, que j'ai imaginés, vont les retenir jusqu'à ce que le père de cette débauchée m'ait rendu la dot et tous les présents que je lui ai faits pour elle. Sa fille est assurément fort belle, mais ses mœurs déshonorent sa beauté. »

A ces cris, tous les dieux se rendent dans son appartement. Neptune, qui ébranle la terre, Mercure, si utile aux hommes, et Apollon, dont les traits sont inévitables, s'y rendirent comme les autres. Les déesses par pudeur demeurèrent dans leurs palais. Les dieux étant arrivés, s'arrêtèrent sur le seuil de la porte, et se mirent à rire de tout leur cœur en voyant l'artifice de Vulcain. Et l'on entendait qu'ils se disaient les uns aux autres : « Les mauvaises actions ne prospèrent pas ; le pesant a surpris le léger. Car nous voyons que Vulcain, qui marche pesamment et lentement, parce qu'il est boiteux, a attrapé Mars, qui est le plus léger et le plus vite de tous les Immortels. L'art a suppléé à la nature. Mars ne peut s'empêcher de payer la rançon que doivent les adultères pris sur le fait. »

Voilà ce qu'ils se disaient les uns aux autres. Mais Apollon, adressant la parole à Mercure, lui dit : « Fils de Jupiter, Mercure, qui portez les ordres des dieux et qui faites de si utiles présents aux hommes, ne voudriez-vous pas bien tenir la place de Mars et être surpris dans ces pièges avec la belle Vénus ? »

Le messager des Immortels lui répondit : « Apollon, je m'estimerais très-heureux d'avoir une pareille aventure, ces liens dussent-ils encore être plus forts, et dussiez-vous tous, tant que vous êtes de dieux et de déesses dans l'Olympe, être spectateurs de ma captivité ; les faveurs de la belle Vénus me consoleraient de toutes vos railleries. »

Il dit, et le ris des Immortels recommença. Neptune fut le seul qui ne rit point ; mais prenant son sérieux, il pria instamment Vulcain de délier Mars. « Déliez ce dieu, lui disait-il, je vous prie, et je vous réponds, devant tous les

dieux qui m'entendent, qu'il vous payera tout ce qui sera jugé juste et raisonnable. »

Vulcain lui répond : « Neptune, n'exigez point cela de moi ; c'est une méchante affaire que de se rendre caution pour les méchants. D'ailleurs comment pourrais-je vous retenir dans mes liens au milieu de tous les dieux, si Mars en liberté emportait ma dette ? »

« N'ayez point cette crainte, repartit Neptune ; si Mars délivré de ses liens s'enfuit sans vous satisfaire, je vous assure que je vous satisferai. »

« Cela étant, reprit Vulcain, je ne puis ni ne dois rien refuser à vos prières. »

En même temps il délie ces merveilleux liens. Les captifs ne se sentent pas plutôt libres, qu'ils se lèvent et s'envolent : Mars prend le chemin de Thrace ; et la riante Vénus celui de Cypre : elle se rend à Paphos, où elle a un temple et un autel où les parfums exhalent continuellement une fumée odoriférante. Dès qu'elle y est arrivée, les Grâces la baignent, la parfument d'une essence immortelle, qui est réservée pour les dieux, et l'habillent d'une robe charmante qu'on ne peut voir sans admiration.

Voilà ce que chantait Démodocus. Ulysse l'entendait avec un merveilleux plaisir, et tous les Phéaciens étaient charmés.

Alcinoüs appelle ensuite ses deux fils, Halius et Laodamas, et voyant que personne ne voulait leur disputer le prix de la danse, il leur ordonne de danser seuls. Ces deux princes, pour montrer leur adresse, prennent un ballon rouge que le savant Polybe leur avait fait. L'un d'eux, se pliant et se renversant en arrière, le pousse jusqu'aux nues ; et l'autre, s'élançant en l'air avec une admirable agilité, le reçoit et le repousse avant qu'il tombe à leurs pieds. Après qu'il se furent assez exercés à le pousser et le repousser plusieurs fois, ils finirent cette danse haute et en commencèrent une basse. Ils firent

plusieurs tours et retours avec une justesse merveilleuse. Tous les autres jeunes gens, qui étaient debout tout autour, battaient des mains, et tout retentissait du bruit des acclamations et des louanges.

Alors Ulysse dit à Alcinoüs : « Grand prince, qui par votre bonne mine effacez tout ce que je vois ici, vous m'aviez bien promis que vous me feriez voir les plus habiles danseurs qui soient sur la terre. Vous m'avez tenu parole, et je ne puis vous exprimer toute mon admiration. »

Ce discours fut très-agréable à Alcinoüs qui, prenant aussitôt la parole, dit : « Princes et chefs des Phéaciens, écoutez-moi. Cet étranger me paraît homme sage et d'une rare prudence ; faisons-lui, selon la coutume, un présent, mais un présent qui soit proportionné à son mérite. Vous êtes douze princes qui gouvernez ici, et moi je suis le treizième : apportons ici chacun un manteau, une tunique, et un talent d'or, afin que cet étranger les recevant de notre main se mette à table ce soir avec plus de joie. J'ordonne aussi qu'Euryale l'apaise par ses soumissions et par ses présents, parce qu'il ne lui a pas parlé avec le respect qu'il lui devait, et qu'il l'a offensé contre toute sorte de justice. »

Il dit. Tous les princes approuvèrent son discours, et envoyèrent chacun leur héraut pour apporter les présents. En même temps Euryale dit à Alcinoüs : « Grand roi, je ferai à cet étranger la satisfaction que vous m'ordonnez, et je lui donnerai une belle épée toute d'airain, dont la poignée est d'argent et le fourreau du plus bel ivoire qu'on ait jamais travaillé : je suis sûr qu'il ne la trouvera pas indigne de lui. »

En finissant ces mots, il présente cette épée à Ulysse, et lui dit : « Généreux étranger, si je vous ai dit quelque parole trop dure, souffrez que les vents l'emportent ; et je prie les dieux qu'ils vous fassent la grâce de revoir votre femme et votre patrie, et qu'ils finissent les maux que

vous souffrez depuis longtemps, éloigné de vos amis et de votre famille. »

« Mon cher Euryale, repart Ulysse, puissiez-vous n'avoir jamais que des sujets de joie, et que les dieux vous comblent de prospérités et fassent que vous ne regrettiez jamais cette épée dont vous me faites présent, après m'avoir apaisé par vos paroles pleines de douceur et de politesse ! » En achevant ces mots, il met à son côté cette riche épée.

Comme le Soleil était près de se coucher, les magnifiques présents arrivent, et les hérauts les portent au palais d'Alcinoüs, où les fils du roi les prennent eux-mêmes des mains des hérauts, et les portent chez la reine leur mère. Le roi marchait à leur tête.

Dès qu'ils furent arrivés dans l'appartement de la reine, ils s'assirent, et Alcinoüs dit à Arété : « Ma femme, faites apporter ici le plus beau coffre que vous ayez, après y avoir mis un riche manteau et une belle tunique, et ordonnez à vos femmes d'aller tout à l'heure faire chauffer de l'eau ; notre hôte, après s'être baigné et après avoir vu ces présents bien rangés dans ce coffre, en soupera plus gaiement et goûtera mieux le plaisir de la musique. Je lui donnerai ma belle coupe d'or, afin que, quand il sera de retour chez lui, il s'en serve à faire des libations à Jupiter et aux autres dieux, en se souvenant toujours de moi. »

La reine en même temps donne ordre à ses femmes d'aller promptement faire chauffer un bain. Elles obéissent, et mettent sur le feu un grand vaisseau d'airain ; elles le remplissent d'eau et elles mettent dessous beaucoup de bois : dans un moment le vaisseau est environné de flammes et l'eau commence à frémir.

Cependant Arété, ayant fait tirer de son cabinet son plus beau coffre, le présente à Ulysse, et devant lui elle y met l'or, les manteaux et les tuniques dont les Phéaciens lui avaient fait présent, et elle y ajoute un beau

manteau et une tunique magnifique. Quand elle eut tout bien rangé, elle lui dit : « Étranger, voyez ce coffre, il ferme fort bien ; vous n'avez qu'à y faire votre nœud, de peur que dans votre voyage quelqu'un ne vous vole pendant que vous dormirez tranquillement dans votre vaisseau. »

Le divin Ulysse n'eut pas plutôt entendu la reine parler ainsi, qu'il jeta les yeux sur ces riches présents, les enferma et les scella du nœud merveilleux dont l'ingénieuse Circé lui avait donné le secret. Dans le moment la maîtresse de l'office le presse de s'aller mettre au bain. Ils vont dans la chambre des bains. Ulysse est ravi de voir des bains chauds ; car, depuis qu'il avait quitté le palais de la belle Calypso, il n'avait pas eu la commodité d'en user. Mais alors il avait tout à souhait comme un dieu.

Quand il fut baigné et parfumé, et que les femmes lui eurent mis des habits magnifiques, il sortit de la chambre des bains et se rendit à la salle du festin.

Nausicaa, parée de sa beauté, présent des dieux, se tenait à l'entrée de la salle. Dès qu'elle vit Ulysse, elle fut frappée d'admiration ; et lui adressant la parole, elle lui dit : « Étranger, je vous souhaite toute sorte de bonheur ; mais quand vous serez de retour dans votre patrie, ne m'oubliez pas ; souvenez-vous que c'est à moi que vous avez l'obligation de la vie. »

Le sage Ulysse lui répond : « Nausicaa, fille du magnanime Alcinoüs, que le mari de la vénérable Junon, le grand Jupiter, me conduise seulement dans ma patrie et me fasse la grâce de voir le jour du retour ; je vous promets que tous les jours je vous adresserai mes vœux comme à une déesse, car je ne tiens la vie que de vous. »

Après avoir parlé de la sorte, il s'assied près du roi. Cependant on fait les portions pour le festin, et on mêle le vin dans les urnes. Un héraut s'avance, conduisant par la main le divin chantre Démodocus ; il le place au milieu de la table et l'appuie contre une colonne. Alors Ulysse

s'adressant au héraut, et lui mettant entre les mains la meilleure et la plus grasse partie du dos d'un porc aux dents blanches, qu'on lui avait servi, il lui dit : « Héraut, prenez cette partie de la portion dont on m'a honoré et donnez-la de ma part à Démodocus, l'assurant que, quelque affligé que je sois, je l'admire et je l'honore parfaitement ; les chantres comme lui doivent être honorés et respectés de tous les hommes, parce que c'est la Muse elle-même qui leur a appris leurs chants, et qu'elle les aime et les favorise. »

Il dit, et le héraut présente de sa part cette portion au héros Démodocus, qui la reçoit avec joie. On mange, on fait grande chère ; et quand l'abondance eut chassé la faim, Ulysse, prenant la parole, dit à Démodocus : « Divin chantre, je vous loue plus que tous les autres mortels ; car ce sont les Muses, filles du grand Jupiter, qui vous ont enseigné, ou plutôt c'est Apollon lui-même ; vous chantez, avec une suite qui marque une connaissance profonde, les malheurs des Grecs, tout ce qu'ils ont fait et souffert, et tous les travaux qu'ils ont essuyés, comme si vous aviez été présent ou que vous l'eussiez appris d'eux-mêmes. Mais continuez, je vous prie, et chantez-nous le stratagème du cheval de bois qu'Épée construisit par le secours de Minerve, et qu'Ulysse fit entrer dans la citadelle, après l'avoir rempli de guerriers qui saccagèrent Troie. Si vous me chantez bien en détail toute cette aventure, je rendrai témoignage à tous les hommes que c'est Apollon lui-même qui vous a dicté ce chant divin. »

Il dit, et le chantre rempli de l'esprit du dieu se mit à chanter, commençant au moment que les Grecs, faisant semblant de se retirer, montèrent sur leurs vaisseaux, après avoir mis le feu à leurs tentes. Ulysse et tous les guerriers d'élite, enfermés dans ce cheval, étaient au milieu de la place ; car les Troyens eux-mêmes l'avaient trainé jusque dans la citadelle. Ce cheval était là au milieu, et les Troyens rassemblés tout autour discouraient

et proposaient plusieurs choses sans pouvoir s'accorder. Il y avait trois avis principaux : les uns voulaient que l'on mit en pièces cette énorme machine ; les autres conseillaient qu'on la traînât au haut de la citadelle et qu'on la précipitât des murailles ; et le troisième parti était de ceux qui soutenaient qu'elle devait être inviolable, et qu'il fallait la laisser comme une offrande agréable aux dieux et capable de les apaiser. Et ce dernier avis l'emporta ; car c'était l'ordre des destinées que Troie périt, puisqu'elle avait reçu dans ses murs cette grande machine, grosse de tant de braves capitaines qui portaient aux Troyens la ruine et la mort. Il chanta ensuite comment les Grecs, sortis du ventre du cheval, comme d'une vaste caverne, saccagèrent la ville ; il représenta ces braves chefs répandus dans tous les quartiers, et portant partout le fer et la flamme. Il raconta comment Ulysse, accompagné de Ménélas et semblable au dieu Mars, alla dans le palais de Déiphobus, et soutint là un grand combat qui fut longtemps douteux, et dont la victoire leur demeura enfin par le secours de Minerve.

Voilà ce que chanta ce chantre divin. Ulysse fondait en larmes, son visage en était couvert. Il pleurait aussi amèrement qu'une femme qui, voyant son époux tomber en combattant devant les murailles de sa ville pour la défense de sa patrie et de ses enfants, sort éperdue et se jette sur ce cher mari palpitant encore, remplit l'air de ses gémissements et le tient embrassé, pendant que ces barbares ennemis, survenant par derrière, lui frappent avec leurs piques le dos et les épaules, et l'emmènent pour subir une dure servitude et des maux infinis. Elle gémit, elle crie, elle pleure, pénétrée de la plus vive douleur. Ainsi pleurait Ulysse. Ses larmes ne furent aperçues que du seul Alcinoüs qui était assis près de lui, et qui entendit ses sanglots. Touché de sa douleur, il dit aux Phéaciens : « Princes et chefs de mon peuple, écoutez ce que j'ai à vous dire. Que Démodocus cesse de chanter et

de jouer de la lyre ; car ce qu'il chante ne plaît pas également à tous ceux qui l'entendent. Depuis que nous sommes à table et qu'il a commencé à chanter, cet étranger n'a cessé de pleurer et de gémir, et une noire tristesse s'est emparée de son esprit. Que Démodocus cesse donc, afin que notre hôte ne soit pas le seul affligé, et qu'il ait autant de plaisir que nous ; c'est ce que demande l'hospitalité et l'honnêteté même. Cette fête n'est que pour lui seul ; c'est pour lui que nous préparons un vaisseau, c'est à lui que nous avons fait des si bon cœur tous ces présents. Un suppliant et un hôte doit être regardé comme un frère par tout homme qui a tant soit peu de sens. Mais aussi, mon hôte, ne nous cachez point par une finesse intéressée ce que je vais vous demander ; vous nous devez les mêmes égards. Apprenez-nous quel est le nom que votre père et votre mère vous ont donné, et sous lequel vous êtes connu de vos voisins ; car tout homme en ce monde, bon ou méchant, a nécessairement un nom qu'on lui donne dès qu'il vient de naître. Dites-nous donc quel est le vôtre, quelle est votre patrie et quelle est la ville que vous habitez, afin que nos vaisseaux, qui sont doués d'intelligence, puissent vous ramener. Car il faut que vous sachiez que les vaisseaux des Phéaciens n'ont ni gouvernail ni pilote, comme les vaisseaux des autres nations ; mais ils ont de la connaissance comme les hommes, et ils savent d'eux-mêmes les chemins de toutes les villes et de tous les pays. Ils font très-promptement les plus grands trajets, toujours enveloppés d'un nuage obscur qui les empêche d'être découverts, et jamais ils n'ont à craindre ni de périr par un naufrage, ni d'être endommagés par les flots, par les vents ou par les écueils. Je me souviens seulement d'avoir ouï autrefois Nausithoüs, mon père, qui nous disait que le dieu Neptune était irrité contre nous, de ce que nous nous chargions de reconduire tous les hommes sans distinction, et que par là nous les faisons jouir du privilège, que nous avons seuls, de courir les mers sans au-

cun péril; et qu'il nous menaçait qu'un jour un denos vaisseaux, revenant de conduire un étranger chez lui, serait puni de ce bienfait, qu'il périrait au milieu de la mer, et qu'une grande montagne tomberait sur la ville des Phéaciens et la couvrirait tout entière. Voilà ce que ce sage vieillard nous contait sur la foi de quelque ancien oracle. Et ce dieu peut accomplir ces menaces ou les rendre vaines comme il le jugera à propos. Mais contez-moi, je vous prie, sans déguisement, comment vous avez perdu votre route; sur quelles terres vous avez été jeté; quelles villes, quels hommes vous avez vus; quels sont les peuples que vous avez trouvés cruels, sauvages et sans aucun sentiment de justice, et quels sont ceux qui vous ont paru humains, hospitaliers et touchés de la crainte des dieux! Dites-nous aussi pourquoi vous vous affligez en vous-même, et pourquoi vous pleurez en entendant chanter les malheurs des Grecs et ceux d'Ilion. Ces malheurs viennent de la main des dieux, qui ont ordonné la mort de tant de milliers d'hommes, afin que la poésie en tire des chants utiles à ceux qui viendront après eux. Avez-vous perdu devant les murs de cette place un beau-père, un gendre, ou quelqu'autre parent encore plus proche, ou quelque bon ami et compagnon d'armes sage et prudent? Car un ami qui a ces bonnes qualités n'est ni moins aimable, ni moins estimable qu'un frère. »

LIVRE IX

ARGUMENT. — Ulysse, obligé de se déclarer, raconte aux Phéaciens toutes ses aventures, ses combats contre les Ciconiens, son arrivée chez les Lotophages et de là chez le cyclope Polyphème. Il leur raconte aussi comment ce cyclope dévora six de ses compagnons, la vengeance qu'il en tira, et la ruse dont il se servit pour sortir de la caverne où il était enfermé.

Le prudent Ulysse, ne pouvant résister aux prières d'Alcinoüs, lui répond : « Grand roi, qui effacez tous les

autres princes, c'est assurément une belle chose que d'entendre un chantre comme celui que nous avons entendu, dont les chants égalent par leur beauté les chants des dieux mêmes. Et je suis persuadé que la fin la plus agréable que l'homme puisse se proposer, c'est de voir tout un peuple en joie, et dans toutes les maisons des festins où l'on entende de belle musique, les tables bien couvertes et les urnes bien pleines de bon vin, d'où un échanson en verse dans toutes les coupes pour en donner à tous les conviés. Voilà ce qui me paraît très-beau. Mais pourquoi m'ordonnez-vous de vous raconter tous mes malheurs, dont le récit ne peut que m'affliger encore davantage et troubler votre plaisir? Par où dois-je commencer ces tristes récits? par où dois-je les finir? Car je suis l'homme du monde que les dieux ont le plus éprouvé par toutes sortes de traverses. Il faut d'abord vous dire mon nom, afin que vous me connaissiez tous, et qu'après que je serai échappé de tous les malheurs qui me menacent encore, je sois lié avec vous par les liens de l'hospitalité, quoique j'habite une contrée fort éloignée. Je suis Ulysse, fils de Laërte, Ulysse si connu de tous les hommes par ses ruses et par ses stratagèmes de guerre, et dont la gloire vole jusqu'au ciel; je demeure dans l'île d'Ithaque, dont l'air est fort tempéré, et qui est célèbre par le mont Nérите, tout couvert de bois. Elle est environnée d'îles toutes habitées. Elle a près d'elle Dulichium, Samé et Zacynthe couverte de forêts; elle est la plus basse et la dernière dans la mer, du côté du soir: les autres sont du côté de l'aurore et du soleil. Le sol en est âpre, mais il porte une brave jeunesse; et pour moi, je ne vois rien qui soit plus agréable à l'homme que sa patrie. La déesse Calypso a voulu me retenir dans ses grottes profondes, et me prendre pour mari. La charmante Circé, qui a tant de merveilleux secrets, m'a fait les mêmes offres et n'a rien oublié pour me retenir dans son palais, mais inutilement. Jamais elles n'ont pu me persuader; car nous n'avons rien de plus

doux ni de plus cher que notre patrie et nos parents, et pour les revoir nous quittons volontiers le pays le plus abondant et les établissements les plus avantageux et les plus solides. Mais il faut commencer à vous dire tous les malheurs qu'il a plu à Jupiter de m'envoyer depuis mon départ de Troie.

« Je n'eus pas plutôt mis à la voile avec toute ma flotte, que je fus battu d'un vent orageux qui me poussa sur les côtes des Ciconiens, vis-à-vis de la ville d'Ismare. Là je fis une descente; je battis les Ciconiens; je saccageai leur ville et j'emmenai un grand butin. Nous partageâmes notre proie avec le plus d'égalité qu'il fut possible, et je pressais mes compagnons de se rembarquer sans perdre de temps; mais les insensés refusèrent de me croire, et s'amusèrent à faire bonne chère sur le rivage. Le vin ne fut pas épargné, ils égorgèrent quantité de moutons et de bœufs. Cependant les Ciconiens appelèrent à leur secours d'autres Ciconiens, leurs voisins, qui habitaient dans les terres, et qui étaient en plus grand nombre, plus aguerris qu'eux, et mieux dressés à bien combattre à pied et à cheval. Ils vinrent le lendemain à la pointe du jour avec des troupes aussi nombreuses que les feuilles et les fleurs du printemps. Alors la fortune commença à se déclarer contre nous par l'ordre de Jupiter et à nous livrer à tous les malheurs ensemble. Les Ciconiens nous attaquèrent devant nos vaisseaux à grands coups d'épées et de piques. Le combat fut long et opiniâtre. Tout le matin, pendant que la sacrée lumière du jour croissait, nous soutinmes heureusement leurs efforts, quoiqu'ils fussent très-supérieurs en nombre; mais quand le soleil commença à pencher vers son couchant, ils nous enfoncèrent et nous tuèrent beaucoup de monde. Je perdais six hommes par chacun de mes vaisseaux; le reste se sauva, et nous nous éloignâmes avec joie d'une plage qui nous avait été si funeste. Mais, quelque pressés que nous fussions, mes navires ne partirent point que nous n'eussions appelé trois

fois à haute voix les âmes de nos compagnons qui avaient été tués. Alors le souverain maître du tonnerre nous envoya un vent du nord très-violent avec une furieuse tempête ; la terre et la mer furent un moment couvertes d'épais nuages, et une nuit obscure tomba tout d'un coup des cieux. Mes vaisseaux étaient poussés par le travers sans tenir de route certaine ; leurs voiles furent bientôt en pièces par la violence du vent. Nous les baissâmes et les pliâmes pour éviter la mort qui nous menaçait, et à force de rames nous gagnâmes une rade où nous fûmes à couvert. Nous demeurâmes là deux jours et deux nuits accablés de travail et dévorés par le chagrin. Le troisième jour, dès que l'aurore eut paru, nous relevâmes nos mâts, et déployant nos voiles que nous avions racommodées, nous nous remîmes en mer. Nos pilotes, secondés par un vent favorable, nous menaient par le plus droit chemin, et je me flattais d'arriver heureusement dans ma patrie ; mais comme je doublais le cap de Malée, le violent Borée et les courants de cette mer me repoussèrent et m'éloignèrent de l'île de Cythère. De là je voguai neuf jours entiers, abandonné aux vents impétueux ; et le dixième jour j'abordai à la terre des Lotophages, qui se nourrissent du fruit d'une fleur. Nous descendîmes, nous fîmes de l'eau, et mes compagnons se mirent à préparer leur dîner. Après le repas, je choisis deux des plus hardis de la troupe, et je les envoyai avec un héraut reconnaître le pays et s'informer quels peuples l'habitaient. Ils marchent bien délibérés, et se mêlent parmi ces peuples qui ne leur firent aucun mauvais traitement ; ils leur donnèrent seulement à goûter de leur fruit de lotos. Tous ceux qui mangèrent de ce fruit ne voulaient ni s'en retourner, ni donner de leurs nouvelles ; ils n'avaient d'autre envie que de demeurer là avec ces peuples, et de vivre de lotos dans un entier oubli de leur patrie. Mais je les envoyai prendre, et, malgré leurs larmes, je les fis monter sur leurs vaisseaux ; je les attachai aux bancs, et je commandai à tous

mes autres compagnons de se rembarquer, de peur que quelqu'un d'entre eux venant à goûter de ce lotos n'oublîât son retour. Ils se rembarquent tous sans différer, et font écumer les flots sous l'effort de leurs rames. Nous nous éloignons de cette côte fort affligés, et nous sommes portés par les vents sur les terres des Cyclopes, gens superbes, qui ne reconnaissent point de lois, et qui, se confiant en la providence des dieux, ne plantent ni ne sèment, mais se nourrissent des fruits que la terre produit sans être cultivée. Le froment, l'orge et l'avoine croissent chez eux en grande abondance; les pluies de Jupiter grossissent ces fruits, qui mûrissent dans leur saison. Ils ne tiennent point d'assemblées pour délibérer sur les affaires publiques, et ne se gouvernent point par des lois générales qui règlent leurs mœurs et leur police; mais ils habitent le sommet des montagnes, et se tiennent dans des antres. Chacun gouverne sa famille et règne sur sa femme et sur ses enfants, et ils n'ont point de pouvoir les uns sur les autres.

« Vis-à-vis et à quelque distance du port de l'île que ces Cyclopes habitent, on trouve une petite île toute couverte de bois et pleine de chèvres sauvages, parce qu'elles n'y sont point épouvantées par les hommes, et que les chasseurs, qui se donnent tant de peine en courant dans les forêts et sur les cimes des montagnes, n'y vont point pour les poursuivre. Elle n'est fréquentée ni par des bergers qui gardent des troupeaux, ni par des laboureurs qui travaillent les terres; mais demeurant toujours inculte, elle n'a point d'habitants: voilà pourquoi elle est si pleine de chèvres sauvages. Et ce qui la rend inhabitée, c'est que les Cyclopes, ses voisins, n'ont point de vaisseaux, et que parmi eux il n'y a point de charpentiers qui puissent en bâtir pour aller commercer dans les autres villes, comme cela se pratique parmi les autres hommes, qui traversent les mers, et vont et viennent pour leurs affaires particulières. S'ils avaient eu des vaisseaux, ils n'auraient

pas manqué de se mettre en possession de cette île, qui n'est point mauvaise, et qui porterait toutes sortes de fruits ; car tous ses rivages sont bordés de prairies bien arrosées, toujours couvertes d'herbages tendres et hauts ; les vignes y seraient excellentes et le labourage aisé, et l'on y aurait toujours des moissons abondantes, car le sol en est riche. Elle a un port commode et sûr, où l'on n'a besoin d'arrêter les vaisseaux ni par des ancres ni par des cordages ; quand on y est entré, on peut attendre tranquillement que les pilotes et les vents appellent. A la tête du port est une belle source d'une eau excellente sous une grotte toute couverte d'aulnes. Nous abordâmes à cette île par une nuit fort obscure, un dieu sans doute nous conduisant, car nous ne l'avions pas aperçue ; ma flotte était enveloppée d'une profonde obscurité et la lune n'éclairait point, car les nuages la couvraient tout entière. Aucun de nous n'avait donc découvert l'île, et nous ne nous aperçûmes que les flots se brisaient contre les terres que quand nous fûmes entrés dans le port. Dès que nous y fûmes, nous pliâmes les voiles, nous descendîmes sur le rivage, et nous abandonnant au sommeil, nous attendîmes le jour. Le lendemain, l'aurore n'eut pas plutôt ramené la lumière que nous commençâmes à nous promener dans cette île, dont la beauté nous ravissait. Les nymphes, filles de Jupiter, firent lever devant nous des troupeaux de chèvres sauvages, afin que nous eussions de quoi nous nourrir. Aussitôt nous allons prendre dans nos vaisseaux des dards attachés à des courroies, et nous étant partagés en trois bandes, nous nous mettons à chasser. Les dieux nous eurent bientôt envoyé une chasse abondante. J'avais douze vaisseaux : il y eut pour chaque navire neuf chèvres, et mes compagnons en choisirent dix pour le mien. Nous passâmes tout le reste du jour à table jusqu'au coucher du soleil : nous avions de la viande en abondance, et le vin ne nous manquait point ; car, à la prise de la ville des Ciconiens, mes compagnons avaient eu soin de s'en four-

nir et d'en remplir de grandes urnes. Nous découvrions la terre des Cyclopes, qui n'était séparée de nous que par un petit trajet; nous voyions la fumée qui sortait de leurs cavernes, et nous entendions les cris de leurs troupeaux.

« Dès que le soleil se fut couché et que la nuit eut répandu ses ténèbres sur la terre, nous nous mîmes à dormir sur le rivage, et le lendemain à la pointe du jour j'assemblai mes compagnons, et je leur dis : « Mes amis, attendez-moi ici; avec un seul de mes vaisseaux je vais reconnaître moi-même quels hommes habitent cette terre que nous voyons près de nous, et m'éclaircir s'ils sont insolents, cruels et injustes, ou s'ils sont humains, hospitaliers et touchés de la crainte des dieux. » En achevant ces mots, je montai sur un de mes vaisseaux, et je commandai à un certain nombre de mes compagnons de me suivre et de délier les câbles; ils obéissent, et s'étant assis sur les bancs, ils firent force de rames. En abordant à cette île qui n'était pas éloignée, nous aperçûmes dans l'endroit le plus reculé près de la mer un antre fort exhaussé, tout couvert de lauriers, où des troupeaux de moutons et de chèvres faisaient entendre leurs cris. Tout autour était une basse cour spacieuse, bâtie de grosses pierres non taillées; elle était ombragée d'une futaie de grands pins et de hauts chênes. C'était là l'habitation d'un homme d'une taille prodigieuse, qui paissait seul ses troupeaux fort loin de tous les autres Cyclopes; car jamais il ne se mêlait avec eux, mais se tenant toujours à l'écart, il menait une vie brutale et sauvage. C'était un monstre étonnant : il ne ressemblait point à un homme, mais à une haute montagne dont le sommet s'élève au-dessus de toutes les montagnes voisines. J'ordonnai à mes compagnons de m'attendre et de bien garder mon vaisseau; et après en avoir choisi seulement douze des plus déterminés, je m'avantai, portant avec moi une outre d'excellent vin, que m'avait donné Maron, fils d'Evanthès et grand-prêtre d'Apollon, dieu protecteur d'Ismare. Il m'avait fait ce présent par recon-

naissance de ce que, touchés de son caractère, nous l'avions sauvé avec sa femme et ses enfants, et garanti du pillage; car il demeurerait dans le bois sacré d'Apollon. Il me donna encore sept talents d'or et une belle coupe d'argent; et après avoir rempli douze grandes urnes de cet excellent vin, il fit boire tous mes compagnons. C'était un vin délicieux, sans aucun mélange, une boisson divine. Il ne la laissait à la disposition d'aucun de ses esclaves, pas même de ses enfants; il n'y avait que sa femme et lui et la maîtresse de l'office qui en eussent la clef. Quand on en buvait chez lui, il mêlait dans la coupe vingt fois autant d'eau que de vin, et malgré ce mélange il en sortait une odeur céleste qui parfumait toute la maison. Il n'y avait ni sagesse ni tempérance qui pussent tenir contre cette liqueur. L'emplis donc une outre de ce vin, je la pris avec moi, avec quelques autres provisions; car j'eus quelque pressentiment que nous aurions affaire à quelque homme d'une force prodigieuse, à un homme sauvage et cruel, et qui ne connaîtrait ni raison ni justice. En un moment nous arrivâmes dans la caverne. Nous ne l'y trouvâmes point: il avait mené ses troupeaux au pâturage. Nous entrons et nous admirons le bel ordre où tout est dans cet antre, les paniers de jonc pleins de fromage; les bergeries remplies d'agneaux et de chevreaux, et ces bergeries toutes séparées. Les plus vieux étaient d'un côté, ceux d'un âge moyen d'un autre, et les plus jeunes étaient aussi à part. Il y avait quantité de vaisseaux pleins de lait caillé, et on en voyait d'autres tout prêts pour traire ses brebis et ses chèvres quand elles reviendraient du pâturage. Tous mes compagnons me priaient instamment de nous en retourner sur l'heure même, de prendre ses fromages, d'emmener ses agneaux et ses chevreaux, et de regagner promptement notre vaisseau. Je ne voulus jamais les croire: c'était pourtant le meilleur parti; mais à quelque prix que ce fût, je voulais voir le Cyclope, et savoir s'il ne me ferait pas les présents d'hospitalité, quoique je crusse bien que sa vue ne

serait pas fort agréable à mes compagnons. Nous allumons du feu pour offrir aux dieux un léger sacrifice, et nous nous mettons à manger de ces fromages, en attendant le retour de notre hôte. Enfin nous le voyons arriver ; il portait sur ses épaules une charge énorme de bois sec pour préparer son souper. En entrant il jette à terre sa charge, qui fit un si grand bruit que nous en fûmes effrayés, et que nous allâmes nous tapir dans le fond de l'ancre. Après cela, il fit entrer les brebis et laissa à la porte tous les mâles. Il ferma ensuite sa caverne avec une roche que vingt grands chars à quatre roues n'auraient pu emporter, tant la masse était énorme. Quand il se fut bien enfermé, il s'assit, commença à traire ses brebis et ses chèvres, mit sous chacune son agneau ou son chevreau, fit cailler la moitié de son lait, qu'il mit dans des paniers pour en faire du fromage, et réserva l'autre moitié dans des vaisseaux pour le boire à son souper. Tout ce ménage étant fini, il alluma du feu, et nous ayant aperçus à la clarté du feu, il nous cria : « Étrangers, qui êtes-vous ? d'où venez-vous en traversant les flots ? Est-ce pour le négoce ? ou errez-vous à l'aventure comme des pirates qui écument les mers, en exposant leur vie pour piller tous ceux qui tombent entre leurs mains ? »

« Il dit. Nous fûmes saisis de frayeur en entendant sa voix épouvantable, et en voyant cette taille prodigieuse. Cependant je ne laissai pas de lui répondre : « Nous sommes des Grecs qui, après le siège de Troie, avons été longtemps le jouet des vents et des tempêtes. En tâchant de regagner notre patrie nous avons été écartés de notre route, et nous avons été portés en divers pays. C'est ainsi que l'a ordonné le grand Jupiter, maître de la destinée des hommes. Nous sommes sujets du roi Agamemnon, dont la gloire remplit aujourd'hui la terre entière ; car il vient de saccager une ville célèbre et de ruiner un empire florissant. Nous venons embrasser vos genoux : traitez-nous comme vos hôtes, et faites-nous les présents qu'exige

« l'hospitalité; respectez les dieux. Nous sommes vos sup-
« pliants, et il y a dans les cieux un Jupiter qui préside à
« l'hospitalité, et qui, prenant en main la défense des
« étrangers, punit sévèrement ceux qui les outragent. »

« Ces paroles ne touchèrent point ce monstre; il me répon-
dit avec une dureté impie : « Étranger, tu es bien dépour-
« vu de sens, ou tu viens de bien loin, toi qui m'exhortes
« à respecter les dieux et à avoir de l'humanité. Sache que
« les Cyclopes ne se soucient point de Jupiter ni de tous
« les autres dieux, car nous sommes plus forts et plus
« puissants qu'eux; et ne te flatte point que, pour me met-
« tre à couvert de sa colère, j'aurai compassion de toi et
« de tes compagnons, si mon cœur de lui-même ne se
« tourne à la pitié. Mais dis-moi : où tu as laissé ton vais-
« seau ? Est-ce près d'ici, ou à l'extrémité de l'île ? que je
« sache où il est. »

« Il parla ainsi pour me tendre des pièges; mais j'avais
trop d'expérience pour me laisser surprendre à ses ruses.
J'usai de ruse à mon tour, et je lui répondis : « Neptune,
« qui ébranle la terre quand il lui plaît, a fracassé mon
« vaisseau en le poussant contre des rochers à la pointe
« de votre terre ; les vents et les flots en ont dispersé les
« débris, et je suis échappé seul avec les compagnons
« que vous voyez devant vous. »

« A peine eus-je fini ces mots, que le barbare se jette sur
mes compagnons, en saisit deux et les froisse contre la
roche comme de petits faons. Leur cervelle rejaillit de
tous côtés, et le sang inonda la terre tout aux environs.
Il les met en pièces, les prépare pour son souper, et les
dévore comme un lion qui a couru les montagnes sans
trouver de proie; il mange non-seulement les chairs, mais
les entrailles et les os. A la vue de cet horrible spectacle,
nous fondions en larmes, levant les mains au ciel et ne
sachant que devenir. Après qu'il eut rempli son vaste
estomac des chairs de mes compagnons, et bu une grande
quantité de lait, il se jette par terre en s'étendant dans sa

caverne au milieu de ses brebis. Cent fois mon courage m'inspira de mettre l'épée à la main, de me jeter sur lui et de lui percer le cœur ; mais une considération très-forte me retint. Si je l'avais fait, nous aurions tous péri malheureusement dans cette caverne ; car jamais nous n'aurions pu ôter de la porte l'épouvantable roche dont il l'avait bouchée. Nous passâmes ainsi la nuit dans la douleur et les angoisses en attendant le jour. Le lendemain, dès que l'aurore eut doré les cimes des montagnes, il allume du feu, se met à traire ses brebis les unes après les autres, et à donner à chacune ses agneaux. Sa besogne étant faite, il prend encore deux de mes compagnons et en fait son repas. Quand il fut rassasié, il ouvrit la porte de l'ancre, fit sortir ses troupeaux, sortit avec eux et referma la porte sur nous avec cette énorme roche, aussi facilement qu'on ferme un carquois avec son couvercle ; et faisant retentir toute la campagne du son effroyable de son chalumeau, il mena ses troupeaux vers la montagne. Je demeurai donc enfermé dans cet antre, méditant sur les moyens de me venger, si Minerve voulait m'accorder la gloire de punir ce monstre. Plusieurs pensées me passèrent dans la tête, mais enfin voici le parti qui me parut le meilleur. Dans la caverne il y avait une grande massue de bois d'olivier encore vert, que le Cyclope avait coupée pour la porter quand elle serait sèche ; à la voir, elle nous parut comme le mât d'un vaisseau de charge à vingt rames, qui affronte toutes sortes de mers ; elle était aussi haute et aussi grosse. J'en coupai moi-même environ la longueur de quatre coudées, et la donnant à mes compagnons, je leur ordonnai de la dégrossir. Ils la rabotèrent et l'amenuisèrent, et moi, la retirant de leurs mains, je l'aiguisai par le bout ; j'en fis aussitôt durcir la pointe dans le feu, et je la cachai dans du fumier, dont il y avait grande quantité dans cette caverne. Ensuite je fis tirer tous mes compagnons au sort, afin que la fortune choisit ceux qui devaient avoir la résolution de m'aider à enfoncer ce pieu

dans l'œil du Cyclope, quand il serait enseveli dans un profond sommeil. Mes compagnons tirèrent, et heureusement le sort tomba sur les quatre que j'aurais moi-même choisis, à cause de leur intrépidité et de leur audace. Je me mis volontairement à leur tête pour conduire cette entreprise si périlleuse.

« Sur le soir, le Cyclope revint des pâturages à la tête de ses troupeaux; il les fait tous entrer, et contre sa coutume il ne laissa aucune bête à la porte, soit qu'il craignît quelque surprise, ou que la divinité l'ordonnât ainsi pour nous sauver du plus grand de tous les dangers. Après qu'il eut bouché sa porte avec cet horrible rocher, il s'assit et se mit à traire ses brebis et ses chèvres à son ordinaire, leur donna à chacune leurs petits, et quand tout fut fait, il prit encore deux de mes compagnons, dont il fit son souper. Dans ce moment, je m'approchai de ce monstre, et lui présentant de ce vin que j'avais apporté, je lui dis : « Cyclope, tenez, buvez de ce vin, vous « avez assez mangé de chair humaine; vous verrez quelle « est cette boisson, dont j'avais une bonne provision dans « mon vaisseau. Le peu que j'en ai sauvé, je l'ai apporté « avec moi pour vous faire des libations comme à un « dieu, si touché de compassion vous aviez la bonté de « me renvoyer dans ma patrie. Mais vous vous êtes porté « à des excès de cruauté indignes de vous. Eh ! qui pensez-vous désormais qui voudra venir dans votre île, « quand on saura avec quelle inhumanité vous traitez les « étrangers ? »

« Il prit la coupe de mes mains sans me répondre, et but. Il trouva cette boisson si délicieuse, qu'il m'en demanda encore. « Donne-moi un second coup de ce vin « sans l'épargner, me dit-il, et dis-moi tout présentement « ton nom, afin que je te fasse un présent d'hospitalité « dont tu sois content. Cette terre fournit aux Cyclopes « d'excellent vin que les pluies de Jupiter nourrissent, « mais il n'approche pas de celui-ci; ce vin que tu me

« donnes, ce n'est pas du vin, c'est la mère goutte du nectar et de l'ambroisie même des dieux. » Je lui en présentai une troisième coupe, et il eut l'imprudence de la boire. Quand je vis que le vin commençait à faire son effet et à lui porter à la tête, je lui dis avec beaucoup de douceur : « Cyclope, vous me demandez mon nom, il est assez connu dans le monde; je vais vous l'apprendre, puisque vous l'ignorez, et vous me ferez le présent que vous m'avez promis. Je m'appelle *Personne*; mon père et ma mère me nommèrent ainsi, et tous mes compagnons me connaissent par ce nom. »

« Oh bien, puisque tu t'appelles *Personne*, me répond ce monstre avec une cruauté inouïe, *Personne* sera le dernier que je mangerai; je ne le mangerai qu'après tous ses compagnons; voilà le présent que je te prépare. »

« En finissant ces mots, il tombe à la renverse, son énorme cou replié sur son épaule. Le sommeil, qui dompte tous les animaux, s'empare de lui. Le vin lui sort de la gorge avec des morceaux de la chair de mes compagnons qu'il a dévorés. Alors, tirant le pieu que j'avais caché sous le fumier, je le mis dans la cendre vive pour le faire chauffer; et m'adressant à mes compagnons, je leur dis tout ce que je crus le plus capable de fortifier leur courage, afin qu'aucun d'eux ne fût saisi de frayeur et ne reculât dans le moment de l'exécution. Bientôt le pieu fut si chaud que, quoique encore vert, il allait s'enflammer, et il était déjà tout rouge. Je le tire donc du feu, mes compagnons tout prêts autour de moi. Alors un dieu m'inspira une audace surnaturelle. Mes compagnons prenant le pieu, qui était pointu par le bout, l'appuient sur l'œil du Cyclope, et moi m'élevant par dessus, je le faisais tourner. Comme, quand un charpentier perce avec un vilebrequin une planche de bois pour l'employer à la construction d'un vaisseau, il appuie l'instrument par-dessus et ses garçons au-dessous le font tourner avec sa courroie qui va et vient des deux côtés, et le vilebrequin tourne

sans cesse ; de même nous faisons tourner ce pieu dans l'œil de ce monstre. Le sang rejaillit autour du pieu tout ardent. La vapeur qui s'élève de sa prunelle lui brûle les paupières et les sourcils, et les racines de son œil, embrasées par l'ardeur du feu, jettent un sifflement horrible. Comme lorsqu'un forgeron, après avoir fait rougir à sa forge le fer d'un hache ou d'une scie, le jette tout brûlant dans l'eau froide pour le durcir (car c'est ce qui fait la bonté de sa trempe) ; ce fer excite un sifflement qui fait retentir la forge ; l'œil du Cyclope siffla de même par l'ardeur du pieu.

« Le Cyclope, s'éveillant, jette des cris épouvantables dont toute la montagne retentit. Saisis de frayeur nous nous éloignons ; il tire de son œil ce pieu tout dégouttant de sang, le jette loin de lui, et appelle à son secours les Cyclopes qui habitaient tout autour dans les antres des montagnes voisines. Ces Cyclopes entendant sa voix, arrivent en foule de tous côtés, et environnant l'antre, ils lui demandent la cause de sa douleur : « Polyphème, que vous est-il arrivé ? Qu'est-ce qui vous oblige à nous réveiller au milieu de la nuit, et à nous appeler à votre aide ? Quelqu'un emmène-t-il vos troupeaux ? Quelqu'un attende-t-il à votre vie à force ouverte ou par la ruse ? » Le terrible Polyphème répond du fond de son antre : « Hélas ! mes amis, Personne. » Plus il leur dit ce nom, plus ils sont trompés par cette équivoque. « Puisque ce n'est personne qui vous a mis dans cet état, lui disent-ils, que pouvons-nous faire ? Pouvons-nous vous délivrer des maux qu'il plait à Jupiter de vous envoyer ? Ayez donc recours à votre père Neptune, et lui adressez vos vœux pour le prier de vous secourir. »

« Après lui avoir donné cette belle consolation, ils se retirent. Je ne pus m'empêcher de rire de l'erreur où ce nom si heureusement trouvé les avait jetés.

« Le Cyclope soupirant et rugissant de douleur, s'approche à tâtons de l'entrée de sa caverne, en ôte la pierre

et s'assied au milieu, ses deux bras étendus pour nous prendre quand nous sortirions; car il me croyait assez imprudent pour tenter de sortir avec ses troupeaux. Mais le péril était trop manifeste. Je me mis donc à penser aux moyens que je pourrais trouver pour garantir de la mort mes compagnons, et pour me sauver moi-même. Il n'y a point de ruse, point de stratagème qui ne me passât alors dans l'esprit; car il s'agissait de la vie, et le danger était pressant. Voici enfin le parti qui me parut le plus sûr.

« Il y avait dans ses troupeaux des béliers fort grands et fort beaux, et dont la laine, de couleur de violette, était fort longue et fort épaisse. Je m'avisai d'en lier trois ensemble, et pour cet effet je pris les branches d'osier qui servaient de lit à ce monstre abominable. Avec ces branches j'assemble ces béliers et les lie trois à trois; celui du milieu portait un de mes compagnons, et les deux des côtés lui servaient comme de rempart. Les voilà donc chacun d'eux portés par trois béliers. Il y avait un béliers d'une grandeur et d'une force extraordinaires, qui marchait toujours à la tête du troupeau, je le réservai pour moi. M'étendant donc sous lui et empoignant sa laine à pleines mains, je me tenais collé fortement à son ventre, avec beaucoup de résolution. Nous attendons l'aurore en cet état, non sans gémissements. Dès que l'aurore eut ramené le jour, le Cyclope fit sortir ses troupeaux pour le pâturage. Les brebis n'étant point traites à leur ordinaire, et se sentant trop chargées de lait, remplirent de leurs bêlements la bergerie. Leur berger, qui sentait des douleurs très-aiguës, tâta avec ses mains le dos de ses moutons qui sortaient, et jamais, insensé qu'il était, il ne soupçonna que mes compagnons étaient étendus sous le ventre de ceux du milieu. Le béliers sous lequel j'étais, sortit le dernier, chargé d'une toison fort épaisse, et de moi, qui étais fort agité et fort inquiet. Le terrible Polyphème le tâte avec ses mains, et lui parle en ces termes : « Mon cher béliers, pourquoi sors-tu aujour-

« d'hui le dernier de mon antre ? Avant ce jour, ce n'était
« pas ta coutume de sortir après mes moutons, et tous les
« matins tu marchais le premier à la tête du troupeau.
« Tu étais toujours le premier dans les vertes prairies,
« toujours le premier dans les eaux des fleuves, et tous
« les soirs tu revenais le premier dans ma caverne. Au-
« jourd'hui tu sors le dernier. Qu'est-ce qui peut causer
« ce changement ? Est-ce la douleur de voir que tu n'es
« plus conduit par l'œil de ton maître ? Un méchant,
« nommé Personne, assisté de ses compagnons, aussi scé-
« lérats que lui, m'a rendu aveugle, après avoir lié mes
« forces par le vin. Ah ! je ne crois pas qu'il lui fût possi-
« ble d'éviter la mort, si tu avais de la connaissance, et
« que tu pusses parler et me dire où se cache ce malheu-
« reux pour se dérober à ma fureur. Bientôt écrasé contre
« cette roche, il remplirait ma caverne de son sang et de
« sa cervelle dispersée de tous côtés, et alors mon cœur
« sentirait quelque soulagement dans les maux affreux
« que m'a fait ce misérable, ce scélérat de Personne. »

« En finissant ces mots, il laisse passer son bélier. Quand nous nous vîmes un peu loin de la caverne et de la cour, je me détachai le premier de dessous mon bélier ; j'allai détacher mes compagnons, et sans perdre un moment nous choîsîmes les meilleurs moutons du troupeau, que nous poussâmes devant nous, et nous prîmes le chemin de notre navire. Notre arrivée causa une grande joie à nos compagnons, qui n'espéraient plus de nous revoir ; mais en même temps ils se mirent à pleurer ceux qui nous manquaient. Je leur fis signe de cesser ces larmes, et leur ordonnai d'embarquer promptement notre proie et de gagner la haute mer. Ils remontent tous dans le vaisseau, et remplissant les bancs, ils font gémir les flots sous l'effort de leurs rames.

« Quand je me vis éloigné de la caverne de la portée de la voix, j'adressai ces paroles piquantes au Cyclope, et je lui criai de toute ma force : « Cyclope, tu as eu grand

« tort d'abuser de tes forces, pour dévorer les compa-
« gnons d'un homme sans défense, et ces maux vengeurs
« ne pouvaient pas manquer de t'arriver. Malheureux, tu
« as dévoré dans ton antre tes suppliants et tes hôtes ;
« c'est pourquoi Jupiter et les autres dieux t'ont puni de
« ton inhumanité. »

« Ces paroles augmentèrent sa fureur. Il détacha la
cime d'une haute montagne, et la jeta avec tant de force,
qu'elle tomba devant notre vaisseau. La chute de cette
masse énorme excita un mouvement si violent dans la mer,
que le flot en reculant repoussa notre vaisseau contre la
terre, et pensa le briser contre le rivage ; mais moi, prenant
aussitôt un long épieu, je le repoussai et l'éloignai. Et ex-
nortant mes compagnons, je leur ordonnai d'un signe de
tête de faire force de rames, pour nous mettre à couvert
du danger qui nous menaçait. Ils rament en même temps
sans se ménager. Quand nous fûmes une fois aussi loin,
j'adressai encore la parole au Cyclope, quoique tous mes
compagnons tâchassent de m'en empêcher. « Imprudent
« que vous êtes, me disaient-ils, pourquoi voulez-vous
« irriter davantage cet homme barbare qui, en lançant
« contre nous cette énorme masse comme un trait, a ra-
« mené notre vaisseau contre le rivage ? Nous avons cru
« n'en pas revenir. S'il entend encore vos insultes, ou
« seulement votre voix, il nous écrasera et brisera notre
« vaisseau avec quelque masse de rocher encore plus
« grande, qu'il lancera contre nous. »

« Leurs remontrances furent inutiles, j'étais trop irrité
contre ce monstre pour me retenir. Je lui criai donc :
« Cyclope, si un jour quelque voyageur te demande qui
« t'a causé cet horrible aveuglement, tu peux répondre
« que c'est Ulysse, le destructeur de villes, fils de Laërte,
« qui habite à Ithaque. »

« A ces mots ses hurlements redoublèrent, et il se mit
à crier : « Hélas ! voilà donc l'accomplissement des an-
« ciens oracles. Il y avait autrefois ici un célèbre devin,

« nommé Télémus, fils d'Eurymus, qui avait le don de
« prédire l'avenir, et qui a vieilli parmi les Cyclopes en
« exerçant sa profession. Il m'avertit un jour que tout ce
« que je souffre m'arriverait, et me dit, en propres termes,
« que je serais privé de la vue par les mains d'Ulysse. Sur
« cette prédiction, je m'attendais à voir arriver ici
« quelque homme beau, bien fait, de grande taille et d'une
« force bien au-dessus de la nôtre. Et aujourd'hui c'est
« un petit homme, sans force, de méchante mine, qui m'a
« crevé l'œil après m'avoir dompté par le vin. Ah ! je t'en
« prie, Ulysse, approche, que je te fasse les présents de
« l'hospitalité, et que je presse Neptune de favoriser ton
« retour ; je suis son fils, et il se glorifie d'être mon père.
« S'il veut, il a le pouvoir de me guérir, et je n'attends ma
« guérison ni d'aucun autre dieu ni d'aucun homme. »

« Ne te flatte point de ta guérison, lui répondis-je ; et
« plutôt aux dieux que j'eusse aussi bien pu te priver de la
« vie, et te précipiter dans le sombre royaume de Pluton,
« comme il est sûr que Neptune ne te rendra pas l'œil que
« tu as perdu. »

« Le Cyclope, piqué de ces paroles, adresse en même
temps ses prières à Neptune, et lui dit en levant les mains
au ciel :

« Grand Neptune, qui avez la force d'ébranler la terre
« jusqu'à ses fondements, écoutez les vœux que je vous
« adresse : si je suis véritablement votre fils, et si vous
« êtes véritablement mon père, accordez-moi ce que je
« vous demande : empêchez Ulysse, le destructeur des
« villes, fils de Laërte, qui habite à Ithaque, de retourner
« dans son palais ; ou si c'est l'ordre des destinées qu'il
« revoie sa patrie, sa famille et ses amis, qu'il n'y arrive
« qu'après longues années, qu'il n'y arrive qu'après avoir
« perdu ses compagnons, en méchant équipage et sur un
« vaisseau d'emprunt, et qu'il trouve sa maison pleine de
« troubles. »

« Il fit cette prière, et Neptune l'exauça. En même temps

il lève une roche plus grande que la première, et lui faisant faire plusieurs tours avec son bras, pour lui donner plus de force, il la lance; la roche tombe derrière notre vaisseau. Il s'en fallut bien peu qu'elle ne tombât sur le bout de la poupe, et qu'elle ne fracassât le gouvernail. La chute de cette masse énorme fait reculer la mer, et le flot agité pousse en avant notre vaisseau et l'approche de l'île où nous avions laissé notre flotte, et où nos compagnons nous attendaient dans une extrême affliction. Dès que nous fûmes abordés, nous tirâmes notre vaisseau sur le sable, et, descendus sur le rivage, nous nous mîmes d'abord à partager les moutons que nous avions enlevés au Cyclope: tous mes compagnons en eurent leur part, et d'un commun consentement ils me firent présent, à moi seul, du bélier qui m'avait sauvé. Je l'offris dès le moment en sacrifice au fils de Saturne, qui règne sur les hommes et sur les dieux. Mais mon sacrifice ne lui fut pas agréable; il me préparait de nouveaux malheurs, et roulait dans sa tête le dessein de faire périr mes vaisseaux et tous mes chers compagnons. Nous passâmes tout le reste du jour, jusqu'au coucher du soleil, à faire bonne chère et à boire de mon excellent vin. Quand le soleil fut couché, et que la nuit eut répandu ses voiles sur la terre, nous nous couchâmes sur le rivage même, et le lendemain, à la pointe du jour, je pressai mes compagnons de se rembarquer et de délier les câbles. Ils montent tous dans leurs vaisseaux, prennent les rames et fendent le sein de la vaste mer. Nous nous éloignons de cette terre, joyeux d'avoir échappé à la mort, mais affligés de la perte que nous avons faite. »

LIVRE X

ARGUMENT. — Ulysse arrive dans l'île d'Éolie, où règne Éole, roi et gardien des vents. Éole lui donne le Zéphire pour le conduire heureusement, et lui livre les autres vents enfermés et liés dans une outre. Pendant son sommeil, ses compagnons ouvrent cette outre, tous pensant que ce fût de l'or. Ces vents déchainés repoussent Ulysse sur les côtes d'Éole, qui refuse de le recevoir. Ulysse s'éloigne de cette île et arrive chez les Lestrygons. Il perd là onze de ses vaisseaux ; et, avec le seul qui lui reste, il part et arrive à l'île d'Æœa, et envoie la moitié de ses compagnons choisis par le sort avec Euryloque pour reconnaître le pays et ceux qui l'habitent. Tous ceux qu'il envoie, excepté Euryloque, sont changés en pourceaux par Circé. Ulysse va pour les chercher ; Mercure lui donne une plante appelée *Moly*, excellent antidote contre les enchantements, qui le garantit de ceux de Circé. Ses compagnons reprennent leur première forme ; et Ulysse, après avoir demeuré un an auprès de Circé, se rembarque par ses ordres pour descendre aux Enfers.

« Nous arrivâmes heureusement dans l'île d'Éolie, où régnait Éole, fils d'Hippotès et favori des dieux. C'est une île flottante, ceinte tout autour d'une muraille d'airain, et bordée en dehors de roches escarpées. Ce roi a douze enfants, six garçons et six filles. Il a marié les frères avec les sœurs, et ces jeunes gens passent leur vie auprès de leur père et de leur mère dans des festins continuels, où ils n'ont rien à désirer pour la bonne chère. Pendant le jour, le palais, parfumé de parfums délicieux, retentit de cris de joie ; on y entend un bruit harmonieux, et la nuit les maris vont coucher près de leurs femmes sur des tapis et sur des lits magnifiques. Nous arrivâmes donc dans ce palais. Le roi me régala pendant un mois et me fit mille questions sur le siège de Troie, sur la flotte des Grecs et sur leur retour. Je satisfis sa curiosité, et je lui racontai en détail toutes nos aventures. Je lui demandai ensuite de m'indiquer mon chemin et de me donner les moyens de m'en retourner. Il ne refusa point, et prépara tout ce qui m'était nécessaire pour mon voyage. Il me donna une outre faite de la peau d'un des plus grands bœufs, où il

enferma les souffles impétueux des vents ; car le fils de Saturne l'en a fait le dispensateur, en sorte qu'il est le maître de les retenir ou de les lâcher comme il lui plaît. Il lia lui-même cette outre dans mon vaisseau avec un cordon d'argent, afin qu'il n'en échappât pas la moindre haleine. Il laissa seulement en liberté le Zéphire, auquel il donna ordre de conduire mes vaisseaux ; ordre qu'il n'exécuta point, car nous l'en empêchâmes par notre folie, qui pensa nous faire tous périr. Nous voguâmes heureusement pendant neuf jours entiers, et le dixième jour nous découvrions déjà notre chère patrie, et nous voyions les feux allumés sur le rivage pour éclairer les vaisseaux ; mais accablé de travaux et de lassitude, je me laissai malheureusement surprendre au sommeil ; car j'avais toujours tenu le gouvernail, et je n'avais pas voulu me reposer de ce soin sur d'autres, afin d'arriver plus promptement et plus sûrement. Pendant que je dormais, mes compagnons se mirent à parler ensemble, dans la pensée que cette outre, que j'avais dans mon vaisseau, était remplie d'or et d'argent qu'Éole m'avait donné. Ils se dirent donc les uns aux autres : « Grands dieux, combien Ulysse est « chéri et honoré de tous ceux chez qui il arrive ! Il em-
« mène de son voyage de Troie un riche butin, et nous, qui
« avons été les compagnons de toutes ses courses, et qui
« avons essuyé les mêmes dangers, nous nous en retournons
« dans nos maisons les mains vides. Voilà encore un sac
« plein d'or dont lui a fait présent le roi Éole pour gage de
« son amitié. Allons donc, ouvrons ce sac et voyons toutes
« les grandes richesses dont il est plein. »

« Ainsi parlèrent mes compagnons, et ce funeste conseil fut suivi. Ils ouvrirent le sac ; en même temps tous les vents sortirent en foule et excitèrent une furieuse tempête, qui emporta mes vaisseaux et les éloigna de ma chère patrie. Réveillé par ce bruit affreux et par les cris et les larmes de mes compagnons, je m'abandonnai presque au désespoir. Je délibérai en moi-même si je ne me jetterais

point dans la mer pour périr dans ses gouffres, ou si je supporterais encore ce revers sans me plaindre et sans recourir à la mort. Je pris ce dernier parti, et me couvrant la tête de mon manteau, je me couchai sur le tillac de mon navire. Toute ma flotte est repoussée par la tempête sur les côtes de l'île d'Éolie, d'où j'étais parti. Mes compagnons ne pouvaient se consoler et fondaient en larmes. Nous descendîmes sur le rivage; nous fîmes de l'eau, et mes compagnons préparèrent le dîner. Après un léger repas, je pris avec moi un héraut et un de mes compagnons, et j'allai avec eux au palais d'Éole, que je trouvais à table avec sa femme et ses enfants. En entrant dans la salle, nous nous arrêtons à la porte, et nous nous asseyons sur le seuil. Éole et ses fils, étonnés de nous revoir :

« Ulysse, me dirent-ils, pourquoi êtes-vous revenus? quel dieu ennemi vous a fait éprouver sa colère? Nous vous avons donné de bonne foi tous les moyens nécessaires pour vous en retourner dans votre patrie, et pour aller partout où vous auriez voulu. »

« Hélas ! leur répondis-je avec toutes les marques d'une véritable douleur, ce sont mes infidèles compagnons qui m'ont trahi. C'est un moment d'un malheureux sommeil qui m'a livré à cette infortune. Mais ayez la charité, mes amis, de remédier encore une fois à tous mes malheurs ; les dieux vous en ont donné le pouvoir. »

« Je tâchais ainsi d'attirer leur compassion par la douceur de mes paroles. Ils demeurèrent tous dans le silence. Le roi le rompt enfin, et me regardant avec des yeux pleins d'indignation : « Va, me dit-il, fuis promptement de cette île le plus méchant de tous les mortels. Il ne m'est permis ni de recevoir ni d'assister un homme que les dieux immortels ont déclaré leur ennemi. Va, fuis, puisque tu viens dans mon palais chargé de leur haine et de leur colère. »

« Il me renvoya ainsi de son île avec inhumanité, malgré l'état pitoyable où il me voyait. Nous nous éloignâmes

donc de cette terre fort affligés. Le courage de mes compagnons était abattu de la pénible navigation à laquelle nous nous voyions encore exposés par notre imprudence ; car nous n'avions plus aucune espérance de retour. Cependant nous fîmes route six jours entiers, et le septième nous arrivâmes à la hauteur de la ville de Lamus, de la spacieuse Lestrygonie, qui abonde en toutes sortes de troupeaux ; car le berger qui ramène son troupeau de moutons le soir appelle le pasteur de bœufs, qui, entendant sa voix, fait aussitôt sortir ses bœufs pour le pâturage. Là un berger qui pourrait se passer de dormir la nuit gagnerait double salaire : il mènerait paître les moutons le jour, et la nuit il mènerait les bœufs ; car ces deux différents pâturages sont voisins de la ville. Nous nous présentâmes pour entrer dans le port, qui est fort célèbre ; mais l'entrée n'en est pas facile ; la nature l'a environné de roches fort hautes, et des deux côtés le rivage s'avance et fait deux pointes qui ne laissent au milieu qu'un passage fort étroit. Mes compagnons entrèrent dans ce port et y attachèrent leurs vaisseaux les uns près des autres ; car jamais les vagues ne s'y soulevaient en aucune façon, le calme le plus parfait y régnait. Mais moi, je n'y entrai point, et je tins mon vaisseau dehors près d'une de ces pointes ; et après en avoir attaché le câble à un rocher, je montai sur une éminence, d'où je ne découvris aucuns travaux de laboureurs ; je vis seulement de la fumée qui s'élevait de la terre. Aussitôt je choisis deux de mes compagnons que j'envoyai à la découverte, et je leur donnai un héraut pour les accompagner. Ils prirent le grand chemin par où les chars portaient à la ville le bois des montagnes voisines. Près de la ville ils rencontrèrent une jeune fille, qui était sortie pour aller puiser de l'eau à la fontaine d'Artacie, et c'était la fille même d'Antiphate, roi des Lestrygons. Mes gens s'approchèrent et lui demandèrent qui était le roi du pays, et quels étaient les peuples qui lui obéissaient. Elle leur montra le palais de son père ; ils y allèrent, et trou-

vèrent à l'entrée la femme du roi, dont la vue leur fit horreur ; car elle était aussi grande qu'une haute montagne. Dès qu'elle les vit, elle appela son mari Antiphate, qui était à la place publique, et qui leur prépara une cruelle mort ; car saisissant d'abord un de mes compagnons, il le mangea pour son dîner. Les autres tâchèrent de regagner leurs vaisseaux par la fuite ; mais ce monstre se mit à crier et à appeler les Lestrygons. Sa voix épouvantable fut entendue de toute la ville. Les Lestrygons accourent de partout à milliers sur ce port, semblables non à des hommes, mais à des géants, et ils nous accablaient de grosses pierres du haut de ces roches escarpées. Un bruit confus d'hommes mourants et de vaisseaux brisés s'élève de ma flotte. Les Lestrygons, enfilant ces malheureux comme des poissons, les emportent pour en faire bonne chère. Pendant qu'on maltraite ainsi mes vaisseaux qui sont dans le port, je tire mon épée, et coupant le câble qui attachait le mien hors du port à la pointe d'un rocher, j'ordonnai à mes compagnons de ramer de toutes leurs forces pour nous dérober au danger qui nous menaçait. Aussitôt la mer blanchit sous l'effort de leurs rames, et dans un moment mon vaisseau fut hors de la portée des roches dont on tâchait de l'accabler. Mais les autres périrent tous dans le port, sans qu'il en échappât un seul.

« Nous cinglâmes vers la haute mer, fort affligés de la perte de nos vaisseaux et de la mort de nos compagnons, et nous arrivâmes à l'île d'Ææa, qui était la demeure de la déesse Circé, dont la beauté de la voix répondait à celle de son visage. Elle était sœur du sévère Æétès ; le Soleil, qui éclaire tous les hommes, les avait eus tous deux de la nymphe Persa, fille de l'Océan. Nous entrâmes dans le port sans faire le moindre bruit, conduits par quelque dieu. Nous descendîmes à terre, et nous fûmes là deux jours et deux nuits à nous reposer ; car nous étions accablés de douleur et de fatigue.

« Le matin du troisième jour, dès que l'aurore eut doré les sommets des montagnes, je pris mon épée et ma pique, et j'avançai dans la campagne pour voir si je n'entendrais pas quelque voix, ou si je ne trouverais point quelques terres labourées. Je montai sur un tertre élevé, et, jetant ma vue de tous côtés, j'aperçus au loin de la fumée qui sortait du palais de Circé, du milieu des bocages et des forêts qui l'entourent. Aussitôt ma première résolution fut d'aller moi-même m'informer ; mais après y avoir bien pensé, je trouvai qu'il était plus à propos de retourner à mon vaisseau, de faire manger mes compagnons, et de les envoyer s'informer. J'étais déjà près de mon vaisseau, lorsque quelqu'un des dieux immortels eut pitié de me voir dénué de tout secours, et envoya sur mon chemin un grand cerf qui sortait de la forêt pour aller se désaltérer dans le fleuve ; car l'ardeur du soleil avait irrité sa soif. Comme il passait devant moi, je le frappai au milieu du dos, et le perçai de part en part d'un coup de pique. Il tombe mort sur la poussière en poussant un grand cri. Je courus aussitôt sur lui, et lui mettant le pied sur la gorge, j'arrachai ma pique de son corps, je la posai à terre, et j'allai prendre quelques branches d'osier dont je fis une corde d'environ quatre coudées, avec laquelle j'attachai ensemble les quatre pieds de ce monstrueux animal, et le chargeai sur mon cou, ma tête passée entre ses jambes. Je le portai ainsi dans mon vaisseau, m'appuyant sur ma pique ; car il n'était pas possible de le porter sur mon épaule d'une seule main, il était trop grand et trop fort. En arrivant je jetai mon fardeau à terre, et j'excitai mes compagnons en leur adressant ces paroles, qui ne leur furent pas désagréables :
« Mes amis, quelque douleur qui nous presse, nous n'i-
« rons pas visiter ensemble le sombre royaume de Pluton
« avant le jour marqué par la destinée. Levez-vous, fai-
« sons bonne chère, puisque nous avons une assez bonne
« provision, et chassons la faim qui nous livrait déjà une

« cruelle guerre. » A ces mots, ils reviennent de leur abattement et se découvrent la tête, qu'ils avaient couverte de leurs manteaux par désespoir. Ils se lèvent et regardent avec admiration ce cerf, qui était d'une grandeur énorme ; quand ils se furent rassasiés du plaisir de le contempler, ils lavèrent leurs mains et se mirent à préparer le souper. Nous passâmes le reste du jour à boire et à faire bonne chère, et dès que le soleil fut couché et que la nuit eut répandu ses ténèbres sur les campagnes, nous nous couchâmes près de notre vaisseau sur le rivage même. Le lendemain, au point du jour, j'assemblai mes compagnons, et leur dis : « Mes amis, nous voici dans une « terre entièrement inconnue ; car nous ne savons en « quelle partie du monde nous sommes par rapport au « septentrion et au midi, au couchant et au levant. Voyons « donc quel conseil nous avons à prendre, s'il y en a « quelqu'un, et je doute qu'il y en ait un bon ; car étant « monté sur une éminence, j'ai reconnu que nous sommes dans une île fort basse, et environnée d'une vaste « mer ; et j'ai vu sortir de la fumée du milieu de ses bocages et de ses forêts. »

« Ces paroles abattirent entièrement le courage de mes compagnons, à qui les cruautés d'Antiphate et celles du terrible Cyclope Polyphème ne manquèrent pas de revenir dans l'esprit. Ils se mirent tous à crier et à verser des torrents de larmes. Eh ! à quoi servent les cris et les larmes dans l'affliction ? Mais moi, après les avoir tous passés en revue et bien comptés, je les partageai en deux bandes ; je leur donnai à chacune un chef ; je me mis à la tête de la première et Euryloque commanda la seconde. Je jetai en même temps deux sorts dans un casque pour voir quelle compagnie devait aller à la découverte. Le sort d'Euryloque sortit le premier. Il se met aussitôt en marche à la tête de ses vingt-deux compagnons. Ils ne purent nous quitter sans pleurer amèrement, ni nous les voir partir sans fondre en larmes.

« Dans le fond d'une vallée ils trouvèrent le palais de Circé, qui était bâti de belles pierres polies, dans un endroit découvert. On voyait à l'entrée des loups et des lions, qu'elle avait apprivoisés par ses funestes drogues. Ils ne se jetèrent point sur mes gens ; au contraire ils se levèrent pour les flatter en remuant la queue. Comme des chiens domestiques caressent leur maître qui sort de table, car il leur apporte toujours quelque douceur ; de même ces lions et ces loups caressaient mes compagnons, qui ne laissaient pas d'être effrayés de leur taille énorme. Ils s'arrêtèrent sur la porte de la déesse, et ils entendirent qu'elle chantait d'une voix admirable, en travaillant à un ouvrage de tapisserie, ouvrage immortel, d'une finesse, d'une beauté et d'un éclat qui ne se trouvent qu'aux ouvrages des déesses. Le brave Polîtès, qui était le plus prudent de la troupe et qui m'était le plus cher, prit la parole, et dit : « Mes amis, j'entends quelque personne, qui
« en travaillant à quelque ouvrage, chante merveilleu-
« sement : c'est une femme ou plutôt une déesse ; ne
« craignons point de lui parler. »

« En même temps ils se mettent à l'appeler. Elle se lève de son siège, ouvre ses portes éclatantes et les convie d'entrer. Ils entrent par un excès d'imprudence. Euryloque seul, soupçonnant quelque embûche, demeura dehors. La déesse fait d'abord asseoir ces malheureux sur de beaux sièges, et leur sert un breuvage composé de fromage, de farine et de miel détrempé dans du vin de Pramne, et où elle avait mêlé des drogues enchantées pour leur faire oublier leur patrie. Dès qu'ils eurent avalé ce breuvage empoisonné, elle leur donna sur la tête un coup de sa verge, et les enferma dans l'étable. Ils avaient la tête, la voix, les soies, enfin tout le corps de véritables pourceaux ; mais leur esprit était encore entier comme auparavant. Ils entrèrent dans l'étable en pleurant. Avant que de les enfermer, la déesse remplit leur auge de glands, de faines et de

cornouilles, dont les pourceaux sont accoutumés de se nourrir.

« Euryloque retourne promptement au vaisseau pour nous annoncer la malheureuse et surprenante aventure de mes compagnons. Il était si pénétré de douleur qu'il ne pouvait parler, quelque envie qu'il eût de nous l'apprendre, et ses yeux étaient noyés de pleurs. Par l'état où nous le voyions, il était aisé de juger que son affliction était extrême. Enfin nous le pressâmes tant de parler, qu'il nous apprit le malheur qui venait d'arriver. « Divin Ulysse, me dit-il, nous avons parcouru ces bois selon vos ordres. Nous avons trouvé dans le fond d'une vallée un palais construit en pierres polies ; là nous avons entendu une voie mélodieuse : c'était une femme ou plutôt une déesse qui chantait. Nos compagnons ont commencé à l'appeler. Elle a quitté promptement son siège, elle est venue ouvrir les portes, et les a conviés d'entrer. Ils sont entrés par un excès d'imprudence ; mais moi, soupçonnant quelque embûche, je suis demeuré à la porte. Ils ont tous disparu dans le palais, aucun d'eux n'a reparu, quoique j'aie attendu longtemps pour en avoir quelques nouvelles. »

« A ces mots je pris mon épée et un javelot, et j'ordonnai à Euryloque de me conduire par le même chemin qu'il avait tenu. Mais lui, se jetant à mes genoux et les embrassant étroitement, me conjurait avec larmes de renoncer à ce dessein. « Généreux Ulysse, n'allez point là, me disait-il, je vous en prie, et ne m'y menez pas malgré moi. Laissez-moi plutôt ici ; je sais que vous n'en reviendrez point, et que vous ne ramènerez pas un seul de votre troupe. Fuyons sans perdre un moment ; peut-être est-il encore temps de nous dérober au danger qui nous menace et d'éviter ce funeste séjour. »

« Euryloque, lui dis-je, demeurez donc ici à faire bonne chère sur votre vaisseau ; pour moi, je suis résolu d'al-

« ler, car c'est une nécessité indispensable. » Je le quitte en même temps, et je m'éloigne du rivage.

« J'avais à peine traversé le bois et parcouru une partie de la vallée, que, comme j'approchais du palais de Circé, Mercure vint à ma rencontre sous la forme d'un jeune homme qui est à la fleur de sa jeunesse, et m'abordant et me prenant la main, il me dit : « Où allez-vous, « malheureux, en parcourant ainsi seul ces coteaux, sans « avoir connaissance des lieux où vous êtes ? Vos compagnons sont dans ce palais de Circé, enfermés comme « des pourceaux dans des étables. Venez-vous pour les « délivrer ? je ne crois pas qu'ils en sortent jamais ; « vous ne ferez qu'augmenter le nombre. Mais j'ai pitié « de vous, je veux vous garantir de ce danger : prenez « le contre-poison que je vais vous donner ; avec ce remède vous pouvez sûrement entrer dans ce palais, il « éloignera de vous tous les maux qu'on voudrait vous « faire. Je vais vous découvrir les pernicious desseins de « Circé. Dès que vous serez arrivé, elle vous préparera « une boisson mixtionnée, où elle mêlera des drogues « plus dangereuses que les poisons. Mais ses enchantements seront inutiles sur vous. Le remède que je vous « donne est un excellent préservatif, et voici de quelle « manière vous devez vous conduire. Quand elle vous « aura frappé de sa longue verge, tirez promptement l'épée, et jetez-vous sur elle comme si vous aviez dessein « de la tuer. Effrayée de cette audace, elle vous offrira sa « couche, et gardez-vous bien de la refuser, afin qu'elle « délivre vos compagnons, et qu'elle vous donne tous les « secours qui vous sont nécessaires. Mais auparavant « obligez-la de jurer le plus grand serment des Immortels, qu'elle ne vous tendra aucune sorte de piège, afin « que quand elle vous tiendra désarmé, elle ne vous rende « pas lâche et efféminé. »

« Ce dieu ayant parlé ainsi, me présenta cet antidote, qu'il arracha de terre, et dont il m'enseigna les vertus :

c'était une espèce de plante dont la racine était noire et la fleur blanche comme du lait. Les dieux l'appellent *Moly*. Il est difficile aux mortels de l'arracher ; mais les dieux peuvent toutes choses.

« Mercure s'éleva ensuite dans les airs, et prit son vol vers l'Olympe. Je continuai mon chemin vers le palais de Circé, et en marchant j'étais agité de différentes pensées. Je m'arrêtai à la porte de la déesse, je l'appelai, elle entendit ma voix, vint elle-même ouvrir les portes, et me pria d'entrer. Je la suivis plongé dans une profonde tristesse. Elle me mena dans la salle, et après m'avoir fait asseoir sur un beau siège à marchepied et tout parsemé de clous d'argent, elle me présenta dans une coupe d'or cette boisson mixtionnée, où elle avait mêlé ses poisons, qui devaient produire une si cruelle métamorphose. Je pris la coupe de ses mains et je bus ; mais elle n'obtint pas l'effet qu'elle en attendait ; elle me donna un coup de sa verge, et en me frappant, elle dit : « Va dans l'étable, « va retrouver tes compagnons, et être comme eux. » En même temps, je tire mon épée et je me jette sur elle comme pour la tuer. Elle se met à crier, et tombant à mes genoux, elle me dit, le visage couvert de larmes : « Qui êtes-vous ? « d'où êtes-vous ? Je suis dans un étonnement inexplicable de voir qu'après avoir bu mes poisons, vous n'êtes « point changé. Jamais aucun autre mortel n'a pu résister à ces drogues, non-seulement après en avoir bu, « mais même après avoir approché la coupe de ses lèvres. « Il faut que vous ayez un esprit supérieur à tous les enchantements, ou que vous soyez le prudent Ulysse ; car « Mercure m'a toujours dit qu'il viendrait ici au retour de « la guerre de Troie. Mais remettez votre épée dans le « fourreau, et ne pensons qu'à l'amour. Donnons-nous des « gages d'une passion réciproque, pour établir la confiance qui doit régner entre nous. »

« Elle me parla ainsi. Mais moi, sans me laisser surprendre à ces démonstrations trop suspectes, je lui répondis :

« Circé, comment voulez-vous que je sois doux envers vous,
« qui venez de changer si indignement mes compagnons
« en pourceaux, et qui, me retenant dans votre palais,
« m'offrez insidieusement de partager avec moi votre
« touche, afin que, quand je serai désarmé, je sois à votre
« discrétion, et que vous triomphiez de moi comme d'un
« homme sans vertu et sans force. Non, jamais je ne con-
« sentirai à ce que vous me proposez, si, comme déesse
« que vous êtes, vous ne me faites le plus grand serment des
« Immortels que vous ne me tendrez aucun autre piège. »

« Elle ne balança point : elle me fit le serment que je demandais. Ce serment fait tout du long sans aucune ambiguïté, je consentis à ce qu'elle demandait de moi.

« Elle avait près d'elle quatre nymphes, qui la servaient et avaient soin de tout son palais. C'étaient des nymphes nées des fontaines, des bois et des fleuves qui portent le tribut de leurs eaux dans la mer. L'une couvrit les sièges de beaux tapis de pourpre, et étendit sur le plancher d'autres tapis d'une finesse admirable et d'un travail exquis. L'autre dressa une table d'argent et mit dessus des corbeilles d'or. La troisième versa le vin dans une urne d'argent et prépara les coupes d'or. Et la quatrième apporta de l'eau, alluma du feu et prépara le bain. Quand tout fut prêt, elle me mit au bain, et versa l'eau sur ma tête et sur mes épaules, jusqu'à ce qu'elle eût dissipé la lassitude qui me restait de tant de peines et de travaux que j'avais soufferts. Après qu'elle m'eut baigné et parfumé d'essences, elle me présenta une tunique d'une extrême beauté, et un manteau magnifique, et me remenant dans la salle, elle me plaça sur un beau siège à marchepied, et me pressa de manger. Mais je n'étais guère en état de lui obéir, j'avais bien d'autres pensées ; car mon cœur ne me présageait que des maux.

« Quand la déesse s'aperçut que je ne mangeais point et que je m'abandonnais à la tristesse, elle s'approcha de moi, et me dit : « Ulysse, pourquoi vous tenez-vous là

« sans manger et sans dire une seule parole, rongéant votre cœur ? Craignez-vous quelque nouvelle embûche ? Cette crainte m'est trop injurieuse ; ne vous ai-je pas fait le plus grand et le plus inviolable de tous les serments ? »

« Grande déesse, lui répondis-je, est-il quelqu'un qui en ma place, pour peu qu'il eût de bonté et d'humanité, pût avoir le courage de manger et de boire avant que ses compagnons fussent délivrés, et avant que de les voir lui-même de ses propres yeux ? Si c'est par un sentiment d'amitié que vous me pressez de prendre de la nourriture, délivrez donc mes compagnons, que j'aie la consolation de les voir. »

« Là-dessus, elle sort, tenant à sa main sa verge enchantée. Elle ouvre la porte de l'étable, fait sortir mes compagnons, qui avaient la figure de pourceaux, et les amène dans la salle. Là, elle passe et repasse autour d'eux, et les frotte d'une autre drogue. Aussitôt on voit tomber toutes les soies qu'avait produites la boisson empoisonnée dont elle les avait régalez. Ils reprennent leur première forme, et paraissent plus jeunes, plus beaux et plus grands qu'auparavant. Ils me reconnaissent à l'instant, et accourent m'embrasser avec des soupirs et des larmes de joie. Tout le palais en retentit ; la déesse elle-même en fut touchée, et s'approchant de moi, elle me dit : « Divin fils de Laërte, Ulysse si fécond en ressources et en expédients, allez promptement à votre vaisseau, retirez-le à sec sur le rivage, mettez dans les grottes voisines tout votre butin, vos armes et les agrès, et en revenant amenez-moi tous vos autres compagnons. » J'obéis sans perdre de temps. Arrivé sur le rivage, je trouve mes compagnons plongés dans une douleur très-vive et fondant en pleurs. Comme de tendres génisses qui, voyant le soir revenir leurs mères du pâturage, bondissent autour d'elles, et, sans que les parcs qui les renferment puissent les retenir, elles accourent au-devant et font retentir de

leurs meuglements toute la plaine; de même mes compagnons me voyant, accourent et s'empressent autour de moi, et m'environnent avec de grands cris et les yeux baignés de larmes. Ils témoignent la même joie que s'ils revoyaient leur chère Ithaque, qui les a nourris et élevés. Je n'entends de tous côtés que ces paroles : « Divin Ulysse, « nous avons autant de joie de votre retour que si nous « nous voyions de retour dans notre patrie. Mais contez- « nous la mort déplorable de nos compagnons. »

« Je tâchai de leur redonner courage, et de mettre fin à leur douleur : « Mes amis, leur dis-je, mettons promptement notre vaisseau à sec, retirons notre butin, nos « armes et nos agrès dans les grottes voisines, et préparez-vous à me suivre pour voir vos compagnons « dans le palais de Circé merveilleusement bien traités « et faisant très-bonne chère; ils ont en abondance tout « ce qu'on saurait désirer. »

« Ravis de cette bonne nouvelle, ils exécutent mes ordres sans balancer, et se disposent à me suivre. Le seul Euryloque tâchait de les retenir, et leur adressant la parole, il leur disait : « Ah, malheureux, où allons-nous? « Pourquoi courez-vous à votre perte? Quoi! aller dans « le palais de Circé, qui nous changera tous en pourceaux, « en loups, en lions, pour nous obliger à garder ses « portes? Avez-vous oublié les cruautés que le Cyclope a « exercées sur nos compagnons, qui suivirent Ulysse dans « sa caverne? Leur perte ne doit être imputée qu'à l'imprudence du chef. »

« Je fus si irrité de cette insolence, que j'allais tirer mon épée pour lui abattre la tête, malgré l'alliance qui l'avait uni à ma maison, si mes compagnons ne se fussent tous mis au-devant et ne m'eussent retenu par leurs prières. « Ulysse, me dirent-ils, consentez qu'il demeure « ici pour garder le vaisseau, et menez-nous sans perdre « de temps au palais de la déesse. »

« Je m'éloigne en même temps du rivage. Euryloque

ne demeura point dans le vaisseau, il nous suivit; car il craignit les terribles reproches que je lui aurais faits.

« Pendant que j'étais allé chercher mes compagnons, Circé eut grand soin de ceux que j'avais laissés dans son palais. Elle les fit baigner et parfumer d'essences, elle leur donna des tuniques et des manteaux magnifiques, et en arrivant nous les trouvâmes à table. Je ne saurais vous peindre l'entrevue de mes compagnons. Ils s'embrassent, ils se racontent leurs aventures, et leurs récits sont entrecoupés de sanglots, de larmes et de gémissements qui font retentir tout le palais. La déesse s'approche de moi, et me dit : « Généreux Ulysse, faites cesser toutes ces larmes et tous ces sanglots. Je sais tous les maux que vous avez soufferts sur mer, et toutes les cruautés que des hommes inhumains et intraitables ont exercées contre vous sur la terre. Mais présentement ne pensez qu'à vous réjouir et à faire bonne chère, jusqu'à ce que vos forces et votre courage soient rétablis, et que vous vous trouviez dans le même état où vous étiez quand vous partîtes d'Ithaque. Le souvenir de toutes vos misères ne sert qu'à vous abattre encore et à vous affaiblir, et il vous empêche de goûter les plaisirs et la joie qui se présentent. »

« Ce sage conseil nous persuada. Nous fûmes là une année entière à faire grande chère et à nous réjouir. Après que les quatre saisons révolues eurent consommé l'année, mes compagnons me firent leur remontrance, et me dirent : « Sage Ulysse, il est temps que vous vous souveniez de votre patrie, si les destinées ont résolu de vous y remener heureusement. »

« Je profitai de cet avis. Nous passâmes encore tout ce jour-là à table. Mais, après que le soleil fut couché et que la nuit eut couvert la terre de ténèbres, mes compagnons se retirèrent dans leurs appartements pour se coucher. Et moi, me voyant seul près de Circé, je me jette à ses genoux; elle me donne une audience favorable, et je lui dis :

« Grande déesse, après les bons traitements que j'ai reçus
« de vous, la dernière faveur que je vous demande, c'est
« de tenir la promesse que vous m'avez faite de me ren-
« voyer chez moi; je ne soupire qu'après ma chère pa-
« trie, non plus que mes compagnons, qui m'affligent
« continuellement et me percent le cœur par leurs
« plaintes dès que je ne suis plus près de vous. »

« La déesse me répondit : « Ulysse, il n'est pas juste
« que vous demeuriez plus longtemps dans mon palais
« malgré vous. Mais avant que de retourner dans votre
« patrie, vous avez un autre voyage à faire : il faut que
« vous descendiez dans le sombre royaume de Pluton et
« de la redoutable Proserpine, pour y consulter l'âme de
« Tirésias le Thébain. C'est un devin qui est privé des
« yeux du corps; mais en revanche il a les yeux de l'es-
« prit si pénétrants, qu'il lit dans l'avenir le plus sombre.
« Proserpine lui a accordé ce grand privilège de con-
« server dans la mort son entendement; les autres morts
« ne sont auprès de lui que des ombres et de vains fan-
« tômes. »

« Ces paroles jetèrent le désespoir dans mon cœur. Je
tombai sur son lit, que je baignai de mes larmes. Je ne
voulais plus vivre ni voir la lumière du soleil. Après que
j'eus bien pleuré, et que je me fus bien tourmenté, je lui
dis : « Circé, qui est-ce qui me conduira dans un voyage si
« difficile? Il n'y a jamais eu de route ouverte aux vais-
« seaux pour arriver dans les enfers. »

« Fils de Laërte, me répondit-elle, ne vous mettez pas
« en peine de conducteur. Dressez seulement votre mât,
« déployez vos voiles et demeurez en repos; les seuls
« souffles de Borée vous conduiront. Et quand vous aurez
« traversé l'Océan, vous trouverez une plage commode et
« les bois de Proserpine tout pleins d'arbres stériles,
« comme de peupliers et de saules. Abordez à cette plage
« de l'Océan, et allez de là dans le ténébreux palais de
« Pluton, à l'endroit où l'Achéron reçoit dans son lit le

« Pyriphlégéton et le Cocyte, qui est un écoulement des
« eaux du Styx; avancez jusqu'à la roche où est le con-
« fluent de ces deux fleuves, dont la chute fait un grand
« bruit. Là, creusez une fosse d'une coudée en carré.
« Versez dans cette fosse pour tous les morts trois sortes
« d'effusions; la première, de lait et de miel; la seconde,
« de vin pur; et la troisième, d'eau, où vous aurez dé-
« trempé de la farine. En faisant les effusions, adressez
« vos prières à toutes ces ombres, et promettez-leur que
« dès que vous serez de retour dans votre palais, vous
« leur immolerez la plus belle génisse de vos pâturages,
« qui aura toujours été stérile; que vous leur élèverez
« un bûcher où vous jetterez toutes sortes de richesses, et
« que vous sacrifierez en particulier à Tirésias seul un
« bélier tout noir, et qui sera la fleur de votre troupeau.
« Après que vous aurez achevé vos prières, immolez un
« bélier noir et une brebis noire, en leur tournant la tête
« vers l'Érèbe, et en détournant vos regards du côté de
« l'Océan. Les âmes d'une infinité de défunts se rendront
« en cet endroit. Alors pressez vos compagnons de pren-
« dre ces victimes que vous aurez égorgées, de les dé-
« pouiller, de les brûler et d'adresser leurs vœux aux
« dieux infernaux, au puissant Pluton et à la sévère Pro-
« serpine. Et vous, l'épée à la main, tenez-vous là, écar-
« tez les ombres, et empêchez qu'elles n'approchent de ce
« sang avant que vous ayez entendu la voix de Tirésias.
« Ce devin ne manquera pas de se rendre bientôt près de
« vous; il vous enseignera le chemin que vous devez tenir
« et la manière dont vous devez vous conduire pour re-
« tourner heureusement chez vous. »

« Elle me parla ainsi. En même temps, l'Aurore parut
sur son trône d'or. La déesse m'habilla elle-même, et me
donna des habits magnifiques. Elle eut soin aussi de se
parer; elle prit un grand manteau de toile d'argent d'une
finesse admirable et d'un travail exquis, mit une belle
ceinture d'or, et couvrit sa tête d'un voile.

« Je ne fus pas plutôt habillé, que j'allai par tout le palais éveiller mes compagnons pour les presser de partir :
« Mes amis, leur disais-je, ne goûtez pas plus longtemps
« les douceurs du sommeil; partons sans différer, la
« déesse nous en donne la permission. » Ils reçurent cette bonne nouvelle avec joie, et se préparèrent au départ. Cependant je ne fus pas assez heureux pour les ramener tous. Il y avait parmi eux un jeune homme, nommé Elpénor, qui n'était ni d'une valeur distinguée à la guerre, ni homme de beaucoup de sens, et qui ayant pris trop de vin la veille, était monté au haut de la maison pour chercher le frais, et s'était endormi. Le matin, réveillé en sursaut par le bruit et par le tumulte que faisaient ses compagnons, qui se préparaient au départ, il se leva, et comme il était encore à demi endormi, au lieu de prendre le chemin de l'escalier, il marcha tout droit devant lui, tomba du toit en bas et se rompit le cou; son âme alla avant nous dans les enfers. Quand tous mes gens furent assemblés, je leur dis : « Vous pensez peut-être partir
« pour retourner dans votre chère patrie; mais Circé m'a
« déclaré que nous avions auparavant un autre voyage à
« faire, et qu'il faut que nous descendions dans la sombre
« demeure de Pluton et de Proserpine, pour consulter
« l'ombre du divin Tirésias. »

« Ces paroles les pénétrèrent d'une douleur si vive, qu'ils se mirent à crier et à s'arracher les cheveux. Mais ils avaient beau pleurer et gémir, le mal était sans remède. Quand nous fûmes sur le rivage et sur le point de nous embarquer, tous fondant en larmes, la déesse vint attacher à notre vaisseau deux moutons noirs, un mâle et une femelle, et disparut sans être aperçue; car qui est-ce qui peut voir un dieu, lorsqu'il veut se cacher et se dérober aux yeux des hommes? »

LIVRE XI

ARGUMENT. — Ulysse raconte aux Phéaciens le voyage qu'il fit aux Enfers par l'ordre de Circé ; les discours que lui tint Tirésias, pour lui enseigner les moyens de se sauver et de sauver ses compagnons ; les héros et les héroïnes qu'il y vit ; la conversation qu'il eut avec sa mère et avec beaucoup de ceux qui avaient été à la guerre de Troie, et les peines que les méchants souffrent dans un endroit séparé.

« Quand nous fûmes donc arrivés à notre navire, nous le mettons à l'eau, nous dressons le mât, nous déployons les voiles ; et, après avoir embarqué les victimes dont nous avons besoin, nous quittâmes le rivage, accablés de tristesse et baignés de pleurs. La déesse nous envoya un vent favorable qui enfla nos voiles et qui, secondé par l'effort de nos rameurs et par l'adresse de notre pilote, nous faisait voguer heureusement. Nous courûmes ainsi tout le jour jusqu'au coucher du soleil, et lorsque la nuit répandit ses ténèbres sur la terre, notre vaisseau arriva à l'extrémité de l'Océan. C'est là qu'habitent les Cimmériens, toujours couverts de nuages et enveloppés d'une profonde obscurité. Le soleil ne les éclaire jamais de ses rayons, ni lorsqu'il monte dans le ciel et qu'il fait disparaître les astres, ni lorsque, se précipitant du ciel dans l'onde, il laisse à ces astres toute leur clarté ; une éternelle nuit étend ses sombres voiles sur ces malheureux. Nous mîmes là notre vaisseau à sec, nous débarquâmes nos victimes, et nous courûmes le long du rivage, jusqu'à ce que nous eussions trouvé l'endroit que Circé nous avait marqué. Dès que nous y fûmes arrivés, Périmède et Euryloque se saisirent des victimes, et moi, tirant mon épée, je creusai une fosse d'une coudée en carré, où nous fîmes à tous les morts les effusions qui nous étaient ordonnées : la première de lait et de miel, la seconde de vin pur, et la troisième d'eau, où nous avons détrempé de la farine.

J'adressai là mes vœux à ces ombres, et je leur promis que, dès que je serais à Ithaque, je leur immolerais une génisse stérile, la plus belle de mes pâturages ; que je ferais consumer en leur honneur un bûcher rempli de toutes sortes de richesses, et que je sacrificiais en particulier à Tirésias seul un bélier tout noir, qui serait la fleur de mes troupeaux.

« Après que j'eus adressé à ces morts mes vœux et mes prières, je pris les victimes et je les égorgeai sur la fosse. Le sang coule à gros bouillons ; les ombres viennent de tous côtés du fond de l'Erèbe. On voit pêle-mêle de jeunes femmes, de jeunes hommes, des vieillards desséchés par de longs travaux, de jeunes filles décédées à la fleur de l'âge, des guerriers couverts de larges blessures, victimes du dieu Mars, et dont les armes étaient encore teintes de sang. Ils se pressent tous autour de la fosse, avec des cris aigus ; une frayeur pâle me saisit. Je commandé à mes compagnons de dépouiller les victimes que j'avais égorgees, de les brûler, et d'adresser leurs prières aux dieux infernaux, au puissant Pluton et à la sévère Proserpine. Et moi, l'épée à la main, j'écarte ces ombres, et j'empêche qu'elles n'approchent du sang, avant que j'aie entendu la voix de Tirésias.

« La première ombre qui se présenta à moi, ce fut celle d'Elpénor, qui n'avait pas encore été enterré. Nous avions laissé son corps dans le palais de Circé, sans lui rendre les devoirs de la sépulture, parce que nous avions d'autres affaires et que le temps pressait. Quand je le vis, il me fit pitié ; je ne pus retenir mes larmes, et lui adressant le premier la parole, je lui dis : « Elpénor, comment « êtes-vous venu dans ce ténébreux séjour ? Quoique vous « soyez à pied, vous m'avez devancé, moi qui suis venu « sur mon vaisseau, et à qui la mer et les vents ont été « favorables. »

« Fils de Laërte, me répondit-il en soupirant, c'est mon « mauvais génie et le vin que j'ai bu avec excès, qui m'ont

« mis dans l'état où vous me voyez. J'étais couché tout
« au haut du palais de Circé; à mon réveil, je ne me suis
« pas souvenu de descendre par l'escalier, j'ai été tout
« droit devant moi, je suis tombé du toit en bas, et je me
« suis rompu le cou, et maintenant mon ombre est des-
« cendue dans ces tristes lieux. Je vous conjure donc par
« tout ce que vous avez de plus cher, par votre femme,
« par votre père, qui vous a élevé avec tant de soin et de
« tendresse, par votre fils Télémaque, ce fils unique, que
« vous avez laissé encore enfant dans votre palais, sou-
« venez-vous de moi dès que vous serez arrivé à l'île de
« Circé; car je sais qu'en vous en retournant du palais de
« Pluton, vous aborderez encore à cette île. N'en partez
« point, je vous prie, sans m'avoir rendu les derniers de-
« voirs, de peur que je n'attire sur votre tête la colère des
« dieux. Brûlez mon corps sur un bûcher avec toutes mes
« armes, et élevez-moi un tombeau sur le bord de la mer,
« afin que ceux qui passeront sur cette rive apprennent
« mon malheureux sort. N'oubliez pas de mettre sur mon
« tombeau une rame, pour marquer ma profession, et le
« service que je vous ai rendu pendant ma vie. »

« Je l'assurai que j'exécuterais, de point en point, tout
ce qu'il désirerait. Pendant que nous nous entretenions
ainsi tristement, j'avais toujours l'épée nue pour écarter
ces ombres, et pour les empêcher de boire de ce sang, dont
elles sont fort avides. Tout d'un coup, je vis arriver l'om-
bre de ma mère Anticlée, fille du magnanime Autolycus,
que j'avais laissée pleine de vie à mon départ pour Troie.
Je m'attendris en la voyant, et je fondis en larmes. Mais
quelque douleur que je ressentisse en mon cœur, et quel-
que touché que je fusse de sa peine, je ne la laissai pas
approcher de ce sang avant l'arrivée de Tirésias. Enfin, je
vis arriver l'âme de ce devin. Il avait à la main son scep-
tre; il me reconnut, et me parla le premier: « Généreux
« Ulysse, me dit-il, pourquoi avez-vous quitté la lumière
« du soleil pour venir voir des morts et cette triste de-

« meure ? Vous êtes bien malheureux ! Mais éloignez-vous
« un peu de cette fosse, et détournez cette épée, afin qu'
« je boive de ce sang, et que je vous annonce ce que vous
« voulez savoir de moi. » Je m'éloigne donc de la fosse
et je remets mon épée dans le fourreau. L'ombre s'approche, boit de ce sang et me prononce ses oracles.

« Ulysse, vous cherchez les moyens de retourner heureusement dans votre patrie, mais un dieu vous rendra
« ce retour difficile et laborieux ; car je ne pense pas que
« Neptune renonce au ressentiment qu'il a conçu contre
« vous, de ce que vous avez privé de la lumière son cher
« fils Polyphème. Cependant, malgré toute sa colère, vous
« ne laisserez pas d'y arriver, après bien des travaux et
« des peines, si vous pouvez vous retenir et retenir vos
« compagnons, lorsque vous serez arrivé dans l'île de Trinacrie, et que vous verrez devant vous les bœufs et les
« moutons consacrés au Soleil, qui voit tout et qui entend
« tout. Si vous avez la force de ne pas toucher à ses troupeaux, dans la vue de ménager votre retour, vous
« pourrez espérer qu'après avoir beaucoup souffert vous
« arriverez à Ithaque. Mais si vous y touchez, je vous prédis
« que vous périrez, vous, votre vaisseau et vos compagnons. Que si, par une faveur particulière des dieux,
« vous échappiez de ce grand danger, vous ne retourneriez
« chez vous qu'après de longues années, et après avoir
« perdu tout votre monde. Vous y arriverez seul, et sur
« un navire étranger. Vous trouverez dans votre palais de
« grands désordres, des princes insolents qui poursuivent
« votre femme et qui lui font de grands présents. Vous
« punirez leur insolence. Mais après que vous les aurez
« mis à mort, ou par la ruse ou par la force, prenez une
« rame, mettez-vous en chemin, et marchez jusqu'à ce
« que vous arriviez chez des peuples qui n'ont aucune
« connaissance de la mer, qui n'assaisonnent point leurs
« mets de sel, et qui n'ont ni vaisseaux ni rames. Et afin
« que nous ne puissions les méconnaître, je vais vous

« donner un signe qui ne vous trompera point : Quand
« vous rencontrerez, sur votre chemin, un passant qui
« vous dira que vous portez un van sur votre épaule, alors,
« sans vous enquérir davantage, plantez à terre votre
« rame, offrez en sacrifice à Neptune un mouton, un
« taureau et un verrat, et retournez dans votre palais où
« vous offrirez des hécatombes parfaites à tous les dieux
« qui habitent l'Olympe, sans en oublier un seul. Après
« cela, du sein de la mer, sortira le trait fatal qui vous
« donnera la mort, et qui vous fera descendre dans le
« tombeau, à la fin d'une vieillesse exempte de toutes
« sortes d'infirmités, et vous laisserez vos peuples heu-
« reux. Voilà tout ce que j'ai à vous prédire. »

« Quand il eut cessé de parler, je lui répondis : « Tirésias,
« je veux croire que les dieux ont prononcé ces arrêts
« contre moi. Mais expliquez-moi, je vous prie, ce que je
« vais vous demander. Je vois là l'ombre de ma mère; elle se
« tient près de la fosse dans un profond silence sans dai-
« gner ni regarder son fils, ni lui parler; comment pour-
« rais-je faire pour l'obliger à me reconnaître? »

« Vous me demandez là une chose qu'il n'est pas diffi-
« cile de vous éclaircir. Sachez donc qu'il n'y a que les
« ombres auxquelles vous permettez d'approcher de cette
« fosse et d'en boire le sang, qui puissent vous reconnaître
« et vous prédire l'avenir, et que celles à qui vous le re-
« fuserez s'en retourneront sans vous parler. »

« Quand l'ombre de Tirésias m'eut ainsi parlé et rendu
ses oracles, elle se retira dans la palais de Pluton. Mais
moi je demeurai là de pied ferme jusqu'à ce que ma mère
se fût rapprochée et qu'elle eût bu de ce sang. Dès le
moment elle me reconnut, et faisant de grandes lamenta-
tions, elle me parla en ces termes : « Mon fils, comment
« êtes-vous venu tout en vie dans ce séjour de ténèbres?
« Il est difficile aux vivants de voir l'empire des morts;
« car ils sont séparés par de grands fleuves et par une
« grande étendue d'eaux, surtout par l'Océan, qu'il n'est

« pas aisé de traverser. Est-ce qu'à votre retour de Troie
« vous avez perdu votre route, et qu'après avoir été
« longtemps égaré vous avez été porté dans ces tristes
« lieux avec vos compagnons, avant que d'être retourné
« à Ithaque, et d'avoir revu votre femme et votre fils ? »

« Ma mère, repartis-je, la nécessité de consulter l'om-
« bre de Tirésias m'a fait entreprendre ce terrible voyage.
« Je n'ai pu encore approcher de la Grèce, ni regagner
« ma patrie; mais accablé de maux, j'erre de plage en
« plage, depuis que j'ai suivi Agamemnon pour faire la
« guerre aux Troyens. Mais apprenez-moi, je vous prie,
« de quelle manière la destinée vous a fait tomber dans
« les liens de la mort. Est-ce une longue maladie, ou se-
« rait-ce Diane, qui avec ses douces flèches aurait termi-
« né vos jours? Dites-moi des nouvelles de mon père et
« de mon fils : règnent-ils encore dans mes États? Ou
« quelqu'un s'en est-il mis en possession, et n'attend-on
« plus mon retour? Apprenez-moi aussi ce que pense ma
« femme, et la conduite qu'elle tient. Est-elle toujours
« près de son fils; et a-t-elle soin de sa maison? ou quel-
« qu'un des plus grands princes de la Grèce l'a-t-il
« épousée? »

« Ma mère me répondit sans balancer : « Votre femme
« demeure enfermée dans votre palais avec un courage
« et une sagesse qu'on ne peut assez admirer; elle passe
« les jours et les nuits dans les larmes; personne ne
« s'est mis en possession de vos États; Télémaque jouit
« en paix de tous vos biens, et va aux festins publics, que
« les princes et ceux à qui la divinité a confié sa justice
« et ses lois doivent honorer de leur présence; car tout
« le peuple l'invite avec un grand empressement. Votre
« père demeure à sa maison de campagne, et ne va ja-
« mais à la ville. Là, son lit n'est point de beaux tapis,
« de riches étoffes, de magnifiques couvertures; mais
« pendant l'hiver il couche à terre près de son foyer au
« milieu de ses domestiques, et n'est vêtu que de mé-

« chants habits. Et l'été et l'automne, il couche au milieu
« de sa vigne sur un lit de feuilles, toujours livré à ses
« ennuis, qu'entretient et qu'augmente de plus en plus la
« douleur de votre absence, qui le fait encore plus vieillir
« que les années. C'est cette même douleur qui m'a pré-
« cipitée dans le tombeau : ni Diane n'a abrégé mes jours
« par ses douces flèches, ni aucune maladie n'est venue
« me consumer par ses langueurs ; mais c'est le regret
« de ne vous plus voir, c'est la douleur de vous croire
« exposé tous les jours à de nouveaux périls, c'est le
« tendre souvenir de toutes vos rares qualités qui m'ont
« ôté la vie. »

« A ces mots, je voulus embrasser cette chère ombre ;
trois fois je me jetai sur elle, et trois fois elle se déroba à
mes embrassements, semblable à une vapeur ou à un
songe ; ce qui redoubla ma douleur. « Ma mère, m'écriai-
« je, pourquoi vous refusez-vous au désir extrême que
« j'ai de vous embrasser ? Pourquoi ne voulez-vous pas que
« joints tous deux par nos tendres embrassements, nous
« mêlions ensemble nos larmes, et que nous puissions nous
« rassasier de regrets et de deuil ? La cruelle Proser-
« pine, au lieu de cette chère ombre, n'aurait-elle pré-
« senté qu'un vain fantôme, afin que, privé de cette con-
« solation, je trouve dans mes malheurs encore plus d'a-
« mertume ? »

« Je lui exprimais ainsi mes regrets. Elle me répondit :

« Hélas ! mon fils, le plus malheureux de tous les hom-
« mes ! la fille de Jupiter, la sévère Proserpine, ne vous
« a point trompé ; mais telle est la condition des mortels
« quand ils sont sortis de la vie : les nerfs ne soutiennent
« plus les chairs et les os ; tout ce qui compose le corps
« est la pâture des flammes dès que l'esprit l'a quitté ; et
« l'âme s'envole de son côté comme un songe. Mais re-
« tournez-vous-en promptement à la lumière, et retenez
« bien tout ce que je vous ai appris, afin que vous puis-
« siez le redire à votre chère Pénélope. »

« Pendant que nous nous entretenions ainsi, je vois arriver les femmes et les filles des plus grands capitaines, que Proserpine laissait passer. Elles s'assemblaient en foule autour de la fosse pour boire du sang ; mais moi, qui cherchais les moyens de les entretenir en particulier, je pris le parti de tirer mon épée et de les empêcher de boire toutes ensemble. Elles approchèrent donc l'une après l'autre, et chacune m'apprenait sa naissance. Ainsi j'eus le temps de les entretenir toutes, et de savoir leurs aventures.

« La première qui se présenta, ce fut Tyro, issue d'un sang très-noble ; car elle me dit qu'elle était fille du grand Salmonée, et elle fut femme de Créthée, fils d'Éolus. Autrefois devenue amoureuse du divin fleuve Énippée, le plus beau de tous les fleuves qui arrosent les campagnes, elle allait souvent se promener sur ses charmantes rives. Neptune, prenant la figure de ce fleuve, profita de l'erreur de cette belle nymphe à l'embouchure du fleuve, dont les eaux s'élevant, comme une montagne et se courbant comme en voûte, environnèrent et couvrirent ces deux amants. Il eut d'elle les dernières faveurs, après lui avoir inspiré un doux sommeil qui l'empêcha de le reconnaître. Après que ce dieu se fut rassasié d'amour, il lui prit la main et lui parla en ces termes : « Femme, réjouissez-vous de l'honneur que vous venez de recevoir. Dès que l'année sera révolue, vous mettrez au monde deux beaux enfants ; car la couche des Immortels est toujours féconde. Ayez soin de les nourrir et de les élever. Retournez dans le palais de votre père ; ne me nommez à personne, et sachez que je suis Neptune, qui ai le pouvoir d'ébranler la terre jusqu'à ses fondements. »

« En finissant ces mots il se plonge dans la mer. Tyro accoucha de deux enfants, de Pélias et de Nélée, qui tous deux furent ministres du grand Jupiter. Pélias régna à Iolcos, où il fut riche en troupeaux, et Nélée fut roi de Pylos, sur le fleuve Amathus. Tyro eut de son mari Cré-

thée ses autres enfants, Æson, Phérès et Amythaon, qui se plaisaient à dresser des chevaux.

« Après Tyro, je vis approcher la fille d'Asopus, Antiopé, qui se vantait d'avoir dormi entre les bras de Jupiter. Il est vrai qu'elle eut deux fils, Zéthus et Amphion, qui les premiers jetèrent les fondements de la ville de Thèbes, et qui élevèrent ses murailles et ses tours ; car quelque forts et vaillants qu'ils fussent, ils ne pouvaient habiter sûrement une si grande ville sans des tours qui la défendissent.

« Je vis ensuite Alcmène, femme d'Amphitryon, qui des embrassements de Jupiter eut le fort, le patient, le courageux Hercule.

« Après elle venait Mégare, fille du superbe Créon. Elle fut femme du laborieux fils d'Amphitryon, du grand Hercule.

« Je vis aussi la belle Epicaste ¹, mère d'Œdipe, qui par son imprudence commit un très-grand forfait, en épousant son fils, son propre fils, qui venait de tuer son père. Les dieux découvrirent cet inceste aux yeux des hommes. Ce malheureux, accablé de douleurs, régna sur les superbes descendants de Cadmus, selon les funestes décrets des Immortels, dans cette même Thèbes pleine de malédiction. La reine, qui était en même temps sa mère et sa femme, se précipita dans les enfers ; car vaincue par son désespoir, elle attacha au haut de sa chambre un fatal cordon, qui fut l'instrument de sa mort ; et en mourant elle laissa à son fils, devenu son mari, un fonds inépuisable de malheurs, que les Furies, qu'elle avait invoquées, ne manquèrent pas d'accomplir.

« Après Epicaste j'aperçus Chloris, la plus jeune des filles d'Amphion, fils d'Iasus, qui régna dans Orchomène des Minyens ; Nélée l'épousa à cause de sa parfaite beauté, après lui avoir fait une infinité de présents magnifiques.

1. La même que Jocaste.

Elle régna avec lui à Pylos, et lui donna trois fils, Nestor, Chromius et le fier Périclymène, et une fille nommée Péro, qui par sa beauté et par sa sagesse fut la merveille de son temps. Tous les princes voisins la recherchaient en mariage ; mais Nélée ne la voulut promettre qu'à celui qui lui amènerait de Phylacé les bœufs d'Iphiclus. C'était une entreprise très-difficile et très-périlleuse ; il n'y eut qu'un devin, nommé Mélampus, qui eut l'audace de l'entreprendre. Les arrêts des dieux, les bergers qui gardaient ces bœufs, et les liens où il fut retenu, l'empêchèrent de l'exécuter. Mais après que les jours et les mois en s'écoulant eurent achevé l'année, Iphiclus délivra Mélampus, son prisonnier, pour le récompenser de ce qu'il lui avait expliqué les anciens oracles. Ainsi s'accomplirent les décrets de Jupiter.

« Chloris était suivie de Lédà, qui fut femme de Tyn-dare, dont elle eut deux fils qui furent très-vaillants, Castor, grand dompteur de chevaux, et Pollux, invincible dans les combats du ceste. Ils sont les seuls qui retrouvent la vie dans le sein même de la mort. Car dans le séjour des ténèbres ils ont reçu de Jupiter ce grand privilège, qu'ils vivent et meurent tour à tour, et reçoivent des honneurs égaux à ceux des dieux mêmes.

« Après Lédà, je vis Iphimédée, femme d'Aloëus, qui se vantait d'avoir été aimée de Neptune. Elle eut deux fils, dont la vie fut fort courte, le divin Otus et le célèbre Ephialtes, les deux plus grands et les plus beaux hommes que la terre ait jamais nourris ; car ils étaient d'une taille prodigieuse et d'une beauté si grande, qu'elle ne cédait qu'à la beauté d'Orion. A l'âge de neuf ans, ils avaient neuf coudées de grosseur et trente-six de hauteur. Ils menaçaient les Immortels qu'ils porteraient la guerre jusque dans les cieux ; et pour cet effet ils entreprirent d'entasser le mont Ossa sur le mont Olympe, et de porter le Pélion sur l'Ossa, afin de pouvoir escalader les cieux. Et ils l'auraient exécuté sans doute, s'ils étaient parvenus à l'âge

parfait ; mais le fils de Jupiter et de Latone les précipita tous deux dans les enfers avant que le poil follet eût ombragé leurs joues et que leur menton eût fleuri.

« Je vis ensuite Phèdre, Procris, et la belle Ariadne, fille de l'implacable Minos, que Thésée enleva autrefois de Crète, et qu'il voulut mener dans la ville sacrée d'Athènes ; mais il ne put l'y conduire, car la chaste Diane la retint dans l'île de Dia ¹, sur le témoignage que Bacchus rendit contre elle.

« Après Ariadne je vis Mæra, Clymène et l'odieuse Eriphyle, qui préféra un collier d'or à la vie de son mari. Mais je ne puis vous nommer toutes les femmes et toutes les filles de héros qui passèrent devant moi ; car la nuit serait plutôt finie, et les astres qui se lèvent m'avertissent qu'il est temps de dormir, ou ici dans votre palais, ou dans le vaisseau que vous m'avez fait équiper. Je me repose sur la bonté des dieux et sur vos soins de ce qui est nécessaire pour mon voyage. »

Ainsi parla Ulysse, et tous les princes demeurèrent dans un profond silence, enchantés par le plaisir extrême que leur avait fait son récit. La reine Arété le rompit la première, et dit : « Princes, comment trouvez-vous cet étranger, et que dites-vous de sa bonne mine, de la noblesse de sa taille et de son bon esprit ? C'est mon hôte, et chacun de vous est riche et puissant ; c'est pourquoi ne vous pressez pas de le renvoyer, et par cette diligence ne diminuez point les présents que vous lui devez dans la nécessité où il se trouve. Vous avez dans vos maisons des biens infinis que vous tenez de la bonté des dieux ; quel meilleur usage en pourriez-vous faire ?

Le héros Echénée, qui était le plus âgé des Phéaciens, prit la parole après la reine, et dit : « Mes amis, la vertu et la générosité de la reine doivent nous avoir préparés à ce qu'elle vient de nous dire ; elle nous a fort bien re-

1. Autrement nommée Naxos.

montré notre devoir : obéissez, et qu'Alcinoüs ordonne ce que nous avons à faire, et qu'il nous donne lui-même l'exemple. »

Alcinoüs répondit : « Tout ce qui a été dit sera exécuté, si je conserve la vie et le sceptre. Que notre hôte, quelque pressé qu'il soit de partir, ait la patience d'attendre seulement jusqu'à demain, afin que tous les présents qu'on lui destine soient prêts. Mes sujets prépareront de leur côté ce qui est nécessaire pour son départ, et moi j'y travaillerai du mien tout le premier ; car je veux bien leur donner l'exemple, puisque je tiens ici le premier rang. »

Ulysse parla à son tour : « Puissant Alcinoüs, dit-il, prince illustre entre tous, si vous vouliez que je demeurasse ici une année entière pour vous donner le temps de préparer tout ce qui est nécessaire pour mon départ et de me faire des présents magnifiques et dignes de vous, j'y consentirais de tout mon cœur. Car il me serait bien plus avantageux d'arriver dans ma patrie avec des marques si glorieuses. J'en serais plus honoré et mieux reçu de ceux qui me verraient de retour dans Ithaque. »

Alcinoüs répondit : « Ulysse, à vous voir on ne saurait vous soupçonner d'être un imposteur ni un fourbe, comme il y en a grand nombre qui courent le monde, et qui pour venir à leurs fins composent des fables que l'on ne saurait démentir. Pour vous, il est vrai que ces paroles ont tout l'air de ces contes ingénieusement inventés ; mais vous avez un esprit trop solide pour vouloir tromper. Vous nous avez exposé, comme le meilleur chantre l'aurait pu faire, l'histoire de tous les Grecs et celle de vos malheurs. Mais dites-moi, je vous prie, sans me rien cacher, si vous avez vu dans les enfers quelqu'un de ces grands hommes, de ces héros qui ont été avec vous au siège de Troie, et qui sont morts dans cette expédition. Les nuits sont longues, et il n'est pas encore temps de se coucher ; contez-moi ces aventures merveilleuses. Pour moi, j'attendrais avec plaisir l'aurore en vous écoutant, si vous aviez la

force de me raconter tout ce que vous avez souffert dans ce voyage. »

« Grand roi, reprit Ulysse, il est vrai que les nuits sont longues, et que j'aurai tout le temps de vous conter encore plusieurs histoires et de dormir. Si vous avez si grande envie de m'entendre, je ne vous refuserai pas cette satisfaction, et je vous raconterai des aventures plus pitoyables encore arrivées à mes illustres amis, qui, après avoir échappé à tous les périls de la guerre sous les remparts d'Ilion, ont trouvé la mort dans leur palais par la perfidie même de leur propre femme.

« Après que la chaste Proserpine eut fait retirer les ombres de toutes les femmes dont je viens de vous parler, je vis arriver l'âme d'Agamemnon tout éplorée et environnée des âmes de tous ceux qui avaient été tués avec lui dans le palais d'Égisthe. Il n'eut pas plutôt bu du sang dans la fosse, qu'il me reconnut, et se mit à jeter des cris perçants, à fondre en larmes, et à étendre ses mains vers moi pour m'embrasser; mais cette ombre était destituée de nerfs, et n'avait plus ni vertu ni force. A cette vue, je fus saisi de compassion, et les larmes aux yeux je lui dis : « Fils d'Atrée, le plus grand des rois, comment la Parque cruelle vous a-t-elle fait éprouver son pouvoir? » « Neptune vous a-t-il fait périr avec votre flotte, en excitant tant contre vous ses flots et en déchainant ses vents et ses tempêtes? Ou des étrangers vous ont-ils fait mordre la poussière, en courant sur vous lorsque vous emmeniez leurs troupeaux? Ou enfin, avez-vous été tué devant quelque ville, que vous eussiez attaquée pour la piller et pour emmener ses femmes captives? »

« Fils de Laërte, me répondit le roi, ni le dieu Neptune ne m'a fait périr en excitant contre moi ses flots et en déchainant ses tempêtes, ni je n'ai succombé sous l'effort d'étrangers qui aient voulu repousser mes violences; ma mort est l'ouvrage du traître Égisthe et de ma pernicieuse femme, qui par le plus noir des atten-

« tats m'ont assassiné à un festin, comme on assomme un
« taureau à sa crèche. Voilà quelle a été ma fin malheu-
« reuse. Tous mes compagnons ont été égorgés autour de
« moi comme on égorge des moutons dans la maison
« d'un homme puissant et riche pour un festin de noces,
« pour quelque grand repas, ou pour quelque grande
« débauche. Vous avez bien vu mourir des hommes qui
« ont été tués à vos yeux, soit en combat singulier, soit
« dans la sanglante mêlée ; mais cette vue n'a rien qui
« approche de l'horrible spectacle de nous voir massacrés
« autour de l'urne sacrée et de la table où nous étions
« assis, et de voir le plancher inondé de sang. Dans le
« moment même qu'on m'assassinait, j'entendis la voix
« plaintive de la fille de Priam, de Cassandre, que la
« perfide Clytemnestre tuait pour me faire mourir plus
« cruellement. A ses cris, quoique je fusse déjà à terre et
« expirant, je fis des efforts pour porter la main à mon
« épée ; mais cette impudente me l'avait ôtée. Après ma
« mort elle n'approcha point de moi pour me rendre les
« derniers devoirs, en me fermant les yeux et la bouche.
« Non, il n'y a rien de plus pernicieux ni de plus impu-
« dent qu'une femme capable de se mettre en tête des
« actions aussi abominables que le forfait que Clytemnestre
« a commis en assassinant son mari, et un mari avec
« qui elle avait passé sa première jeunesse. Dans le temps
« que je pensais que mon retour ferait la joie de mes en-
« fants et de ma famille, cette malheureuse, instruite aux
« crimes, s'est couverte d'une éternelle infamie, qui rejail-
« lira sur toutes les femmes qui naîtront après elle, même
« sur les plus vertueuses et sur celles qui aimeront le
« plus tendrement leurs maris. »

« O dieux, m'écriai-je, le puissant Jupiter, aux yeux
« duquel rien n'est caché, a donc bien haï la race d'Atrée,
« puisqu'il lui a fait tant de maux, et toujours par des
« femmes ? A combien de héros Hélène par un seul crime
« n'a-t-elle pas causé la mort ? Et voilà Clytemnestre

« qui vous prépare un piège mortel pendant votre absence ! »

« Mon exemple, reprit promptement Agamemnon, doit vous apprendre à n'avoir pas pour votre femme trop de complaisance et à ne pas lui faire part de tous vos secrets. Il y a des choses que vous pouvez lui communiquer, mais il y en a d'autres qu'il faut lui tenir cachées. Quand je dis vous, je parle à tous les hommes. Car pour vous, vous n'avez rien à craindre de semblable de la fille d'Icarius. Votre Pénélope est un modèle de prudence et de sagesse. Quand nous partîmes pour Troie, nous la laissâmes très-jeune dans votre palais ; son fils était encore à la mamelle, et présentement il doit être en âge d'homme. Qu'il est heureux ! son père aura la consolation de le revoir ; et il aura le plaisir d'embrasser son père, qu'il n'a pas encore connu. Ma pernicieuse femme n'a pas permis que j'aie eu la satisfaction de voir de mes yeux mon cher Oreste ; elle m'a assassiné auparavant. Et sur cela j'ai un avis à vous donner, gravez-le bien dans votre esprit, c'est que vous ne souffriez pas que votre vaisseau entre en plein jour dans le port d'Ithaque : tâchez d'y entrer sans être connu ; car en un mot il ne faut plus se fier aux femmes. Mais dites-moi une chose, et dites-la-moi sans déguisement : avez-vous appris quelque nouvelle de mon fils ? Est-il en vie ? S'est-il retiré à Orchomène, ou à Pylos chez Nestor, ou à Sparte chez mon frère Ménélas ? Car mon cher Oreste n'est pas mort, nous ne l'avons pas vu dans ce royaume sombre. »

« Fils d'Atrée, lui répondis-je, pourquoi me faites-vous ces questions ? Je ne sais si votre fils est mort ou s'il est en vie, et il est inutile de parler de ce qu'on ne sait pas. »

« Pendant cette conversation pleine de tristesse et de larmes, je vois arriver l'âme d'Achille, celle de Patrocle, celle d'Antiloque et celle d'Ajax, qui était le plus beau et

le mieux fait des Grecs après le fils de Pélée. L'âme d'Achille me reconnut, et m'adressant la parole avec de grandes lamentations, elle me dit : « Divin fils de Laërte, « Ulysse si fécond en ressources et en expédients, quelle « entreprise plus hardie que toutes celles que vous avez « jamais faites venez-vous d'exécuter ? Comment avez- « vous eu l'audace de descendre dans ce palais de Pluton, « dans cette demeure des morts qui sont privés d'entendement, et qui ne sont plus que les vaines ombres des « hommes sortis de la vie ? »

« Achille, fils de Pélée, et le plus vaillant des Grecs, lui « répondis-je, ce qui m'a porté à ce voyage, c'est le « pressant besoin de consulter Tirésias, pour voir s'il ne « pourra pas m'enseigner les moyens de retourner dans « ma patrie, car je n'ai pu encore approcher de l'Achaïe ni « de ma chère Ithaque ; mais je suis toujours accablé de « malheurs. Pour vous, il n'y a jamais eu et il n'y aura « jamais d'homme si heureux ; car pendant votre vie « nous vous avons tous honoré comme un dieu, et après « votre trépas vous réglez sur toutes ces ombres. C'est « pourquoi, Achille, ne vous plaignez point tant d'être « mort. »

« Et vous, généreux Ulysse, repartit Achille, ne me « consolez point d'être mort. J'aimerais mieux être mercenaire dans la campagne chez un autre homme sans « patrimoine et qui vivrait pauvrement, que de régner ici « sur toutes ces vaines ombres. Mais dites-moi, je vous « prie, des nouvelles de mon fils. Suit-il mes exemples ? « Se distingue-t-il à la guerre, et promet-il d'être le premier des héros ? Apprenez-moi aussi si vous savez quelque chose de mon père. Ses sujets lui rendent-ils toujours les mêmes honneurs ? Ou le méprisent-ils à cause « de son grand âge ? Car ne jouissant plus de la lumière « du jour, je ne puis le secourir. Si j'étais tel que vous « m'avez vu autrefois, lorsque, volant au secours des « Grecs, je fis mordre la poussière à un peuple de vail-

« lants hommes, et que je parusse un moment dans le
 « palais de mon père, je ferais bientôt sentir la force de
 « mon bras à tous ces rebelles qui veulent le maîtriser et
 « qui refusent de lui rendre les respects qu'ils lui doi-
 « vent. »

« Je n'ai appris aucunes nouvelles du sage Pélée, lui
 « répondis-je ; mais pour ce qui est de votre fils Néopto-
 « lème, je vous dirai la pure vérité, puisque vous me l'or-
 « donnez ; car ce fut moi qui le menai de l'île de Scyros
 « à Troie sur mon vaisseau. Toutes les fois que nous te-
 « lions conseil sous les remparts de cette superbe ville,
 « il parlait toujours le premier, et appuyait fort bien son
 « avis sans s'écarter en vains discours. Il n'y avait que le
 « divin Nestor et moi qui dans l'art de parler remportions
 « sur lui l'avantage. Mais lorsque nous donnions des com-
 « bats, ne croyez pas qu'il se tint au milieu des batail-
 « lons ou des escadrons ; il devançait toujours les trou-
 « pes, et volait le premier à l'ennemi, ne cédant la gloire
 « du courage à aucun de nos héros. Il a tué de sa main
 « une infinité de vaillants hommes dans la sanglante mè-
 « lée. Je ne saurais vous nommer ici tous ceux qui sont
 « tombés sous ses coups, comme le fils de Télèphe, le
 « héros Eurypyle, autour de qui beaucoup de Cétéens¹,
 « ses compagnons, furent tués, et cela pour des présents
 « de femmes². Je n'ai jamais vu un si beau prince ; il
 « n'y avait que Memnon qui fût plus beau que lui. Mais
 « l'occasion où votre fils signala le plus son courage, ce
 « fut lorsque nous nous enfermâmes dans le cheval de
 « bois avec l'élite des généraux de l'armée. C'était moi
 « qui conduisais cette entreprise, et qui devais retenir les
 « Grecs dans cette embuscade et leur donner l'ordre quand
 « il serait temps d'en sortir. Là, vous auriez vu les plus

1. Mysiens.

2. Expression obscure, même pour les anciens. On suppose que la mère ou la femme d'Eurypyle avait reçu de Priam des présents pour engager ce héros à venir au secours de Troie.

« braves capitaines essuyer en secret leurs larmes et trem-
« bler de frayeur, au lieu que je ne vis jamais votre fils
« changer de visage ni s'essuyer les yeux. Au contraire,
« plein d'une noble impatience, il me pressait de donner
« le signal, toujours une main sur son épée et l'autre sur
« sa pique, et se préparant à faire un grand carnage des
« Troyens. Quand nous eûmes saccagé la ville, il se retira
« sain et sauf, et emporta dans ses vaisseaux sa part du
« butin et un prix honorable dont on récompensa sa va-
« leur. Il ne fut blessé ni par l'épée, ni par les traits,
« comme cela arrive d'ordinaire dans la mêlée où Mars
« exerce toutes ses fureurs. »

« A ces mots, l'âme d'Achille, pleine de joie du témoi-
gnage que j'avais rendu à la valeur de son fils, s'en re-
tourna à grands pas dans la prairie d'asphodèles. Les au-
tres âmes s'arrêtèrent près de moi, plongées dans une
profonde tristesse, et elles me racontaient leurs peines et
leurs douleurs. Mais l'âme d'Ajax, fils de Télamon, se te-
nait un peu à l'écart, toujours possédée par la fureur où
l'avait jeté la victoire que je remportai sur lui, lorsqu'on
m'adjugea les armes d'Achille ; ce fut la déesse sa mère,
Thétis elle-même, qui proposa ce prix, et ce furent les
Troyens et Minerve qui me l'adjugèrent. Et plutôt aux dieux
que je ne l'eusse pas remporté ! La terre ne couvrirait pas
aujourd'hui un si grand personnage, qui en bonne mine
et en exploits de guerre était le premier des Grecs après
le vaillant Achille. Lui adressant donc le premier la pa-
role avec le plus de douceur qu'il me fut possible, pour
tâcher de l'apaiser : « Fils de Télamon, lui dis-je, ne vou-
« lez-vous point même après la mort oublier la colère que
« vous avez conçue contre moi à cause de ces malheu-
« reuses armes que les dieux ont rendues si fatales aux
« Grecs ? Car vous, qui étiez leur plus fort rempart, vous
« êtes mort à cause d'elles. Nous sommes tous aussi
« affligés de votre perte que de celle du grand Achille.
« Il n'y a personne de nous qui soit cause de ce malheur ;

« c'est Jupiter seul qui a pris en haine toute l'armée des Grecs, et qui, pour la punir plus visiblement, a terminé votre vie. Mais approchez, prince, afin que vous entendiez ce que j'ai à vous dire; surmontez votre colère et domptez votre fierté. »

« Mes paroles ne purent le fléchir; il ne daigna pas me répondre, et il s'en alla retrouver les autres ombres dans le fond de l'Èrèbe. Cependant, quelque irrité qu'il fût contre moi, il n'aurait pu refuser de me parler ou de m'entendre; mais je voulus voir les autres ombres, et ma curiosité l'emporta.

« Là je vis l'illustre fils de Jupiter, Minos, assis sur son trône, le sceptre à la main, et rendant la justice aux morts. Toutes les ombres comparaissaient devant son tribunal pour être jugées : les unes étaient assises, et les autres debout dans la demeure de Pluton aux larges portes.

« Un peu plus loin, j'aperçus le grand Orion, qui poursuivait dans cette prairie d'asphodèles les bêtes qu'il avait tuées sur les montagnes. Il avait une massue toute d'airain.

« Au delà je vis Tityus, ce fils de la Terre, tout étendu, et qui de son vaste corps couvrait neuf arpents. Deux vautours attachés à ses deux flancs lui déchirent le foie sans qu'il puisse les chasser; car il avait eu l'insolence de vouloir violer Latone, femme de Jupiter, comme elle traversait les délicieuses campagnes de Panope pour aller à Pytho.

« Auprès de Tityus, je vis le célèbre Tantale en proie à des douleurs qu'on ne saurait exprimer : consumé par une soif brûlante, il était au milieu d'un étang, dont l'eau montait jusqu'à son menton sans qu'il pût en prendre une goutte pour se désaltérer; car, toutes les fois qu'il se baissait pour en boire, l'eau disparaissait tout autour de lui, et il ne voyait à ses pieds qu'un sable aride qu'un dieu ennemi desséchait. Ce n'était là que la moitié de son supplice; également dévoré par la faim, il était environné de beaux arbres, d'où pendaient sur sa tête des fruits déli-

cieux, des poires, des grenades, des oranges, des figues, des olives. Mais toutes les fois que ce malheureux levait les bras pour en cueillir, un vent jaloux les élevait jusqu'aux nues.

« Le tourment de Sisyphe ne me parut pas moins terrible : il avait dans ses mains un gros rocher qu'il tâchait de pousser sur le sommet d'une montagne en grimpant avec les pieds et avec les mains ; mais lorsqu'après des efforts infinis il était presque parvenu jusqu'à la cime, et qu'il allait placer son rocher, une force supérieure le repoussait, et cette énorme pierre retombait en roulant jusque dans la plaine. Ce malheureux la reprenait sur l'heure et recommençait son travail ; des torrents de sueur coulaient de tous ses membres, et sa tête élevait des tourbillons de poussière.

« Après Sisyphe, j'aperçus le grand Hercule, c'est-à-dire son image ; car pour lui il est avec les dieux immortels et assiste à leurs festins ; et il a pour épouse la charmante Hébé, fille de Jupiter et de Junon. Autour de cette ombre on entendait des cris aigus de morts qui fuyaient devant elle comme des oiseaux devant le chasseur. Semblable à la nuit sombre, l'arc tendu et la flèche appuyée sur la corde, il jetait de terribles regards, comme prêt à tirer ; sa poitrine était couverte d'un large baudrier d'or horrible à voir, car il est tout rempli d'ouvrages admirables pour le travail, mais effroyables à la vue ; on y voyait des ours, des sangliers, des lions, des combats, des batailles, des défaites, des meurtres. Non, jamais l'ouvrier qui l'a fait n'en pourrait faire de semblable.

« Cette ombre n'eut pas plutôt jeté les yeux sur moi, qu'elle me reconnut, et qu'en poussant de profonds soupirs, elle me parla en ces termes : « Ah ! malheureux
« Ulysse, es-tu aussi persécuté par le même destin qui
« m'a poursuivi pendant ma vie ? J'étais fils du grand
« Jupiter ; mais ma naissance n'a pas empêché que je
« n'aie passé mes jours dans des peines et des traverses
« continuelles. J'ai été soumis à un homme fort inférieur

« à moi, qui m'a ordonné des travaux très-difficiles. En
 « dernier lieu, il me commanda de descendre dans cet
 « empire des morts, et d'emmener le chien qui en gardait
 « l'entrée ; car il pensait que c'était un labeur au-dessus
 « de mes forces et que je ne pourrais jamais exécuter.
 « J'en vins pourtant à bout, j'emmenai ce monstre ; car
 « Mercure et Minerve me conduisaient. »

« Après avoir ainsi parlé, il s'enfonça dans le ténébreux
 séjour sans attendre ma réponse. Je demeurai là de pied
 ferme pour voir s'il ne viendrait point encore quelque
 ombre importante, quelque autre des héros de ce temps-là.
 Et peut-être que j'aurais eu la satisfaction de voir ces
 grands personnages si dignes de ma curiosité, Pirithoüs
 et Thésée, ces illustres descendants des dieux ; mais des
 légions de morts s'assemblèrent autour de moi avec des
 cris perçants. La frayeur me saisit, et j'eus peur que la
 sévère Proserpine n'envoyât du fond de l'Érèbe la terrible
 tête de la Gorgone pour l'exposer à mes yeux. C'est pour-
 quoi, regagnant promptement mon vaisseau, j'ordonnai
 à mes compagnons de s'embarquer et de délier les câbles.
 Ils obéissent, et s'étant assis sur les bancs, ils fendent
 aussitôt les flots de l'Océan à force de rames, et un vent
 favorable vint bientôt les soulager. »

LIVRE XII

ARGUMENT. — Ulysse raconte au roi des Phéaciens et aux princes de sa cour comment, à son retour des Enfers, il arriva pour la seconde fois chez Circé dans l'île d'Æëa ; comment il échappa à la voix mélodieuse des Sirènes, et évita les roches mouvantes de Scylla et de Charybde. Il fait ensuite le détail de son naufrage et de la perte de ses compagnons qui avaient tué quelques-uns des bœufs consacrés au Soleil ; et il représente ensuite les dangers qu'il courut dans ce naufrage, et la manière dont il se sauva dans l'île de Calypso sur une partie du mât de son vaisseau.

« Quand notre vaisseau eut surmonté le courant du
 fleuve Océan et qu'il eut gagné la haute mer, nous arri-

vâmes à l'île d'Ææa, où l'Aurore a établi sa demeure et ses chœurs de danse, et qui voit naître le soleil. Nous entrâmes dans le port, nous tirâmes le vaisseau sur le sable; et, ayant mis pied à terre, nous nous couchâmes sur le rivage en attendant le jour. Le lendemain, dès que l'aurore eut annoncé le retour du soleil, j'envoyai une partie de mes compagnons au palais de Circé pour m'apporter le corps d'Élpenor, qui était mort le jour de mon départ. Nous coupâmes du bois pour le bûcher, que nous dressâmes sur un cap élevé qui avançait dans la mer. Quand le corps fût brûlé avec ses armes, nous enterrâmes ses cendres avec toutes les marques d'une véritable douleur. Nous lui élevâmes un tombeau, sur lequel nous dressâmes une colonne, et nous plaçâmes sa rame sur le haut du tombeau. A peine avions-nous achevé de nous acquitter de ce triste devoir, que Circé, avertie de notre retour, arriva. Elle était suivie de ses servantes, qui nous apportaient du pain et des viandes, avec un vin généreux. La déesse s'étant avancée au milieu, nous dit : « Malheureux, qui tout vivants êtes descendus dans l'empire des
« ombres, deux fois victimes de la mort, au lieu que les
« autres hommes ne meurent qu'une fois; passez le reste
« du jour à vous réjouir et à faire bonne chère; demain,
« à la pointe du jour, vous vous rembarquerez pour continuer votre route : je vous enseignerai moi-même le
« chemin que vous devez tenir, et je vous donnerai toutes
« les instructions nécessaires, afin que vous évitiez les
« malheurs dont vous êtes encore menacés sur terre et
« sur mer, et où vous ne manqueriez pas de périr par votre
« imprudence. »

« Elle parla ainsi, et nous persuada sans peine. Nous passâmes donc le reste du jour à boire et à manger; et quand le soleil eut fait place à la nuit, mes compagnons se couchèrent près du vaisseau, et la déesse me prenant par la main, me tira à l'écart, et s'étant assise près de moi, elle voulut savoir tout ce qui m'était arrivé dans

mon voyage. Je lui en fis le détail, et je n'eus pas plutôt satisfait sa curiosité, qu'elle me dit : « Ulysse, voilà donc une affaire finie, vous vous en êtes heureusement tiré. Mais écoutez ce que j'ai encore à vous dire : quelque dieu favorable vous en fera souvenir dans l'occasion. Vous trouverez sur votre chemin les Sirènes; elles enchantent tous les hommes qui arrivent près d'elles. Ceux qui ont l'imprudence de les approcher et d'écouter leurs chants ne peuvent éviter leurs charmes, et jamais leurs femmes ni leurs enfants ne vont au-devant d'eux les saluer et se réjouir de leur retour. Les Sirènes les retiennent par la douceur de leurs chansons dans une vaste prairie où l'on ne voit que monceaux d'ossements de morts, et que cadavres que le soleil achève de sécher. Passez sans vous arrêter, et ne manquez pas de boucher avec de la cire les oreilles de vos compagnons, de peur qu'ils ne les entendent. Pour vous, vous pouvez les entendre si vous voulez; mais souvenez-vous de vous faire bien lier auparavant à votre mât tout debout avec de bonnes cordes qui vous attacheront par les pieds et par les mains, afin que vous puissiez entendre sans danger ces voix délicieuses. Que si, transporté de plaisir, vous ordonnez à vos compagnons de vous détacher, qu'ils vous chargent alors de nouveaux liens, et qu'ils vous lient plus fortement encore. Quand vos compagnons vous auront tiré de ce danger, et qu'ils auront laissé assez loin derrière eux ces enchanteresses, je ne vous dirai pas précisément quelle est la route que vous devez tenir : c'est à vous de choisir et de prendre conseil de vous-même. Tout ce que je puis, c'est de vous marquer ce que vous trouverez à droite et à gauche. Il y a deux roches fort hautes contre lesquelles les flots d'Amphitrite vont se briser avec un horrible mugissement. Les dieux immortels les appellent les roches errantes. Les oiseaux des cieux ne volent point au-dessus, et les colombes mêmes, qui portent l'ambrosie à Ju-

« piter, ne les passent point impunément; car le sommet
« de ces roches en abat toujours quelqu'une; mais Jupiter
« a soin d'en envoyer toujours une autre à la place, afin
« que le nombre soit toujours complet. Si quelque vais-
« seau en approche malheureusement, il n'y a plus pour
« lui d'espérance; il est d'abord fracassé, et ses débris et
« les hommes qui le montaient sont emportés pêle-mêle
« par les vagues et par les tempêtes mêlées de tourbillons
« de feu. Il n'y a jamais eu qu'un seul vaisseau qui se soit
« tiré de ces abîmes: c'est le célèbre navire Argo, qui,
« chargé de la fleur des héros de la Grèce, passa par là
« en revenant de la Colchide, où régnait le roi Aétès;
« et il ne faut pas douter que les courants ne l'eussent
« porté contre ces roches, si Junon ne l'eût conduit elle-
« même et ne l'eût fait passer sans danger, parce qu'elle
« aimait et protégeait Jason. De ces deux écueils dont je
« vous parle, l'un porte sa cime jusqu'aux cieux; il est
« environné de nuages obscurs qui ne l'abandonnent en
« aucun temps; jamais la sérénité ne dévoile son sommet
« ni en été ni en automne, et il n'y a point de mortel qui
« y pût monter ni en descendre, quand il aurait vingt
« mains et vingt pieds, car c'est une roche unie et lisse,
« comme si elle était taillée et polie. Au milieu, il y a
« une caverne obscure, dont l'ouverture est tournée vers
« le couchant et vers l'Érèbe; et cette caverne est si haute,
« que le plus habile archer, passant près de là sur son
« vaisseau, ne pourrait pousser sa flèche jusqu'à son
« sommet. Passez le plus vite qu'il vous sera possible,
« car c'est la demeure de la pernicieuse Scylla, qui pousse
« des hurlements horribles; sa voix est semblable au ru-
« gissement d'un jeune lion: c'est un monstre affreux,
« dont les hommes ni les dieux mêmes ne peuvent sou-
« tenir la vue. Elle a douze griffes qui font horreur, six cols
« d'une longueur énorme, et sur chacun une tête épou-
« vanteable, avec une gueule béante garnie de trois rangs
« de dents, qu'habite la mort. Elle a la moitié du corps

« étendu dans sa caverne ; elle avance dehors ses six têtes
« monstrueuses, et en allongeant ses cols, elle sonde toutes
« les cachettes de sa caverne, et pêche habilement les dau-
« phins, les chiens marins, les baleines mêmes, et les
« autres monstres qu'Amphitrite nourrit dans son sein.
« Jamais pilote n'a pu se vanter d'avoir passé impuné-
« ment près de cette roche ; car ce monstre ne manque
« jamais, de chacune de ses six gueules toujours ouvertes,
« d'enlever un homme de son vaisseau.

« L'autre écueil n'est pas loin de là ; mais il est moins
« élevé, et vous pousseriez fort aisément jusqu'au sommet
« une flèche. On y voit un figuier sauvage, dont les bran-
« ches chargées de feuilles s'étendent fort loin. Sous ce
« figuier est la demeure de Charybde, qui engloutit les
« flots ; car chaque jour elle les engloutit par trois fois, et
« par trois fois elle les rejette avec des mugissements hor-
« ribles. Qu'il ne vous arrive pas de vous trouver là quand
« elle absorbe ses vagues ; car Neptune même ne pourrait
« vous tirer de ce danger, et vous seriez immanquable-
« ment entraîné dans cet abîme ; tâchez plutôt de passer
« du côté de Scylla le plus promptement qu'il vous sera
« possible ; car il vaut encore mieux que vous perdiez six
« de vos compagnons, que de les perdre tous et de périr
« vous-même. »

« Mais, déesse, lui répondis-je, dites-moi, je vous prie :
« si je fais tant que de m'éloigner de Charybde et d'ap-
« procher de Scylla, ne pourrai-je pas venger sur cette
« dernière la mort de mes six compagnons qu'elle aura
« dévorés ? »

« Ah ! malheureux, reprit-elle : quoi ? même en l'état
« où vous êtes, vous ne pouvez vous résoudre à renoncer
« à la guerre et aux travaux, et vous ne voulez pas même
« céder aux dieux ! Sachez que ce n'est pas une créature
« ordinaire et mortelle que vous vous proposez de com-
« battre, mais un monstre terrible, inhumain, invincible
« et immortel ; toute la valeur humaine ne saurait lui

« résister. Le plus sûr est de se dérober à sa fureur par la
« fuite. Car, pour peu que vous vous arrêtiez près d'elle pour
« prendre vos armes, je crains bien qu'elle ne vous enlève
« six autres de vos compagnons, et vous aurez encore la
« douleur de les voir dévorer en votre présence. Passez
« vite, vous dis-je, et appelez à votre secours Cratéïs, qui
« a mis au monde ce monstre horrible ; elle arrêtera sa
« violence, et l'empêchera de se jeter sur vous. Vous ar-
« riverez à l'île de Trinacrie, où paissent un grand nombre
« de bœufs et de moutons qui appartiennent au Soleil. Il
« y a sept troupeaux de bœufs, autant de troupeaux de
« moutons, et chaque troupeau est de cinquante bêtes,
« qui ne se continuent point par la génération, mais qui
« durent toujours les mêmes sans jamais finir ; et tous ces
« troupeaux ont pour gardiens deux nymphes, la belle
« Phaëtuse et la charmante Lampétie, toutes deux le fruit
« des amours de la divine Nèère et du Soleil. La mère,
« après les avoir nourries et élevées, les envoya habiter
« bien loin dans l'île de Trinacrie, et leur donna le soin
« des troupeaux de leur père. Si vous voulez vous pro-
« curer un heureux retour, vous laisserez là ces troupeaux
« sans y toucher et sans leur faire aucun mal, et il est sûr
« que vous arriverez à Ithaque, quelques traverses que
« vous ayez à essuyer. Mais si vous y touchez, je vous
« prédis la perte certaine de votre vaisseau et de vos com-
« pagnons ; et si vous êtes assez heureux pour échapper,
« vous n'arriverez chez vous qu'après un long temps, et
« après avoir vu périr tous vos compagnons jusqu'au der-
« nier. »

« Elle parla ainsi, et l'aurore vint annoncer le jour. La
déesse reprit le chemin de son palais, et je retournai à
mon vaisseau. J'ordonne à mes compagnons de s'embar-
quer, de délier les câbles et de prendre les avirons. Ils
obéissent et se mettent à ramer. La belle Circé nous en-
voja un vent favorable, qui donna le temps à nos rameurs
de se reposer ; car avec ce bon vent, l'adresse seule de notre

pilote suffit pour nous conduire. Alors, quoiqu'accablé de douleur, je pris ce moment pour parler à mes compagnons.

« Mes amis, leur dis-je, il n'est pas juste que nous ne soyons ici qu'un ou deux qui sachions les aventures que Circé m'a prédites. Je vais vous en instruire tous, afin que, comme elles vous regardent tous également, vous en soyez aussi tous également instruits, soit que nous devions tous périr, ou que nous puissions espérer d'échapper aux dangers qui nous menacent. Première-ment la déesse nous ordonne d'éviter la voix des Sirènes et de fuir loin de la prairie qu'elles habitent. Elle ne permet qu'à moi seul d'entendre leurs chants; mais auparavant il faut que vous m'attachiez tout debout au mât de mon vaisseau avec des liens très-forts. Que si, transporté du plaisir de les entendre, je vous ordonne de me détacher, gardez-vous bien de m'obéir, et liez-moi plus fortement encore. »

« Pendant que je leur parlais ainsi, notre vaisseau, poussé par un bon vent, arrive à l'île des Sirènes; le vent s'apaise dans le moment, les vagues tombent et le calme règne. Aussitôt mes compagnons se lèvent, plient les voiles, reprennent leurs rames et font écumer la mer sous l'effort de leurs avirons. Je prends en même temps un grand pain de cire, je le mets en pièces avec mon épée, et pétrissant ces morceaux dans mes mains, je les amollis. La cire est bientôt amollie, et cède à la force de mes mains et à la chaleur du soleil, qui était fort grande. J'en remplis les oreilles de mes compagnons, qui, après cela, me lièrent par les pieds et par les mains tout debout au mât du vaisseau, et s'étant remis sur les bancs, ils recommencèrent à ramer.

« Quand notre vaisseau ne fut plus éloigné du rivage que de la portée de la voix, comme nous poursuivions vivement notre route, les Sirènes nous aperçurent, et aussitôt, élevant leurs voix, elles se mirent à chanter : « Ap-
« prochez de nous, généreux Ulysse, qui méritez tant

« d'éloges, et qui êtes l'ornement et la gloire des Grecs ;
« arrêtez votre vaisseau sur ce rivage pour entendre notre
« voix. Jamais personne n'a passé ces lieux sans avoir
« auparavant admiré la douce harmonie de nos chants.
« On continue sa route après avoir eu ce plaisir et après
« avoir appris de nous une infinité de choses ; car nous
« savons tous les travaux que les Grecs et les Troyens
« ont essuyés par la volonté des dieux sous les remparts
« de Troie ; et rien de tout ce qui se passe dans ce vaste
« univers ne nous est caché. »

« Voilà ce qu'elles me dirent avec une voix pleine de charmes. J'en fus si touché, que je voulais approcher pour les entendre, et que je fis signe à mes compagnons de me délier. Mais ils se mirent à faire force de rames, et en même temps Périède et Euryloque, s'étant levés, vinrent me charger de nouveaux liens et m'attacher plus fortement. Quand nous eûmes passé ces lieux, et que nous fûmes assez loin pour ne pouvoir plus entendre ni les sons ni la voix de ces enchanteresses, alors mes compagnons ôtèrent la cire dont j'avais bouché leurs oreilles, et vinrent me délier. Mais nous n'eûmes pas plutôt quitté cette île, que j'aperçus une fumée affreuse, que je vis les flots s'amonceler et que j'entendis des mugissements horribles. Mes compagnons furent si effrayés, que les rames leur tombèrent des mains ; tous les environs retentissaient de ces mugissements épouvantables. Notre vaisseau était arrêté sans pouvoir faire aucun mouvement ; car mes compagnons n'avaient plus la force de donner un coup de rame. Je courais par tout le vaisseau ; je leur parlais à tous les uns après les autres, et je tâchais de les ranimer.
« Mes chers amis, nous ne sommes point novices à soutenir de grands maux ; celui qui se présente n'est pas
« le plus grand que nous ayons essuyé. Avez-vous oublié
« quand le Cyclope nous tenait enfermés dans son affreuse
« caverne. Par ma prudence, par mon courage et par mon
« adresse nous nous tirâmes de ce terrible danger ; j'ai

« peine à croire que cela soit sorti de votre mémoire.
« Exécutez seulement les ordres que je vais donner. Vous,
« rameurs, ne vous ménagez point, et que les flots blanchissent sous vos rames; Jupiter veut peut-être que
« notre vie soit le prix de vos grands efforts. Et vous, pilote, puisque vous avez en main le gouvernail, et que
« c'est à vous à nous conduire, éloignez toujours votre
« vaisseau de l'endroit où vous voyez cette fumée et les
« flots amoncelés; ayez toujours la vue attachée sur le
« rocher qui est à gauche, tâchez d'en approcher, et prenez bien garde que les courants ne vous entraînent insensiblement de l'autre côté, et que par là vous ne nous précipitiez dans une mort certaine. »

« Ils obéirent tous avec un merveilleux courage; mais je me gardai bien de leur nommer Scylla, de peur que ce seul nom ne les jetât dans le désespoir, et qu'abandonnant leurs rames ils n'allassent tous se cacher. Alors je ne me souvins plus de l'ordre trop dur que Circé m'avait donné; j'endossai mes armes, et prenant en main deux bons javelots, je m'avancai sur la proue; et là, de pied ferme, j'attendais de voir paraître cette monstrueuse Scylla qui devait dévorer mes compagnons; mais je ne pus jamais l'apercevoir. J'étais appliqué à regarder dans toutes les ouvertures de cette caverne obscure, que mes yeux en étaient fatigués. Nous passâmes ainsi ce petit détroit entre Scylla et Charybde. Cette dernière engloutissait avidement les flots. Quand elle les rejetait, le bouillonnement de ces eaux, semblable à celui d'une cuve pressée par un feu violent, faisait retentir les rivages, et l'écume montait jusqu'à la cime de ces affreux rochers; et quand elle les retirait, on entendait des mugissements terribles; tout le rocher en retentissait, et l'on voyait à découvert le sable noir de ces abîmes. Mes compagnons sont saisis de frayeur. Pendant que nous avions les yeux attachés sur cette monstrueuse Charybde pour éviter la mort dont elle nous menaçait, la cruelle Scylla enleva de mon vaisseau

six de mes compagnons, qu'elle choisit les meilleurs et les plus forts. Attiré par le bruit, je tournai la vue de leur côté; je vis encore leurs pieds et leurs mains qui s'agitaient en l'air comme elle les enlevait, et je les entendis qui m'appelaient à leur secours. Mais ce fut pour la dernière fois que je les vis et que je les entendis. Comme un pêcheur qui, se tenant sur la pointe d'un rocher avancé, jette dans la mer sa ligne, dont il a garni l'hameçon d'un appât trompeur au-dessous de la corne qui le couvre, et enlève un petit poisson tout palpitant qu'il jette sur le sable; Scylla enlève de même mes six compagnons dans son rocher et les dévore à l'entrée de sa caverne. Ces malheureux jetaient des cris qui me perçaient le cœur, et ils me tendaient les mains pour implorer mon assistance. Vous pouvez juger de mon état. De tout ce qui m'est arrivé de plus sensible et de plus affligeant dans mes courses, voilà ce que j'ai trouvé de plus cruel.

« Quand nous eûmes passé ces cruelles roches, Scylla et Charybde, nous arrivâmes incontinent à l'île du Soleil, où paissaient les bœufs et les moutons de ce dieu. Avant que d'aborder, j'entendis les meuglements et les bêlements de ces troupeaux. Je me ressouvins d'abord de ce que m'avait dit le devin Tirésias et de l'ordre que m'avait donné la déesse Circé, qui m'avait recommandé sur toutes choses d'éviter l'île du Soleil, qui fait la joie des hommes. Je me résolus donc de parler à mes compagnons, quoique j'eusse le cœur serré de tristesse: « Mes amis, leur dis-je, « écoutez l'avis que j'ai à vous donner, et que les fatigues « dont vous êtes accablés ne vous rendent pas indociles. « J'ai à vous déclarer les oracles que j'ai reçus de Tirésias et de Circé. Il m'ont ordonné d'éviter surtout l'île « du Soleil, qui fait la joie et le bonheur des hommes, et « ils m'ont prédit que si j'y entrais, il nous y arriverait à « tous un très-grand malheur. Éloignez-en donc le vaisseau le plus qu'il vous sera possible. »

« Ces paroles leur abattirent le courage, et les rempli-

rent de douleur. Euryloque se levant avec précipitation, me répondit d'un ton fort aigre : « Ulysse, vous êtes le plus impitoyable et le plus dur de tous les hommes ; vous n'êtes jamais las de travaux, rien ne vous fatigue ; il faut que vos entrailles soient toutes de fer. Vous voyez vos compagnons accablés de sommeil et de lassitude, et vous ne pouvez souffrir qu'ils relâchent à une île où ils touchent déjà, et où ils pourraient trouver quelque repos et les rafraîchissements qui leur sont nécessaires ; mais vous voulez qu'ils s'abandonnent encore à la mer, et qu'ils errent pendant la nuit en s'éloignant d'une terre qui leur offre un asile. C'est pendant la nuit que se lèvent les vents les plus orageux ; si nous sommes accueillis d'une tempête, où voulez-vous que nous nous retirions ? Que le vent de midi ou le violent Zéphire se lève, nous sommes perdus sans ressource ; car ces vents-là règnent dans ces mers avec tant d'empire, que les meilleurs vaisseaux ne peuvent leur résister, et qu'ils périssent tous malgré les dieux mêmes. A l'heure qu'il est, obéissons à la nuit, descendons à terre, préparons le souper près de notre vaisseau sur le rivage, et demain dès la pointe du jour nous nous remettrons en mer. »

Ce discours fut approuvé de tous ses compagnons. Je reconnus alors qu'un dieu ennemi me préparait de nouveaux malheurs. Reprenant donc la parole, je lui dis : « Euryloque, je ne puis vous résister ; car je suis seul contre tous. Mais avant que nous abordions, promettez-moi, et confirmez votre promesse par le plus grand des serments, que si vous trouvez à terre des bœufs et des moutons, aucun de vous n'aura la folie d'en tuer un seul, et que vous vous contenterez de manger les provisions que Circé nous a données. »

Ils jurèrent tous en même temps. Ce serment fait, nous entrâmes dans le port, et nous arrêtons notre vaisseau près d'un lieu qu'arrosait une belle fontaine. Mes compagnons descendent et commencent à préparer leur souper. Quand

ils eurent soupé, le souvenir de la perte de leurs compagnons, que Scylla avait enlevés et dévorés à nos yeux, leur arracha des larmes, qu'un doux sommeil vint bientôt tarir.

« La nuit était fort avancée et les astres penchaient vers leur coucher, lorsque Jupiter excita une furieuse tempête mêlée d'horribles tourbillons, et couvrit la terre et la mer d'épais nuages, qui, en nous dérobant la clarté des astres, redoublèrent l'obscurité de la nuit. Quand l'aurore nous eut rendu la lumière, nous cherchâmes un abri pour notre vaisseau sous un antre avancé qui était dans le port, et dans lequel les nymphes de la mer se retiraient et faisaient leurs danses. Là, j'assemblai mes compagnons, et je leur dis : « Mes amis, nous avons dans notre vaisseau toutes les provisions de bouche qui nous sont nécessaires; ne touchons donc ni aux bœufs ni aux moutons de cette île, de peur qu'il ne nous arrive quelque grand malheur; car ils appartiennent à un dieu terrible, au Soleil qui voit tout et qui entend tout. »

« Touchés de mes paroles, ils me promirent tout ce que je voulais. La tempête excitée par le vent du midi continua un mois entier sans relâche, et à ce vent de midi se joignit le vent du levant, qui rendait la tempête plus furieuse. Tant que mes compagnons ne manquèrent ni de pain ni de vin, ils s'abstinrent de toucher aux troupeaux du Soleil; car ils ne voulaient que conserver leur vie. Mais quand toutes nos provisions furent consumées, alors se dispersant par nécessité, ils se mirent à chasser et à pêcher à la ligne les poissons, les oiseaux marins, et tout ce qui pouvait tomber entre leurs mains; car ils étaient pressés d'une faim très-violente. Cependant je m'enfonçai dans l'île pour faire mes prières aux dieux et pour les supplier de vouloir m'ouvrir quelque voie de retour. Quand je me vis donc assez loin de mes compagnons, et dans un lieu qui était à l'abri des vents, je lavai mes mains, et j'adressai mes prières à tous les dieux qui habi-

tent l'Olympe. J'avais à peine fini, que les dieux m'envoyèrent un doux sommeil.

« Euryloque profita de l'occasion pour donner à ses compagnons un conseil funeste : « Mes amis, leur dit-il, ô vous qui avez essuyé tant de travaux et tant de misères, « tous les genres de mort sont terribles ; mais le plus terrible de tous, c'est de mourir de faim. Choisissons donc « parmi les bœufs du Soleil les plus beaux et les meilleurs, et faisons un sacrifice aux dieux immortels ; et « si nous sommes assez heureux pour arriver à Ithaque, « notre chère patrie, notre premier soin sera d'élever « au père du jour un beau temple, que nous enrichirons « de quantité d'offrandes très-magnifiques. Que si ce dieu, « irrité de ce que nous aurons pris ses bœufs, veut faire « périr notre vaisseau et que tous les autres dieux y consentent, j'aime mieux encore mourir au milieu des flots « que de languir misérablement dans cette île déserte, et « d'y être consumé par la faim. »

« Ainsi parla Euryloque, et ce pernicieux conseil fut loué et suivi. Sans perdre un moment, ils vont choisir dans les troupeaux les bœufs les meilleurs et les plus gras, et ils n'allèrent pas les chercher bien loin ; car, comme ces bœufs n'étaient point effarouchés, ils paissaient près de notre vaisseau même. Ils les immolèrent en faisant leurs prières aux dieux, et comme ils n'avaient point d'orge pour les consacrer selon la coutume, ils prirent des feuilles de chêne. Leurs prières étant finies, et les victimes égorgées et dépouillées, ils coupèrent les cuisses, les enveloppèrent d'une double couche de graisse, mirent par-dessus des morceaux de toutes les autres parties, et les posèrent sur le feu. Ils manquaient de vin pour faire les aspersions ; dans cette nécessité, ils employèrent l'eau, qu'ils versèrent sur ces parties fumantes. Quand les cuisses furent consumées par le feu, et qu'on eut goûté aux entrailles, on coupa les restes des victimes par morceaux, et on les fit rôtir. Le sommeil me quitta dans ce moment, et je

repris le chemin de mon vaisseau. Comme j'approchais, une odeur agréable de fumée de sacrifice se répandit autour de moi. Je ne doutai point de mon malheur; et m'adressant aux dieux, je m'écriai avec de profonds soupirs : « Grand Jupiter, et tous les autres Immortels qui habitez aussi l'Olympe ! c'est donc pour ma perte que vous m'avez fait fermer les paupières par ce malheureux sommeil; car mes compagnons, devenus audacieux et rebelles par mon absence, ont commis un terrible forfait. »

« En même temps, la belle Lampétie alla porter au Soleil la nouvelle de cet horrible attentat de mes compagnons. Le Soleil, outré de colère, dit aux dieux : « Grand Jupiter, et tous les autres Immortels qui habitez aussi ce brillant Olympe, vengez-moi des compagnons d'Ulysse, fils de Laërte, qui, avec une insolence digne de tous vos châtimens, ont égorgé mes bœufs, que je voyais toujours avec un nouveau plaisir quand je montais au ciel pour éclairer les hommes, ou quand je descendais du ciel sous la terre pour faire place à la nuit. Si ces insolens ne portent bientôt la peine que mérite leur sacrilège, je descendrai dans l'Érèbe, et je n'éclairerai plus que les morts. »

« Le maître du tonnerre lui répond : « Soleil, continuez de faire part de votre lumière aux dieux et aux hommes qui sont répandus sur la surface de la terre; et reposez-vous sur moi de la punition de ces audacieux. Bientôt je briserai leur vaisseau d'un coup de foudre au milieu de la vaste mer. »

« Et cette conversation des dieux, je l'appris de la belle Calypso, qui me dit la tenir de Mercure même.

« Quand j'eus regagné mon vaisseau, je fis à mes compagnons de très-sévères réprimandes. Mais tout cela n'apportait aucun remède à nos maux; les bœufs du Soleil étaient tués. Les dieux ne tardèrent pas d'envoyer à ces malheureux des signes de leur colère: les peaux de ces bœufs se mirent à marcher; les chairs, qui rôtaient sur

les charbons, commencèrent à mugir; celles qui étaient encore crues répondaient à leurs mugissements, et nous croyions entendre les bœufs mêmes.

« Malgré ces prodiges, mes compagnons passèrent six jours entiers à faire bonne chère; et dès que Jupiter eut fait luire le septième jour, la tempête, qui jusque-là avait été si furieuse, cessa tout d'un coup. Pour ne pas perdre un temps si favorable, nous nous rembarquâmes sur l'heure; et après avoir dressé le mât et déployé nos voiles, nous nous mîmes en mer.

« Dès que nous eûmes perdu l'île de vue, que nous ne découvrions plus aucune terre, et que nous ne pouvions plus voir que la mer et le ciel; alors Jupiter fit lever au-dessus de notre vaisseau un nuage noir, qui couvrit tout à coup la mer d'épaisses ténèbres. Ce nuage ne courut pas longtemps; car bientôt de ses flancs sortit le violent Zéphire, accompagné d'un déluge de pluie et d'affreux tourbillons. L'effort du vent rompit d'abord les deux cordages du mât, qui tomba avec ses voiles et ses antennes dans la sentine, et en tombant il fracassa la tête à notre pilote qui tenait le gouvernail. Ce malheureux tomba de sa poupe dans la mer, la tête la première, comme un plongeur. En même temps, Jupiter fit retentir les airs du bruit d'un horrible tonnerre, et lança sa foudre sur notre vaisseau. La secousse que causa le trait de ce dieu fut si violente, que tout le vaisseau fut ébranlé, une odeur de soufre le remplit, et tous mes compagnons furent précipités dans les flots. Ils flottaient sur les vagues comme des oiseaux marins, faisant tous leurs efforts pour regagner leur navire; mais toute voie de salut leur était fermée par l'ordre de Jupiter. Dans cette extrémité, je courais d'un bout à l'autre du vaisseau pour tâcher de le gouverner; mais un horrible coup de vent ayant emporté les deux côtés, il n'y eut plus que le fond qui resta entier, et qui était le jouet des flots et de la tempête. Un second coup de vent, beaucoup plus fort, vint briser mon mât

par le pied ; mais comme il était garni d'une espèce de câble fait de cuir de bœuf, je me servis de ce câble pour lier ce mât avec la quille du vaisseau et le rendre plus ferme et plus solide ; et porté sur cette quille fortifiée par le mât, je m'abandonnai au gré des vents. Dans ce moment, le violent Zéphire tomba tout d'un coup et fit place au vent du midi, qui était mille fois plus terrible pour moi ; car il me portait dans les gouffres de Charybde. Toute la nuit se passa ainsi dans un danger continuel de ma vie. Le lendemain, comme le soleil se levait, je me trouvai entre Scylla et la terrible Charybde, et ce fut justement dans le moment que celle-ci engloutissait les flots. Ce reflux m'aurait entraîné dans ses gouffres, si, en me haussant sur les pieds, je ne me fusse pris à ce figuier sauvage dont je vous ai parlé : je me tins fortement attaché à ses branches avec les mains comme un oiseau de nuit, le reste du corps suspendu en l'air, sans pouvoir trouver à appuyer les pieds ; car ses racines étaient fort loin dans le rocher, et ses branches longues et fortes étaient avancées dans la mer et ombrageaient tout cet abîme. Je demeurais donc ainsi suspendu, en attendant que le monstre en rejetant les flots me renvoyât mon mât. Enfin mon impatience fut satisfaite ; car, dans le temps que le juge, après avoir jugé quantité de procès, quitte son tribunal pour aller dîner, je vis sortir mon mât de cet abîme. Comme il passait sous moi, je me laissai aller ; je tombai un peu à côté avec un grand bruit, et l'ayant accroché, je m'assis au milieu et je nageai avec les pieds et les mains, qui me servaient de rames. Le père des dieux et des hommes ne permit pas que je repassasse près de Scylla ; car jamais je n'aurais pu éviter la mort. Je fus porté en cet état au gré des flots et des vents neuf jours entiers, et la dixième nuit, les dieux me firent aborder à l'île d'Ogygie, où habite la belle Calypso, qui me reçut avec beaucoup de bonté et de politesse. Mais pourquoi vous redirais-je présentement ce qui se passa dans son palais ? Je vous en fis hier le

récit, à vous et à votre noble épouse, et je n'aime point à redire ce qui a été déjà dit clairement. »

LIVRE XIII

ARGUMENT. — Alcinoüs et toute sa cour ont pris tant de plaisir à entendre le récit des aventures d'Ulysse, qu'ils lui font de nouveaux présents. Ils mettent en foule dans son vaisseau tout ce qui est nécessaire pour son voyage. Ulysse prend congé du roi et s'embarque. Ceux qui le conduisent le descendent à terre sur le rivage d'Ithaque pendant qu'il est endormi et s'en retournent. A leur retour, Neptune change en pierre leur vaisseau. Minerve apparaît à Ulysse sur le rivage; elle lui donne ses conseils sur la manière dont il doit se conduire pour tuer les poursuivants, l'oblige à retirer dans une grotte voisine toutes ses richesses, et le métamorphose en vieillard.

Ulysse finit ainsi le récit de ses aventures. Le silence règne dans l'assemblée des Phéaciens, et tous ceux qui sont dans cette salle pleine d'ombre ne sont occupés que du plaisir qu'ils ont eu à l'entendre. Enfin Alcinoüs, prenant la parole, dit : « Ulysse, puisque vous êtes venu dans mon palais, je ne crois pas qu'à votre départ de cette île vous vous égariez de votre chemin, et que vous éprouviez les mêmes traverses que vous avez éprouvées avant que d'y arriver. » Et s'adressant ensuite à ceux qui l'entouraient, il leur dit : « Vous, qui êtes reçus tous les jours à ma table, et qui avez le plaisir d'entendre ce chantre divin, écoutez le conseil que j'ai à vous donner. Nous avons déjà régalé notre hôte d'habits magnifiques, de beaucoup d'or diversement travaillé et de plusieurs autres présents que vous, qui êtes le conseil des Phéaciens, lui avez donnés libéralement. Mais que chacun de nous lui donne encore un trépied et une cuvette; et dans la première assemblée du peuple, nous retirerons par une imposition générale la dépense qu'on aura faite; car il n'est pas juste qu'elle tombe sur un seul. »

Tous les princes approuvèrent le discours d'Alcinoüs,

et en même temps, ils se retirèrent chacun dans sa demeure pour aller prendre quelque repos. Le lendemain, dès que l'étoile du matin eut fait place à l'aurore, ils vont tous porter leurs cuvettes et leurs trépieds dans le vaisseau. Le roi s'y rendit aussi, et il voulut prendre la peine de placer et de ranger lui-même tous ces vases sous les bancs, afin que les rameurs n'en pussent être incommodés dans leur manœuvre. Tous retournèrent ensuite au palais, où l'on prépara un grand festin. Alcinoüs offrit en sacrifice un taureau à Jupiter qui règne sur les dieux et sur les hommes. Quand on eut fait brûler les cuisses sur l'autel selon la coutume, on se mit à table; et le chantré Démodocus, que les peuples honoraient comme un dieu, charma le repas par ses chants. Mais Ulysse tournait souvent la tête pour voir le soleil, dont la course lui paraissait trop lente. Il aurait souhaité que cet astre eût hâté son coucher pour seconder l'impatience qu'il avait de partir. Comme un laboureur, qui du soc de sa charrue a fendu le sein d'un guéret et y a tracé de pénibles sillons toute la journée, voit avec plaisir le soleil se précipiter dans l'Océan et amener l'heure du souper; il s'en retourne avec joie, et la lassitude appesantit ses genoux : ainsi Ulysse voit avec plaisir le coucher du soleil. Sans perdre un moment, il adresse la parole aux Phéaciens, et surtout au roi, à qui il parle en ces termes : « Alcinoüs, illustre entre tous, et vous, princes des Phéaciens, faites vos libations, afin que vous me renvoyiez dans l'heureux état où vous m'avez mis, et que je vous dise les derniers adieux. Tout ce que je désirais de vous est exécuté, et votre générosité a surpassé toutes mes espérances. Non-seulement vous me fournissez tout ce qui est nécessaire pour mon voyage, mais vous m'avez comblé de présents; veuillez les dieux les rendre heureux pour moi ! Que je retrouve dans mon palais ma femme telle que je la désire, et tous mes amis en parfaite santé ! Et pour vous, puissiez-vous être ici longtemps la consolation et la joie de vos

femmes et de vos enfants, et que les dieux vous donnent toutes les vertus, qu'ils répandent sur vous à pleines mains toutes sortes de prospérités, et qu'ils détournent tous les maux de dessus vos peuples ! »

Ce discours plut à tout le monde. Sur l'heure on donne ordre que tout soit prêt pour le départ. Et le roi, s'adressant au héraut Pontonoüs, lui dit : « Pontonoüs, remplissez une urne de vin, et présentez-en dans des coupes à tous ceux qui sont ici présents, afin qu'après qu'ils auront tous fait les libations, nous laissions partir notre hôte, et qu'il s'embarque sans perdre un moment pour s'en retourner dans sa chère patrie. »

Pontonoüs obéit. Il remplit une urne de vin, et en verse dans les coupes à toute l'assemblée ; chacun, sans se lever de son siège, fait les libations aux dieux immortels qui habitent le brillant Olympe. Ulysse seul se leva, et présentant sa coupe à la reine, lui parla en ces termes : « Princesse, que la joie vous accompagne toujours jusqu'à l'heure de la vieillesse et de la mort, et des autres fléaux, auxquels les hommes sont soumis. Pour moi, je pars. Et vous, soyez heureuse en cette demeure dans vos enfants, dans vos peuples et dans la personne du roi Alcinoüs ! »

En achevant ces mots, Ulysse sortit de la salle. Alcinoüs lui donna un héraut pour le conduire à son vaisseau, et la reine Arété lui donna plusieurs de ses femmes pour porter les présents et les provisions. L'une était chargée des tuniques et des manteaux, l'autre portait la cassette, une troisième portait le pain et le vin.

Quand on fut arrivé au port, ceux qui devaient conduire Ulysse embarquent les provisions et dressent un lit pour lui sur le tillac, où ils étendent des peaux et des étoffes pour servir de couvertures. Ulysse monte et se couche ; les rameurs se placent sur leurs bancs en bon ordre, détachent le câble qui arrêta le vaisseau à un rocher, et en se courbant et se renversant, ils font blanchir la mer sous l'effort de leurs rames.

Cependant le sommeil s'empare des paupières d'Ulysse ; mais un sommeil si doux et si profond, que ce prince ressemblait moins à un homme endormi qu'à un homme mort. Comme on voit un quadriges partir de la barrière au premier signal, et fendre rapidement les airs, la tête des chevaux toujours relevée ; le vaisseau d'Ulysse fendait la mer avec la même rapidité, la poupe toujours haute, et laissait derrière lui de longs sillons de flots tout blancs d'écume. Le vol de l'épervier même, qui est le plus vite des oiseaux, n'aurait pu égaler sa vitesse, si grande était la légèreté de ce vaisseau, qui portait un homme dont la sagesse était égale à celle des dieux. Jusque-là, ce prince avait essuyé des maux infinis, soit dans les guerres qu'il avait heureusement terminées, soit sur la mer ; mais alors, plongé dans un profond sommeil, il oubliait toutes ses peines.

Quand la brillante étoile qui annonce l'arrivée de l'aurore se leva, le vaisseau aborda aux terres d'Ithaque. Il y a dans cette côte un port auquel on donne le nom du vieillard Phorcyme, un des dieux marins ; il est entre deux grandes rades hérissées de rochers qui avancent extrêmement dans la mer, et qui le mettent à l'abri des vents. Dès que les vaisseaux y sont entrés, ils n'ont rien à craindre, et ils y sont en sûreté sans être attachés. Ce port est couronné d'un bois d'oliviers, qui, par leur ombre, y entretiennent une fraîcheur agréable ; et, près de ce bois, est un antre profond et délicieux, consacré aux nymphes qu'on appelle Naïades. Tout autour de l'antre en dedans, on voit de grandes urnes et des amphores de pierre, qui servent de ruches à des essaims d'abeilles qui y font leur miel. On y voit aussi de grands métiers taillés dans la pierre, sur lesquels les belles nymphes travaillent à des étoffes de pourpre qui font la merveille des yeux. Ce lieu charmant est arrosé par des fontaines dont l'eau ne tarit jamais. Pour y entrer il y a deux portes : l'une au septentrion, toujours ouverte aux hommes ; et

l'autre au midi, plus divine, car elle n'est ouverte qu'aux dieux.

Les rameurs d'Ulysse entrent dans ce port, qu'ils connaissent depuis longtemps, et leur vaisseau avance dans les terres jusqu'à la moitié de sa longueur, si grand était le mouvement qu'ils lui avaient imprimé par la force de leurs rames. Ils descendent à terre, enlèvent Ulysse tout endormi avec son lit, et le déposent sur le rivage sans qu'il s'éveille. Ils prennent tous les beaux présents que les Phéaciens lui avaient faits, par l'inspiration de la généreuse Minerve. Ils les mettent au pied d'un olivier hors du chemin, de peur qu'ils ne fussent exposés au pillage, si quelque voyageur venait passer par là avant son réveil. Cela fait, ils se rembarquent et reprennent le chemin de Schérie.

Neptune n'oublia pas les menaces qu'il avait faites à Ulysse, et s'adressant à Jupiter, comme pour sonder sa volonté, il lui dit : « Grand Jupiter, père des dieux et des hommes, je ne serai donc plus honoré parmi les dieux immortels, puisque des mortels comme les Phéaciens, qui même sont descendus de moi, me méprisent ! Je me persuadais qu'Ulysse ne retournerait dans sa patrie qu'après avoir souffert encore bien des peines et soutenu les nouveaux travaux que je lui préparais ; car je ne lui avais pas absolument fermé toutes les voies de retour, depuis que vous lui aviez promis qu'il arriverait chez lui et que vous lui aviez confirmé cette promesse par un signe de tête, qui est le sceau assuré de l'infailibilité de tout ce que vous promettez. Bien loin qu'il ait souffert à ce retour le moindre travail, la moindre peine, les Phéaciens l'ont conduit sur la vaste mer, l'ont posé tout endormi sur les côtes d'Ithaque, et l'ont comblé de présents ; car ils lui ont donné tant d'airain, tant d'or et une si grande quantité d'habits, qu'il n'en aurait jamais tant emporté de Troie, s'il était arrivé heureusement dans son palais avec tout son butin. »

Le maître du tonnerre lui répond : « Dieu puissant,

qui ébranlez, quand il vous plait, les fondements de la terre, quels discours venez-vous de tenir? Les dieux immortels ne cesseront jamais de vous honorer. Il serait difficile de mépriser un dieu aussi ancien que vous, aussi grand et aussi respectable. Que s'il y a quelque mortel qui, malgré sa faiblesse, ait l'insolence de vous refuser l'honneur qui vous est dû, les voies de la vengeance ne vous sont-elles pas toujours ouvertes? Faites donc ce que vous trouverez à propos; satisfaites-vous, et que rien ne vous retienne. »

« Je me satisferai très-promptement, repartit Neptune, comme vous m'en donnez la permission. Mais je crains toujours de vous offenser, et je redoute votre colère. Pour plus grande sûreté, je vais donc vous communiquer mon dessein. Je veux faire périr ce beau vaisseau des Phéaciens au milieu de la mer, pendant qu'il s'en retourne, afin qu'instruits par cet exemple, ils renoncent à ramener désormais les hommes qui aborderont chez eux, et je veux couvrir leur ville d'une haute montagne qui menacera toujours de l'écraser. »

« Eh bien, répondit le maître des dieux, voici de quelle manière je crois que vous devez exécuter cette vengeance. Quand tout le peuple sera sorti de la ville pour voir arriver ce beau vaisseau, et qu'on le verra voguer à pleines voiles, changez-le tout à coup en un grand rocher près de la terre et conservez-lui la figure de vaisseau, afin que tous les hommes soient émerveillés et étonnés de ce prodige; ensuite couvrez leur ville d'une haute montagne, qui ne cessera jamais de les effrayer. »

Neptune n'eut pas plutôt entendu cet avis, qu'il se rendit à l'île de Schérie, qui est la patrie des Phéaciens, et attendit là le retour du vaisseau. Il n'eut pas le temps de s'impatienter; car dans le moment on vit ce vaisseau qui fendait les ondes avec une merveilleuse légèreté. Neptune s'en approche, et le poussant du plat de la main, il le change en un grand rocher, auquel il donne de profondes

racines, qui, en l'arrêtant sur les flots, appuient ses fondements dans les abîmes. Ce dieu s'éloigna en même temps. Les Phéaciens, qui étaient tous sortis de la ville, étonnés de ce prodige, se disaient l'un à l'autre : « Grands dieux, qui est-ce qui a lié notre vaisseau sur la mer à la fin de sa course ? » Car le vaisseau paraissait tout entier. Ils tenaient tous le même langage, et aucun ne savait comment cela était arrivé, lorsque Alcinoüs, s'avançant au milieu d'eux, leur parla en ces termes :

« Mes amis, voici l'accomplissement des anciens oracles que mon père m'avait annoncés. Il me disait toujours que Neptune était irrité contre nous de ce que nous étions les meilleurs pilotes qu'il y eût au monde, et que nous ne relevions point de lui. Et il ajoutait qu'un jour ce dieu ferait périr au milieu des flots un de nos meilleurs vaisseaux, qui reviendrait de conduire un mortel dans sa patrie, et qu'il couvrirait notre ville d'une montagne qui nous effrayerait toujours. Voilà les anciennes prophéties que m'annonçait ce bon vieillard, et les voilà à moitié accomplies. Mais allons, exécutons tous l'ordre que je vais donner ; renoncez tous désormais à conduire les étrangers qui arriveront chez nous, promettez que vous n'en conduirez jamais aucun, et immolons à Neptune douze taureaux choisis pour tâcher de l'apaiser, et pour l'empêcher d'achever sa vengeance, en couvrant notre ville de cette haute montagne dont nous sommes encore menacés. »

Ainsi parla le roi. Les peuples furent saisis de frayeur, et préparèrent le sacrifice.

Pendant que les princes et les chefs des Phéaciens faisaient leurs prières à Neptune autour de son autel, Ulysse, qui était profondément endormi sur sa terre natale, se réveilla, et ne reconnut point cette terre chérie ; il en était absent depuis trop longtemps, et la déesse Minerve l'enveloppa sur-le-champ d'un épais nuage, afin qu'il ne pût la reconnaître, et qu'elle eût le temps de l'avertir de tout ce qu'il avait à faire. Car il fallait qu'il ne fût reconnu ni

de sa femme ni de ses amis, ni de ses concitoyens, avant qu'il eût tiré vengeance de l'injustice et de l'insolence des poursuivants. Voilà pourquoi cette déesse fit que toute la face du pays lui parut changée, les grands chemins, les portes, la plage, les rochers qui s'avançaient dans la mer, et les arbres même ; en un mot, rien n'était reconnaissable pour lui. Il se leva plein d'étonnement, et jetant sa vue de tous côtés, et frappant ses cuisses, il dit avec de profonds soupirs : « Ah ! malheureux que je suis, dans quel pays me trouvé-je ? Vais-je tomber entre les mains d'hommes cruels et sauvages, ou entre les mains d'hommes hospitaliers et pieux ? Où vais-je porter toutes les richesses que j'ai avec moi ? Où vais-je moi-même m'égarer et me perdre ? Plût aux dieux que je fusse demeuré parmi les Phéaciens, ou que j'eusse été à la cour de quelque autre prince qui m'aurait bien reçu et m'aurait renvoyé dans mes États ! Présentement je ne sais où cacher tous ces présents pour les mettre en sûreté ; car il n'y a pas d'apparence de les laisser ici ; ils deviendraient bientôt la proie du premier passant. Grands dieux ! les princes et les chefs des Phéaciens n'étaient donc pas si sages ni si justes que je pensais. Ils m'avaient promis de me ramener à ma chère Ithaque, et ils m'ont exposé sur une terre étrangère ! Que Jupiter, protecteur des suppliants, et dont les yeux sont toujours ouverts sur les actions des hommes pour punir ceux qui font mal, punisse la perfidie de ces malheureux qui m'ont trompé ! Mais il faut que je compte tous mes trésors, et que je voie si ces perfides, en se retirant, ne m'en ont pas emporté une partie. »

En finissant ces mots, il fait une revue exacte de ses trépieds, de ses cuvettes, de ses barres d'or et de ses habits, et il trouve qu'il n'y manquait rien. Délivré de cette inquiétude, il ne fait plus que soupirer après sa chère patrie, en parcourant le rivage de la mer. Pendant qu'il est plongé dans ses tristes pensées, Minerve s'approche de lui sous la figure d'un jeune berger, de bonne

mine, et tel que sont les enfants des princes. Il avait sur ses épaules un manteau d'une belle étoffe très-fine, à ses pieds de beaux brodequins, et un long javelot à la main. Ulysse fut ravi de sa rencontre; et l'abordant, il lui parla ainsi :

« Berger, puisque vous êtes le premier que je trouve dans cette terre étrangère, je vous salue de tout mon cœur, et je vous prie de ne point former contre moi de mauvais desseins; sauvez-moi toutes ces richesses, et sauvez-moi moi-même : je vous adresse mes prières comme à un dieu, et j'embrasse vos genoux comme votre suppliant. Mais avant toutes choses, dites-moi, je vous prie, sans me rien déguiser, quelle est cette terre, quel est son peuple, et quels sont les hommes qui l'habitent? Est-ce une île? ou n'est-ce ici que la plage de quelque continent? »

« Il faut que vous soyez bien peu instruit, lui répondit Minerve, ou que vous veniez de bien loin, puisque vous me demandez quelle est cette terre. Ce n'est pas un pays inconnu. Il est célèbre jusque dans les climats qui voient lever le soleil, et dans ceux qui le voient se précipiter dans l'onde. Véritablement c'est un pays âpre et qui n'est pas propre à nourrir des chevaux; mais s'il n'a pas de plaines fort spacieuses, il n'est pas non plus stérile et sec. Cette terre porte du froment et du vin en abondance; elle a les pluies nécessaires dans les saisons, et les rosées qui réjouissent les plantes. Les chèvres et les bœufs y trouvent des pâturages excellents; il y a toutes sortes de bois et de forêts, et elle est arrosée de quantité de sources, dont les Nymphes ne laissent jamais tarir les eaux dans la plus grande sécheresse. Enfin, étranger, le nom d'Ithaque est connu jusqu'à Troie, quoique ce pays, soit, dit-on, fort loin de l'Achaïe. »

A ces paroles, Ulysse sentit une joie qu'on ne peut exprimer de se retrouver dans sa patrie, selon le rapport que lui venait de faire la fille de Jupiter. Il répondit à cette déesse, non pas dans la pure vérité, mais en forgeant sur le champ une fable, et en conservant toujours

le caractère d'homme rusé et dissimulé : « J'ai fort entendu parler d'Ithaque, lui dit-il, dans l'île de Crète, qui est fort éloignée, et au milieu de la mer. Je suis venu ici avec toutes ces richesses, j'en ai laissé autant à mes enfants ; et je cherche ici un asile, ayant été obligé de prendre la fuite, à cause d'un meurtre que j'ai commis, en tuant le fils d'Idoménée, le brave Orsiloque, qui était si léger à la course, que dans les plaines de Crète il surpassait ceux qui avaient acquis le plus de réputation. Notre querelle vint de ce qu'il voulait m'ôter ma part du butin qui m'était échue à Troie, et que j'avais acquise par tant de travaux et de dangers que j'avais essayés et à la guerre et sur la mer ; car il conservait contre moi quelque ressentiment de ce qu'à Troie je refusais d'obéir à son père, et que je voulais commander séparément mes compagnons. Je le perçai d'un coup de pique dans un chemin où je lui avais dressé une embuscade, assisté d'un de mes amis. La nuit était fort obscure ; personne ne nous vit, et je le tuai sans être aperçu. Dès le lendemain, à la pointe du jour, je trouvai heureusement un vaisseau de Phénicie qui était prêt à faire voile ; je priai ces Phéniciens de me recevoir et de me rendre ou à Pylos, ou en Élide, où règnent les Épéens ; et pour les y engager, je leur donnai une partie de mon butin. Mais les vents contraires les éloignèrent toujours de ces côtes, quelques efforts qu'ils fissent pour y aborder ; car ils n'avaient aucune mauvaise intention. Nous fûmes jetés hier pendant la nuit sur cette plage : nous avons eu beaucoup de peine à gagner ce port, et nous étions si accablés de travail et de lassitude, que nous ne pensâmes pas seulement à prendre un léger repas, quoique nous en eussions grand besoin ; mais étant tous descendus du vaisseau, nous nous couchâmes sur le rivage. J'étais si las, que je fus bientôt enseveli dans un profond sommeil. Les Phéniciens, pour profiter du vent qui venait de changer, ont débarqué ce matin toutes mes richesses, les ont fidèlement mises près du lieu où j'étais endormi, et

s'étant remarqués ils ont fait voile vers Sidon. C'est ainsi que je suis demeuré seul dans cette terre étrangère, livré à de cruelles inquiétudes, dont je n'attends le soulagement que de votre secours. »

Ainsi parla Ulysse. La déesse sourit de voir sa dissimulation, elle le prit par la main ; ce n'était plus sous la figure d'un pasteur, mais sous celle d'une femme belle, majestueuse, et parfaitement instruite. Elle lui parla en ces termes :

« Celui-là serait bien fin et bien subtil qui vous surpasserait en toutes sortes de dissimulations et de ruses. Un dieu même y serait embarrassé. O le plus dissimulé des mortels, homme inépuisable en feintes, en détours et en finesses ! Dans le sein même de votre patrie, vous ne pouvez vous empêcher de recourir à vos fables et à vos déguisements, qui vous sont familiers dès votre naissance. Mais laissons-là les tromperies, que nous connaissons si bien tous deux ; car si vous êtes le premier des mortels pour imaginer des fables pleines d'invention et de prudence, je puis dire que, parmi les dieux, j'ai la réputation d'exceller dans ces ressources que la sagesse peut fournir. Ne reconnaissez-vous point encore la fille de Jupiter, la déesse Minerve, qui vous assiste, qui vous soutient et qui vous conserve dans tous vos travaux, et qui vous a rendu si agréable aux yeux des Phéaciens ? Présentement, je suis venue ici pour vous donner les conseils dont vous avez besoin, et pour mettre en sûreté tous ces beaux présents dont les Phéaciens vous ont comblé à votre départ par mes inspirations secrètes. Je veux aussi vous apprendre tous les chagrins et tous les périls auxquels la destinée va encore vous exposer dans votre propre palais. C'est à vous de vous munir de force pour les supporter couragement, puisque c'est une nécessité. Gardez-vous bien surtout de vous faire connaître à personne, soit homme soit femme, parce que vous êtes arrivé en fugitif. Souffrez dans le silence tous les maux, tous les

affronts et toutes les violences que vous aurez à essuyer des gens. »

« Déesse, repartit Ulysse, il serait bien difficile à l'homme le plus clairvoyant de vous reconnaître quand vous voulez vous cacher ; car vous prenez, comme il vous plait, toutes sortes de figures. Je sais fort bien, et je ne l'oublierai jamais, que vous m'avez été toujours favorable pendant que nous avons combattu sous les murs d'Ilion. Mais dès le moment qu'après avoir saccagé cette superbe ville nous nous fûmes embarqués, et que la puissance divine eut dispersé tous les Grecs, vous ne vous êtes plus montrée à moi, et je ne vous ai plus vue sur mon vaisseau vous tenir près de moi pour me garantir des maux dont j'étais continuellement assailli ; mais abandonné à moi-même, j'ai été errant, toujours accablé de travaux et le cœur rongé de chagrin, jusqu'au moment où les dieux ont enfin daigné me délivrer de toutes ces misères : c'est-à-dire, lorsque dans le riche pays des Phéaciens, vous daignâtes m'encourager par vos paroles et me conduire vous-même jusque dans la ville. Aujourd'hui j'embrasse vos genoux, et je vous conjure, au nom de votre père, de me dire s'il est vrai que je sois de retour dans ma patrie ; car je me défie de ce bonheur, et je crains que ce ne soit encore ici quelque terre étrangère, et que vous ne m'ayez parlé comme vous avez fait que pour vous moquer de moi et pour m'abuser par de vaines espérances ; dites-moi donc, je vous prie, s'il est bien vrai que je sois sur les terres d'Ithaque. »

« Vous êtes toujours le même, repartit Minerve, et voilà de vos soupçons. Mais je ne veux pas vous abandonner et vous précipiter par là dans des malheurs inévitables. Car je vois que vous êtes un homme sage, d'un esprit toujours présent et plein de modération et de prudence, et voilà les gens qui sont dignes de ma protection. Tout autre qui reviendrait d'un voyage aussi long aurait de l'impatience de revoir sa femme et ses enfants. Et vous, bien loin d'avoir cette impatience, vous ne voulez pas seulement

aller apprendre de leurs nouvelles avant que d'avoir éprouvé la fidélité de votre femme. Sa conduite est telle que vous pouvez la désirer ; car elle est toujours enfermée dans votre palais, et passe tristement les jours et les nuits à soupirer et à répandre des larmes. Si je ne vous ai pas secouru depuis votre embarquement, c'est que je n'ignorais pas que vous vous tireriez de tous ces dangers ; je savais fort bien qu'après avoir perdu tous vos compagnons, vous retourneriez enfin dans votre patrie, et je n'ai pas voulu sans nécessité m'opposer au dieu de la mer qui est mon oncle, et qui a conçu contre vous une haine implacable, parce que vous avez aveuglé son cher fils. Mais pour vous faire voir que je ne vous trompe point, je vais vous faire reconnaître les lieux, et vous montrer Ithaque telle que vous l'avez laissée. Voilà le port du vieillard Phorcyme, un des dieux marins ; le bois d'oliviers qui le couronne, c'est le même que vous y avez toujours vu ; voilà près de ce bois l'autre obscur et délicieux des nymphes qu'on appelle Naïades ; c'est le même où vous avez offert tant de fois à ces nymphes des hécatombes parfaites ; cette montagne couverte d'une forêt, c'est le mont Nérîte. »

En achevant ces mots, la déesse dissipa le nuage dont elle l'avait environné, et dans l'instant il reconnut la terre qui l'avait nourri. Transporté de joie en revoyant cette terre chérie, il la baisa ; et en élevant ses mains, il adressa aux Nymphes cette prière : « Naïades, filles de Jupiter, je n'espérais pas d'être assez heureux pour vous revoir de ma vie ; puisque j'ai ce bonheur, contentez-vous présentement, douces Nymphes, des vœux sincères que je vous présente. Bientôt, si la grande Minerve, qui préside aux assemblées des peuples, continue de me favoriser, et qu'elle conserve ma vie et celle de mon fils, je vous offrirai, comme je faisais autrefois, des sacrifices qui vous marqueront ma joie et ma reconnaissance. »

« Ne doutez point de mon secours, reprit Minerve, et qu'aucune défiance ne vous inquiète. Retirons d'abord

dans le fond de l'autre toutes ces richesses, afin que vous les conserviez, et nous délibérerons ensuite sur le parti que nous devons prendre. »

En parlant ainsi, elle entre dans cette caverne obscure et cherche dans tous les coins une cache fidèle. Ulysse la suivait et portait tout l'or, le cuivre et les habits que les Phéaciens lui avaient donnés. Il les mit dans l'endroit que Minerve lui montra, et, en sortant, la déesse ferma elle-même l'entrée de la caverne avec une grosse pierre. Ils s'assirent tous deux ensuite au pied d'un olivier, et se mirent à consulter sur les moyens qu'ils devaient choisir pour punir l'insolence des poursuivants. Minerve parla la première, et dit : « Divin fils de Laërte, sage Ulysse, c'est ici qu'il faut employer tout votre esprit pour trouver les moyens de faire mordre la poussière à ces insolents, qui depuis trois années régentent dans votre palais, et poursuivent votre femme, en lui offrant tous les jours de nouveaux présents. Elle ne fait que soupirer après votre retour ; elle les amuse tous, et se promet à chacun, en leur envoyant très-souvent des messages. Mais ses pensées ne répondent guère à ses démonstrations. »

« Grands dieux ! s'écria Ulysse, un sort aussi funeste que celui d'Agamemnon m'attendait donc dans mon palais, si vous ne m'aviez averti de tout ce qui se passe ! Continuez-moi, grande déesse, votre protection. Enseignez-moi comment je dois me prendre à châtier ces insolents ; tenez-vous près de moi, grande déesse, inspirez-moi la même force et le même courage que vous m'inspirâtes, lorsque nous saccageâmes la superbe ville de Priam. Car si vous daignez m'assister de même, grande Minerve, fussent-ils trois cents, je les attaquerai seul, et je suis sûr de les vaincre. »

« Je vous assisterai, sans doute, reprit Minerve, et je ne vous perdrai pas de vue un moment, quand nous exécuterons ce grand exploit, et je pense que bientôt quelqu'un de ces poursuivants, qui consomment votre bien et qui se

nourrissent de vaines espérances, inondera de son sang la salle du festin. Mais, avant toutes choses, je vais vous rendre méconnaissable à tous les mortels. Je vais dessécher et rider votre peau, faire tomber ces beaux cheveux blonds, vous couvrir de haillons si vilains, qu'on aura de la peine à les regarder ; et ces yeux si beaux et si pleins de feu, je vais les changer en des yeux éteints et éraillés, afin que vous paraissiez difforme à ces poursuivants, à votre femme et à votre fils. Ainsi changé, la première chose que vous devez faire, c'est d'aller trouver votre fidèle Eumée, à qui vous avez donné la garde de vos troupeaux de porcs : c'est un homme plein de sagesse, et qui est entièrement dévoué à votre fils et à la sage Pénélope. Vous le trouverez au milieu de ses troupeaux, qui paissent sur la roche Coracienne, près de la fontaine d'Aréthuse, où ils boivent l'onde noire et se nourrissent du fruit des chênes, qui est la nourriture la plus propre pour les engraisser. Demeurez-là près de lui, et faites-vous instruire de tout ce que vous devez savoir, pendant que j'irai à Sparte pour faire venir votre fils, qui est allé chez Ménélas pour tâcher d'apprendre de vos nouvelles et de découvrir si vous êtes encore vivant. »

« Mais, sage Minerve, répondit Ulysse, pourquoi ne l'avez-vous pas informé de ce qui me regarde, vous qui savez toutes choses ? Est-ce pour le faire errer comme moi sur la vaste mer avec des peines infinies, pendant que ses ennemis, profitant de son absence, consumeront son bien ? »

« Ne soyez point en peine de votre fils, répondit la sage Minerve : je lui ai fait entreprendre ce voyage, et je l'ai conduit moi-même, afin qu'il se fit une bonne réputation. Il n'est exposé à aucun danger ; il est en repos dans le palais du fils d'Atrée, où il est traité avec beaucoup de magnificence, et où il a tout à souhait. Il est vrai que ces jeunes princes, qui commettent tant de désordres dans votre maison, l'attendent au passage sur un vaisseau, et

lui ont dressé une embuscade pour le tuer à son retour : mais leur pernecieux dessein leur sera funeste. »

En finissant ces mots, elle le toucha de sa verge, et d'abord sa peau devint ridée, ses beaux cheveux blonds disparurent, ses yeux vifs et pleins de feu ne parurent plus que des yeux éteints ; en un mot, ce ne fut plus Ulysse, mais un vieillard accablé d'années et hideux à voir. La déesse changea ses beaux habits en vieux haillons enfumés et rapetassés, qui lui servaient de manteau, et par-dessus elle l'affubla d'une vieille peau de cerf dont tout le poil était tombé ; elle lui mit à la main un gros bâton, et sur ses épaules une besace toute rapiécée, qui, attachée à une corde, lui pendait jusqu'à la moitié du corps. Après que la déesse et lui eurent pris ensemble ces mesures, ils se séparèrent, et Minerve prit le chemin de Sparte pour lui ramener son fils.

LIVRE XIV

ARGUMENT. — Ulysse ayant quitté Minerve, prend le chemin de la maison d'Eumée, et en arrivant il court un grand danger, qu'il évite par sa prudence et par le secours de ce pasteur. L'état où il trouve ce serviteur fidèle, le bon accueil qu'il en reçoit, et l'entretien qu'ils ont ensemble. Ulysse feint qu'il est de Crète ; il raconte ses aventures, toutes supposées, et lui expose comment il est arrivé à Ithaque. Eumée fait un sacrifice en sa faveur et pour demander le retour d'Ulysse ; le repas dont ce sacrifice est suivi. Après le souper, ils vont se coucher. La nuit est froide ; Ulysse, qui meurt de froid, demande un manteau pour se couvrir, en faisant une petite histoire d'une aventure qui lui était arrivée devant Troie. Vigilance d'Eumée pour les troupeaux de son maître, et l'équipage dans lequel il sort de la maison pour aller passer la nuit en rase campagne.

Mais Ulysse, en s'éloignant du port, où il s'était entretenu avec Minerve, marche par des chemins raboteux, au travers des bois et des montagnes, pour aller au lieu où la déesse lui avait dit qu'il trouverait l'intendant de ses troupeaux, qui avait soin de tous les autres serviteurs du

divin Ulysse. Il le trouva sous un des portiques qui régnaient tout autour d'une belle maison bâtie de grosses pierres dans un lieu fort découvert. Ce serviteur fidèle l'avait bâtie de ses épargnes, sans en parler ni à Pénélope ni au bon vieillard Laërte, au milieu d'une basse-cour fort vaste, qu'il avait environnée d'une haie vive, fortifiée en dehors d'espace en espace de gros pieds de chêne qu'il avait taillés. Dans cette basse-cour, il avait fait douze belles étables pour les femelles qui avaient des petits : dans chacune il y en avait cinquante ; les mâles couchaient dehors et ils étaient moins nombreux que les femelles, car les poursuivants en diminuaient journellement le nombre, l'intendant étant forcé de leur en envoyer tous les jours un des plus gras pour leurs sacrifices et leurs festins. Il n'y en avait plus que trois cent soixante. Quatre gros chiens, semblables à des bêtes féroces, veillaient à la garde des troupeaux ; ils avaient été nourris par le noble chef des pasteurs. Celui-ci se trouvait alors assis sous ce portique, travaillant à se faire une chaussure de cuir de bœuf avec tout son poil. Trois de ses bergers étaient allés mener leurs troupeaux en différents pâturages ; et le quatrième, il l'avait envoyé à la ville porter à ces fiers poursuivants le tribut ordinaire pour leur table. Les chiens, apercevant tout d'un coup Ulysse, se mirent à aboyer et à courir sur lui. Ulysse, par prudence, s'assit aussitôt, et le bâton s'échappa de sa main ; il se trouvait exposé là au plus grand de tous les dangers, et dans sa maison même, si le maître pasteur ne fût accouru promptement : son cuir lui tomba des mains. A force de cris et de pierres, il écarta enfin ces chiens, et ayant délivré Ulysse, il lui parla en ces termes : « Vieillard, il s'en est peu fallu que mes chiens ne vous aient dévoré ; vous m'auriez exposé à une douleur très-sensible et à des regrets éternels. Les dieux m'ont envoyé assez d'autres déplaisirs sans celui-là. Je passe ma vie à pleurer l'absence, et peut-être la mort de mon cher maître, que sa bonté et sa sagesse égalaient aux

dieux ; et j'ai la douleur de fournir pour la table de ses plus mortels ennemis tout ce que j'ai de plus beau et de meilleur, pendant que ce cher maître manque peut-être des choses les plus nécessaires à la vie dans quelque terre étrangère, si tant est même qu'il vive encore et qu'il jouisse de la lumière du soleil. Mais, bonhomme, entrez, je vous prie, dans ma maison, afin qu'après vous êtes rafraîchi, et après avoir repris vos forces par quelque nourriture, vous m'appreniez d'où vous êtes et tout ce que vous avez souffert. »

En achevant ces mots, il le fait entrer et le conduit lui-même. Dès qu'ils sont dans la maison, il jette à terre quelques broussailles tendres, qu'il couvre d'une grande peau de chèvre sauvage, où il le fait asseoir. Ulysse est ravi de ce bon accueil et lui en témoigne sa reconnaissance : « Mon hôte, lui dit-il, que Jupiter et tous les autres dieux accomplissent tout ce que vous désirez, pour vous récompenser de la bonne réception que vous me faites. »

Divin Eumée, vous lui répondites : « Bonhomme, il ne m'est pas permis de mépriser un étranger, non pas même quand il serait dans un état plus vil et plus méprisable que celui où vous êtes, car tous les étrangers et tous les pauvres viennent de Jupiter. Ce que je donne est peu, mais je le donne de bon cœur. C'est là le sort des serviteurs, qui sont toujours dans la crainte, surtout quand ils ont de jeunes maîtres. J'aurais plus de liberté si mon cher maître était ici ; mais les dieux lui ont fermé toute voie de retour. Je puis dire qu'il m'aimait : il m'aurait donné une maison, un héritage et une femme honnête et vertueuse, en un mot tout ce qu'un bon maître peut donner à un serviteur qui lui a rendu tous les services qui ont dépendu de lui, et dont la divinité a béni le labeur, comme elle a béni le mien dans tout ce qui m'a été confié. Certainement j'aurais tiré de grands avantages de l'affection de ce prince, s'il avait vieilli dans son palais. Mais il ne

vit plus. Ah ! plutôt aux dieux qu'Hélène eût péri avec toute sa race, ou qu'elle n'eût jamais vu la lumière du jour ; car elle a été cause de la mort d'une infinité de grands personnages ! Mon maître alla comme les autres faire la guerre aux Troyens, et aider Agamemnon à tirer vengeance de l'injure qu'il avait reçue. »

Ayant ainsi parlé, il releva sa tunique à sa ceinture, et courut promptement à une des étables, et il en apporta deux jeunes cochons ; il les égorgea, les prépara, les mit par morceaux, et après les avoir fait rôtir, il les servit à Ulysse avec les broches mêmes et les saupoudra de fleur de farine : il mêla ensuite l'eau et le vin dans une urne, et s'étant assis vis-à-vis d'Ulysse, il le pressa de manger : « Étranger, lui dit-il, mangez de cette viande qu'on donne ici aux pasteurs ; nos porcs engraisés sont réservés pour les poursuivants, gens sans considération et sans miséricorde. Cependant les dieux n'aiment point les injustices ; ils punissent les violences et récompensent les bonnes actions. Les pirates mêmes les plus cruels et les plus féroces, qui vont à main armée faire des descentes dans les pays étrangers, et qui, après les avoir ravagés et avoir fait un grand butin, s'en retournent sur leurs vaisseaux ; on les voit tous les jours, frappés de la crainte des dieux, chercher à se mettre à couvert de la vengeance divine. Mais les poursuivants persévèrent dans leurs violences sans aucuns remords. Assurément ils ont eu des nouvelles de la mort d'Ulysse, ou ils l'ont apprise par quelque réponse des dieux : voilà pourquoi ils ne veulent point demander la reine dans les formes, ni s'en retourner chez eux ; mais ils demeurent dans ce palais à consumer et à dissiper les biens de mon maître avec insolence et sans aucun ménagement ; car tous les jours et toutes les nuits ils ne se contentent pas d'offrir une ou deux victimes, ils font un dégât prodigieux : notre meilleur vin est au pillage, en un mot, ils vivent à discrétion. Mon maître avait des richesses immenses avant leur arrivée ; il n'y avait point de prince si

riche ni ici à Ithaque ni dans le continent; les richesses de vingt de nos plus riches princes n'égalaien pas les siennes, et je m'en vais vous en faire le détail. Il avait dans le continent voisin douze troupeaux de bœufs, autant de troupeaux de moutons, autant de troupeaux de cochons et autant de troupeaux de chèvres. Tous ces troupeaux étaient sous la conduite de ses bergers et de bergers étrangers; et ici dans cette île il avait onze grands troupeaux de chèvres qui paissaient à l'extrémité de cette île sous les yeux de bergers fidèles. Chacun d'eux est obligé d'envoyer tous les matins à ces poursuivants le meilleur chevreau qu'ils aient dans leur bergerie. Et moi, qui vous parle, je veille sur les bergers qui gardent ces troupeaux de porcs, et je suis forcé comme les autres de leur envoyer tous les jours le cochon le plus gras de mes étables. »

Pendant qu'il parlait ainsi, Ulysse continuait son repas, et pensait aux moyens de se venger de ces princes insolents et superbes. Après qu'il fut rassasié, il prit la coupe où il avait bu, la remplit de vin et la présenta à Eumée, qui la reçut avec joie, ravi de l'honnêteté que lui faisait cet étranger. Alors Ulysse, prenant la parole, lui dit : « Mon cher hôte, comment appelez-vous cet homme si vaillant et si riche qui a eu le bonheur de vous acheter pour vous donner l'intendance de ses troupeaux, et que vous dites que la querelle d'Agamemnon a fait périr ? Apprenez-moi son nom, afin que je voie si je ne l'aurais point connu. Jupiter et les autres dieux savent si je ne pourrai pas vous en donner des nouvelles et si je ne l'ai pas vu, car j'ai parcouru diverses contrées. »

« Ah ! vieillard, répondit l'intendant des bergers, ni ma maîtresse ni son fils n'ajouteront plus de foi à tous les voyageurs qui se vanteront d'avoir vu Ulysse ; on sait que les étrangers qui ont besoin d'assistance forgent des mensonges pour se rendre agréables, et ne disent presque jamais la vérité. Tous ceux qui passent ici ne cherchent qu'à amuser ma maîtresse par leurs contes. Elle les reçoit,

les traite le mieux du monde, et passe les jours à les questionner ; et pendant qu'ils parlent, on voit son visage baigné de pleurs, comme c'est la coutume des femmes dont les maris sont morts éloignés d'elles. Et peut-être que vous-même, bonhomme, vous inventeriez de pareilles fables si on vous donnait de meilleurs habits à la place de ces haillons. Mais il est certain que l'âme de mon maître n'anime plus son corps, et que ce corps est quelque part la proie des chiens ou des oiseaux ; peut-être même qu'il a servi de pâture aux poissons dans le fond de la mer, et que ses os sont sur quelque rivage éloigné, ensevelis sous des monceaux de sable. Sa mort est une source de douleurs pour tous ses amis, et surtout pour moi ; car, quelque part que je puisse aller, jamais je ne trouverai un si bon maître, non pas même quand je retournerais dans la maison de mon père et de ma mère, qui m'ont élevé avec tant de soin. La douleur que j'ai de ne plus voir ces chers parents, quelque grande qu'elle soit, ne me coûte point tant de larmes que celle de ne plus voir Ulysse, qui nous a quittés. Et je vous assure, étranger, que, tout absent qu'il est, je me fais encore un scrupule et je me reproche de le nommer par son nom ; il m'aimait singulièrement et me chérissait du fond du cœur ; mais moi je l'appelle ordinairement mon père. »

« Mon ami, quoique vous refusiez de croire à mes paroles, lui répondit le divin Ulysse, et que vous persistiez dans votre défiance, en vous opiniâtrant à soutenir que jamais Ulysse ne reviendra, je ne laisse pas de vous assurer, et même avec serment, que vous le verrez bientôt de retour. Que la récompense pour la bonne nouvelle que je vous annonce soit prête tout à l'heure, dès qu'il arrivera. Je vous demande que vous changiez ces haillons en magnifiques habits ; mais je ne le demande qu'après qu'il sera arrivé ; quelque besoin que j'en aie, je ne les recevrais pas auparavant, car je hais comme la mort ceux

qui, cédant à la pauvreté, ont la bassesse d'inventer des fourberies. Je prends donc ici à témoin, premièrement le souverain des dieux, ensuite cette table hospitalière où vous m'avez reçu, et le sacré foyer d'Ulysse, où je me suis assis, que tout ce que je viens de vous dire s'accomplira. Ulysse reviendra dans cette même année : oui, il reviendra à la fin d'un mois, et au commencement de l'autre vous le verrez dans sa maison ; et il se vengera avec éclat de tous ceux qui osent traiter sa femme et son fils avec tant d'insolence. »

Eumée lui répondit : « Vieillard, je n'espère pas de vous donner jamais la récompense de ces bonnes nouvelles que vous m'annoncez, car je ne verrai jamais Ulysse de retour ; mais buvez en repos, parlons de toute autre chose, et ne me rappelez point un si triste souvenir. Je n'entends jamais parler de ce roi si bon, si respectable, que mon cœur ne soit accablé de douleur. Laissons là vos serments, et qu'Ulysse revienne comme je le désire et comme le désirent Pénélope, le vieillard Laërte et le jeune Télémaque. Le malheur de ce jeune prince réveille mon affliction. Après les soins que les dieux avaient pris de lui, en l'élevant comme une jeune plante, j'espérais que nous le verrions se signaler dans le monde, et que dans toutes les qualités de l'esprit et du corps il égalerait son père ; mais quelque dieu ennemi ou quelque homme mal intentionné lui a renversé l'esprit, car il est allé à Pylos pour apprendre des nouvelles de son père, et ces fiers poursuivants lui dressent des embûches à son retour, pour faire périr en lui toute la race du divin Arcésius. Mais ne prévenons point les malheurs qui le menacent ; peut-être périra-t-il, peut-être aussi qu'il se tirera heureusement de ces pièges, et que Jupiter étendra sur lui son bras puissant. Vieillard, racontez-moi toutes vos aventures, et dites-moi sans déguisement qui vous êtes, d'où vous êtes, quelle est votre ville, quels sont vos parents, sur quel vaisseau vous êtes venu, comment vos matelots vous ont

amené à Ithaque, et quels matelots ce sont ; car la mer est le seul chemin qui puisse mener dans une île. »

Le prudent Ulysse lui répondit : « Mon hôte, je vous dirai dans la pure vérité tout ce que vous me demandez ; mais croyez que quand nous serions ici une année entière à table, et que tous vos gens iraient cependant vaquer à leurs affaires, ce temps-là ne me suffirait pas pour vous raconter tous les malheurs que j'ai essayés par la volonté des dieux.

« Je suis de la grande île de Crète, et fils d'un homme riche. Nous sommes plusieurs enfants ; tous les autres sont nés de femmes légitimes, et moi je suis fils d'une étrangère que mon père avait achetée, et dont il avait fait sa concubine. Mais mon père, qui avait nom Castor, fils d'Hylax, me regardait et m'aimait comme tous ses autres enfants nés d'un véritable mariage. Voilà pour ce qui concerne mon père, qui était honoré comme un dieu par tous les peuples de Crète, à cause de sa fortune, de ses richesses et de ce grand nombre d'enfants tous fort estimés. Mais après que la Parque cruelle l'eut précipité dans le palais de Pluton, mes frères firent un partage de ses biens, tirèrent les lots au sort et ne me laissèrent que très-peu de chose avec une maison. J'eus le bonheur d'épouser une femme d'une famille riche, et dont le père et la mère, assez contents de ma bonne mine et de ma réputation, voulurent bien me choisir pour gendre ; car je n'étais pas mal fait, et je passais pour un homme qui ne fuyait pas dans les batailles ; présentement l'âge m'a ravi toutes ces bonnes qualités. Mais je me flatte qu'encore, comme dit le proverbe, le chaume vous fera juger de la moisson, et qu'à m'examiner vous ne laisserez pas de démêler ce que j'ai pu être dans ma jeunesse ; quoique je vous paraisse accablé de misère et d'infirmités, je puis dire que Mars et Minerve m'avaient inspiré une force et une audace qui paraissaient dans toutes les occasions, surtout lorsqu'avec des hommes

choisis et déterminés je dressais à mes ennemis quelque embuscade. Jamais mon courage n'a souffert que j'eusse la mort devant les yeux; mais, la lance à la main, me jetant le premier au milieu des ennemis, je leur faisais lâcher pied ou mordre la poussière. Voilà quel j'étais à la guerre; tout autre genre de vie ne me touchait point: je n'ai jamais aimé le travail, ni le labourage, ni l'économie domestique, qui donne le moyen de nourrir et d'élever ses enfants. Mais j'ai aimé les vaisseaux bien équipés, la guerre, les javelots, les flèches, toutes choses qui paraissent si tristes et si affreuses à tant d'autres. Je ne prenais plaisir et je ne m'occupais uniquement qu'aux choses pour lesquelles le ciel m'avait donné de l'inclination; car les goûts des hommes sont différents: celui-ci se plaît à une chose, et celui-là à une autre. Avant que les Grecs entreprissent la guerre contre Troie, j'avais déjà commandé en chef neuf expéditions de mer contre des étrangers, et le succès en avait été aussi heureux que j'avais pu le désirer. Comme général, j'avais choisi pour moi ce qu'il y avait de plus précieux dans le butin, et j'avais encore partagé le reste avec mes troupes. J'avais acquis de grandes richesses, ma maison devenait tous les jours plus opulente; j'étais un personnage considérable, et tout le monde m'honorait et me respectait. Mais après que Jupiter eut engagé les Grecs à cette funeste entreprise, qui a coûté la vie à tant de héros, on me força de conduire les vaisseaux de Crète à Ilion avec le célèbre Idoménée. Je n'avais aucun prétexte plausible de refuser cet honneur, et je craignais les reproches du peuple; car la réputation d'un homme de guerre est une fleur que la moindre chose ternit. Nous fîmes la guerre dans les plaines d'Ilion neuf ans entiers, et la dixième année, après avoir saccagé cette superbe ville de Priam, nous nous embarquâmes pour retourner dans nos maisons. A ce retour, Jupiter dispersa notre flotte, et me destina dès ce moment à des malheurs infinis. A peine avais-je été

un mois à me délasser, à me réjouir avec ma femme et mes enfants, et à jouir de mes richesses, que l'envie me prit d'aller faire une course sur le fleuve *Ægyptus*. J'armai neuf vaisseaux, et je nommai ceux qui devaient me suivre. Ces troupes furent rassemblées très-promptement. Avant que de partir, nous passâmes six jours à faire bonne chère, et je leur fournis quantité de victimes pour faire des sacrifices aux dieux et pour consumer le reste à leurs tables. Nous nous embarquâmes le septième jour, et nous nous éloignâmes du rivage de Crète, portés par le Borée qui nous était très-favorable; nous voguions aussi doucement que si dans une rivière nous n'avions fait que suivre le courant de l'eau. Aucun de mes vaisseaux ne fut endommagé, et je n'eus pas un seul malade; le vent et l'adresse de mes pilotes nous menèrent si droit, que le cinquième jour nous arrivâmes dans le fleuve. J'arrêtai là ma flotte, et j'ordonnai à mes compagnons de demeurer sur leurs vaisseaux et de chercher un abri sur la rive. J'en choisis seulement un petit nombre pour les envoyer découvrir le pays. Ces imprudents se laissant emporter à leur instinct violent et à leur courage, au lieu d'exécuter mes ordres, se mirent à piller les fertiles champs des Égyptiens, à emmener leurs femmes et leurs enfants, et à faire main basse sur tout ce qui s'opposait à leur furie. Le bruit affreux que ce grand désordre causait retentit jusques dans la ville voisine; les citoyens, attirés par les cris, parurent en armes au point du jour. Toute la campagne fut pleine d'infanterie et de cavalerie, et elle paraissait en feu par l'éclat de l'airain dont elle était toute couverte. Là, le maître du tonnerre souffla la terreur et la fuite parmi mes compagnons: aucun n'eut le courage de se défendre, car ils étaient enveloppés de toutes parts. Les Égyptiens en tuèrent un grand nombre, firent les autres prisonniers, et les réduisirent en un triste esclavage. Dans cette extrémité, Jupiter m'inspira une pensée; que ne mourus-je plutôt sur la place! car de grands mal-

heurs m'attendaient encore. Je détache mon casque, je le jette à terre, j'abandonne mon bouclier et ma pique, et m'approchant du char du roi, j'embrasse ses genoux. Il eut pitié de moi et me sauva la vie ; il me fit même monter sur son char près de lui et me mena dans son palais. En chemin nous fûmes souvent environnés de soldats, qui, la pique baissée, voulaient se jeter sur moi pour me tuer, tant ils étaient irrités de l'acte d'hostilité que j'avais osé commettre ; mais le roi me garantit, et craignit la colère de Jupiter, qui préside à l'hospitalité et qui punit sévèrement ceux qui la violent. Je demeurai dans son palais sept années entières, et j'amassai beaucoup de bien ; car tous les Égyptiens me faisaient des présents. Quand la huitième année fut venue, il se présenta à moi un Phénicien très-instruit dans toutes sortes de ruses et de fourberies, insigne fripon, qui avait fait une infinité de maux aux hommes. Cet imposteur me séduisant par ses belles paroles me persuada d'aller avec lui en Phénicie, où il avait sa maison et son bien. Je demeurai chez lui un an entier. Quand l'année fut révolue, il me proposa de passer avec lui en Libye, et forgea mille mensonges dans la vue de me porter à faire les avances pour la charge de son vaisseau ; son dessein était de me vendre en Libye et de faire un grand profit. Quoique ses grandes promesses commençassent à m'être suspectes, je le suivis par nécessité. Nous voilà donc embarqués ; notre vaisseau courait par un vent de nord qui le porta à la hauteur de Crète : Jupiter avait résolu la perte de ce vaisseau. Dès que nous fûmes éloignés de cette île et que nous ne vîmes plus que les flots et le ciel, le fils de Saturne assembla au-dessus de nous un nuage noir qui couvrit la mer d'une affreuse obscurité. Ce nuage fut accompagné de tonnerres et d'éclairs, et ce dieu irrité lança sur notre vaisseau sa foudre enflammée ; le coup fut si violent que tout l'assemblage du vaisseau en fut ébranlé. Une odeur de soufre le remplit, tout l'équipage tomba dans l'eau, et l'on voyait

tous ces malheureux portés sur les flots, comme des oiseaux marins, faire leurs efforts pour se sauver ; mais toute voie de salut leur était fermée. Jupiter, touché de mon affliction, fit tomber entre mes mains le grand mât du navire, afin que je m'en servisse pour me tirer de ce danger. J'embrassai ce mât de toute ma force, et je fus en cet état le jouet des vents neuf jours entiers. Enfin, le dixième jour, pendant une nuit fort noire, le flot me poussa contre la terre des Thesprotiens. Le héros Phidon, qui était roi de cette terre, me reçut avec beaucoup de générosité et ne me demanda point de rançon ; et son fils étant arrivé sur le rivage, et m'ayant trouvé demi-mort de froid et de fatigue, me mena dans son palais en me soutenant lui-même ; car je n'avais presque pas la force de marcher. Le roi me fit donner des habits magnifiques. Là j'entendis beaucoup parler d'Ulysse, et le roi lui-même me dit qu'il l'avait reçu et traité dans son palais comme il passait chez lui pour s'en retourner dans sa patrie. Il me montra même toutes les richesses qu'Ulysse avait amassées dans ce voyage, l'airain, l'or, le fer ; et j'en vis une si grande quantité, qu'elle pourrait suffire à nourrir pendant dix générations deux familles comme la sienne. Il me dit qu'Ulysse avait laissé là ces trésors pour aller à Dodone consulter le chêne miraculeux, et recevoir de lui la réponse de Jupiter même, pour savoir comment il devait retourner à Ithaque après une si longue absence, et s'il devait y entrer ouvertement ou sans se faire connaître. Ce prince jura même, en me parlant à moi-même et au milieu des libations, que le vaisseau et les rameurs qui devaient le mener dans sa patrie étaient prêts. Je n'eus pas le temps d'attendre ; car la commodité d'un vaisseau de Thesprotie, qui partait pour Dulichium, s'étant offerte, il me renvoya sur ce vaisseau, et ordonna au patron de me remettre fidèlement entre les mains du roi Acaste. Ce patron et ses compagnons, loin d'exécuter cet ordre, conçurent un méchant dessein contre moi pour me rendre

encore le jouet de la fortune. Dès que le vaisseau fut assez loin de la terre, ils commencèrent par m'ôter la liberté; ils me dépouillèrent de mes habits et me donnèrent ces vieux haillons tout rapiécés que vous voyez sur moi. Étant arrivés le soir sur les côtes d'Ithaque, ils me lièrent avec une bonne corde au mât du vaisseau, et me laissant là, ils descendirent à terre et se mirent à souper. Les dieux rompirent facilement mes liens. Je mis mes haillons autour de ma tête, et me laissant aller le long du gouvernail, je me jetai dans l'eau et nageai de toute ma force. Je me trouvai bientôt assez loin de ces scélérats pour oser prendre terre; j'abordai dans un endroit près d'un beau bois, où je me cachai. Ces barbares fort affligés firent quelque légère perquisition; mais ils ne jugèrent pas à propos de me chercher plus longtemps, et ils se rembarquèrent promptement. C'est ainsi que les dieux m'ont sauvé de leurs mains, et qu'il m'ont conduit dans la maison d'un homme sage et plein de vertu. Car c'est l'ordre du destin, que je conserve encore la vie. »

« Ah! malheureux étranger, répartit Eumée, que vous m'avez touché par le récit de vos tristes aventures! La seule chose où je ne saurais vous croire, c'est dans ce que vous avez dit d'Ulysse. A quoi bon un homme comme vous, à votre âge, blesse-t-il ainsi la vérité, en contant des fables très-inutiles? Je suis sûr que les dieux se sont opposés au retour de mon cher maître. Ils n'ont voulu ni le faire tomber sous les coups des Troyens, ni le faire mourir entre les bras de ses amis, après qu'il a eu terminé si glorieusement cette guerre; car tous les Grecs lui auraient élevé un tombeau magnifique et la gloire du père aurait rejailli sur le fils; mais ils ont permis qu'il ait été sans honneur la proie des Harpyes. Pour moi, j'en suis si affligé que je me suis confiné dans cette ferme, et je ne vais jamais à la ville que lorsque la sage Pénélope me mande pour me faire part des nouvelles qu'elle a reçues de quelque endroit. Dès qu'on me voit dans le palais, on

m'environne en foule pour me demander ce que j'ai appris. Les uns s'affligent de la longue absence de ce cher maître, et les autres s'en réjouissent, parce qu'ils consomment impunément son bien. Pour moi, je n'en demande plus de nouvelles, depuis que j'ai été trompé par un Étolien qui, obligé de prendre la fuite pour un meurtre qu'il avait commis, après avoir erré dans plusieurs contrées, arriva dans ma maison, où je le reçus le mieux qu'il me fut possible. Il me dit qu'il avait vu Ulysse chez Idoménée, dans l'île de Crète, où il radoubait ses vaisseaux qui avaient été maltraités par la tempête, et m'assura qu'il reviendrait sur la fin de l'été ou au commencement de l'automne avec tous ses compagnons, et comblé de richesses. Et vous, vieillard, qui avez tant souffert, puisque les dieux vous ont conduit chez moi, ne me flattez point et ne m'abusez point comme lui par des contes faits à plaisir. Ce ne seront point ces contes qui m'obligeront à vous bien traiter et à vous respecter : ce sera Jupiter, qui préside à l'hospitalité et dont j'ai toujours la crainte devant les yeux ; ce sera la compassion que j'ai naturellement pour tous les misérables. »

« Il faut que vous soyez le plus défiant et le plus incrédule de tous les hommes, répondit Ulysse, puisqu'après tous les serments que je vous ai faits, je ne puis ni vous persuader ni vous ébranler. Mais faisons, je vous prie, un traité vous et moi, et que les dieux qui habitent l'Olympe en soient témoins. Si votre roi revient dans ses états, comme je vous l'ai dit, vous me donnerez des habits et vous m'enverrez sur un vaisseau à Dulichium, d'où j'irai partout où il me plaira ; et s'il ne revient pas, vous excitez contre moi tous vos serviteurs, et vous leur ordonnerez de me précipiter de ces grands rochers, afin que ce châtiment apprenne à tous les pauvres qui arriveront chez vous à ne pas vous abuser par leurs vaines fables. »

« Étranger, répondit Eumée, que deviendrait la réputation que j'ai acquise parmi les hommes et pour le pré-

sent et pour l'avenir ? Que deviendrait ma vertu, qui est encore plus précieuse que la réputation, si, après vous avoir reçu dans ma maison et vous avoir fait tous les bons traitements qui ont dépendu de moi, et que demande l'hospitalité, j'allais vous ôter cette même vie que je vous ai conservée ? Après une action si barbare, de quel front oserais-je adresser mes prières au dieu qui protège les étrangers ? Mais l'heure du souper approche, et nos bergers seront bientôt ici pour prendre avec moi un agréable repas. »

Pendant qu'ils s'entretiennent ainsi, les bergers arrivent avec leurs troupeaux qu'ils enferment dans les étables ; toute la basse-cour retentit des cris de toutes ces bêtes qu'on ramène des pâturages ; alors Eumée crie à ses bergers : « Amenez-moi promptement la victime la plus grasse que vous ayez dans votre troupeau, que j'offre un sacrifice à Jupiter en faveur de cet étranger qui est notre hôte, et que nous en profitons en même temps, nous qui avons tous les jours tant de fatigues à garder ces troupeaux, pendant que d'autres se nourrissent tranquillement des fruits de nos peines. »

Ayant ainsi parlé, il fendit du bois pour le sacrifice. Les bergers amenèrent la victime la plus grasse ; c'était un cochon de cinq ans, qu'ils présentèrent à l'autel. Eumée n'oublia pas alors les dieux, car il était plein de pitié. Il prend les soies du haut de la tête de cette victime et les jette dans le feu comme les prémices, et demande à tous les dieux qu'Ulysse revienne enfin dans son palais. Sa prière finie, il assomme la victime avec le tronc du même chêne dont il avait coupé le bois pour l'autel, et qu'il avait réservé pour cette fonction. La victime tombe sans vie ; les bergers l'égorgent en même temps, la font passer par les flammes et la mettent en quartiers. Eumée prend de petits morceaux de tous les membres, les met sur la graisse dont il avait enveloppé les cuisses, et, après avoir répandu dessus de la fleur de farine, il les jette au feu

pour les faire brûler. Le reste fut ensuite coupé par morceaux, mis en broche et rôti avec soin. On les mit sur des tables de cuisine, et le maître pasteur se leva pour faire lui-même les portions, car il était plein d'équité. Il en fit sept parts ; il en offrit une aux Nymphes, une autre à Mercure, fils de Maïa, en accompagnant son offrande de prières. Ses trois bergers et lui eurent aussi chacun leur part, et Ulysse fut régalé de la partie la plus honorable, qui était le dos de la victime. Ulysse, ravi de cette distinction, en témoigne sa reconnaissance en ces termes :

« Eumée, daigne le grand Jupiter vous aimer autant que je vous aime pour le bon accueil que vous me faites, en me traitant avec tant d'honneur, malgré l'état misérable où je me trouve ! »

Eumée lui répondit : « Étranger que j'honore comme je dois, faites bonne chère des mets que je puis vous offrir ; le ciel nous donne une chose et nous en refuse une autre, mêlant notre vie de biens et de maux comme il lui plait, car il est tout-puissant. »

En finissant ces mots, il jette au feu les prémices de sa portion, et, prenant la coupe pleine de vin, après en avoir fait les libations, il la présente à Ulysse sans se lever de sa place. Un esclave, qu'Eumée avait acheté de quelques marchands Taphiens depuis le départ de son maître, et acheté de son argent, sans le secours de Pénélope ni du bon vieillard Laërte, l'esclave Mésaulius servit le pain. Quand ils eurent mangé et bu et qu'ils furent rassasiés, l'esclave desservit, et peu de temps après ils allèrent se coucher. La nuit fut très-froide et très-obscur. Jupiter versa un déluge d'eau, et le Zéphire, toujours chargé de pluies, fit entendre ses souffles orageux. Ulysse, adressant la parole à ces bergers pour piquer Eumée, et pour voir s'il ne lui donnerait point ou s'il ne lui ferait pas donner quelque bon habit qui pût le défendre du froid, car il avait grand soin de lui : « Eumée, dit-il, et vous, bergers, écoutez-moi, je vous

prie, et permettez que je me vante un peu devant vous. Le vin sera mon excuse ; il a la vertu de rendre les hommes fous, il fait chanter, rire et danser le plus sage, et tire des cœurs des secrets qu'on ferait souvent beaucoup mieux de cacher. Je vais vous dire aussi des folies, et, puisque la parole est lâchée, je continuerai. Ah ! plutôt aux dieux que j'eusse encore la vigueur que j'avais quand nous dressâmes une embuscade aux Troyens sous les remparts de Troie ! Ulysse et Ménélas étaient les chefs de cette entreprise, et ils me choisirent pour partager avec eux ce commandement. Quand nous fûmes près des murailles, nous nous cachâmes sous nos armes dans des broussailles et des roseaux d'un marais qui en était proche. La nuit, il se leva tout à coup un vent de nord si froid qu'il glaçait, et il tomba beaucoup de neige qui se gelait en tombant ; en un moment, nos boucliers furent hérissés de glace. Les autres avaient de bonnes tuniques et de bons manteaux, et dormaient tranquillement, les épaules couvertes de leurs boucliers. Mais moi, j'avais eu l'imprudence de laisser dans ma tente mon manteau, ne pensant point que la nuit dût être si froide, et j'avais marché avec mon seul baudrier et mes armes. Vers la troisième veille de la nuit, lorsque les astres commencèrent à pencher vers leur coucher, je poussai du coude Ulysse qui était couché près de moi ; il se réveilla promptement, et je lui dis : « Généreux Ulysse, vous pouvez compter que je ne
« serai pas longtemps en vie ; je suis pénétré de froid,
« car je n'ai point de manteau ; un dieu ennemi m'a
« induit à venir ici en tunique, et voilà un temps auquel
« il m'est impossible de résister. »

« Dans le moment, Ulysse trouva le moyen de me secourir ; comme il était homme de grande ressource, et aussi bon pour le conseil que pour les combats, voici ce qui lui vint dans l'esprit. Il s'approcha de mon oreille et me dit tout bas : « Taisez-vous, de peur que quelqu'un des Grecs
« ne vous entende ; » et en même temps, la tête appuyée

sur son coude, il haussa un peu la voix et dit : « Mes amis, écoutez ce que j'ai à vous dire : pendant mon sommeil, un songe m'est apparu de la part des dieux. Nous voilà fort éloignés de nos vaisseaux, et nous sommes en petit nombre ; que quelqu'un aille donc promptement prier Agamemnon de nous envoyer un renfort. »

« A ces mots, Thoas, fils d'Andrémon, se leva, et, sans attendre un autre ordre, il jette à terre son manteau de pourpre et se met à courir. Je pris ce manteau, et, m'étant réchauffé, je dormis tranquillement jusqu'au point du jour. Plût aux dieux donc que j'eusse aujourd'hui la même jeunesse et la même vigueur, et que quelqu'un des bergers qui sont ici me donnât un bon manteau, et par amitié et par respect pour un homme de bien ! Mais ils me méprisent à cause de ces vieux haillons. »

« Vieillard, lui répondit Eumée, vous nous faites-là sur un sujet véritable un apologue très-ingénieux ; vous avez très-bien parlé et votre discours ne sera pas inutile ; vous ne manquerez ni de manteau pour vous couvrir cette nuit, ni d'aucune des choses dont on doit faire part à un étranger qu'on a reçu dans sa maison et qui a besoin de secours. Mais demain, dès le matin, vous reprendrez vos vieux haillons, car nous n'avons pas ici plusieurs manteaux ni plusieurs tuniques de rechange ; chacun de nos bergers n'en a qu'un. Quand notre jeune prince, le fils d'Ulysse, sera de retour, il vous donnera des tuniques, des manteaux et toutes sortes de bons habits, et il vous renverra partout où vous voudrez aller. »

En finissant ces mots, il se leva, approcha du feu le lit d'Ulysse, et y étendit des peaux de brebis et de chèvres ; et, Ulysse s'étant couché, il le couvrit d'un manteau très-ample et très-épais qu'il avait de rechange pour se garantir du froid pendant l'hiver le plus rude. Les jeunes bergers se couchèrent près de lui ; mais Eumée ne jugea pas à propos de s'arrêter là à dormir loin de ses trou-

peaux ; il se prépara pour aller dehors. Ulysse était ravi de voir les soins que ce bon pasteur prenait de son bien pendant son absence. Premièrement, Eumée mit sur ses épaules son baudrier, d'où pendait une large épée ; il mit ensuite un bon manteau qui pouvait le défendre contre la rigueur du temps ; il prit aussi une grande peau de chèvre, et arma son bras d'un long javelot pour s'en servir contre les chiens et contre les voleurs. En cet équipage, il sortit pour aller dormir sous quelque roche à l'abri des souffles du Borée, près de ses troupeaux.

LIVRE XV

ARGUMENT. — Minerve apparaît à Télémaque pendant la nuit, pour l'exhorter à s'en retourner à Ithaque. Ce jeune prince, après avoir pris congé de Ménélas, et en avoir reçu de grands présents, part de Lacédémone sur un char avec le fils de Nestor et va coucher à Phères. Le lendemain, il arrive à Pylos ; mais il n'y entre point dans la ville, de peur d'être retenu par Nestor, et il s'embarque. Il reçoit dans son vaisseau un devin d'Argos, appelé Théoclymène, obligé de quitter son pays pour un meurtre. Cependant Ulysse et Eumée s'entretiennent, et Eumée raconte comment des corsaires Phéniciens l'ayant enlevé de l'île de Syrie, le vendirent à Laërte. Le vaisseau de Télémaque arrive pendant ce temps-là aux côtes d'Ithaque. Le prince renvoie à la ville le vaisseau qui l'avait porté, et il va à pied à la maison d'Eumée, dont il connaît la fidélité.

Minerve, qui venait de quitter Ulysse sur le rivage d'Ithaque, se rend à Lacédémone pour faire souvenir Télémaque de s'en retourner, et pour le presser de partir. Elle trouva ce jeune prince et le fils de Nestor couchés sous un portique dans le palais de Ménélas. Le fils de Nestor était plongé dans un doux sommeil ; mais Télémaque n'avait pas fermé les paupières, car les inquiétudes et les chagrins que lui causaient les nouvelles incertaines qu'il avait de son père le tenaient souvent éveillé. La déesse, s'approchant de son lit, lui parla en ces termes.

« Télémaque, il n'est pas honnête que vous demeuriez

plus longtemps éloigné de vos États, et que vous laissiez ainsi tout votre bien en proie à des gens pleins d'insolence et qui achèveront de le consumer, ou qui le partageront entre eux pendant que vous faites un voyage fort inutile. Levez-vous, et sans perdre un moment, pressez le vaillant Ménélas de vous renvoyer, si vous voulez trouver encore votre mère dans les mêmes sentiments où vous l'avez laissée. Déjà son père même et ses frères font tout ce qu'ils peuvent pour l'obliger d'épouser Eurymaque, qui, comme le plus riche des poursuivants, fait les présents les plus magnifiques et offre une plus grosse dot. Prenez donc bien garde qu'elle ne fasse sortir de votre maison la plus grande partie de votre bien. Vous connaissez l'humeur des femmes ; elles font tout pour l'avantage d'un second mari, et oublient très-promptement le premier, et ruinent les enfants qu'elles en ont eus. Quand vous serez de retour chez vous, vous confierez toutes choses aux soins de la plus fidèle domestique que vous ayez, jusqu'à ce que les dieux vous aient donné une femme prudente et habile qui puisse gouverner votre maison. J'ai encore un avis à vous donner, gravez-le bien dans votre esprit : les plus déterminés des poursuivants vous ont dressé une embuscade sur votre chemin entre l'île d'Ithaque et l'île de Samos, résolus de vous tuer à votre passage ; mais j'espère qu'avant qu'ils aient exécuté leur pernicieux dessein, quelqu'un de ces perfides descendra dans la sombre demeure de Pluton. Eloignez votre vaisseau de ces endroits qui vous seraient funestes, ne voguez que la nuit. Celui des dieux qui vous garde et qui veille à votre sûreté vous enverra un vent favorable. Dès que vous serez arrivé à la première pointe d'Ithaque, ne manquez pas de renvoyer sur l'heure à la ville votre vaisseau avec tout l'équipage ; et tout d'abord allez trouver l'intendant de vos troupeaux de porcs, qui est le plus fidèle de tous vos serviteurs. Après avoir passé la nuit chez lui, vous l'enverrez au palais porter en dili-

gence à la sage Pénélope la nouvelle que vous êtes de retour de Pylos et en parfaite santé. »

En finissant ces mots, la déesse s'éleva dans les airs et s'en retourna dans l'Olympe. Elle n'eut pas plutôt disparu, que Télémaque, poussant le fils de Nestor, l'éveille et lui dit : « Pisistrate, levez-vous, je vous prie, et allez promptement atteler votre char, afin que nous nous mettions en chemin. »

Pisistrate lui répondit : « Mon cher Télémaque, quelque impatience que nous ayons de partir, nous ne saurions nous mettre en chemin pendant une nuit si obscure ; l'aurore va bientôt se montrer. Attendez donc, et donnez le temps au généreux Ménélas de faire porter dans votre char les présents qu'il vous destine, et de vous faire toutes sortes d'honnêtetés et de caresses en vous disant adieu. Les étrangers conservent toujours un agréable souvenir des hôtes qui les ont reçus chez eux, quand ils leur ont donné toutes les marques d'amitié que l'hospitalité demande. »

Il parla ainsi ; et peu de temps après, l'Aurore sur son char tout éclatant d'or vint annoncer le jour. Ménélas, quittant la couche de la belle Hélène, arrive près de ces princes. Dès que le fils d'Ulysse l'aperçoit, il met promptement une tunique d'une grande beauté, jette sur ses épaules un grand manteau, et va au-devant de Ménélas ; il le reçoit à la porte, et lui dit : « Fils d'Atrée, que Jupiter fait régner avec tant de gloire sur ses peuples, permettez que je parte pour m'en retourner chez moi ; des affaires pressantes demandent ma présence. »

« Télémaque, répondit Ménélas, je ne vous retiendrai pas plus longtemps chez moi malgré vous, dans l'impatience que vous avez de vous en retourner. Et je ne saurais approuver ces hôtes excessifs et dans l'empressement et dans l'indifférence qu'ils témoignent à ceux qu'ils ont reçus chez eux. Il est mieux de garder en tout de justes bornes, et je trouve qu'il y a la même impolitesse à con-

gédier ceux qui désirent de rester, qu'à faire des violences pour retenir ceux qui veulent partir. Il faut aimer et bien traiter ceux qui veulent demeurer avec nous, et laisser la liberté à ceux qui veulent nous quitter. Mais attendez au moins que j'aie fait porter dans votre char les présents qu'on doit faire à ses hôtes, pour que vous les voyiez de vos yeux. Cependant je vais ordonner aux femmes de mon palais de vous préparer à dîner de ce qui se trouvera dans la maison. On ne doit pas se mettre en chemin sans avoir mangé ; la politesse et l'honnêteté de l'hôte ne le peuvent souffrir, et le besoin des voyageurs s'y oppose. Si vous vouliez, pour vous divertir, vous détourner et traverser la Grèce et le pays d'Argos, je ferais atteler mon char pour vous accompagner et pour vous conduire moi-même dans toutes nos belles villes ; il n'y en a pas une seule où nous ne fussions très-bien reçus, et qui ne vous fit présent de quelque trépied, de quelque cuvette, de quelque couple de mulets, ou de quelque coupe d'or. »

Le sage Télémaque répondit : « Ménélas, fils d'Atrée, prince favori de Jupiter, je suis obligé de m'en retourner promptement ; je n'ai laissé personne derrière moi pour prendre soin de mes affaires ; et j'ai tout sujet de craindre que, pendant que je cours inutilement pour apprendre des nouvelles de mon père, je ne me sois perdu moi-même, et que je ne me trouve ruiné. »

Ménélas, ayant entendu ses raisons, donne ordre à Hélène et à ses servantes de préparer le repas. En même temps arrive le fidèle Étéonée, fils de Boëthus, qui ne quittait jamais Ménélas. Le roi lui ordonne d'allumer du feu et de faire promptement rôtir les viandes. Et lui cependant descend avec Hélène et son fils Mégapenthès dans un cabinet magnifique, d'où s'exhalait un parfum délicieux ; dans ce cabinet était tout ce qu'il avait de plus précieux et de plus rare en meubles et en toutes sortes de vases les mieux travaillés. Il prend une belle coupe à deux fonds, et fait prendre à son fils une urne d'argent ;

et Hélène ayant ouvert un de ces coffres, où étaient les voiles en broderie qu'elle avait travaillées de ses propres mains, elle choisit le plus grand, le plus beau et le plus varié : il était brillant comme l'astre du jour, et il se trouva sous tous les autres. Chargés tous trois de ces présents, ils retournent trouver Télémaque, et Ménélas lui dit, en l'abordant : « Prince, que Jupiter, mari de la respectable Junon, vous ramène dans votre patrie aussi heureusement que vous le pouvez désirer ! Mais recevez, je vous prie, ces présents, qui sont de ce que j'ai de plus beau et de plus précieux dans tous mes meubles ; c'est une double coupe d'argent dont les bords sont de l'or le plus fin. Elle est d'un très-beau travail, c'est un ouvrage de Vulcain même. Le roi des Sidoniens m'en fit présent quand il me reçut chez lui à mon retour de Troie, et je ne saurais en faire un meilleur usage que de vous la donner. »

En finissant ces mots, il lui remet la coupe entre les mains. Mégapenthès s'avance, et met aux pieds du prince l'urne d'argent. La belle Hélène se présente ensuite, tenant entre ses mains le voile merveilleux qu'elle avait fait elle-même ; elle le présente à Télémaque et lui dit : « Mon cher fils, je vous fais aussi ce présent, qui vous fera toujours souvenir du travail d'Hélène ; il vous servira le jour de vos noces à orner la princesse que vous épouserez ; jusqu'à ce jour si désirable vous le donnerez à garder à la reine votre mère. Je vous souhaite un heureux voyage. Daignent les dieux vous conduire eux-mêmes dans vos États. »

Elle lui remet en même temps ce voile entre les mains. Télémaque le reçoit avec toutes les marques de joie et de reconnaissance ; et le héros Pisistrate, le prenant des mains de Télémaque, le serre dans une cassette, et ne peut se lasser d'admirer la beauté de ces présents. Ménélas mène ensuite les princes dans la salle, où ils s'asseyent sur de beaux sièges ; une esclave porte sur un bassin d'argent une aiguière d'or pour donner à laver, et dresse

une table bien polie ; la maîtresse de l'office la couvre de ce qu'elle a de plus exquis. Étéonée coupe les viandes et sert les portions, et le fils de Ménélas fait l'office d'échanson et présente le vin dans des coupes.

Après que la bonne chère et la diversité des mets eurent chassé la faim, Télémaque et le fils de Nestor montèrent dans leur char, et poussant leurs chevaux, ils traversèrent la cour et sortirent des portiques. Ménélas les suivit jusqu'à la porte, tenant à la main une coupe d'or pleine de vin, afin qu'ils ne partissent qu'après avoir fait des libations. Il se mit au-devant de leur char, et leur présentant la coupe, il leur dit : « Jeunes gens, rendez-vous toujours Jupiter favorable. Dites à Nestor, qui gouverne si justement ses peuples, que je prie les dieux de lui envoyer toutes sortes de prospérités ; il a toujours eu pour moi une bonté de père pendant que nous avons combattu sous les remparts d'Ilion. »

Le prudent Télémaque lui répondit : « Roi chéri de Jupiter, quand nous serons arrivés à Pylos, nous ne manquerons pas de dire à Nestor toutes les amitiés que vous nous faites pour lui. Plût aux dieux qu'étant de retour à Ithaque, je puisse aussi conter à Ulysse toutes les marques de bonté et de générosité que j'ai reçues de vous, et lui montrer les beaux présents dont vous m'avez honoré ! »

Comme il disait ces mots, un aigle vola à sa droite, tenant dans ses serres une oie blanche d'une grosseur prodigieuse, qu'il avait enlevée du milieu d'une basse-cour. Un nombre infini d'hommes et de femmes le suivaient avec de grands cris. Cette aigle volant du côté des princes, et toujours à leur droite, vint fondre au-devant des chevaux. Ce signe leur parut favorable, et la joie s'empara de leur cœur.

Le fils de Nestor, le sage Pisistrate, prenant alors la parole, dit à Ménélas : « Grand prince, je vous prie d'examiner ce prodige, et de déclarer si la divinité l'a envoyé pour vous ou pour nous. »

Ménélas se met en même temps à penser profondément en lui-même, comment il expliquerait ce signe. Mais la belle Hélène ne lui en donna pas le temps ; car le prévenant, elle dit par une subite inspiration : « Princes, écoutez-moi, je vais vous déclarer l'explication de ce signe, telle que les dieux me l'inspirent, et l'événement la justifiera. Comme cet aigle, parti d'une montagne où il est né et où il a laissé ses aiglons, a enlevé d'une basse-cour cette oie domestique ; de même Ulysse, après avoir souffert beaucoup de maux et erré dans plusieurs contrées, retournera dans sa maison, et punira les poursuivants aussi facilement que cet aigle a déchiré l'oie qu'il a enlevée. Peut-être même qu'à l'heure que je parle, Ulysse est déjà chez lui, et qu'il prend les mesures pour se venger de ces insolents. »

Télémaque, ravi d'entendre cette prophétie, s'écria en s'adressant à Hélène : « Ah ! que le maître du tonnerre accomplisse ainsi votre prédiction, et je vous promets que dans Ithaque je vous adresserai mes vœux comme à une déesse ! »

En finissant ces mots, il poussa ses vigoureux coursiers, qui ayant bientôt traversé la ville, prirent le chemin de Pylos. Ils marchèrent le reste du jour avec beaucoup de diligence, et après le coucher du soleil, lorsque les chemins étaient déjà couverts de ténèbres, ils arrivèrent à Phères dans le palais de Dioclès, fils d'Orsiloque, né sur les bords de l'Alphée ; ils passèrent la nuit chez lui et en reçurent tous les bons traitements qu'exige l'hospitalité.

Le lendemain, dès que l'aurore eut fait voir ses premiers rayons, ils prirent congé de Dioclès, et étant montés sur leur char, ils traversèrent la cour et continuèrent leur voyage. Ils arrivèrent bientôt aux portes de Pylos ; alors Télémaque dit au fils de Nestor : « Mon cher Pisistrate, voulez-vous m'obliger ? promettez-moi que vous m'accorderez la prière que je vais vous faire. Nous sommes

depuis longtemps unis de père en fils par les sacrés liens de l'hospitalité ; nous sommes du même âge, et le voyage que nous venons de faire ensemble va encore serrer davantage les nœuds de notre amitié. Je vous conjure donc de ne pas m'obliger à m'éloigner de mon vaisseau ; laissez-moi ici et souffrez que je m'embarque et que je n'entre point dans la ville, de peur que votre père ne veuille me retenir pour me donner de nouvelles marques de son affection, quelque pressé que je sois de m'en retourner ; vous savez que mes affaires demandent que j'arrive promptement à Ithaque. »

Pisistrate, ne pouvant le refuser, pensa en lui-même comment il devait faire pour lui accorder ce qu'il demandait. Enfin il trouva que le plus sûr était de le conduire lui-même sur le rivage. Il détourne ses chevaux et prend le chemin de la mer. Dans le moment, il fait embarquer les présents que Ménélas lui avait faits, l'or, l'argent et le voile précieux que la belle Hélène lui avait donné. Alors, le pressant de partir, il lui dit : « Mon cher Télémaque, montez sans différer sur ce vaisseau, et ordonnez à vos rameurs de s'éloigner promptement de la côte avant que je sois de retour chez mon père, et que je lui aie appris votre départ ; car connaissant son humeur comme je la connais, je suis sûr qu'il ne vous laisserait point embarquer ; il viendrait lui-même pour vous retenir, et je ne pense pas que toute votre résistance pût rendre son voyage vain ; car si vous le refusiez, il se mettrait véritablement en colère. »

En finissant ces mots il le quitte, prend le chemin de la ville, et bientôt il arrive dans le palais de Nestor.

Cependant Télémaque s'adresse à ses compagnons, et leur dit ; « Mes amis, préparez vos rames, déployez les voiles, embarquons-nous et hâtons-nous de partir. » Ils obéissent, on prépare tout pour le départ, et Télémaque de son côté offre sur la poupe un sacrifice à Minerve pour implorer son secours.

Dans ce moment, il se présente à lui un étranger, obligé de quitter Argos pour un meurtre qu'il avait commis. C'était un devin, descendu en droite ligne du célèbre Mélémpus, qui demeurait anciennement dans la ville de Pylos, qui nourrit de si beaux troupeaux, où il possédait de grandes richesses et habitait un superbe palais; mais ensuite il avait été forcé de quitter sa patrie et de se retirer dans un autre pays, pour s'éloigner de Nélée, son oncle, qui était le plus fier et le plus glorieux des mortels, et qui lui ayant enlevé des biens infinis, les retint un an entier¹. Ce malheureux alla à la ville de Phylacus pour exécuter une entreprise très-difficile à laquelle il s'était engagé; mais il fut retenu prisonnier dans le palais de Phylacus, où il souffrit beaucoup de maux à cause de la fille de Nélée² et de la violente impression que les terribles Furies avaient faite sur son esprit. Mais enfin il évita la mort, et il fit par son habileté ce qu'il n'avait pu faire par la force³ : il emmena les bœufs de Phylacus à Pylos, et voyant que Nélée ne voulait pas lui tenir la parole qu'il lui avait donnée, il le vainquit dans un combat singulier, et le força de lui donner sa fille pour son frère Bias; après quoi il se retira à Argos, où le destin voulait qu'il régnât sur les peuples nombreux des Argiens. Il s'y maria, et y bâtit un magnifique palais. Il eut deux fils, Antiphate et Mantius, tous deux pleins de valeur; d'Antiphate sortit le magnanime Oïclée, et d'Oïclée vint le brave Amphiaräus, à qui Jupiter et Apollon donnèrent à l'envi des marques de l'affection la plus singulière. Il ne parvint pas jusqu'à la vieillesse, car encore jeune il périt à Thèbes; le présent

1. Pour l'obliger à aller enlever les bœufs d'Iphiclus à Phylacé en Thessalie.

2. Péro, que Mélémpus voulait faire épouser à son frère Bias; c'est pourquoi il s'était chargé d'amener à Nélée les bœufs d'Iphiclus, fils de Phylacus; et c'est ce qu'Homère appelle un dessein suggéré par les Furies.

3. Il obtint ces bœufs pour prix des remèdes qu'il donna à Iphiclus, afin de le mettre en état d'avoir des enfants.

qu'on fit à sa femme Eriphyle avança sa mort. Cet Amphiaras eut deux fils, Alcméon et Amphiloque ; Mantius en eut aussi deux, Polyphide et Clitus. Ce dernier fut enlevé par la belle Aurore pour sa grande beauté, dont la terre n'était pas digne ; elle voulut le faire asseoir avec les Immortels. Quant au magnanime Polyphide, Apollon le rendit le plus éclairé de tous les devins après la mort d'Amphiaras. Ce Polyphide, irrité contre Mantius son père, se retira à Hypérésie, ville du pays d'Argos, où il faisait ses prédictions à tous ceux qui allaient le consulter.

L'étranger qui se présenta à Télémaque pendant qu'il faisait ses libations à Minerve était fils de ce dernier, et il s'appellait Théoclymène. Il s'approcha du fils d'Ulysse, et lui dit : « Puisque je vous trouve au milieu de vos prières et de votre sacrifice, je vous conjure par ce même sacrifice, au nom de la divinité à laquelle vous l'offrez, par votre tête, qui doit être si chère à vos peuples, et par le salut de tous vos compagnons ; répondez-moi sans aucun déguisement à une chose que j'ai à vous demander : dites-moi qui vous êtes, de quel pays vous êtes, et quels sont vos parents. »

Le sage Télémaque lui répond : « Étranger, je vous dirai la vérité toute pure sans aucun déguisement. Je suis d'Ithaque ; mon père se nomme Ulysse, s'il est vrai qu'il soit encore en vie ; car je crains bien qu'il ne soit mort depuis longtemps. C'était pour en apprendre des nouvelles que je m'étais embarqué avec mes compagnons ; mais j'ai fait un voyage inutile. »

« J'ai aussi été obligé de quitter ma patrie, répondit Théoclymène, pour avoir tué un de mes compagnons, qui a dans Argos beaucoup de frères et de parents, tous des plus puissants. Je cherche à me mettre à couvert de leur ressentiment et à fuir la mort dont ils me menacent ; car c'est ma destinée d'errer dans tous les climats. Ayez donc la bonté de me recevoir dans votre vaisseau, puisque dans

ma fuite je suis devenu votre suppliant. Vous auriez à vous reprocher ma mort si je tombais entre leurs mains ; car ils ne manqueront pas de me poursuivre. »

« Je n'ai garde de vous refuser, répondit le sage Télémaque : montez dans mon vaisseau ; nous vous y recevrons le mieux qu'il nous sera possible. »

En finissant ces mots, il prend la pique de Théoclymène, la couche le long du vaisseau, où il l'aide à monter, et s'étant assis sur la poupe, il le fait asseoir près de lui.

En même temps on délie les câbles, et Télémaque ordonne à ses compagnons d'appareiller ; on dresse le mât, on déploie les voiles sur les antennes, et Minerve leur envoie un vent très-favorable qui les fait voguer rapidement sur les flots de la vaste mer. Ils passent les courants de Crunes et de Chalcis, qui a de si belles eaux¹ ; et après le coucher du soleil, lorsque la nuit eut répandu ses sombres voiles sur la terre, le vaisseau arriva à la hauteur de Phées², et de là il côtoya l'Élide, qui est de la domination des Epéens. Alors il poussa vers les îles appelées pointues³, pour éviter par ce moyen l'embuscade qu'on dressait à Télémaque.

Pendant ce temps-là, Ulysse et Eumée étaient à table avec les bergers. Le souper étant fini, Ulysse, pour éprouver Eumée et pour voir s'il avait pour lui une véritable affection, et s'il voudrait le retenir plus longtemps, ou s'il serait bien aise de se défaire de lui et de l'envoyer à la ville, lui parla en ces termes : « Eumée, et vous bergers, j'ai envie d'aller demain à la ville dès le matin mendier

1. Crunes est un lieu de la côte du Péloponèse, ainsi appelé, comme nous dirions *les fontaines*. Chalcis est un fleuve voisin et un bourg sur ce fleuve.

2. Phées ou *Phèse* est sur la côte au bas de l'Élide, au-dessus de l'embouchure de l'Alphée.

3. Îles qui sont au-dessus de Dulichium, et qui font partie des Échinades. Ainsi Télémaque aborde à Ithaque par le côté du septentrion, au lieu de celui du midi, qui regardait la mer de Céphalénie, où les poursuivants étaient embusqués.

mon pain, pour ne vous être pas ici plus longtemps à charge aux uns et aux autres. C'est pourquoi je vous prie de ne me pas refuser vos avis, et de me donner un bon guide pour me conduire. Puisque la nécessité me réduit à ce misérable état, j'irai par toute la ville demander de porte en porte quelque reste de vin ou quelque morceau de pain. J'entrerai dans le palais d'Ulysse pour tâcher de donner de bonnes nouvelles à la sage Pénélope. J'oserai même aborder les fiers poursuivants, pour voir s'ils voudront bien me donner quelques restes de tant de mets qu'on sert sur leur table, et je m'offrirai à leur rendre tous les services qu'ils pourront exiger de moi ; car je vous dirai une chose, je vous prie de l'entendre et de ne pas l'oublier : c'est que par une faveur toute particulière de Mercure, qui, comme vous savez, est le dieu qui répand sur toutes les actions des hommes cette grâce qui les fait réussir, il n'y a personne de si adroit ni de si prompt que moi, soit à allumer du feu ou à fendre du bois, soit à faire la cuisine ou à servir d'écuyer tranchant ou même d'échanson ; en un mot tout ce que les riches peuvent attendre du service des pauvres, je le sais mieux que personne. »

A cette proposition, Eumée entra dans une véritable colère. « Eh ! mon hôte, lui dit-il, quelle pensée est-ce qui vous est venue dans l'esprit ? Avez-vous donc envie de périr à la ville sans aucun secours, puisque vous vous proposez d'approcher de ces fiers poursuivants, dont la violence et l'insolence montent jusqu'aux cieux ? Vraiment les esclaves qui les servent ne sont pas faits comme vous ; ce sont de beaux jeunes hommes, qui ont des tuniques magnifiques et des manteaux superbes, et qu'on voit toujours brillants d'essences et parfumés des meilleurs parfums. Voilà les gens qui les servent, et leurs tables sont toujours chargées des mets les plus délicats, et on y sert les vins les plus exquis. Je vous assure que vous n'êtes à charge ici ni à moi, ni à aucun de mes compagnons.

Quand le fils d'Ulysse sera venu, il vous donnera des habits tels que vous les devez avoir, et il vous fournira les moyens d'aller partout où vous voudrez. »

Ulysse lui répondit en ces termes : « Eumée, je souhaite de tout mon cœur que Jupiter vous favorise autant que je vous aime, pour m'avoir retiré chez vous et avoir mis fin à ma misère. C'est le plus grand de tous les malheurs pour les hommes que la mendicité. Quand on est réduit en cet état, la misère, la faim et le froid forcent à faire et à souffrir les choses les plus indignes. Mais puisque vous voulez me retenir, et que vous me forcez à demeurer chez vous, dites-moi, je vous prie, des nouvelles de la mère d'Ulysse et de son père, qu'à son départ il laissa dans un âge déjà assez avancé ; apprenez-moi donc s'ils jouissent encore de la lumière du soleil, ou s'ils sont descendus tous deux dans la nuit éternelle ? »

« Je vais satisfaire votre curiosité, répondit Eumée : le bon vieillard Laërte vit encore, et il ne cesse d'adresser tous les jours ses prières aux dieux pour leur demander la fin de sa vie ; car il n'a pu recevoir de consolation depuis le départ de son fils ; et la mort de sa femme, survenue depuis ce temps-là, a mis le comble à son affliction et précipité sa vieillesse. Cette pauvre femme, ne pouvant supporter l'absence de son fils, a fini enfin une malheureuse vie par une mort plus malheureuse ¹. Qu'une pareille mort n'arrive jamais à ceux qui habitent en cette île, qui me sont chers et qui m'ont fait du bien ! Pendant tout le temps que son affliction l'a laissée en vie, je n'avais pas de plus grand plaisir que d'être auprès d'elle pour l'entretenir et pour tâcher de la consoler ; car elle m'avait elle-même élevé avec la belle Ctimène, la plus jeune de ses filles ; et je puis dire qu'elle n'avait guère moins de tendresse pour moi que pour cette princesse.

« Mais après que nous fûmes tous deux sortis de l'enfance,

1. Elle s'était pendue de désespoir.

son père et sa mère la marièrent à un habitant de Samé, et reçurent des présents infinis de leur gendre. Et pour moi, après m'avoir bien équipé de toutes choses, Anticlée m'envoya dans cette terre, et son affection pour moi a toujours augmenté. Je sens bien la perte que j'ai faite, et les secours dont je suis privé. Mais les dieux ont béni mon travail assidu dans les choses qui m'ont été confiées, et j'ai eu par leur bonté de quoi me nourrir et de quoi assister ceux qui m'ont paru dignes de secours. Pour ce qui est de ma maîtresse Pénélope, je ne puis plus recueillir de sa part rien qui me réjouisse, ni parole ni bienfait, depuis qu'une calamité affreuse est tombée sur sa maison dans la personne de ces princes insolents; et cependant les serviteurs ont grand besoin de parler en face à leur maîtresse et de prendre ses instructions en détail, et d'obtenir le manger et le boire; et ensuite aussi de rapporter aux champs quelqu'un de ces cadeaux qui réjouissent toujours le cœur des serviteurs. »

« Hélas ! pasteur Eumée, dit Ulysse, c'est donc depuis votre enfance que vous êtes éloigné de votre patrie et de vos parents ? Racontez-moi, je vous prie, vos aventures, et dites-moi si la ville où habitaient votre père et votre mère a été saccagée par vos ennemis, ou si des pirates, vous ayant trouvé seul dans les pâturages à la tête de vos troupeaux, vous ont enlevé dans leurs navires, vous ont amené à Ithaque, et vous ont vendu à Laërte pour un prix convenu. »

« Étranger, puisque vous voulez savoir mes aventures, repartit Eumée, je ne vous refuserai pas ce plaisir. Écoutez-moi donc avec attention sans quitter la table : les nuits sont fort longues, on a le temps de dormir et de se divertir à faire des contes ; il ne faut pas vous coucher de si bonne heure, le trop dormir lasse et fait mal. Si quelqu'un de ces bergers a envie de se coucher, il peut sortir ; car il faut que demain à la pointe du jour il ait déjeuné et qu'il mène ses troupeaux aux pâturages. Mais pour nous,

demeurons ici à table, à boire et à manger, et à nous divertir en racontant l'histoire de nos malheurs; car tout homme qui a beaucoup couru et beaucoup souffert dans ses courses prend un plaisir singulier à s'en souvenir et à en parler. Je m'en vais donc, puisque vous le voulez, vous raconter les particularités les plus remarquables de ma vie.

« Il est une île appelée Syrie ¹ (si jamais vous avez entendu ce nom), située au-dessus d'Ortygie ² où se voient les conversions du soleil ³. Elle n'est pas fort grande, mais elle est bonne; car on y nourrit de grands troupeaux de bœufs et de moutons, et elle produit beaucoup de vin et de froment. Jamais la famine n'a désolé ses peuples, et les maladies contagieuses n'y ont jamais fait sentir leur venin. Ses habitants ne meurent que quand ils sont parvenus à une extrême vieillesse, et alors c'est Apollon lui-même, ou sa sœur Diane, qui terminent leurs jours avec leurs douces flèches. Il y a dans cette île deux villes qui partagent tout son territoire. Mon père Gtésius, fils d'Orménus, semblable aux Immortels, en était roi. Un jour quelques Phéniciens, gens célèbres dans la marine et grands trompeurs, abordèrent à nos côtes, portant dans leur vaisseau quantité de choses curieuses et rares.

« Il y avait alors dans le palais de mon père une femme phénicienne, grande, belle et très-habile à toutes sortes de beaux ouvrages. Ces Phéniciens déçurent cette femme par leurs insinuations et par leurs fourberies. Un jour qu'elle lavait des hardes à la fontaine, l'un d'eux obtint d'elle les dernières faveurs et se rendit absolument maître de

1. Ou Syros, dans la mer Égée.

2. Ancien nom de Délos.

3. Le sens de ce passage est très-controversé. On dit que Phérocycde de Syros avait construit dans cette île un cadran. Mais, il vivait plus de trois siècles après Homère. — Faut-il croire qu'avant le temps d'Homère les Phéniciens avaient construit un cadran dans cette île? — Il est plus probable qu'Homère prend Délos pour le centre de la terre et pour le lieu où le soleil atteint le plus haut point de sa course.

son esprit; malheur ordinaire aux personnes même les plus habiles qui se sont laissé abuser. Il lui demanda donc qui elle était et d'où elle était. Elle lui enseigna d'abord le palais de mon père, et lui dit qu'elle était de l'opulente ville de Sidon, et fille d'Arybas, homme très-riche et très-puissant; que des corsaires Taphiens l'avaient enlevée comme elle revenait de la campagne, et l'avaient menée dans l'île de Syrie, où ils l'avaient vendue à mon père qui en avait donné un grand prix. « Mais, lui répondit le Phénicien, qui l'avait abusée, voudriez-vous venir avec nous pour vous retrouver dans votre maison et revoir votre père et votre mère, s'ils vivent encore et s'ils sont aussi riches que vous nous l'assurez? »

« Je le voudrais de tout mon cœur, repartit cette femme, si tous vos matelots me promettent avec serment de me ramener chez moi sans me faire nul outrage. »

« Tous les matelots lui firent le serment qu'elle demandait, après quoi elle leur dit : « Tenez, je vous prie, ce complot secret, et qu'aucun de votre troupe ne s'avise de m'aborder ni de me parler, soit dans les chemins ou à la fontaine, de peur que quelqu'un ne le voie et ne coure au palais le rapporter à notre vieillard, qui, entrant d'abord en quelque soupçon, ne manquerait pas de me charger de chaînes et de trouver les moyens de vous faire tous périr. Gardez bien le secret, et hâtez-vous d'acheter les provisions pour le voyage. Quand votre vaisseau sera chargé, vous n'aurez qu'à m'envoyer un message pour m'en donner avis. Je vous apporterai tout l'or qui se trouvera sous ma main. Je tâcherai même de vous payer un prix encore plus grand pour mon passage, car j'élève dans la maison le propre fils de ce prince, qui est déjà fort avisé, et qui court partout avec moi aux environs. Je n'oublierai rien pour vous l'amener. En quelque contrée que vous vouliez l'aller vendre, vous en aurez un prix infini. »

« En finissant ces mots, elle les quitte et s'en retourne

dans le palais. Ces Phéniciens demeurèrent encore un an entier dans le port, d'où ils venaient tous les jours à la ville vendre leurs marchandises et acheter des provisions. Quand le vaisseau eut sa charge et qu'il fut en état de s'en retourner, ils dépêchèrent un de leurs matelots à cette femme pour l'en avertir. C'était un homme très-fin et très-rusé, qui vint dans le palais de mon père comme pour y vendre un collier d'or entremêlé de grains d'ambre. Toutes les femmes du palais, et ma mère même, ne pouvaient se lasser de le manier et de l'admirer, et en offraient le prix. Cependant le fourbefit signe à notre Phénicienne, et le signe fait et aperçu, il s'en retourne promptement dans son vaisseau. En même temps, cette femme me prend par la main et me mène dehors comme pour me promener. En sortant, elle trouve dans le vestibule des tables dressées et des coupes d'or sur le buffet, car les officiers de mon père avaient préparé le souper, et ils étaient sortis pour se rendre à une assemblée du peuple. Elle ne perdit pas l'occasion : elle cacha sous sa robe trois coupes et continua son chemin ; je la suivais sans réflexion. Après le soleil couché, et les chemins étant déjà couverts de ténèbres, nous arrivâmes au port où était le vaisseau des Phéniciens. Ils nous font embarquer promptement et mettent à la voile, poussés par un vent favorable que Jupiter leur envoya. Nous voguâmes en cet état six jours et six nuits. Le septième jour, Diane décocha ses flèches sur cette femme phénicienne, qui tomba tout d'un coup dans la cale, comme une foulque blessée. On la jeta dans la mer, où elle servit de pâture aux poissons. Je demeurai seul et le cœur affligé. Le vent et les flots nous poussèrent à Ithaque, où Laërte m'acheta de ses biens. Voilà de quelle manière j'ai été porté dans cette île. »

« Eumée, lui dit Ulysse, le récit que vous m'avez fait de tout ce que vous avez souffert m'a sensiblement touché. Mais Jupiter a placé à côté de tous ces maux un

grand bien, puisque vous êtes arrivé dans la maison d'un homme en qui vous avez trouvé un maître doux, qui vous aime et qui vous fournit avec soin la nourriture, les habits et tout ce dont vous avez besoin, de sorte que vous menez ici une vie heureuse. Mais moi, après avoir erré dans plusieurs contrées, j'arrive ici dans l'état où vous me voyez. »

C'est ainsi que s'entretenaient Ulysse et Eumée. Ils n'eurent pas beaucoup de temps pour dormir, car l'aurore vint bientôt sur son char d'or annoncer la lumière aux hommes.

Cependant, Télémaque et ses compagnons arrivent au port, plient les voiles, abattent le mât, et à force de rames ils font entrer leur vaisseau dans le port; ils jettent l'ancre, arrêtent le vaisseau avec les câbles, et descendent sur le rivage, où ils préparent leur dîner. Quand ils eurent fait leur repas, le prudent Télémaque leur dit : « Mes compagnons, ramenez le vaisseau à la ville; je vais seul visiter une petite terre qui est près d'ici et voir mes bergers. Sur le soir, après avoir vu comment tout se passe chez moi, je vous rejoindrai; et demain, pour notre heureuse arrivée, je vous donnerai un dîner où la bonne chère et le bon vin vous feront oublier toutes vos fatigues. »

« Mais, mon cher fils, répartit le devin Théoclymène, où irai-je cependant? Dans quelle maison d'Ithaque pourrai-je me retirer? Irai-je tout droit dans le palais que vous habitez avec votre mère? »

« Dans un autre temps, lui répondit le sage Télémaque, je ne souffrirais pas que vous allassiez ailleurs que dans mon palais, et l'on vous y rendrait tous les devoirs que l'hospitalité exige. Mais aujourd'hui ce serait un parti trop dangereux; car, outre que je ne serais point avec vous, vous ne pourriez voir ma mère, qui ne se montre que très-rarement aux poursuivants, et qui se tient loin d'eux dans son appartement, toujours occupée à ses ou-

vrages. Je vais vous enseigner une maison où vous pourrez aller : c'est chez Eurymaque, fils du sage Polybe. Tous les peuples d'Ithaque le révèrent comme un dieu, et c'est de tous les poursuivants celui qui a le plus de mérite. Aussi espère-t-il d'épouser ma mère et de monter sur le trône d'Ulysse. Mais Jupiter, qui habite les cieux, sait seul s'il ne fera point périr tous ces poursuivants avant ce mariage. »

Comme il disait ces mots, on vit voler à sa droite un autour, qui est le plus vif des messagers d'Apollon ; il tenait dans ses serres une colombe dont il arrachait les plumes, qu'il répandait à terre entre Télémaque et son vaisséau.

Théoclymène, tirant en même temps ce jeune prince à l'écart, lui prit la main et lui dit : « Cet oiseau qui vole à votre droite n'est point venu sans l'ordre de quelque dieu. Je n'ai pas eu plutôt jeté les yeux sur lui que je l'ai reconnu pour un oiseau des augures. Il n'y a point dans Ithaque de race plus royale que la vôtre. Je vous prédis donc que vous aurez toujours le dessus sur tous vos ennemis. »

« Que votre prédiction s'accomplisse, Théoclymène, lui répondit Télémaque ; vous recevrez de moi toutes sortes d'amitiés et des présents si considérables que tous ceux qui vous verront vous diront heureux. »

Il adresse en même temps la parole à son fidèle compagnon Pirée, fils de Clytius : « Mon cher Pirée, lui dit-il, de tous mes compagnons qui m'ont suivi à Pylos, vous m'avez toujours paru le plus prompt à exécuter mes ordres ; je vous prie de mener chez vous cet hôte que je vous confie. Ayez de lui tous les soins, et faites-lui tous les honneurs qu'il mérite, jusqu'à ce que je sois de retour à Ithaque. »

Le vaillant Pirée lui répond : « Télémaque, vous pouvez vous assurer que, quelque long séjour que vous fassiez ici, j'aurai soin de l'hôte que vous me confiez, et qu'il ne

manquera chez moi d'aucune des choses que demande l'hospitalité. »

En finissant ces mots, il monte dans le vaisseau, et commande à ses compagnons de s'embarquer et de délier les câbles ; ils obéissent et se placent sur les bancs.

Cependant Télémaque met ses brodequins, arme son bras d'une bonne pique, et pendant que ses compagnons ramènent le vaisseau à la ville, comme il l'avait ordonné, il se met en chemin pour aller visiter ses nombreux troupeaux, auprès desquels dormait le fidèle Eumée, toujours plein d'affection pour ses maîtres.

LIVRE XVI

ARGUMENT. — Télémaque arrive chez Eumée, et envoie ce fidèle serviteur à la ville pour annoncer son retour à Pénélope. Il reconnaît son père par le secours de Minerve. Les princes qui étaient allés se mettre en embuscade pour attendre Télémaque à son retour, ayant appris qu'il était arrivé, quittent leur poste et retournent à Ithaque.

A la pointe du jour, Ulysse et Eumée ayant allumé du feu préparèrent le déjeuner, et envoyèrent ensuite les bergers avec leurs troupeaux aux pâturages. Comme Télémaque approchait de la maison, les chiens d'Eumée, au lieu d'aboyer, se mirent à remuer la queue. Ulysse, qui les vit le premier, et qui entendait en même temps le bruit de quelqu'un qui marchait, dit à Eumée : « Voici quelqu'un de vos bergers qui vient, ou un autre homme de connaissance, car vos chiens n'aboient point, et par leurs mouvements ils marquent de la joie, et j'entends marcher. »

A peine avait-il achevé ces mots, que son cher fils parut à la porte du vestibule. Eumée, l'apercevant, se leva avec précipitation et dans une surprise extrême. Les vaisseaux qu'il tenait pour mêler le vin et l'eau lui tombèrent des

main ; il court au-devant de son maître, et sautant à son cou, il lui baise la tête, les yeux et les mains, et pleure de joie. Comme un père, qui après dix années d'absence voit arriver d'une contrée éloignée son fils unique qu'il aime tendrement, et pour lequel il a eu de mortelles inquiétudes, ne peut se lasser de lui faire des caresses et de l'embrasser ; de même ce fidèle pasteur ne se lassait point d'embrasser Télémaque, qu'il regardait comme échappé des bras de la mort. « Mon cher Télémaque, lui dit-il, agréable lumière à mes yeux, vous êtes revenu ! Je n'espérais pas de vous revoir de ma vie, depuis que vous fûtes parti pour Pylos. Mais entrez, mon cher fils, que je me rassasie de plaisir en vous voyant de retour d'un voyage où vous étiez exposé à tant de dangers. Vous ne venez pas souvent à la campagne voir vos bergers et vos troupeaux ; mais vous vous tenez à la ville, et vous trouvez plus à propos d'observer la troupe insolente des poursuivants. »

« Mon cher Eumée, reprit Télémaque, il est important que j'observe de près les menées de ces princes. Mais avant que d'aller à la ville, j'ai voulu passer ici pour avoir le plaisir de vous voir, et pour savoir de vous si ma mère est encore dans le palais, si quelqu'un des princes ne l'a point épousée, et si la couche d'Ulysse est destinée à une éternelle viduité. »

« Votre mère, reprit le pasteur, demeure toujours dans votre palais avec un courage héroïque ; elle passe les jours et les nuits à soupirer et à répandre des larmes. »

En parlant ainsi, il prit la pique du jeune prince qui entra en même temps. Ulysse voulut lui céder sa place ; mais Télémaque le retint et lui dit : « Asseyez-vous, étranger, je trouverai ailleurs un autre siège ; je suis dans ma maison, et voilà un homme qui ne m'en laissera pas manquer. »

Ulysse se remet à sa place, et aussitôt Eumée étend à terre des broussailles et les couvre de peaux. Le fils

d'Ulysse s'assied. Eumée leur sert des plats de viandes rôties qui étaient restées du jour précédent, leur présente du pain dans des corbeilles, mêle le vin et l'eau dans une urne, et s'assied vis-à-vis d'Ulysse.

Le repas fini, Télémaque prenant la parole et s'adressant à Eumée, lui dit : « Mon cher Eumée, dites-moi, je vous prie, qui est cet étranger ? Comment est-il venu, et qui sont les matelots qui l'ont amené ? »

« Mon fils, lui dit Eumée, je vous dirai la vérité en toutes choses. Cet étranger dit qu'il est de l'île de Crète, qu'il a été errant dans plusieurs contrées, et qu'il a vu plusieurs villes pour subir la destinée qui lui est échue. Il y a deux jours que, s'étant sauvé d'un vaisseau qui appartenait aux Thesprotiens, il arriva dans ma bergerie. Je vous le remets entre les mains ; vous en userez comme il vous plaira ; il n'est plus mon suppliant, mais le vôtre. »

« Ce que vous me dites là me fait beaucoup de peine, repartit Télémaque, car comment puis-je recevoir cet hôte dans ma maison ? Je suis jeune, et je n'ai encore ni assez d'autorité ni assez de force pour le mettre à couvert des insultes auxquelles il va être exposé, et pour le défendre. Et ma mère est combattue et ne sait si, respectant la couche d'Ulysse et sa propre réputation, elle demeurera chez moi à avoir soin de ma maison ; ou si, prenant le parti de se remarier, elle choisira pour mari celui qui lui fera les plus grands avantages. Mais puisque cet étranger est venu chez vous, je m'en vais lui donner de beaux habits, des brodequins et une épée, et le faire conduire partout où il aura dessein d'aller. Ou plutôt gardez-le ici vous-même, et je lui enverrai de chez moi des habits et sa nourriture, afin qu'il ne soit à charge ni à vous ni à vos bergers ; car, en un mot, je ne souffrirai point qu'il vienne au milieu de ces poursuivants. Ils sont d'une trop grande insolence ; ils ne manqueraient pas de l'affliger par leurs brocards et de l'insulter même, ce qui me mettrait au désespoir. Car l'homme le plus vaillant et le

plus courageux ne pourrait se défendre contre tant d'ennemis. Il faut céder à la force. »

Ulysse, prenant alors la parole et s'adressant à Télémaque, dit : « O mon cher prince, puisque j'ai la liberté de répondre, je vous avoue que je souffre et que je suis très-affligé de vous entendre dire à vous-même les désordres et les insolences que commettent ces poursuivants dans votre maison, malgré vous à l'âge où vous êtes. Dites-moi donc, je vous prie, est-ce volontairement que vous subissez le joug ? Ou est-ce que vos peuples ont de l'aversion pour vous et que, prétextant quelque oracle des dieux, ils veulent changer de maître ? Ou avez-vous à vous plaindre de vos frères, qui ne font pas leur devoir à votre égard ? Car ordinairement l'amitié des frères est une grande ressource et un grand appui dans les occasions les plus difficiles. Plût aux dieux qu'avec le courage que j'ai, j'eusse aussi votre âge ! Plût aux dieux que je fusse le fils d'Ulysse ou Ulysse lui-même revenu de ses voyages (j'espère qu'il reviendra, il y a encore lieu de l'espérer) ! Je veux qu'un étranger m'enlève la tête de dessus les épaules, si, arrivant seul dans le palais d'Ulysse, je ne faisais périr tous ces insolents. Que si j'étais enfin obligé de céder au nombre, j'aimerais encore mille fois mieux mourir dans mon palais les armes à la main que de souffrir tous les jours des choses si honteuses et de voir mes hôtes traités indignement, les femmes de ma maison insultées et traînées avec violence, et mes biens consumés ou pillés, et cela sans fin et sans remède. »

Le sage Télémaque lui répond : « Étranger, je vous dirai la vérité. Mes peuples n'ont point d'aversion pour moi. Je sais que les frères sont d'un puissant secours dans les occasions les plus difficiles ; mais je n'en ai point : le fils de Saturne n'a donné à notre maison qu'un seul rejeton d'âge en âge. Arcésius, mon bisaïeul, n'eut de fils que Laërte ; Laërte n'eut qu'Ulysse ; et Ulysse n'a

eu que moi, qui n'ai pu lui être d'aucun secours. Aujourd'hui son palais est rempli d'ennemis ; car les plus grands princes des îles voisines, de Dulichium, de Samos, de Zacynthe, et les principaux d'Ithaque recherchent ma mère et ruinent notre maison. Ma mère ne peut consentir à un mariage qu'elle abhorre, mais elle ne les refuse pas non plus ; elle les amuse et cependant ils consomment tout mon bien, et ils trouveront enfin le moyen de me perdre moi-même. Mais tout cela est entre les mains des dieux.

« Mon cher Eumée, allez promptement apprendre à la sage Pénélope que je suis de retour de Pylos en parfaite santé. Vous reviendrez dès que vous lui aurez parlé ; mais ne parlez qu'à elle seule et qu'aucun des princes ne le sache ; car ils ne cherchent qu'à me tendre des pièges pour me faire périr. »

« J'entends et je sais ce qu'il faut faire, répond Eumée, je ne connais que trop toutes vos raisons. Mais dites-moi, je vous prie, ne puis-je pas, chemin faisant, aller annoncer cette bonne nouvelle au malheureux Laërte ? Après le départ d'Ulysse, ce père affligé se retira à la campagne ; là il veillait sur le travail de ses laboureurs et mangeait avec ses domestiques. Mais depuis que vous êtes parti pour Pylos, il ne mange ni ne boit, et néglige entièrement ses affaires ; il demeure assis, pleurant et soupirant ; et il n'a plus que la peau collée sur les os. »

« Je le plains, dit Télémaque ; mais laissons-le encore dans sa douleur, quelque affligé qu'il soit : nous ne pouvons pas faire tout ce que nous voudrions. Si cela était, nous verrions bientôt le retour de mon père. Dès que vous aurez parlé à ma mère, revenez promptement et ne vous détournez point pour aller trouver Laërte ; contentez-vous de dire à ma mère de lui envoyer secrètement et sans délai la maîtresse de l'office, qui lui apprendra cette bonne nouvelle. »

Eumée, pressé de partir, s'équipe et se met en chemin. Il n'eut pas plutôt passé le seuil de la porte, que Minerve

s'étant aperçue de son départ approcha de la maison. Elle avait pris la figure d'une femme belle et d'une taille majestueuse. Elle s'arrêta devant la porte, ne se laissant voir qu'à Ulysse seul. Télémaque ne la vit point et ne s'aperçut pas même de sa présence; car les dieux ne se manifestent qu'à ceux dont ils veulent être vus. Ulysse seul la vit; ses chiens l'aperçurent aussi, mais ils n'aboyèrent pas et s'enfuirent avec un petit gémissement au fond de la chambre. La déesse fit un signe de ses sourcils; Ulysse entendit ce signe, sortit dans la cour et s'arrêta près d'elle. Alors Minerve lui adressa ces paroles : « Fils de Laërte, Ulysse, qui êtes si fécond en ressources dans les extrémités les plus difficiles, il n'est plus temps de vous cacher à votre fils; découvrez-vous à lui, afin qu'après avoir pris ensemble les mesures pour faire périr tous ces fiers poursuivants, vous alliez à la ville; je ne serai pas longtemps éloignée de vous et je combattrai à vos côtés. »

En finissant ces mots, elle le touche de sa verge d'or. Dans le moment il se trouva couvert de beaux vêtements; il recouvra sa belle taille, sa bonne mine et sa première beauté; son teint redevint brun, ses joues arrondies, et son menton reprit sa couleur sombre. Après cette métamorphose, la déesse disparut.

Ulysse rentre dans la salle. Son fils le voit avec étonnement et, saisi de crainte, il détourne la vue de peur que ce ne soit un dieu, et lui adressant la parole, il lui dit : « Étranger, vous me paraissez bien différent de ce que vous étiez tout à l'heure; vos habits sont changés, votre taille n'est plus la même; je n'en doute point, vous êtes quelqu'un des dieux qui habitent l'Olympe. Mais soyez-nous propice, afin que nous vous fassions des sacrifices et que nous vous présentions des offrandes qui vous soient agréables; épargnez-nous. »

« Je ne suis point un dieu, repartit Ulysse; pourquoi me regardez-vous comme un des Immortels? Je suis

Ulysse ; je suis votre père, dont l'absence vous a coûté tant de larmes et de soupirs et vous a exposé aux injures et aux insolences de ces princes. »

En achevant ces mots, il embrasse son fils et le baise tendrement : les larmes coulent le long de ses joues ; car jusque-là il avait eu la force de les retenir. Mais Télémaque ne peut encore se persuader que ce soit son père : « Non, vous n'êtes point mon père, vous n'êtes point Ulysse, lui dit-il ; c'est quelque dieu qui veut m'abuser par un faux espoir pour me précipiter dans une douleur plus amère. Il n'y a point d'homme mortel qui puisse par lui-même opérer tous ces miracles, à moins qu'un dieu, venant à son secours, ne veuille se servir de son pouvoir et le rendre et vieux et jeune comme il lui plaît. Tout à l'heure vous étiez un vieillard et vous n'aviez que des haillons, et présentement vous ressemblez parfaitement aux dieux qui habitent l'Olympe. »

« Mon cher Télémaque, lui dit Ulysse, que votre surprise et votre admiration cessent, et reprenez pour votre père les sentiments que vous devez avoir. Il ne reviendra point ici d'autre Ulysse ; il n'y en a point d'autre que moi, qui ai essuyé tant de peines et tant de travaux, et qui suis enfin revenu dans ma patrie la vingtième année après mon départ. Le miracle que vous voyez est l'ouvrage de Minerve qui préside aux assemblées des peuples. Elle m'a rendu tel qu'elle a voulu ; car son pouvoir n'a point de bornes. Tantôt elle m'a rendu semblable à un mendiant et tantôt elle m'a donné la figure d'un jeune homme de bonne mine et vêtu magnifiquement. Il est aisé aux Immortels, qui habitent le haut Olympe, d'environner un homme de majesté et de gloire, et de le revêtir de misère et de pauvreté. »

Après avoir parlé, Ulysse s'assied. Télémaque se jette au cou de son père, et le tenant étroitement embrassé, il fond en larmes. Ulysse pleure de même ; ils ne peuvent tous deux se rassasier de pleurs. On entendait leurs

gémissements comme ceux des aigles ou des éperviers, à qui des laboureurs ont enlevé leurs petits avant qu'ils puissent se servir de leurs ailes. Ainsi Ulysse et Télémaque fondaient en pleurs. Le soleil les aurait encore trouvés ainsi à son coucher, si Télémaque, faisant effort sur lui-même, n'eût demandé à Ulysse sur quel vaisseau il était arrivé à Ithaque et quels matelots l'avaient conduit : « Car je ne pense pas, lui dit-il, que vous soyez venu ici à pied. »

« Je vous dirai la vérité en peu de mots, répondit Ulysse. Des Phéaciens, gens célèbres dans la marine et qui ont accoutumé de conduire sur la vaste mer les étrangers qui arrivent chez eux, m'ont amené ; et pendant que je dormais ils m'ont descendu à terre sur ce prochain rivage, et ils ont fidèlement mis près de moi les présents que j'avais reçus de leurs princes, tout l'airain, tout l'or et tous les habits. Je les ai retirés par le conseil des dieux dans un antre voisin, et c'est par l'inspiration de Minerve que je suis venu ici, afin que nous consultations ensemble sur les moyens de faire périr les poursuivants. Mais nommez-les moi tous, afin que je sache combien ils sont et quels hommes ce sont. Quand vous m'aurez instruit, je verrai si nous pourrons les attaquer nous deux seuls, ou si nous chercherons du secours. »

Le sage Télémaque lui répondit : « Mon père, ce n'est pas sans raison que l'univers est rempli de votre gloire, et j'ai toujours ouï dire que vous étiez aussi invincible dans les combats que supérieur dans les conseils par votre sagesse. Mais vous venez de dire un grand mot, j'en suis dans l'admiration et dans la surprise ; je ne crois pas possible que deux hommes seuls combattent contre un si grand nombre de vaillants hommes. Car ils ne sont ni dix ni vingt, mais un beaucoup plus grand nombre et vous n'avez qu'à compter. De Dulichium cinquante-deux, tous gens de distinction ; ils ont avec eux six officiers de cuisine. De Samé, vingt-quatre ; vingt de Zacynthe et douze

d'Ithaque, tous les plus braves et les mieux faits. Ils ont avec eux le héraut Médon, un chantre divin et deux cuisiniers. Si nous les attaquons quand ils seront tous ensemble dans le palais, je crains que vous ne succombiez en voulant punir leur insolence. Mais voyez si vous ne connaissez point quelqu'un qui pût venir à notre secours et nous soutenir dans une entreprise si périlleuse. »

« Je connais assurément quelqu'un qui pourra nous secourir, reprit Ulysse, et vous en conviendrez. Croyez-vous que la déesse Minerve et son père Jupiter soient un assez bon secours, ou si nous en chercherons quelque autre ? »

« Voilà deux merveilleux défenseurs, repartit Télémaque; quoiqu'assis au-dessus des nuées, ils font sentir de là leur pouvoir à tous les hommes et à tous les dieux. »

« Je vous assure, Télémaque, dit Ulysse, que ces deux puissants défenseurs ne se tiendront pas longtemps éloignés du combat, dès que Mars aura donné dans mon palais le signal de cette furieuse attaque. Demain, dès la pointe du jour, vous irez à la ville et vous vous tiendrez avec les poursuivants à votre ordinaire; je vous y suivrai bientôt, car Eumée m'y conduira, et j'y paraîtrai sous la figure d'un vieux mendiant accablé d'années et couvert de haillons. Que si vous voyez que ces insolents me méprisent et me maltraitent, supportez-le avec patience, quelque chose que j'en puisse souffrir; quand même ils me traiteraient par les pieds hors de la porte ou qu'ils me chasseraient à grands coups, voyez-le sans vous emporter, et contentez-vous de leur remontrer leur tort avec douceur et de les prier de cesser leurs violences. Il est sûr qu'ils ne céderont ni à vos conseils ni à vos prières; car ils touchent à leur dernier moment. J'ai un autre avis à vous donner et ne l'oubliez pas: c'est que, dès que Minerve, de qui viennent tous les bons conseils, m'aura envoyé ses inspirations, je vous ferai un signe de tête. Sitôt que vous apercevrez ce signe, vous prendrez toutes les armes

qui sont dans l'appartement bas ; vous les porterez au haut du palais ; et si ces princes, qui se verront par là privés de ces armes, vous demandent pourquoi vous les transportez, vous leur direz avec douceur que vous les ôtez de la fumée, parce qu'elles ne ressemblent plus à ces armes si brillantes qu'Ulysse avait laissées en partant pour Troïe, et qu'elles sont toutes gâtées de la vapeur du feu. Vous ajouterez à cela une raison plus forte encore : « Jupiter, leur direz-vous, m'a inspiré cette pensée pour votre conservation ; je crains que dans le vin il ne s'élève entre vous des querelles, que vous n'en veniez aux mains, que vous ne déshonoriez et ne souilliez votre table par le sang (car le fer attire l'homme), et que vous ne ruiniez par là vos desseins. » Voilà ce que vous leur direz. Vous ne laisserez que deux épées, deux javelots et deux boucliers, dont nous nous saisirons quand nous voudrons les immoler à notre vengeance. Minerve et Jupiter les disposeront à goûter vos raisons. J'ai encore une autre chose à vous dire, et je vous prie de vous en bien souvenir. Si vous êtes véritablement mon fils, si vous êtes de mon sang, gardez-vous bien de dire à qui que ce soit qu'Ulysse est dans le palais ; que personne ne le sache, ni Laërte, ni Eumée, ni aucun de nos domestiques, ni Pénélope même ; ne soyons que nous deux à observer les démarches des femmes du palais et à éprouver les sentiments de tous les serviteurs, pour connaître ceux qui conservent dans leur cœur l'amour et le respect qu'ils nous doivent, et ceux qui nous sont infidèles et qui, à l'âge où vous êtes, osent vous manquer de respect. »

Alors le sage Télémaque, prenant la parole, dit : « Mon père, j'espère vous faire connaître que je ne déshonore point votre sang, et que je ne suis ni imprudent ni faible. Mais les moyens que vous proposez pourront bien nous être funestes à tous deux, et je vous prie d'y penser. Vous perdrez un temps infini à pénétrer les sentiments de chacun et à examiner leur conduite. Cependant vos ennemis

tranquilles consomment votre bien avec insolence et sans aucun ménagement. Contentez-vous donc d'examiner les démarches des femmes du palais, pour distinguer celles qui vous sont infidèles d'avec celles à qui on ne peut rien reprocher, et ne nous amusons point à sonder les pensées de tous nos domestiques. Nous les connaissons assez quand nous aurons exécuté notre entreprise, s'il est vrai que vous ayez vu un prodige qui vous ait été envoyé par Jupiter. »

Pendant cette conversation d'Ulysse et de Télémaque, le vaisseau qui avait porté ce jeune prince à Pylos arriva à Ithaque avec ses compagnons. Dès qu'ils furent entrés dans le port, ils tirèrent le vaisseau sur le rivage, le désarmèrent, et portèrent chez Clytius tous les présents que Télémaque avait reçus. En même temps, ils envoyèrent un héraut au palais, annoncer à la chaste Pénélope que son fils était arrivé, qu'il était resté chez Eumée et qu'il avait renvoyé son vaisseau. Ils prirent cette précaution de peur que la reine, voyant revenir ce vaisseau sans son fils, n'en fût alarmée et ne s'abandonnât à la douleur.

Le héraut et Eumée se rencontrèrent en chemin, comme ils allaient porter la même nouvelle. Quand ils furent arrivés dans le palais et entrés dans l'appartement de Pénélope, le héraut lui dit devant toutes ses femmes : « Reine, votre fils est arrivé. » Mais Eumée, s'approchant de son oreille, lui dit tout ce dont Télémaque l'avait chargé. Et dès qu'il eut exécuté ses ordres il sortit, et s'en retourna à ses troupeaux.

Cette nouvelle, qui fut bientôt répandue, consterna les poursuivants et les remplit de tristesse. Ils sortent tous du palais, et s'étant assemblés hors de la cour, ils tiennent là leur conseil devant la porte.

Eurymaque, fils de Polybe, prit la parole, et dit : « Certainement voilà une hardie entreprise que ce voyage de Télémaque; nous croyions qu'il n'en reviendrait jamais. Dépêchons donc promptement un vaisseau à nos compa-

gnons qui sont en embuscade, pour leur annoncer qu'ils n'ont qu'à revenir. »

A peine il achevait ces mots, qu'Amphinomus, s'étant tourné, vit un vaisseau qui était déjà dans le port et dont on pliait les voiles. Ravi de joie, il dit à ses amis en souriant : « Il n'est pas nécessaire de dépêcher un vaisseau, voilà nos compagnons dans le port. Quelque dieu les a sans doute avertis, ou bien ils ont vu eux-mêmes passer le vaisseau de Télémaque et ils n'ont pu le joindre. »

Il dit. Les princes se lèvent en même temps et courent au rivage. On met le vaisseau à sec, on le désarme, et ils s'en retournent tous pour tenir une assemblée, dont ils eurent soin d'exclure tous ceux qui leur étaient suspects.

Quand l'assemblée fut formée, Antinoüs, fils d'Eupithès, leur parla ainsi : « Mes amis, je puis vous assurer que ce sont les dieux eux-mêmes qui ont garanti cet homme des maux qui le menaçaient; car tous les jours nous avons grand soin de placer des sentinelles sur tous les caps et sur toutes les pointes de rochers; et dès que le soleil était couché, nous ne nous amusons pas à passer la nuit sur le rivage : nous croisons dans le détroit jusqu'au jour, attendant toujours Télémaque sur ce passage pour le faire périr. Pendant que nous étions ainsi aux aguets pour le prendre, quelque dieu l'a sauvé et l'a conduit heureusement dans son palais. Tendons-lui donc ici tous ensemble d'autres embûches, et prenons si bien nos mesures qu'il ne puisse échapper. Car, pendant qu'il sera en vie, je ne crois pas que nous réussissions jamais dans nos desseins; il est prudent et sage, et les peuples ne sont pas entièrement pour nous. C'est pourquoi hâtons-nous avant qu'il ait appelé tous les Grecs à une assemblée; car ne pensez pas qu'il se relâche et qu'il s'adoucisse. Vous le verrez plus ardent et plus irrité que jamais; il ne manquera pas de déclarer en pleine assemblée que nous avons été l'attendre pour l'assassiner et que notre embuscade n'a pas réussi; et les peuples n'approuveront jamais une action si

noire. Craignons qu'ils ne prennent sa défense et qu'ils ne nous chassent de notre patrie, et que nous ne soyons obligés d'aller chercher quelque asile chez les étrangers. Prévenons-le, et allons le tuer à sa campagne, ou sur le chemin quand il reviendra. Partageons entre nous sa dépouille, et laissons seulement son palais à sa mère et à celui qu'elle choisira pour mari. Que si vous n'êtes pas de cet avis, et que vous vouliez que Télémaque vive et qu'il soit héritier de son père, cessons donc de nous tenir tous dans sa maison à manger son bien, et nous retirant chez nous, faisons de là nos poursuites ; tâchons de gagner la reine par nos présents, et qu'elle épouse celui qui lui fera les plus grands avantages et qui lui est destiné. »

Il dit, et tous les princes étonnés gardaient un profond silence. Enfin Amphinomus, fils de Nisus et petit-fils du roi Arétius, qui était à la tête des poursuivants de Dulichium et le moins désagréable aux yeux de Pénélope, parce qu'il était sage et modéré, rompit le premier le silence, et dit : « Mes amis, je ne serais nullement d'avis de tuer Télémaque ; c'est une chose terrible que de porter ses mains sur une race royale. Sachons auparavant la volonté de Jupiter. Si ses oracles sacrés approuvent ce meurtre, je serai le premier à l'exécuter et je vous donnerai l'exemple ; mais s'ils le condamnent, je vous conseille d'y renoncer. »

Ainsi parla Amphinomus, et son avis fut goûté de toute l'assemblée. Tous les princes se levèrent, rentrèrent dans le palais d'Ulysse, et s'assirent sur de beaux sièges dans la salle des festins.

Cependant la sage Pénélope prit la résolution d'aller trouver ces fiers poursuivants. Elle avait été avertie des complots qu'on avait formés contre la vie de son fils ; car le héraut Médon, qui avait tout entendu, lui en avait fait le rapport. Elle sort de son appartement, suivie de ses femmes. En arrivant à la salle où étaient les poursuivants,

elle s'arrête sur le seuil de la porte, le visage couvert d'un voile, et adressant la parole à Antinoüs, elle lui dit : « Insolent et perfide Antinoüs, on voulait te faire passer dans Ithaque pour un homme qui surpassait tous ceux de son âge en prudence et en sagesse ; qu'on a mal jugé de toi ! Monstre, pourquoi machines-tu la mort de Télémaque, sans tenir compte de Jupiter, témoin des suppliants, ni de la religion, qui défend de comploter les uns contre les autres ? Tu as donc oublié que ton père vint chercher ici un asile contre le ressentiment de tout un peuple qui demandait sa tête, irrité contre lui de ce qu'en donnant la chasse à des corsaires Taphiens, il avait ravagé les terres des Thesprotes, qui étaient nos amis et nos alliés. Ce peuple demandait avec de fortes instances qu'on le lui livrât ; car il voulait le déchirer et le mettre en pièces, ou lui faire payer ses ravages et le ruiner. Mais Ulysse le refusa toujours et apaisa enfin leur colère. Pour lui payer un si grand service, tu déshonores et tu ruines sa maison ; tu poursuis sa femme, tu assassines son fils et tu m'accables de chagrin et de tristesse. Je te conseille de mettre fin à tes fureurs et d'y inviter les autres. »

Eurymaque, fils de Polybe, prend la parole et dit à la reine : « Fille d'Icarius, sage Pénélope, ayez bon courage et ne vous affligez point. Il n'y a point d'homme et il n'y en aura jamais qui ose mettre la main sur Télémaque, votre fils, pendant que je serai en vie et que je jouirai de la lumière du soleil ; car je le déclare, et je ne parle point en vain, on verra bientôt couler son sang le long de ma pique. Je me souviens que dans mon enfance Ulysse, le destructeur de villes, me prenant sur ses genoux, me donnait lui-même des mets de sa table et me faisait boire dans sa coupe ; c'est pourquoi Télémaque est le plus cher de mes amis. Qu'il ne craigne point la mort de la part des poursuivants ; mais pour celle que les dieux lui enverront, il n'y a personne qui puisse l'en garantir. »

Il parla ainsi pour rassurer Pénélope par de fausses

apparences ; mais dans la vérité il préparait lui-même la mort à son fils. La reine remonte dans son appartement et se met à pleurer son cher Ulysse, jusqu'à ce que la déesse Minerve, pour suspendre ses peines, lui eût envoyé un doux sommeil.

Sur le soir, le fidèle Eumée arriva auprès d'Ulysse et de Télémaque. Il les trouva qui préparaient leur souper, après avoir immolé un cochon d'un an. Avant qu'il fût entré dans sa maison, Minerve s'était approchée d'Ulysse et l'ayant frappé de sa verge d'or, elle lui avait rendu sa première figure de vieillard et avait changé ses beaux habits en ses premiers haillons, de peur que ce pasteur ne le reconnût et que, n'ayant pas la force de garder le secret, il n'allât aussitôt annoncer cette bonne nouvelle à Pénélope. Télémaque le voyant lui parla le premier en ces termes : « Vous voilà donc revenu, mon cher Eumée ; quelles nouvelles dit-on à la ville ? Les fiers poursuivants, qu'on avait envoyés en embuscade, sont-ils revenus à Ithaque, ou m'attendent-ils encore pour exécuter leurs mauvais desseins ? »

« Je n'ai pas eu la curiosité, répondit Eumée, de m'informer de ce qu'on disait quand je suis entré dans la ville. Dès que j'ai eu dit à la reine ce que vous m'aviez ordonné de lui dire, je n'ai eu d'autre souci que de revenir. En allant, j'ai rencontré en chemin le héraut que vos compagnons, arrivés dans le port, envoyaient à votre mère pour le même sujet. Nous sommes arrivés ensemble, et il a parlé le premier. La seule chose que je sais et que j'ai vue de mes yeux, c'est qu'en m'en revenant, comme je traversais la colline de Mercure, j'ai aperçu un vaisseau qui entrait dans le port ; il était plein d'hommes, de lances et de boucliers. J'ai cru que c'étaient ces princes qui revenaient de leur embuscade ; mais je n'en sais rien de certain. »

Il dit. Télémaque sourit en regardant son père ; mais il évita d'être aperçu par Eumée, de peur qu'il n'entrât

en quelque soupçon. Leur souper étant prêt, il se mirent à table ; et quand ils eurent soupé, ils se couchèrent et jouirent des paisibles dons du sommeil.

LIVRE XVII

ARGUMENT. — Télémaque part de la maison d'Eumée et arrive dans son palais. Il raconte à sa mère les principales particularités de son voyage. Ulysse ensuite est mené à la ville ; pendant qu'Eumée entre dans la salle où les poursuivants étaient à table, Ulysse à la porte du palais est reconnu par son chien, qu'il avait laissé en partant pour Troie, et qui meurt de joie d'avoir vu son maître. Eumée s'en retourne chez lui, et Ulysse demeure avec les princes.

Dès que parut l'Aurore, fille du matin, Télémaque attachâ ses belles chaussures à ses pieds, et prenant une forte pique qui convenait bien à sa main, il se disposa à s'en retourner à la ville. Avant de partir, il parla ainsi au pasteur : « Mon cher Eumée, je m'en vais à la ville, afin que ma mère ait la consolation de me voir ; car je suis sûr que tant qu'elle ne me verra point elle ne mettra fin ni à ses regrets ni à ses larmes. Le seul ordre que je vous donne en partant, c'est de mener votre hôte à la ville, où il mendiera son pain. Les gens charitables lui donneront ce qu'ils voudront ; car, pour moi, les chagrins dont je suis accablé et le malheureux état où je me trouve ne me permettent pas de me charger de tous les étrangers. Si votre hôte se fâche, son mal lui paraîtra encore plus insupportable ; j'aime à dire toujours la vérité. »

Ulysse, prenant la parole, lui répondit : « Mon ami, je ne souhaite nullement d'être retenu ici ; un mendiant trouve beaucoup mieux de quoi se nourrir à la ville qu'à la campagne. A mon âge, je ne suis point propre à être aux champs et à y rendre les services qu'un maître attendrait de moi : vous n'avez qu'à partir ; celui à qui vous venez de donner vos ordres, aura soin de me mener dès que

je me serai un peu chauffé et que le temps sera adouci ; car je n'ai que ces méchants habits et je crains que le froid du matin ne me saisisse ; car vous dites que la ville est assez loin d'ici. »

Il dit, et Télémaque sort de la maison et marche à grands pas, méditant la ruine des poursuivants. En arrivant dans son palais, il pose sa pique près d'une colonne et entre dans la salle. Euryclée, sa nourrice, qui étendait des peaux sur les sièges, l'aperçoit la première, et les yeux baignés de larmes, elle court au-devant de lui. Toutes les autres servantes d'Ulysse l'environnent en même temps, et lui embrassent la tête et les épaules. La sage Pénélope descend de son appartement ; elle ressemblait à Diane et à la belle Vénus. Elle se jette au cou de son fils, le serre tendrement entre ses bras, et lui baisant la tête et les yeux : « Mon cher Télémaque, lui dit-elle, d'une voix entrecoupée de soupirs, vous êtes donc venu ! Agréable lumière ! Je n'espérais pas de vous revoir de ma vie, depuis le jour que vous vous êtes embarqué pour Pylos contre mon sentiment et à mon insu, pour aller apprendre des nouvelles de votre père. Mais dites-moi, je vous prie, tout ce que vous avez appris dans votre voyage et tout ce que vous avez vu. »

« Ma mère, lui répondit le prudent Télémaque, ne m'affligez point par vos larmes, et n'excitez point dans mon cœur de tristes souvenirs, puisque je suis échappé de la mort qui me menaçait. Mais plutôt montez dans votre appartement avec vos femmes, purifiez-vous dans un bain, et, après avoir pris vos habits les plus propres et les plus magnifiques, adressez vos prières aux dieux et promettez-leur des hécatombes parfaites, si Jupiter me donne les moyens de me venger de mes ennemis. Je m'en vais à la place pour faire venir un étranger qui s'est réfugié chez moi et qui m'a suivi à mon retour de Pylos ; je l'ai envoyé devant avec mes compagnons, et j'ai ordonné à Pirée de le mener chez lui et de le traiter avec

tout le respect et tous les égards que l'hospitalité demande. »

Ce discours de Télémaque ôta la parole à Pénélope. Elle monte dans son appartement avec ses femmes ; elle se purifie dans le bain, et après avoir pris ses habits les plus magnifiques, elle adresse ses prières aux dieux et leur promet des hécatombes parfaites si Jupiter fait retomber sur la tête des coupables toutes leurs violences.

Cependant Télémaque sort du palais une pique à la main, et suivi de deux grands chiens. Minerve lui donna une grâce toute divine. Le peuple, qui le voyait passer, était dans l'admiration. Les orgueilleux poursuivants s'empressent autour de lui et lui font leurs compliments dans les termes les plus gracieux et les plus polis, tandis que dans leur cœur ils méditaient sa perte. Télémaque se tira de cette foule et alla plus loin dans un lieu où étaient Mentor, Antiphus et Halitherse, les meilleurs amis de son père et les siens. Il s'assit avec eux, et dans le moment qu'ils lui demandaient des nouvelles de son voyage, on vit le brave Pirée qui menait à la place l'étranger qui lui avait été confié. Télémaque se lève promptement et va au-devant de lui ; Pirée, en l'abordant, lui dit : « Ordonnez tout à l'heure à des femmes de votre palais de venir chez moi, afin que je vous envoie les présents que Ménélas vous a faits. »

Le prudent Télémaque lui répond : « Pirée, nous ne savons pas encore ce que tout ceci pourra devenir. Si les fiers poursuivants viennent à bout de me tuer en traître dans mon palais et de partager mes biens, j'aime mieux que vous ayez ces présents qu'aucun d'eux ; et si j'ai le bonheur de les faire tomber sous mes coups, alors vous aurez le plaisir de les faire porter chez moi, et je les recevrai avec joie. »

En finissant ces mots, il prit l'étranger Théoclymène et le mena dans son palais. Dès qu'ils furent entrés, ils se mirent au bain. Après que les femmes les eurent baignés

et parfumés d'essences, et qu'elles leur eurent donné des habits magnifiques, ils se rendirent dans la salle et s'assirent sur de beaux sièges ; une esclave apporta une aiguière d'or sur un bassin d'argent, leur donna à laver, leur dressa une table propre, que la maîtresse de l'office couvrit de toutes sortes de mets qu'elle avait en réserve. Pénélope entre dans la salle, s'assied vis-à-vis de la table, près de la porte, avec sa quenouille et ses fuseaux. Quand le prince et son hôte Théoclymène eurent fini leur repas, Pénélope, prenant la parole, dit :

« Télémaque, je vais donc remonter dans mon appartement, et je me coucherai dans cette triste couche, témoin de mes soupirs, et que je baigne de mes larmes depuis qu'Ulysse a suivi les fils d'Atrée à Ilion ; et avant que les fiers poursuivants ne reviennent dans ce palais, vous n'avez pas encore daigné m'informer si vous avez appris quelque nouvelle du retour de votre père. »

« Je vous dirai tout ce que j'ai appris, répondit Télémaque. Nous arrivâmes à Pylos, chez le roi Nestor, qui me reçut comme un père reçoit son fils unique revenu d'un long voyage ; ce prince me traita avec la même bonté, ainsi que ses glorieux fils. Il me dit qu'il n'avait appris aucune nouvelle d'Ulysse, et qu'il ne savait ni s'il était en vie, ni s'il était mort ; mais en même temps il me conseilla d'aller chez le fils d'Atrée, chez le vaillant Ménélas, et me donna un char et des chevaux pour me conduire. Là, j'ai vu Hélène, pour laquelle les Grecs et les Troyens ont livré par la volonté des dieux tant de combats et soutenu tant de travaux devant les murs de Troie. Ménélas me reçut avec beaucoup de bonté. Il me demanda d'abord ce qui m'amenait à Lacédémone ; je lui dis le sujet de mon voyage, et voici ce qu'il me répondit :

« Grands dieux ! s'écria-t-il, ces lâches aspirent donc à la couche de cet homme si vaillant et si renommé !
« Il en sera d'eux comme de jeunes faons qu'une biche a
« portés dans le repaire d'un lion ; après les y avoir posés

« comme dans un asile, elle s'en va dans les pâturages
« sur les collines et dans les vallées. Le lion, de retour
« dans son repaire, trouve ces hôtes et les met en pièces.
« De même Ulysse revenu dans son palais mettra à mort
« tous ces insolents. Grand Jupiter, et vous, Minerve et
« Apollon, que ne voyons-nous aujourd'hui Ulysse tel
« qu'il était autrefois, lorsque dans la ville de Lesbos il
« se leva pour lutter contre le redoutable Philomélide,
« qui l'avait défié ? Il le terrassa, et réjouit tous les Grecs
« par cette insigne victoire. Ah ! si Ulysse au même état
« tombait tout à coup sur ces poursuivants ; ils verraient
« bientôt leur dernier jour, et ils feraient des noces bien
« funestes ! Sur toutes les choses que vous me demandez,
« continua-t-il, je ne vous tromperai point, et je vous
« dirai sincèrement tout ce que le vieux dieu marin m'a
« appris ; je ne vous cacherai rien. Il m'a dit qu'il avait
« vu Ulysse accablé de déplaisirs dans le palais de la
« Nymphé Calypso, qui le retenait malgré lui. Il ne peut
« absolument retourner dans sa patrie, car il n'a ni vais-
« seau ni rameurs qui puissent le conduire sur la vaste
« mer. »

« Voilà ce que m'a dit le vaillant Ménélas, après quoi
je suis parti de chez lui pour revenir à Ithaque. Je me
suis rembarqué à Pylos, et les dieux m'ont envoyé un
vent favorable qui m'a conduit très-heureusement. »

Ces paroles touchèrent Pénélope et rallumèrent dans
son cœur quelque rayon d'espérance. Le devin Théocly-
mène se levant alors, et s'adressant à la reine, dit : « Res-
pectable épouse d'Ulysse, fils de Laërte, Ménélas n'est pas
assez bien informé ; écoutez ce que j'ai à vous dire. Je
vais vous faire une prophétie que l'événement justifiera.
Je prends à témoin Jupiter avant tous les Immortels,
cette table hospitalière qui m'a reçu, et ce foyer sacré où
j'ai trouvé un asile, qu'Ulysse est dans sa patrie, qu'il y
est caché, qu'il voit les indignités qui s'y commettent, et
qu'il se prépare à se venger avec éclat de tous les pour-

suivants. Voilà ce que m'a signifié l'oiseau que j'ai vu pendant que j'étais sur le vaisseau, et que j'ai fait voir à Télémaque. »

« Ah ! étranger, repartit la sage Pénélope, que votre prophétie s'accomplisse comme vous le promettez ; vous recevrez bientôt des marques de ma bienveillance, et je vous ferai des présents si riches que tous ceux qui vous verront vous diront heureux. »

Pendant qu'ils s'entretenaient ainsi, les princes passaient le temps devant le palais à jouer au disque et à lancer le javelot dans la même cour qui avait été si souvent le théâtre de leurs insolences. Mais l'heure de dîner étant venue, et les bergers ayant amené des champs l'élite des troupeaux, selon leur coutume, Médon s'approcha d'eux : c'était de tous les hérauts celui qui leur était le plus agréable, et ils lui faisaient l'honneur de l'admettre à leurs festins. Il leur parla en ces termes : « Princes, vous vous êtes assez divertis à ces sortes de jeux et de combats ; entrez dans le palais, afin que nous nous mettions à préparer le dîner. Ce n'est pas une chose si désagréable de dîner quand l'heure est venue. »

Tous les poursuivants obéissent à cette remontrance ; ils cessent leurs jeux, entrent dans le palais, quittent leurs manteaux et se mettent à égorger des moutons, des chèvres, des cochons engraisés et un bœuf. Ils offrent les prémices aux dieux, et le reste est servi pour leur repas.

Cependant Ulysse et Eumée se préparaient à prendre le chemin de la ville. Avant que de partir, Eumée dit à Ulysse : « Mon hôte, puisque vous souhaitez d'aller aujourd'hui à la ville, je vous y conduirai, comme mon maître me l'a ordonné en nous quittant. Je voudrais bien vous retenir ici et vous donner la garde de mes étables, mais je respecte les ordres que j'ai reçus ; je craindrais que Télémaque ne me fit des reproches, et les reproches des maîtres sont toujours fâcheux. Partons donc, car le

soleil est déjà haut, et sur le soir le froid vous serait plus sensible. »

« Je sais, je comprends ; vos paroles ne s'adressent pas à un sourd ; mais mettons-nous en chemin, soyez mon guide, et si vous avez ici quelque bâton, donnez-le moi pour m'appuyer, puisque vous dites que le chemin est rude et difficile. »

En disant ces mots, il met sur ses épaules sa besace toute rapiécée, qui était attachée à une corde, et Eumée lui mit à la main un bâton assez fort pour le soutenir. Ils partent en cet état. Les bergers et les chiens demeurèrent à la bergerie pour la garder. Eumée, sans le savoir, conduisait ainsi à la ville son maître, caché sous la figure d'un misérable mendiant et d'un vieillard qui marchait appuyé sur son bâton, et couvert de méchants habits tout déchirés. Après avoir marché longtemps par des chemins très-raboteux, ils arrivèrent près de la ville, à une fontaine qui avait un beau bassin bien revêtu, où les habitants allaient puiser de l'eau ; c'était l'ouvrage de trois frères, Ithacus, Néríte et Polyctor. Autour de cette fontaine était un bois de peupliers plantés en rond et arrosé de plusieurs canaux, dont la source tombait du haut d'une roche ; au-dessus de cette roche était un autel dédié aux Nymphes, sur lequel tous les passants avaient coutume de faire des sacrifices et des vœux. Ce fut là que Mélanthius, fils de Dolius, qui, suivi de deux bergers, menait à la ville les chèvres les plus grasses de tout le troupeau pour la table des princes, rencontra Ulysse et Eumée. Il ne les eut pas plutôt aperçus qu'il les accabla d'injures avec toute sorte d'indignité, ce qui pensa faire perdre patience à Ulysse. « Les voilà, s'écria-t-il ! un fripon mène un autre fripon, et chacun cherche son semblable. Dis-moi donc, vilain gardeur de cochons, où mènes-tu cet affamé, ce gueux, dont le ventre vide engloutira toutes les tables, et qui usera ses épaules contre tous les chambranles des portes, dont il faudra l'arracher ? Voilà une belle figure que tu

mènes au palais parmi nos princes ! Crois-tu qu'il remportera le prix dans nos jeux, et qu'on lui donnera de belles femmes ou des trépièds ? Il sera trop heureux d'avoir quelques vieux restes. Tu ferais bien mieux de me le donner pour garder ma bergerie ou pour nettoyer ma basse-cour, et pour porter de la pâture à mes chevreaux ; je le nourrirais de petit lait, et il aurait bientôt un embonpoint raisonnable. Mais il est accoutumé à la fainéantise, et il aime bien mieux gueuser que de travailler. Cependant, j'ai une chose à te dire, et elle arrivera assurément : c'est que s'il s'avise d'entrer dans le palais d'Ulysse, il aura bientôt les côtes rompues des escabelles qui voleront sur lui. »

En finissant ces mots, il s'approche d'Ulysse et en passant il lui donne un grand coup de pied de toute sa force. Ce coup, quoique rude, ne l'ébranla point et ne le poussa pas hors du chemin ; il délibéra dans son cœur, s'il se jetterait sur cet insolent et s'il l'assommerait avec son bâton, ou si l'élevant en l'air il le froisserait contre la terre ; mais il retint sa colère et prit le parti de souffrir. Eumée tança sévèrement ce brutal et levant les mains au ciel, il fit à haute voix cette prière aux Nymphes du lieu : « Nymphes des fontaines, filles de Jupiter, si jamais Ulysse a fait brûler sur votre autel les cuisses des agneaux et des chevreaux, après les avoir couvertes de graisse, exaucez mes vœux ; que ce héros revienne heureusement dans son palais et qu'un dieu le conduise. S'il revient, il rabaissera bientôt cet orgueil et ces airs insolents que tu te donnes, quittant ton devoir pour venir te promener dans la ville et fainéanter, pendant que tes méchants bergers ruinent les troupeaux de ton maître. »

« Oh, oh ! répondit Melanthius, que veut dire ce chien plein de malice ? Je l'enverrai bientôt sur un vaisseau loin d'Ithaque trafiquer pour moi. Plût aux dieux être aussi sûr qu'aujourd'hui même Apollon tuera le jeune Télémaque dans le palais avec ses flèches, ou qu'il le fera

tomber sous les coups des poursuivants, que je le suis qu'Ulysse est mort, et qu'il n'y a plus de retour pour lui ! »

En finissant ces mots, il les quitte et prend les devants. Dès qu'il fut arrivé dans la salle, il s'assit à table avec les princes vis-à-vis d'Eurymaque, auquel il était particulièrement attaché. Les officiers lui servirent une portion des viandes, et la maîtresse de l'office lui présenta le pain.

Ulysse et Eumée étant arrivés près du palais, s'arrêtèrent : leurs oreilles furent d'abord frappées du son d'une lyre ; car le chantre Phémios avait déjà commencé à chanter. Ulysse, prenant alors Eumée par la main, lui dit : « Eumée, voilà donc le palais d'Ulysse ? Il est aisé à reconnaître entre tous les autres palais. Il est élevé et a plusieurs étages ; sa cour est magnifique, toute ceinte d'une haute muraille avec un chaperon, ses portes sont fortes et solides ; elle soutiendrait un siège et il ne serait pas aisé de la forcer. Je vois qu'il y a un grand repas ; car l'odeur des viandes vient jusqu'ici, et j'entends la lyre, que les dieux ont destinée à être la compagne des festins. »

« Vous ne vous trompez pas, reprit Eumée ; mais voyons un peu comment nous nous conduirons. Voulez-vous entrer le premier dans ce palais et vous présenter aux poursuivants et que j'attende ici ? Ou voulez-vous m'attendre ; j'entrerai le premier et vous me suivrez bientôt après, de peur que quelqu'un en vous voyant seul dehors ne vous chasse ou ne vous maltraite ? Voyez ce que vous jugez le plus à propos. »

« Je connais votre sagesse, repartit Ulysse et je pénètre vos raisons. Vous n'avez qu'à entrer le premier et j'attendrai ici ; ne vous mettez point en peine de ce qui pourra m'arriver. Je suis accoutumé aux insultes et aux coups, et mon courage s'est exercé à la patience ; car j'ai souffert des maux infinis et sur la terre et sur la mer. Les mauvais traitements que je pourrai essuyer ici ne feront qu'en augmenter le nombre. Ventre affamé n'a point d'oreilles ; la faim porte les hommes à tout faire et à tout

souffrir. C'est elle qui met sur pied des armées et qui équipe des flottes pour porter la guerre dans les pays les plus éloignés. »

Pendant qu'ils parlaient ainsi, un chien nommé Argus (qu'Ulysse avait élevé et dont il n'avait pu tirer aucun service, parce qu'avant qu'il fût assez fort pour courir ce prince avait été obligé de partir pour Troie), commença à lever la tête et à dresser les oreilles. Il avait été un des meilleurs chiens du pays, et il chassait également les lièvres, les daims, les chèvres sauvages et toutes les bêtes fauves ; mais alors, accablé de vieillesse et n'étant plus sous les yeux de son maître, il était abandonné sur un tas de fumier qu'on avait mis devant la porte, en attendant que les laboureurs d'Ulysse vinssent l'enlever pour fumer les terres. Ce chien était donc couché sur ce fumier et tout couvert d'ordure. Dès qu'il sentit Ulysse s'approcher, il agita sa queue et baissa les oreilles ; mais il n'eut pas la force de se lever pour se traîner jusqu'à ses pieds. Ulysse, qui le reconnut d'abord, versa des larmes qu'il essuya promptement, de peur qu'Eumée ne les aperçût ; et adressant la parole à ce fidèle berger : « Eumée, lui dit-il, je m'étonne qu'on laisse ce chien sur ce fumier : il est bien fait ; mais je ne sais si sa légèreté répondait à sa beauté, ou s'il était comme ces chiens inutiles qui ne sont bons qu'autour des tables et que les princes nourrissent par vanité. »

« Ce chien, reprit Eumée, appartenait à un maître qui est mort loin d'ici. Si vous l'aviez vu dans sa beauté et dans sa vigueur, tel qu'il était après le départ d'Ulysse, vous auriez bien admiré sa vitesse et sa force. Il n'y avait point de bête qu'il n'attaquât dans le fort des forêts dès qu'il l'avait aperçue ou qu'il avait relevé les voies. Présentement il est accablé sous le poids des années et entièrement abandonné ; car son maître, qui l'aimait, est mort loin de la patrie, comme je vous l'ai dit ; et les femmes de ce palais, négligentes et paresseuses, ne se

donnent pas la peine de le soigner et le laissent périr. C'est la coutume des domestiques, dès que leurs maîtres sont absents ou faibles et sans autorité ; ils se relâchent et ne pensent plus à faire leur devoir, car Jupiter ôte à un homme la moitié de sa vertu, dès le premier jour qu'il le rend esclave. »

Ayant cessé de parler, il entre dans le palais et s'en va tout droit à la salle où étaient les poursuivants. Dans le moment, le chien d'Ulysse accomplit sa destinée et mourut de joie d'avoir revu son maître vingt ans après son départ.

Télémaque fut le premier qui aperçut Eumée comme il entra dans la salle ; il lui fit signe de s'approcher. Eumée regarde de tous côtés pour chercher un siège ; et voyant celui de l'officier qui était occupé à couper les viandes pour faire les portions, il le prit, le porta près de la table où était Télémaque et s'assit vis-à-vis. Le héraut lui sert en même temps une portion et lui présente la corbeille où était le pain.

Ulysse entre bientôt après lui sous la figure d'un mendiant et d'un vieillard, appuyé sur son bâton et couvert de méchants haillons. Il s'assit hors de la porte sur le seuil, qui était de frêne, et s'appuya contre le chambranle, qui était de cyprès et fort bien travaillé. Télémaque appelle Eumée, et prenant un pain dans la corbeille et de la viande autant que ses deux mains en pouvaient tenir : « Tenez, Eumée, lui dit-il, portez cela à cet étranger et dites-lui qu'il aille demander à tous les poursuivants. La honte est nuisible à tout homme qui est dans le besoin. »

Eumée s'approche d'Ulysse et lui dit : « Étranger, Télémaque vous envoie un pain et cette viande ; il vous exhorte à aller demander à tous les poursuivants, et il m'a ordonné de vous dire que les conseils de la honte sont pernicieux à ceux qui se trouvent dans la nécessité. »

Le prudent Ulysse ne lui répondit que par des vœux : « Grand Jupiter, s'écrie-t-il, que Télémaque soit le plus

heureux des hommes et que tout ce qu'il aura le courage d'entreprendre réussisse selon ses désirs ! » En disant ces mots, il reçut dans ses mains ce que son fils lui envoyait, le posa à ses pieds sur sa misérable besace et se mit à manger. Il mangea pendant que le chantre Phémios chanta et joua de la lyre. Son repas fut fini, quand le chantre eut achevé de chanter. Les poursuivants s'étant levés, Minerve s'approcha d'Ulysse et le poussa à aller leur demander à tous du pain, afin qu'il pût juger par là de leur caractère et connaître ceux qui avaient de l'humanité et de la justice et ceux qui n'en avaient point, quoiqu'il fût résolu qu'il n'en sauverait aucun. Il alla donc aux uns et aux autres, tendant les mains de tous côtés, comme s'il n'avait fait d'autre métier toute sa vie. Les poursuivants, touchés de pitié, lui donnèrent tous et le regardant avec étonnement, ils se demandaient les uns aux autres qui il était et d'où il venait.

Mélanthius, qui les vit dans cette peine, leur dit : « Poursuivants d'une illustre reine, tout ce que je puis vous dire sur cet étranger (car je l'ai déjà vu ce matin), c'est que c'était Eumée qui le conduisait ; mais je ne sais certainement ni qui il est, ni d'où il est. »

Antinoüs, l'ayant entendu, se mit à quereller Eumée : « O porcher bien connu, lui dit-il, pourquoi nous as-tu amené ce gueux ? N'avons-nous pas ici assez de vagabonds et assez de pauvres pour affamer nos tables ? Te plains-tu qu'il n'y en ait pas déjà assez pour manger le bien de ton maître et fallait-il que tu nous amenasses encore celui-là ? »

Eumée lui répondit : « Antinoüs, vous parlez fort mal pour un homme d'esprit. Qui est-ce qui s'est jamais avisé d'appeler des gueux chez soi ? On y appelle les artisans dont on a besoin, un devin, un médecin, un menuisier, un chantre divin, qui fait un grand plaisir par ses chants. Voilà les gens qu'on appelle chez soi, et vous ne trouverez personne qui fasse venir des gueux, qui ne peuvent qu'être à charge et qui ne sont bons à rien. Mais de tous les

poursuivants, vous êtes celui qui aimez le plus à faire de la peine aux serviteurs d'Ulysse et surtout à moi. Je ne m'en soucie point, tant que la sage Pénélope et son fils Télémaque seront vivants. »

« Taisez-vous, Eumée, repartit Télémaque en l'interrompant, et ne vous amusez point à lui répondre ; Antinoüs est accoutumé à chagriner tout le monde par ses discours piquants et il excite les autres. » Et se tournant du côté de ce prince, il lui dit : « Antinoüs, il faut avouer qu'un père n'a pas plus de soin de son fils que vous en avez de moi, car par vos paroles dures vous avez pensé obliger ce pauvre étranger à sortir de mon palais. Que Jupiter qui préside à l'hospitalité veuille empêcher ce malheur : donnez-lui plutôt, je ne vous en empêche point ; au contraire je vous en donne la permission et je vous en prie même ; n'ayez sur cela aucuns égards ni pour ma mère ni pour les domestiques d'Ulysse. Mais il est aisé de voir que ce n'est pas là ce qui vous retient ; vous aimez mieux garder tout pour vous, que de donner quelque chose aux autres. »

« Quel reproche venez-vous de me faire, audacieux Télémaque, répondit Antinoüs ! Je vous assure que si tous les poursuivants donnaient à ce gueux autant que moi il n'aurait pas besoin de grand'chose, et serait plus de trois mois sans rentrer dans cette maison. »

En achevant ces mots, il tira de dessous la table le marchepied dont il se servait pendant le repas. Tous les autres princes donnèrent libéralement à Ulysse et emplirent sa besace de pain et de viande, de manière qu'il avait de quoi s'en retourner sur le seuil de la porte et faire bonne chère. Mais il s'approcha d'Antinoüs et lui dit : « Mon ami, donnez-moi aussi quelque chose. A votre mine il est aisé de voir que vous tenez un des premiers rangs parmi les Grecs ; car vous ressemblez à un roi : c'est pourquoi il faut que vous soyez encore plus libéral que les autres. Je célébrerai par toute la terre votre générosité. J'ai aussi été heureux autrefois ; j'habitais une

maison opulente, et je donnais l'aumône sans distinction à tous les pauvres qui se présentaient. J'avais une foule d'esclaves, et rien ne me manquait chez moi de tout ce qui sert à la commodité de la vie et que les grandes richesses peuvent seules donner ; mais le fils de Saturne me précipita de cet état si florissant : tel fut son bon plaisir. Il me fit entreprendre un long voyage avec des corsaires qui courent les mers, afin que je périsse. J'allai donc au fleuve *Ægyptus* ; dès que j'y fus entré, j'envoyai une partie de mes compagnons reconnaître le pays. Ces insensés, se laissant emporter à leur férocité et à leur courage, se mirent à ravager les terres fertiles des Égyptiens, à emmener leurs enfants et leurs femmes et à passer au fil de l'épée tous ceux qui leur résistaient. Le bruit et les clameurs qu'excita un tel désordre retentirent bientôt jusque dans la ville ; tous les habitants, attirés par ce bruit, sortirent à la pointe du jour. Dans un moment, toute la plaine fut couverte d'infanterie et de cavalerie, et parut toute en feu par l'éclat des armes qui brillaient de toutes parts. Dès le premier choc, le maître du tonnerre souffla la terreur dans le cœur de mes compagnons ; ils prirent tous la fuite ; il n'y en eut pas un qui osât tenir ferme et nous fûmes enveloppés de tous côtés. Les Égyptiens tuèrent la meilleure partie de mes compagnons et emmenèrent les autres prisonniers pour les réduire à une cruelle servitude. Je fus du nombre de ces derniers. Ils me vendirent à un étranger qui passait et qui me mena à Cypre, où il me vendit à Dmétor, fils de Jasus, qui régnait dans cette île. De là je suis venu ici après bien des traverses et des aventures qui seraient trop longues à vous conter. »

Alors Antinoüs s'écria : « Quel dieu ennemi nous a amené ici ce fléau, cette peste des tables ! Eloigne-toi de moi, de peur que je te fasse revoir cette triste terre d'Égypte ou de Cypre. Il n'y a point de gueux plus importun ni plus impudent ; va, adresse-toi à tous ces princes, ils

te donneront sans mesure ; car ils font volontiers largesse du bien d'autrui. »

Ulysse s'éloignant, lui dit : « Antinoüs, vous êtes beau et bien fait ; mais le bon sens n'accompagne pas cette bonne mine. On voit bien que chez vous vous ne donneriez pas un grain de sel à un mendiant qui serait à votre porte, puisque vous n'avez pas même le courage de me donner une petite partie d'un superflu qui n'est point à vous. »

Cette réponse ne fit qu'irriter davantage Antinoüs, qui le regardant de travers : « Je ne pense pas, lui dit-il, que tu t'en retournes en bon état de ce palais, puisque tu as l'insolence de me dire des injures. » En même temps il prit son marchepied, le lui jeta de toute sa force et l'atteignit au haut de l'épaule. Le coup, quoique rude, ne l'ébranla point ; Ulysse demeura ferme sur ses pieds comme une roche ; il branla seulement la tête sans dire une parole et pensant profondément aux moyens de se venger. Plein de cette pensée, il retourne au seuil de la porte et mettant à terre sa besace pleine, il dit : « Poursuivants de la plus célèbre des reines, écoutez, je vous prie, ce que j'ai à vous dire. On n'est point surpris qu'un homme soit blessé quand il combat pour défendre son bien, ou pour sauver ses troupeaux qu'on veut lui enlever ; mais qu'il le soit quand il ne fait que demander son pain et chercher à apaiser une faim impérieuse, qui cause aux hommes des maux infinis : voilà ce qui doit paraître étrange et c'est en cet état qu'Antinoüs m'a blessé. S'il y a des dieux protecteurs des pauvres, s'il y a des Furies vengeresses, puisse Antinoüs tomber dans les liens de la mort, avant qu'un mariage le mette en état d'avoir des fils qui lui ressemblent ! »

Antinoüs lui répondit : « Étranger, qu'on ne t'entende pas davantage ; mange tes provisions en repos sous cette porte, ou retire-toi ailleurs, de peur que ton insolence ne t'attire nos domestiques, qui te traîneront par les pieds et te mettront en pièces. »

Tous les poursuivants furent irrités des violences et des emportements d'Antinoüs et quelqu'un d'entre eux lui dit : « Vous avez fort mal fait, Antinoüs, de frapper ce pauvre qui vous demandait l'aumône. Que deviendrez-vous, malheureux, si c'est quelqu'un des Immortels ? Car souvent les dieux, qui se revêtent comme il leur plaît de toutes sortes de formes, prennent la figure d'étrangers et vont en cet état dans les villes pour être témoins des violences qu'on y commet et de la justice qu'on y observe. »

Ainsi parlèrent les poursuivants ; mais il ne se mit point en peine de leurs discours. Télémaque sentit dans son cœur une douleur extrême de voir Ulysse si maltraité ; il n'en versa pourtant pas une larme ; il branla seulement la tête sans dire une seule parole, et se prépara à le venger avec éclat.

Mais quand on eut rapporté à la sage Pénélope que ce pauvre avait été blessé, elle dit à ses femmes : « Qu'Apollon punisse cet impie, et qu'il lance sur lui ses traits ! » Eurynome, qui était l'intendante de sa maison, répondit : « Si les dieux voulaient exaucer nos imprécations, aucun de ces hommes ne verrait le retour de l'aurore. »

« Ma chère Eurynome, repartit Pénélope, tous ces princes me sont odieux ; car ils sont insolents, injustes et pleins de mauvais desseins. Mais le plus odieux de tous, c'est Antinoüs ; je le hais comme la mort. Un étranger, réduit par la nécessité à l'état de mendiant, est venu aujourd'hui dans le palais implorer leur générosité ; ils lui ont tous donné libéralement ; le seul Antinoüs lui a jeté son marchepied, et l'a blessé à l'épaule. »

Ainsi parlait Pénélope dans son appartement au milieu de ses femmes, pendant qu'Ulysse, assis sur le seuil de la porte, achevait son souper. Ayant ensuite fait appeler Eumée, elle lui dit : « Eumée, allez-vous-en trouver l'étranger qui est à la porte du palais, et faites-le monter dans mon appartement, afin que je lui parle et que je sache s'il n'a point entendu parler d'Ulysse, ou même s'il ne l'au-

rait point vu ; car il paraît que ses malheurs l'ont promené en diverses contrées. »

« Reine, répondit Eumée, je souhaite que les princes lui donnent le temps de vous entretenir ; je puis vous assurer que votre cœur sera ému des choses qu'il vous racontera. Je l'ai gardé trois jours et trois nuits dans ma maison ; car après qu'il se fut sauvé de son vaisseau, je fus le premier à qui il s'adressa et qui le reçus ; et ces trois jours-là ne lui suffirent pas pour me raconter ses tristes aventures. Comme quand un chancre célèbre, que les dieux eux-mêmes ont instruit, se met à chanter, on écoute avidement ses chants divins, qui font un merveilleux plaisir, et l'on est toujours dans la crainte qu'il ne finisse ; j'écoutais avec la même attention et le même plaisir le récit que cet étranger me faisait des malheurs de sa vie. Il m'a appris que de père en fils il est lié avec Ulysse par les liens de l'hospitalité ; qu'il demeurerait en Crète, où le sage Minos est né, et que de là, après avoir souffert des maux infinis et essuyé de grandes traverses, il est venu ici se rendre votre suppliant. Il assure qu'il a ouï dire qu'Ulysse est plein de vie près des terres des Thesprotiens, et qu'il amène chez lui de grandes richesses. »

« Faites-le donc venir promptement, lui dit la sage Pénélope, afin qu'il me raconte tout cela lui-même. Que les princes se divertissent à la porte du palais ou dans la salle, puisqu'ils ont le cœur en joie ; car leurs maisons ne sont ni saccagées ni pillées, et leurs biens sont épargnés et ne servent qu'à l'entretien de leurs familles ; au lieu que la maison et les biens d'Ulysse sont abandonnés au pillage de tous ces étrangers qui immolent tous les jours ses bœufs, ses brebis, ses chèvres, passent leur vie en festins, et font un dégât horrible, qui consume, qui dévore tout. Car il n'y a point ici d'homme tel qu'Ulysse pour éloigner ce fléau de sa maison. Ah ! si Ulysse revenait, aidé de son fils, il serait bientôt vengé de l'insolence de ces princes ! »

Elle parla ainsi, et Télémaque éternua si fort, que tout le palais en retentit ; la reine en marqua sa joie : « Allez donc, Eumée, dit-elle, faites-moi venir cet étranger. N'entendez-vous pas que mon fils a éternué sur ce que j'ai dit ? Ce signe ne sera pas vain ; la mort menace sans doute la tête des poursuivants, et pas un d'eux ne l'évitera. Vous pouvez dire de ma part à cet étranger que, s'il me dit la vérité, je lui donnerai de bons habits, un manteau et une tunique. »

Eumée part pour exécuter cet ordre, et s'approchant de l'étranger : « Respectable étranger, lui dit-il, la reine Pénélope, mère de Télémaque, vous mande de l'aller trouver ; l'affliction où elle est de l'absence de son mari la presse de vous parler pour vous en demander des nouvelles, et elle m'a ordonné de vous dire que, si elle trouve que vous lui avez dit la vérité, elle vous donnera des habits dont vous avez grand besoin, et vous pourrez demander votre nourriture dans Ithaque, et recevoir de ceux qui voudront vous donner. »

« Certainement, Eumée, repartit le patient Ulysse, je dirai la vérité à la reine ; car je sais des nouvelles sûres de son mari ; nous sommes lui et moi dans la même infortune. Mais je crains tous ces fiers poursuivants, dont la violence et l'insolence n'ont point de bornes et montent jusqu'au cieux ; car tout à l'heure, quand cet homme fougueux m'a jeté son marchepied, et m'a blessé à l'épaule comme je marchais dans la salle sans faire la moindre chose qui pût m'attirer ce mauvais traitement, Télémaque ni aucun de la maison ne s'est présenté pour me défendre. C'est pourquoi, Eumée, quelque impatience que la reine puisse avoir, obligez-la d'attendre que le soleil soit couché ; alors elle aura le temps de me faire toutes ses questions sur le retour de son mari, après m'avoir fait approcher du feu ; car j'ai des habits qui me garantissent mal contre le froid. Vous le savez bien vous-même, puisque vous êtes le premier dont je me suis rendu le suppliant. »

Eumée le quitta pour aller rendre réponse à la reine. Comme il entra dans sa chambre, elle lui dit : « Vous ne m'amenez donc pas cet étranger ? Refuse-t-il de venir parce qu'il craint une nouvelle insulte ? Ou a-t-il honte de se présenter devant moi ? Un mendiant honteux fait mal ses affaires. »

« Reine, répondit Eumée, ce mendiant pense fort bien, et dit ce que tout autre à sa place dirait comme lui ; il ne veut pas s'exposer à l'insolence des poursuivants, et il vous prie d'attendre que la nuit soit venue ; il est même beaucoup mieux que vous preniez ce temps-là pour pouvoir l'entretenir à loisir et sans témoins. »

« Cet étranger, quel qu'il puisse être, me paraît un homme de bon sens, reprit Pénélope ; car il est certain que dans le monde entier on ne trouverait point un assemblage d'hommes aussi insolents, aussi injustes et aussi capables de faire une mauvaise action. »

Quand elle eut ainsi parlé, Eumée s'en retourna dans la salle où étaient les princes, et s'approchant de Télémaque, il lui dit à l'oreille pour n'être pas entendu des autres : « Télémaque, je m'en retourne à mes troupeaux pour conserver votre bien, que je garde comme le mien propre. De votre côté, ayez soin de tout ce qui vous regarde ici. Surtout conservez-vous, et prenez toutes sortes de précautions pour vous mettre à couvert des maux dont vous êtes menacé ; car vous êtes au milieu de vos ennemis. Que Jupiter les extermine avant qu'ils puissent nous faire le moindre mal ! »

« Je suivrai vos conseils, mon cher Eumée, lui répond le prudent Télémaque ; allez, mais ne partez pas sans avoir mangé : demain matin vous nous amènerez des victimes que vous aurez choisies, j'aurai soin ici de tout, et j'espère que les dieux ne m'abandonneront pas. »

Eumée lui obéit et se mit à table, et après avoir fait son repas, il s'en retourna à ses troupeaux, et laissa le palais plein de gens qui ne pensaient qu'à la bonne chère,

à la danse et à la musique; car le jour était déjà bien avancé.

LIVRE XVIII

ARGUMENT. — Un célèbre mendiant, nommé Irus, vient à la porte du palais, et veut en chasser Ulysse; ce prince défend son poste, et ils en viennent tous deux à un combat à l'escrime des poings. Ulysse remporte la victoire, et est loué par les poursuivants, qui lui donnent le prix qu'il mérite. Ulysse fait de sages réflexions sur la misère de l'homme. Pénélope se présente aux poursuivants, Minerve prend elle-même le soin de l'embellir afin qu'elle les charme davantage; ce soin n'est pas inutile, car ils lui font tous de beaux présents. Pénélope, après avoir fait des reproches à son fils de ce qu'il a laissé maltraiter son hôte et après avoir reçu les présents, s'en retourne dans son appartement; et les princes continuent à prendre le plaisir de la danse et de la musique. Ulysse se querelle avec une des femmes du palais. Le poëte fait voir le désordre où vivent ces femmes. Eurymaque fait des railleries d'Ulysse, qui lui répond; Eurymaque s'empporte. Mais enfin Télémaque congédie l'assemblée, et les poursuivants se retirent après avoir fait les libations.

Eumée était à peine parti, qu'on vit se présenter à la porte du palais un mendiant qui avait coutume de demander son pain dans Ithaque, et qui par son horrible gloutonnerie s'était rendu célèbre; car il mangeait toujours et était toujours affamé. Cependant, quoiqu'il fût d'une taille énorme, il n'avait ni force ni courage; son véritable nom était Arnée. Sa mère le lui avait donné dès sa naissance; mais les jeunes gens de la ville l'appelaient Irus, parce qu'il faisait tous les messages dont on le chargeait. En arrivant il voulut chasser Ulysse de sa maison, et lui dit en l'insultant : « Retire-toi de cette porte, vieillard, que je ne t'en arrache en te traînant par les pieds! Ne vois-tu pas que tous ces princes me font signe, et m'ordonnent de te traîner? Mais la honte me retient. Lève-toi donc, de peur que nous n'en venions bientôt aux mains. »

Ulysse le regardant d'un œil farouche, lui dit : « Mon ami, je ne te dis point d'injures, je ne te fais aucun mal, et je n'empêche point qu'on te donne; cette porte peut

suffire à nous deux. Pourquoi es-tu fâché qu'on me fasse quelque part d'un bien qui ne t'appartient pas? Il me paraît que tu es mendiant comme moi. Ce sont les dieux qui donnent les richesses. Ne me défie point trop au combat, et n'échauffe pas ma bile, de peur que tout vieux que je suis, je ne te mette tout en sang; j'en serais demain plus en repos, car je ne crois pas que de tes jours tu revinsses dans le palais d'Ulysse. »

« Grands dieux, repartit Irus en colère, voilà un gueux qui a la langue bien pendue! Il ressemble à une vieille ratatinée. Si je le prends, je l'accommoderai mal avec mes deux poings, et je lui ferai sauter les dents de la mâchoire comme à un pourceau qui fait du dégât dans les terres d'un voisin. Voyons donc, déshabille-toi, ceins-toi d'un linge et entrons en lice, et que les princes soient spectateurs de notre combat : mais, vieux comme tu es, comment soutiendras-tu un adversaire de mon âge? »

C'est ainsi qu'Ulysse et Irus se querellaient avec chaleur devant la porte du palais. Antinoüs les entendit, et adressant aussitôt la parole aux poursuivants avec de grands éclats de rire : « Mes amis, leur dit-il, vous n'avez encore rien vu de pareil au plaisir que les dieux nous envoient ; cet étranger et Irus se querellent, et ils vont terminer leur différend par un combat. Ne perdons pas cette occasion de nous divertir ; hâtons-nous de les mettre aux mains. »

Tous les princes accourent en riant de toute leur force, ils environnent les deux mendiants, et Antinoüs dit : « Princes, voilà les ventres des victimes qu'on fait rôtir pour notre table après les avoir farcis de graisse et de sang ; c'est un prix digne de ces champions. Que celui donc qui aura terrassé son adversaire, choisisse le meilleur ; il aura encore l'honneur de manger toujours avec nous, et nous ne souffrirons point qu'aucun autre mendiant partage avec lui cet avantage. »

Cette proposition d'Antinoüs plut à toute l'assemblée,

et le prudent Ulysse, prenant alors la parole, dit avec une ironie cachée : « Princes, un vieillard comme moi, accablé de calamités et de misère, ne devrait pas entrer en lice avec un adversaire jeune, fort et vigoureux ; mais le ventre, accoutumé à faire affronter les plus grands dangers, me force de hasarder ce combat si inégal, où ma défaite est presque sûre. Mais au moins promettez-moi, et avec serment, qu'aucun de vous, pour favoriser Irus, ne mettra la main sur moi, ne me poussera et ne fera aucune supercherie dont mon ennemi puisse profiter. »

Il dit, et tous les princes firent le serment qu'il demandait ; après quoi Télémaque dit : « Étranger, si vous avez le courage d'entreprendre ce combat, ne craignez aucun des Grecs ; car celui qui mettrait la main sur vous attirerait sur lui tous les autres ; je vous prends sous ma protection comme mon hôte, et je suis sûr que les deux rois Antinoüs et Eurymaque, tous deux aussi sages que braves, seront pour moi. »

Tous les princes applaudirent au discours de Télémaque. Alors Ulysse se dépouilla, quitta ses haillons et en mit une partie devant lui. On vit avec étonnement ses cuisses fortes et nerveuses, ses épaules carrées, sa poitrine large, ses bras robustes. Minerve, qui se tenait près de lui, le faisait paraître encore plus grand et plus fort. Tous les princes, malgré leur fierté, en étaient dans l'admiration ; et il y eut quelqu'un qui dit à son voisin « Voilà Irus qui ne fera plus de message ; il s'est attiré son malheur. Quelle vigueur dans ce vieillard ! »

Irus, en le voyant, sentit son courage abattu ; mais, malgré ses frayeurs, les domestiques des princes le poussèrent en avant, après l'avoir dépouillé et ceint d'un linge ; on le voyait trembler de tous ses membres. Antinoüs, en colère de voir tant d'insolence avec tant de lâcheté, le tança rudement, et lui dit : « Misérable, indigne de vivre, tu méprisais tant cet étranger, et présentement, tout accablé qu'il est de misère et d'années, sa seule vue te fait trem-

bler. Je te déclare que si tu te laisses vaincre, je te jetterai dans un vaisseau, et je t'enverrai en Épire au roi Echétus, le plus cruel de tous les hommes, qui te fera couper le nez et les oreilles, et te retiendra dans une dure captivité. »

Cette menace augmenta encore sa frayeur et diminua ses forces. On le mena au milieu de l'assemblée. Quand les deux champions furent en présence, ils levèrent le bras pour se charger. Ulysse délibéra en lui-même s'il l'étendrait mort à ses pieds du premier coup, ou s'il se contenterait de le jeter à terre; et il prit ce dernier parti, comme le meilleur, dans la pensée que l'autre pourrait donner quelque soupçon aux princes et le découvrir. Les voilà donc aux prises; Irus décharge un grand coup de poing sur l'épaule droite d'Ulysse, et Ulysse le frappe au haut du cou sous l'oreille avec tant de force, qu'il lui brise la mâchoire et l'étend à terre; le sang sort à gros bouillons de sa bouche avec les dents, et il ne fait que se débattre sur la poussière. Les poursuivants, pleins d'admiration, lèvent les mains avec de grands cris et de grandes risées. Mais Ulysse, prenant son ennemi, le traîne par les pieds hors des portiques et de la cour, et le faisant asseoir en dehors près de la porte, il lui met un bâton à la main, et lui dit : « Demeure là pour chasser les chiens et les pourceaux; et ne t'avise plus, toi qui es le dernier des hommes, de traiter les étrangers et les mendiants comme si tu étais leur roi, de peur qu'il ne t'arrive pis encore. »

Après avoir ainsi parlé, il va reprendre sa besace, et se remettre à la porte d'où Irus avait voulu le chasser. Les princes entrent, et le félicitant de sa victoire, ils lui disent : « Étranger, que Jupiter et tous les autres dieux vous accordent tout ce que vous désirez et qui peut vous être agréable, pour la bonne action que vous avez faite de délivrer cette ville de ce mendiant, que rien ne peut rassasier! Car nous allons bientôt l'envoyer en Épire au roi

Echétus, qui n'est pas accoutumé à bien traiter ceux qui tombent entre ses mains. »

Ulysse fut ravi d'entendre ces souhaits de la bouche des poursuivants, et en tira un bon augure. Antinoüs met devant lui en même temps le ventre d'une victime, farci de graisse et de sang. Amphinome lui sert deux pains qu'il tire d'une corbeille; et lui présentant une coupe d'or pleine de vin, il lui dit : « Généreux étranger, qui venez de montrer tant de force et tant de courage, puissiez-vous être heureux; et qu'à l'avenir vous vous voyiez aussi comblé de richesses que vous êtes présentement accablé de misère et de pauvreté! »

Ulysse lui répondit : « Amphinome, vous êtes fils d'un père dont la réputation est venue jusqu'à moi; la gloire, la valeur, les richesses et la sagesse de Nisus, qui régnait dans l'île de Dulichium, me sont connues, et je vois que vous n'avez pas dégénéré; car vous me paraissez prudent et sage. C'est pourquoi je ne ferai pas difficulté de vous dire ma pensée; je vous prie de l'entendre et de vous en souvenir. De tous les animaux qui respirent ou qui rampent sur la terre, le plus faible et le plus misérable, c'est l'homme. Pendant qu'il est dans la force de l'âge et que les dieux entretiennent le cours de sa prospérité, il est plein de présomption et d'insolence, et il croit qu'il ne saurait lui arriver aucun mal. Et lorsque ces mêmes dieux le précipitent de cet état heureux dans les malheurs qu'il a mérités par ses injustices, il souffre ce revers, mais avec un esprit de révolte et d'un courage forcé; et ce n'est que petitesse, que bassesse; car l'esprit de l'homme est toujours tel que sont les jours qu'il plaît au père des dieux et des hommes de lui envoyer. Moi-même, j'étais né pour être heureux; je me suis oublié dans cet état, et j'ai commis beaucoup de violences et d'injustices, me laissant emporter à mon naturel altier et superbe, et me prévalant de l'autorité de mon père et de l'appui de mes frères; vous voyez l'état où je suis réduit. C'est pourquoi j'exhorte

tout homme à n'être jamais ni emporté ni injuste, et à recevoir avec humilité et dans un respectueux silence tout ce qu'il plaît aux dieux de lui départir. Je vois les poursuivants commettre ici des excès indignes, en consumant les biens et en insultant la femme d'un homme qui, je pense, ne sera pas longtemps éloigné de ses amis et de sa patrie, et qui en est déjà bien près. Je souhaite de tout mon cœur, mon cher Amphinome, qu'un dieu vous ramène dans votre maison en vous retirant du danger qui les menace, et que vous ne vous trouviez pas devant lui quand il sera de retour; car je ne crois pas que dès qu'il sera une fois entré dans son palais, les poursuivants et lui se séparent sans qu'il y ait du sang répandu. »

En finissant ces mots, il fit ses libations, but le reste et lui remit la coupe entre les mains. Ce prince rentra dans la salle, le cœur plein de tristesse, et secouant la tête, comme présageant déjà le malheur qui lui devait arriver. Mais, malgré ces avis et son pressentiment, il ne put éviter sa destinée; Minerve l'arrêta pour le faire tomber sous les coups de Télémaque. Il se remit donc à table sur le même siège qu'il avait quitté.

Dans ce même moment, Minerve inspira à la fille d'Icarius, à la sage Pénélope, le dessein de se montrer aux poursuivants, afin qu'elle les amusât encore de vaines espérances, et qu'elle fût plus honorée de son fils et de son mari qu'elle n'avait jamais été. Elle appela Eurynome, et avec un sourire feint, elle lui dit : « Ma chère Eurynome, voici un nouveau dessein qui vous surprendra sans doute; j'ai résolu de me faire voir aux poursuivants, quoiqu'ils me soient toujours plus odieux. Je trouverai peut-être moyen de donner à mon fils un avis utile, c'est de ne se point tant mêler avec ces hommes insolents et injustes, dont les discours ne sont que douceur, mais dont le cœur est plein de fiel et de perfidie. »

« Ce dessein est très-sage, répartit Eurynome. Allez donc, ma chère Pénélope, allez donner à votre fils les avis

dont il a besoin. Mais auparavant entrez dans le bain, et redonnez à votre visage, par des couleurs empruntées, l'éclat que vos pleurs ont terni; n'allez point vous présenter le visage tout baigné de larmes; il n'est pas bon de s'affliger toujours sans distinction. Votre fils est déjà dans l'âge où vous avez tant demandé aux dieux de le voir : c'est un homme fait. »

« Ah ! Eurynome, répondit la sage Pénélope, que le soin que vous avez de moi ne vous porte pas à me conseiller de me baigner, et d'emprunter le secours de l'art. Les dieux immortels m'ont ravi la beauté depuis qu'Ulysse s'est embarqué pour Troie. Mais faites venir Autonoé et Hippodamie, afin qu'elles m'accompagnent; car je n'irai pas seule me présenter devant ces hommes; la bienséance ne le permet pas. » Elle dit; et la vieille Eurynome sort de l'appartement de la reine pour aller donner l'ordre à ses femmes, et les faire venir.

Cependant Minerve, qui voulait relever la beauté de Pénélope, s'avisa de ce moyen pour le faire sans sa participation. Elle lui envoya un doux sommeil qui s'empara de tous ses sens : elle s'endort à l'instant sur son siège même, et alors la déesse lui fit ses dons les plus éclatants, afin que les Grecs fussent encore plus éblouis de ses charmes. Premièrement elle se servit pour son beau visage d'un fard immortel, du même dont la charmante Cythérée se sert quand elle se prépare pour aller danser avec les Grâces; elle la fit ensuite paraître plus grande et plus majestueuse, lui rendit tout son embonpoint, et lui donna une blancheur qui effaçait celle de l'ivoire.

Ensuite la déesse se retira et les femmes de la reine entrèrent dans son appartement en parlant à haute voix. Ce bruit éveilla Pénélope, qui, se frottant les yeux, s'écria : « Hélas ! un doux assoupissement est venu suspendre un moment mes cruelles inquiétudes. Plût aux dieux que la chaste Diane m'envoyât tout à l'heure une mort aussi douce, afin que je ne fusse plus réduite à passer ma vie

dans les larmes et dans la douleur, soupirant toujours et inconsolable de l'absence d'un mari, qui par ses rares qualités et par ses vertus était au-dessus de tous les princes de la Grèce ! »

En finissant ces mots, elle descendit de son appartement suivie de deux de ses femmes. En arrivant dans la salle où étaient les princes, elle s'arrêta sur le seuil de la porte, le visage couvert d'un voile et ayant ses deux suivantes à ses côtés. Les princes ne la voient pas plutôt, que ravis et comme en extase, ils n'eurent ni force ni mouvement ; car l'amour liait toutes les puissances de leur âme. Le désir de l'épouser se réveille en eux avec plus de fureur.

Pénélope adresse d'abord la parole à Télémaque et lui dit : « Mon fils, vous manquez bien de sagesse et de réflexion. Quand vous n'étiez encore qu'enfant, vous connaissiez mieux votre intérêt. Aujourd'hui que vous êtes homme fait et que les étrangers, à voir votre bonne mine et votre belle taille, diraient que vous êtes le fils d'un heureux père, vous ne faites voir ni justice ni courage. Quel indigne action venez-vous de souffrir dans votre palais ! Vous avez souffert qu'on ait ainsi maltraité votre hôte en votre présence ! Que pensera-t-on de vous ? Si un étranger, à qui vous avez accordé votre protection et donné votre palais pour asile, est traité si indignement, l'affront en retombe tout entier sur vous et vous êtes déshonoré parmi les hommes. »

Le prudent Télémaque lui répondit : « Ma mère, je ne saurais trouver mauvais les reproches que vous me faites, quoique je ne les mérite pas. J'ai le cœur assez bien fait pour être frappé des bonnes actions et des mauvaises, et je n'ai jamais si bien connu toute l'étendue de mes devoirs que je la connais présentement ; mais je ne puis faire tout ce que je voudrais ; car tous les poursuivants, dont je sais les mauvais desseins, m'étonnent ; je me vois seul au milieu d'eux sans aucun secours. Pour ce qui est du

démêlé de mon hôte avec Irus, il n'est nullement arrivé par la faute des princes; et l'étranger, bien loin d'avoir été maltraité, a été le plus fort; plutôt à Jupiter; à Apollon et à Minerve, que tous les poursuivants fussent aussi faibles et aussi abattus que l'est présentement Irus à la porte de la basse-cour! Il peut à peine se soutenir et n'est point en état de s'en retourner chez lui; car tous ses membres sont disloqués; à peine peut-il porter sa tête. »

Pendant que Pénélope et son fils s'entretenaient ainsi, Eurymaque s'approche, et, adressant la parole à la reine, il dit : « Sage Pénélope, si tous les peuples qui sont répandus dans tout le pays d'Argos avaient le bonheur de vous voir, vous auriez demain dans votre palais un plus grand nombre de poursuivants, car il n'y a point de femme qui vous soit comparable ni en beauté, ni en belle taille, ni en sagesse, ni dans toutes les qualités de l'esprit. »

« Eurymaque, répond Pénélope, ne me parlez ni de mes belles qualités, ni de ma beauté, ni de ma belle taille. Les dieux m'ont enlevé tous ces avantages le jour même que les Grecs se sont embarqués pour Ilion, et que mon cher Ulysse les a suivis. S'il revenait dans sa maison, ma gloire en serait plus grande, et ce serait là toute ma beauté. Présentement je suis dans une douleur qui m'accable, car rien n'égale les maux dont il a plu au destin de m'affliger. Quand Ulysse me quitta et me dit les derniers adieux, il mit ma main dans la sienne et me parla en ces termes, qui seront toujours gravés dans mon souvenir : « Ma femme, je ne crois pas que tous les Grecs qui vont à Troie reviennent de cette expédition; car on dit que les Troyens sont très-vaillants, qu'ils savent lancer le javelot, se battre de pied ferme, et bien mener la cavalerie, ce qui décide ordinairement de l'avantage des combats. C'est pourquoi je ne sais si le destin me fera échapper aux dangers de cette guerre ou si j'y périrai. Ayez soin de tout ici : souvenez-vous surtout de mon père et de ma mère, qui vont être accablés d'affliction ;

« témoignez-leur toujours la même tendresse, ou une plus grande encore, parce que je serai absent; et lorsque vous verrez notre fils arriver à l'âge d'homme, choisissez pour votre mari celui qui vous plaira, et quittez ce palais. »

« C'est ainsi qu'il me parla, et me voilà sur le point d'exécuter ses derniers ordres. Je vois approcher le jour, ou plutôt la nuit fatale qui doit allumer le flambeau de l'odieux et du funeste hymen de la plus malheureuse de toutes les femmes. Et ce qui augmente encore mes déplaisirs, c'est de voir qu'on viole ici les coutumes les plus généralement reçues; car tous ceux qui recherchent en mariage une femme considérable et de bonne maison, et qui la disputent entre eux, font venir de chez eux les bœufs et les moutons pour les sacrifices et pour la table des amis de leur prétendue, et font tous les jours de nouveaux présents, bien loin de dissiper et de consumer le bien de celle qu'ils aiment, et de lui faire la cour à ses dépens. »

Ulysse fut ravi d'entendre le discours de Pénélope et de voir que par ce moyen elle allait leur arracher beaucoup de présents. C'est ainsi qu'elle les amusait par de belles paroles, qui n'étaient nullement les interprètes des sentiments de son cœur.

Le fils d'Eupithès, Antinoüs, s'approchant d'elle, lui dit : « Sage Pénélope, vous pouvez recevoir tous les présents que ces princes voudront vous faire, car il n'est pas bien de refuser un présent. Mais je vous déclare que nous ne nous en retournerons point dans nos maisons et que nous ne partirons point d'ici, que vous n'ayez choisi pour votre mari le plus brave de la troupe. »

Le discours d'Antinoüs plut à tous les princes. Ils envoyèrent chacun chez eux un héraut pour apporter des présents. Celui d'Antinoüs lui apporta un grand manteau de femme, vêtement magnifique et d'une extrême richesse; il avait douze agrafes d'or parfaitement bien travaillées. Celui d'Eurymaque apporta des bracelets d'or et d'ambre,

qui brillaient comme le soleil. Deux esclaves d'Eurydamas lui apportèrent des pendants d'oreilles à trois pendeloques, d'une beauté charmante et d'un travail exquis. Celui de Pisandre, fils du roi Polyctor, lui apporta un collier parfaitement beau et d'un ornement admirable. On apporta de même à tous les autres princes toutes sortes de bijoux très-précieux.

La reine s'en retourna dans son appartement, suivie de ses deux femmes, qui portaient les présents qu'elle avait reçus, et les poursuivants passèrent le reste de la journée dans les plaisirs de la danse et de la musique.

L'étoile du soir les surprit dans ces divertissements. Ils placèrent dans la salle trois brasiers pour éclairer, et les remplirent d'un bois odoriférant, qui était sec depuis longtemps et qui venait d'être fendu. Ils allumèrent d'espace en espace des torches, et les femmes du palais d'Ulysse éclairaient tour à tour. Ulysse, choqué de cette conduite, adressa la parole à ces femmes, et leur dit : « Femmes de Pénélope, retournez-vous-en dans l'appartement de votre maîtresse, et allez la divertir en travaillant auprès d'elle à filer ou à préparer des laines. Je m'offre à éclairer les princes à votre place ; quand même ils voudraient passer ici la nuit et attendre le retour de l'aurore, je vous assure qu'ils ne me laisseront point, car je suis accoutumé à la patience. »

Il dit, et ces femmes se mirent à rire et à se regarder. La belle Mélantho, fille de Dolius, que Pénélope avait prise toute jeune et qu'elle avait élevée comme sa propre fille, en lui donnant tous les plaisirs que demandait son âge, et qui, bien loin d'être touchée de reconnaissance et de partager les déplaisirs de sa maîtresse, ne cherchait qu'à se divertir, et avait un commerce criminel avec Eurymaque, répondit à Ulysse très-solemment : « Malheureux vagabond, lui dit-elle, on voit bien que tu as l'esprit tourné : au lieu d'aller dormir dans quelque forge ou dans quelque réduit, tu t'amuses à jaser ici avec audace

au milieu de tous ces princes, et tu ne crains rien ; est-ce que tu as bu, ou que c'est ta coutume de parler impertinemment ? Te voilà transporté de joie d'avoir vaincu ce gueux d'Irus ; mais prends garde que quelqu'un plus vaillant que lui ne se lève contre toi et ne te chasse de ce palais après t'avoir cassé la tête et mis tout en sang. »

Ulysse, jetant sur elle des regards terribles : « Malheureuse, lui dit-il, je vais bientôt rapporter à Télémaque les beaux discours que tu tiens, afin qu'il te traite comme tu le mérites. »

Cette menace épouvanta ces femmes ; elles commencèrent à se retirer, tremblant de peur, car elles voyaient bien qu'il ne leur avait rien dit que de vrai.

Cependant Ulysse se tenait près des brasiers pour éclairer ces princes et pour les mieux considérer, pensant toujours aux moyens d'exécuter ce qu'il méditait. Minerve ne souffrait pas que les poursuivants cessassent leurs brocards et leurs insultes, afin qu'Ulysse en souffrit davantage et qu'il fût pénétré d'une plus vive douleur.

Eurymaque, fils de Polybe, commença le premier pour faire rire ses compagnons : « Poursuivants de la plus vertueuse des reines, leur dit-il, écoutez ce que j'ai à vous dire. Ce n'est pas sans quelque providence particulière des dieux sur nous que cet étranger est venu dans la maison d'Ulysse, car sa tête chauve peut nous servir de falot. Mon ami, lui dit-il, veux-tu entrer à mon service ? Je t'enverrai à ma campagne, où tu auras soin de raccommoder les haies et de planter des arbres. Tu seras bien nourri, bien vêtu, bien chauffé, et tu auras de bons gages. Mais tu es si accoutumé à la fainéantise que tu ne voudrais pas aller travailler et que tu aimes bien mieux gueuser par la ville et vivre dans l'oisiveté en satisfaisant ta gloutonnerie, que de gagner ta vie à la sueur de ton front. »

Le prudent Ulysse lui répondit : « Eurymaque, si nous avons tous deux à travailler, pour voir qui de vous ou de

moi ferait le plus d'ouvrage à jeun dans un des plus longs jours d'été, et que dans une grande prairie on nous mit la faucille à la main, ou que dans une grande pièce de terre on nous donnât à chacun une bonne charrue attelée de bons bœufs jeunes, grands, bien égaux et bien nourris, vous verriez bientôt de mon côté cette prairie rase et l'herbe par terre, et ce champ profondément labouré et les sillons bien droits et bien tracés. Que s'il plaisait à Jupiter d'exciter aujourd'hui par quelque endroit dans cette île une sanglante guerre, et qu'on me donnât un bouclier, une épée, un casque et deux javelots, vous me verriez me jeter des premiers au milieu des ennemis, et vous n'oseriez m'accuser de fainéantise et de gloutonnerie. Mais vous aimez à insulter les gens, et vous avez un esprit dur et intraitable. Vous vous croyez un grand personnage et un vaillant homme, parce que vous êtes renfermé ici avec peu de monde, et que vous ne voyez autour de vous que des hommes qui n'ont ni force ni courage et qui ne valent pas mieux que vous. Mais si Ulysse revenait dans son palais, ces portes, quelque larges qu'elles soient, vous paraîtraient bientôt trop étroites pour votre fuite. »

Eurymaque, piqué jusqu'au vif de ce reproche, regarda Ulysse d'un œil farouche, et lui dit : « Misérable, tu vas recevoir le châtimement de l'insolence avec laquelle tu parles au milieu de tant de princes sans craindre leur ressentiment. Il faut ou que le vin t'ait troublé la raison, ou que tu sois naturellement insensé, ou que là belle victoire que tu viens de remporter sur ce gueux d'Irus, à force de te remplir d'orgueil, t'ait renversé la cervelle. » En achevant ces mots, il prend un marchepied qu'il lui jette à la tête. Ulysse, pour l'éviter, se courbe sur les genoux d'Amphionome, et le marchepied, poussé avec beaucoup de force, va frapper l'échanson à l'épaule droite ; l'aiguïère qu'il tient à la main tombe avec beaucoup de bruit, et il est renversé par terre, témoignant par ses plaintes la douleur qu'il ressent.

En même temps, les poursuivants se lèvent et font un grand tumulte dans la salle, et se disent les uns aux autres : « Plût aux dieux que ce vagabond fût mort avant que d'arriver dans cette île ! Il n'aurait pas causé tant de désordre dans ce palais ! Nous ne faisons que nous querreller pour ce misérable. Il n'y aura plus moyen de goûter les plaisirs de la table, puisque la division règne ainsi parmi nous. »

Alors Télémaque, prenant la parole, dit : « Malheureux, vous avez perdu l'esprit, et vous ne pouvez plus cacher les excès que vous venez de faire, car vous découvrez trop visiblement les sentiments de votre cœur. Il n'en faut pas douter, c'est quelque dieu qui vous excite. Mais si vous m'en croyez, vous quitterez la table pour vous aller coucher ; vous en avez grand besoin ; je ne contrains pourtant personne. »

Tous les princes gardent le silence, et ne peuvent assez admirer la hardiesse de Télémaque de leur parler avec cette autorité. Enfin, le sage Amphinome, fils de Nisus et petit-fils du roi Arétius, leur dit : « Mes amis, qu'aucun de vous ne s'emporte et ne cherche à repousser des reproches qui sont justes et que nous méritons. Ne maltraitez point cet étranger, ni aucun des domestiques d'Ulysse. Mais que l'échanson nous présente des coupes, afin que nous fassions les libations et que nous allions nous coucher. Laissons cet étranger dans le palais d'Ulysse ; il est juste que Télémaque en ait soin, puisqu'il est son hôte. »

Ce discours fut goûté de toute l'assemblée. Le héraut Mulus, de Dulichium, qui était au service d'Amphinome, leur présenta le vin à la ronde ; ils firent les libations, vidèrent les coupes, et quand ils eurent bu, ils se retirèrent chacun dans leur maison.

LIVRE XIX

ARGUMENT. — Les poursuivants s'étant retirés la nuit, Ulysse et Télémaque profitent du seul temps qu'ils ont de libre pour retirer les armes de la salle où Ulysse les avait laissées en partant. Minerve les éclaire d'une manière surprenante et miraculeuse. Pendant que Télémaque va se coucher, Ulysse demeure seul et attend le moment favorable pour entretenir Pénélope. Mélantho, une des femmes du palais, querelle encore Ulysse qui, enfin, est introduit chez la reine. Dans cette conversation, Pénélope raconte comment elle a passé sa vie depuis le départ de son mari, et Ulysse fait une fausse histoire à Pénélope, et lui dit qu'il a reçu Ulysse chez lui en Crète comme il allait à Ilion; il lui fait la description de l'habit qu'il portait, et le portrait du héros qu'il menait avec lui, et l'assure qu'Ulysse sera bientôt de retour. Pénélope, très-satisfaite, ordonne à ses femmes de le baigner; Ulysse refuse de se faire baigner par les jeunes femmes, et cet emploi est donné à Euryclée, la nourrice d'Ulysse, qui, en lui lavant les pieds, reconnaît ce prince à la cicatrice d'une blessure que lui avait faite un sanglier sur le mont Parnasse. Le poète raconte l'occasion où il avait reçu cette blessure. Cette occasion produit une reconnaissance pleine de tendresse et même de douleur et de compassion. Ulysse et Pénélope recommencent leur conversation. Pénélope raconte à Ulysse un songe merveilleux qu'elle a eu, et lui fait part du parti qu'elle a pris de se remarier, et du moyen dont elle veut se servir pour choisir celui qu'elle veut épouser; après quoi ils se séparent.

Ulysse, demeuré seul dans le palais, prenait avec Minerve les mesures nécessaires pour donner la mort aux poursuivants. Tout plein de cette pensée, il adresse la parole à Télémaque, et lui dit : « Télémaque, ne perdons pas un moment; portons au haut du palais toutes ces armes, et quand les poursuivants, fâchés de ne les avoir plus sous la main, vous demanderont pourquoi vous les avez ôtées, vous les amuserez par des paroles pleines de douceur : « Je les ai ôtées de la fumée, leur direz-vous, parce qu'elles ne ressemblent plus à ces belles armes qu'Ulysse laissa ici en partant pour Troie, et qu'elles sont toutes gâtées par la vapeur du feu. D'ailleurs j'ai eu une considération plus forte encore, et c'est pour votre bien que Jupiter m'a inspiré la pensée de les faire enlever, de

peur que dans la chaleur du vin vous n'entriez en querelle, et que vous jetant sur ces armes, vous ne vous blessiez les uns les autres; que vous ne souilliez votre table de votre propre sang (car le fer attire l'homme); et que vous ne ruiniez par là vos desseins. »

Télémaque obéit à son père, et appelant Euryclée, il lui dit : « Ma chère Euryclée, empêchez les femmes de ma mère de sortir de leur appartement, tandis que je transporterai au haut du palais ces belles armes de mon père, dont la fumée a terni tout l'éclat pendant son absence, parce que j'étais trop jeune pour en avoir soin. Mais aujourd'hui je veux les mettre dans un lieu où la vapeur du feu ne puisse les gâter. »

Euryclée lui répondit : « Dieu veuille, mon fils, qu'enfin vous fassiez paraître la prudence et la sagesse d'un homme, et que vous vous mettiez en état d'avoir soin de votre maison et de tout ce qui vous appartient. Mais dites-moi, je vous prie, qui est-ce qui vous éclairera, puisque vous voulez que je tienne renfermées toutes ces femmes qui pourraient vous éclairer? »

« Ce sera cet étranger même qui m'éclairera, repartit Télémaque; car je ne souffrirai pas qu'un homme qui mange le pain de ma table demeure oisif, quoiqu'il vienne de loin et qu'il soit mon hôte. »

Il dit, et son ordre fut exécuté; Euryclée ferme les portes de l'appartement des femmes. En même temps Ulysse et Télémaque se mettent à porter les casques, les boucliers, les épées, les lances; et Minerve marche devant eux avec une lampe d'or qui répand partout une lumière extraordinaire. Télémaque surpris dit à Ulysse : « Mon père, voilà un miracle étonnant qui frappe mes yeux; les murailles de ce palais, les sièges, les lambris, les colonnes, brillent d'une si vive lumière, qu'elles paraissent toutes de feu. Assurément quelqu'un des dieux immortels est ici avec nous. »

« Gardez le silence, mon fils, répondit Ulysse, retenez

vosre curiosité, et ne sondez pas les secrets du ciel. C'est là le privilège des dieux, qui habitent l'Olympe, de se manifester aux hommes au milieu d'une brillante lumière, en se déroband à leurs regards. Mais il est temps que vous alliez vous coucher : laissez-moi ici seul, afin que j'examine la conduite des femmes du palais, et que j'aie un entretien avec vosre mère, qui, dans l'affliction où elle est, ne manquera pas de me faire bien des questions pour tirer de moi tout ce que j'ai vu et connu dans mes voyages. »

Il dit, et dans le moment Télémaque sort de la salle, et à la clarté des torches il monte dans l'appartement où il avait coutume de se coucher. Il se met au lit, et attend le retour de l'aurore.

Ce prince était à peine sorti, que la sage Pénélope, semblable à la chaste Diane et à la belle Vénus, descend de son appartement, suivie de ses femmes, qui lui mettent d'abord près du feu un beau siège orné tout autour d'ivoire et d'argent, ouvrage d'Icmalius, ouvrier célèbre, qui y avait joint un marchepied. On étendit des peaux sur ce siège et Pénélope s'assit. Les femmes se mirent d'abord à desservir les restes des poursuivants et à emporter les tables et les coupes d'or et d'argent. Elles jetèrent à terre ce qui restait dans les brasiers et mirent à la place quantité d'autre bois, afin qu'il servît à les éclairer et à les chauffer.

Mélantho, voyant encore Ulysse dans la salle, l'entreprit pour la seconde fois, et lui dit : « Etranger, veux-tu nous importuner toujours par ta présence, en rôdant même pendant la nuit dans ce palais ? C'est donc pour observer tout ce que font les femmes ? Sors au plus vite, misérable que tu es, et contente-toi d'avoir mangé ton soûl, autrement avec cette torche allumée je te jetterai dehors. »

Ulysse la regardant avec des yeux enflammés de colère, lui dit : « Malheureuse, pourquoi m'attaquez-vous toujours avec tant d'aigreur ? Est-ce parce que je ne suis plus jeune, que je n'ai que de méchants habits, et que je

demande mon pain dans la ville ? C'est la nécessité qui m'y force ; le monde est rempli de mendiants comme moi, qu'elle a réduits dans ce misérable état. J'étais autrefois favorisé de la fortune ; j'habitais une maison opulente, et je donnais libéralement à tous les pauvres qui se présentaient et qui avaient besoin de mon secours ; j'avais une foule d'esclaves, et j'étais environné de toute la magnificence qui attire les yeux, et qui fait qu'on paraît heureux. Jupiter a renversé cette grande fortune ; telle a été sa volonté. Que cet exemple vous rende plus sage ; craignez que vous ne perdiez tous ces avantages et toute cette faveur qui vous relèvent au-dessus de vos compagnes, que votre maîtresse irritée ne vous punisse de vos emportements, ou qu'Ulysse même ne revienne ; car toute espérance de retour n'est pas perdue pour lui. Et quand même il serait hors d'état de revenir, il a, par la faveur d'Apolon, un fils en âge de tenir sa place. Ce jeune prince connaît tous les désordres que les femmes commettent dans ce palais, et il en saura faire la punition qu'ils méritent. »

Il parlait assez haut pour être entendu de Pénélope. Elle appelle cette femme et lui dit : « Insolente, tout le désordre de votre conduite m'est connu, et je sais l'affreux complot où vous êtes entrée ; vous n'êtes descendue que pour m'épier, parce que vous avez su, et que vous me l'avez ouï dire à moi-même, que je devais venir parler à cet étranger pour lui demander des nouvelles de mon mari, dont l'absence me tient dans une affliction continue : la mort sera le juste châtiment de votre perfidie. »

En achevant ces mots, elle appelle sa fidèle Eurynome, à qui elle avait commis le soin de sa maison : « Eurynome, lui dit-elle, apportez ici un siège, et couvrez-le d'une peau afin que cet étranger s'asseye près de moi, car je veux l'entretenir. »

Eurynome apporte promptement le siège, le place près de la reine, et le couvre d'une peau. Ulysse s'étant assis,

Pénélope lui parle la première en ces termes : « Etranger, avant toutes choses, dites-moi qui vous êtes, d'où vous êtes, et qui sont vos parents. »

« Princesse, répondit le prudent Ulysse, il n'y a point d'homme sur toute l'étendue de la terre qui ne soit forcé d'admirer votre sagesse ; car votre gloire vole jusqu'aux cieux, et on vous regarde avec raison comme un grand roi, qui, régnañt sur plusieurs peuples avec piété, fait fleurir la justice, et sous le sceptre duquel les campagnes sont couvertes de riches moissons, les arbres chargés de fruits, les troupeaux féconds, la mer fertile, et les peuples toujours heureux ; car voilà les effets d'un gouvernement pieux et juste. Faites-moi toutes les questions que vous voudrez, mais ne me demandez, je vous prie, ni ma naissance ni mon pays ; épargnez-moi un souvenir qui me plonge dans les douleurs les plus cruelles. Je suis accablé de malheurs, et il est désagréable de ne porter chez les étrangers que des lamentations et des soupirs sur sa mauvaise fortune. Il est même honteux de soupirer toujours ; vous vous lasseriez enfin de mes plaintes, vos femmes mêmes s'en moqueraient, et me reprocheraient que le vin serait bien plus la source de mes larmes que mon affliction. »

La sage Pénélope lui répondit : « Etranger, les dieux ont détruit tous les avantages dont ils m'avaient favorisée, et ruiné toute ma beauté depuis que les Grecs se sont embarqués pour Troie, et que mon mari les a suivis. Si ce cher mari revenait reprendre la conduite de sa maison et de ses États, ma gloire en serait plus grande, et c'est là la seule beauté dont une femme doit se piquer. Présentement je gémis sous le poids de mon affliction, si grands sont les maux qu'il a plu au destin de m'envoyer ; car tous les plus grands princes des îles voisines, comme de Dulichium, de Samé, de Zacynthe, ceux même de cette île d'Ithaque s'opiniâtrent à me faire la cour, et me poursuivent en mariage malgré l'aversion que j'ai pour eux,

et en attendant que je me déclare, ils ruinent ma maison. Voilà ce qui m'empêche d'avoir soin de mes suppliants et de mes hôtes. Je ne me mêle plus même de donner mes ordres à nos hérauts, qui sont des ministres publics; mais je languis et je me consume en pleurant toujours mon cher Ulysse. Cependant les poursuivants font tous leurs efforts pour presser mon mariage, et moi j'invente tous les jours de nouvelles ruses pour l'éloigner. La première qu'un dieu m'a inspirée pour me secourir, c'est de m'attacher à faire sur le métier un grand voile, et de tenir ce langage aux poursuivants :

« Jeunes princes, qui me poursuivez depuis la mort de mon cher Ulysse, quelque envie que vous ayez de hâter mon hymen, ayez patience, et afin que tout le travail que j'ai déjà fait ne soit pas perdu, attendez que j'aie achevé ce voile que je destine pour la sépulture du héros Laërte, quand la cruelle Parque aura tranché le fil de ses jours; car je craindrais d'être exposée aux reproches de toutes les femmes de Grèce, si un prince aussi riche que Laërte, et qui me doit être si cher, venait à être porté sur le bûcher sans être couvert d'un drap mortuaire fait de ma main. »

« C'est ainsi que je leur parlai, et ils se rendirent à ces raisons. Je dressai donc dans mon appartement un métier où je travaillais pendant le jour; mais dès que la nuit était venue, et que les torches étaient allumées, je défaisais ce que j'avais fait le jour. Cela dura trois ans entiers, pendant lesquels je flattai leurs vœux de l'espérance d'un hymen très-prochain. Mais quand les jours et les mois révolus eurent amené la quatrième année; alors, avertis par quelques-unes de mes femmes, qui les introduisirent dans mon appartement, ils me surprirent, et m'accablèrent de reproches. Je fus donc obligée malgré moi d'achever ce voile. Aujourd'hui je ne puis plus éviter cet hymen, et je ne trouve aucun expédient pour le reculer. Tous mes parents me pressent de choisir un mari, mon fils est las de ces princes qui le ruinent, et le voilà en âge de gou-

verner lui-même sa maison. Daigne Jupiter lui donner la sagesse nécessaire pour la gouverner avec gloire ! Mais, quelque affligé que vous soyez, expliquez-moi votre naissance : car vous n'êtes point de ces hommes qu'on dit nés d'un chêne ou d'un rocher. »

Le prudent Ulysse lui répondit : « Princesse, digne des respects de tous les hommes, puisque vous voulez absolument que je vous apprenne ma naissance, je vous la dirai. Vous allez renouveler et augmenter mes maux ; cela ne se peut autrement, quand un homme a été aussi longtemps que moi éloigné de son pays, errant de ville en ville parmi des traverses infinies et des dangers continuels, toujours en butte aux traits de la fortune ; mais vous le voulez, il faut vous obéir.

« Il y a au milieu de la vaste mer une grande île qu'on appelle Crète. Elle est belle et fertile, très-peuplée, et elle a quatre-vingt-dix villes considérables. Ses habitants ne parlent pas tous le même langage. Il y a des Achéens, des Crétois originaires du pays, hommes fiers, des Cydoniens, des Doriens, qui occupent trois villes, et des Pélasges. La ville capitale, c'est Cnosse, grande ville où régnait Minos, qui tous les neuf ans avait l'honneur de jouir de la conversation de Jupiter et d'entendre les oracles de sa bouche. Minos fut père du vaillant Deucalion, qui m'a donné le jour. Deucalion eut deux fils, Idoménée et moi. Idoménée s'embarqua avec les Grecs pour aller à Troie ; car il était l'aîné, et homme de grand courage. Moi, comme le plus jeune, je restai dans le palais de mon père, et je m'appelais Æthon. Ce fut là que je vis Ulysse, et que je lui fis les présents de l'hospitalité. Car les vents le firent relâcher malgré lui en Crète, comme il allait avec sa flotte à Ilion, en l'empêchant de doubler le cap de Malée, et le poussèrent à l'embouchure du fleuve Amnisus, où est la caverne d'Ilithye, sur une rade très-difficile et très-dangereuse. La tempête était si violente, qu'il eut beaucoup de peine à se sauver. En arrivant à Cnosse, il

demanda d'abord mon frère Idoménée, avec lequel il disait qu'il était lié par les sacrés liens de l'amitié et de l'hospitalité; mais il y avait dix ou onze jours que mon frère était parti sur ses vaisseaux. Je le reçus donc le mieux qu'il me fut possible, et je n'oubliai rien pour le bien traiter. Je fis fournir abondamment par la ville à tous ceux de sa suite le pain, le vin et la viande dont ils avaient besoin. Tous ces Grecs demeurèrent douze jours chez moi, retenus par les vents contraires; car il soufflait un vent de nord si violent, qu'on avait de la peine à se tenir même sur la terre ferme, et sans doute il était excité par quelque dieu ennemi. Le treizième jour le vent tomba, et ils partirent. »

C'est ainsi qu'Ulysse débitait ses fables avec un air de vérité. Pénélope en les entendant fondait en larmes; comme les neiges, que le violent Zéphire a entassées sur les sommets des montagnes, se fondent dès que le vent de midi relâche le temps par ses douces haleines; et cette fonte fait déborder les rivières et les torrents; de même Pénélope, attendrie par le récit d'Ulysse, fondait toute en pleurs et elle pleurait son mari qui était là devant elle. Ulysse, la voyant en cet état, était touché de compassion; mais ses yeux étaient arrêtés et fixes comme s'ils eussent été de corne ou de fer; et, pour la mieux tromper, il eut la force de retenir ses larmes.

Quand Pénélope eut adouci quelque temps ses déplaisirs par ses pleurs, elle reprit la parole et dit : « Étranger, je veux éprouver si vous m'avez dit la vérité, lorsque vous m'avez assuré que vous avez reçu Ulysse dans votre palais. Dites-moi donc, je vous prie, quels habits il portait quand il arriva chez vous, comment il était fait et quelles gens il avait à sa suite. »

« Après un si long temps qui s'est écoulé depuis, répondit Ulysse, il est difficile de se souvenir de ces particularités; car il y a déjà vingt années qu'il quitta la Crète et partit pour Troie. Cependant je vous le dirai à

peu près selon l'idée que je puis en avoir conservée. Ulysse était vêtu ce jour-là d'un manteau de pourpre épais et double, qui s'attachait avec une double agrafe d'or et qui était brodé par devant; on voyait au bas un chien de chasse qui tenait un faon de biche tout palpitant, qu'il allait déchirer. Cette peinture était si naturelle et si vive, qu'on ne pouvait la voir sans admiration. Le chien et le faon étaient tous deux d'or. Le chien étranglait le faon pour le dévorer et on voyait les efforts que faisait le faon pour se tirer de sa gueule en se débattant. Sous ce manteau, Ulysse avait une tunique d'une étoffe très-fine, qui brillait comme le soleil et dont la broderie était admirable; les principales femmes de la ville la virent et furent charmées de sa beauté. Il est vrai que je ne saurais vous dire certainement si Ulysse était parti de chez lui habillé de cette manière, ou si c'étaient des habits que quelqu'un de ses compagnons lui eût donnés après qu'il se fut embarqué, ou qu'il eût même reçus en chemin de quelqu'un de ses hôtes; car il avait plusieurs amis, et l'on peut dire qu'il y avait peu de Grecs qui lui ressemblassent. Quelqu'un, en le recevant chez lui, avait pu lui donner ces habits, comme je lui fis présent d'une épée et d'un grand manteau de pourpre d'une assez grande beauté, et d'une tunique qui paraissait avoir été faite pour lui, tant elle était bien à sa taille. A son départ, je lui fis tous les honneurs qui étaient dus à sa naissance et à son mérite. Il était accompagné d'un héraut qui paraissait un peu plus âgé que lui, et je vous dirai comme il était fait; il avait les épaules hautes, le teint un peu basané et les cheveux crêpés; il s'appelait Eurybate. Ulysse le traitait avec beaucoup de distinction et lui faisait plus d'honneur qu'à tous ses autres compagnons, parce qu'il trouvait en lui une humeur conforme à la sienne et les mêmes sentiments de justice et de pitié. »

Ces marques certaines qu'Ulysse donnait à Pénélope, renouvelèrent ses regrets. Après qu'elle eut soulagé ses

douleurs par ses larmes, elle reprit la parole et dit à Ulysse : « Étranger, jusqu'ici je n'ai eu pour vous que les sentiments de compassion qu'excitent tous les malheureux ; mais présentement ces sentiments sont accompagnés d'estime, d'amitié et de considération. Les habits que vous venez de me dépeindre sont les mêmes que je donnai à mon cher Ulysse quand il partit ; j'y attachai moi-même cette belle agrafe. Hélas ! je n'aurai jamais le plaisir de le recevoir dans son palais ; car la fatale destinée l'a entraîné à cette malheureuse Troie, dont le seul nom me fait frémir. » Ces dernières paroles étaient suivies de pleurs et de sanglots.

« Femme du fils de Laërte, lui dit Ulysse vivement touché, ne corrompez plus votre beauté en pleurant toujours votre mari. Ce n'est pas que je blâme votre tendresse ; on voit tous les jours des femmes pleurer leurs maris, dont elles ont eu des enfants, et refuser d'être consolées. Comment ne pleureriez-vous point un mari tel qu'Ulysse, qui ressemblait aux dieux immortels ? Mais suspendez un peu votre douleur et écoutez ce que j'ai à vous dire ; je ne vous tromperai point et je vous dirai certainement la vérité. J'ai ouï parler du retour d'Ulysse et on m'a assuré qu'il était plein de vie près d'ici dans le fertile pays des Thesprotiens et qu'il vous apportait quantité de richesses, qui sont des présents qu'il a reçus des princes et des peuples. Il a perdu dans un naufrage son vaisseau et tous ses compagnons en partant de l'île de Trinacrie ; car il a attiré sur lui la colère de Jupiter et celle du Soleil, dont ses compagnons ont tué les troupeaux. Ces dieux irrités ont fait périr tous ces malheureux dans la vaste mer. Il s'est sauvé lui seul ; car, comme il se tenait attaché à son mât, le flot l'a jeté sur le rivage des Phéaciens, dont le bonheur égale celui des dieux mêmes. Ces peuples l'ont reçu et honoré comme un dieu, l'ont comblé de présents, et ils voulaient le renvoyer sain et sauf dans sa patrie, après l'avoir gardé assez

longtemps ; mais il a trouvé qu'il était plus utile d'aller faire encore plusieurs courses pour amasser de grands biens ; car, de tous les hommes du monde, Ulysse est celui qui a le plus d'adresse et d'industrie ; personne ne peut lui rien disputer sur cela. Voilà ce que Phidon, roi des Thesprotiens, m'a dit de sa propre bouche ; bien plus il m'a juré, en faisant les libations, que le vaisseau qui devait le ramener et les rameurs pour le conduire étaient prêts. J'aurais bien voulu l'attendre, mais je partis le premier pour profiter de l'occasion d'un vaisseau de Thesprotie qui faisait voile pour Dulichium. Avant mon départ il me montra toutes les richesses qu'Ulysse avait déjà amassées ; elles sont si grandes, qu'elles suffiraient à nourrir une famille entière pendant dix générations. Et il me dit qu'il était allé à Dodone pour interroger le chêne miraculeux de Jupiter et apprendre par son oracle comment il devait retourner dans sa patrie après une si longue absence ; s'il y retournerait à découvert ou sans se faire connaître. Je puis donc vous assurer qu'il est vivant, qu'il ne sera pas encore longtemps éloigné de ses amis et que vous le verrez plus tôt que vous ne pensez, et ce que je vous dis, je vais vous le confirmer par serment. Je jure par Jupiter, qui surpasse tous les autres dieux en bonté et en puissance, je jure par le foyer d'Ulysse, où je me suis réfugié, que tout ce que je dis aura son accomplissement et qu'Ulysse reviendra dans cette même année ; oui, il reviendra à la fin d'un mois et au commencement de l'autre. »

« Dieu veuille que ce bonheur m'arrive comme vous me le promettez, répondit la sage Pénélope ! Si cela est, vous recevrez de moi des présents qui vous feront regarder avec envie. Mais si j'en crois les pressentiments de mon cœur, mon cher Ulysse ne reviendra point chez lui et personne ne vous donnera les moyens de retourner dans votre patrie ; car ceux qui gouvernent dans ma maison ne sont pas comme Ulysse ; ils ne se piquent pas

de bien recevoir nos hôtes et de leur fournir les secours dont ils ont besoin. » En même temps, adressant la parole à ses femmes, elle leur dit : « Allez laver les pieds à cet étranger et dressez-lui un bon lit avec de bonnes peaux et de bonnes couvertures, afin que, couché bien chaudement, il attende le lever de l'aurore. Demain, dès qu'il sera levé, vous le baignerez et le parfumerez d'essences, afin qu'il dîne avec Télémaque. Celui qui le maltraitera ou qui lui fera la moindre peine, quelque sujet qu'il croie en avoir et quelque irrité qu'il soit contre lui, encourra mon indignation et n'avancera pas ses affaires. Car, mon hôte, comment pourriez-vous me flatter de quelque sorte d'avantage sur les autres femmes du côté de la sagesse et de la prudence, si je vous laissais dans mon palais avec ces haillons et dans cette malpropreté ? Les hommes n'ont sur la terre qu'une vie fort courte, c'est pourquoi il faut l'employer à faire du bien : ceux qui sont durs et inhumains, et qui ne savent faire que des actions de dureté et de cruauté, doivent s'assurer que le monde les charge d'imprécations pendant leur vie et les maudit après leur mort : au lieu que ceux qui ont de l'humanité, de la bonté et qui ne perdent jamais l'occasion de faire tout le bien qu'ils peuvent, sont sûrs que leur gloire est répandue dans tout l'univers par les hôtes qu'ils ont bien traités et que tout le monde les comble de bénédictions et de louanges. »

« Femme du fils de Laërte, répond le prudent Ulysse, j'ai renoncé aux habits magnifiques et aux bons lits depuis le jour que j'ai quitté les montagnes de Crète pour m'embarquer. Je coucherai comme j'ai fait jusqu'ici. Je suis accoutumé à coucher sur la dure et à passer les nuits entières sans dormir. N'ordonnez point qu'on me lave les pieds ; je ne souffrirai point qu'aucune des femmes qui vous servent approche de moi et me touche, à moins qu'il n'y en ait quelqu'une de fort âgée, dont la sagesse soit connue et à qui le grand âge ait appris de combien

d'ennuis et de maux notre vie est traversée ; pour celle-là je n'empêcherai point qu'elle me lave les pieds. »

Pénélope lui répondit : « Mon hôte, de tous les amis que nous avons dans les pays éloignés et qui sont venus dans mon palais, il n'y en a point qui aient marqué dans leurs discours et dans leurs actions tant de vertu et tant de sagesse. J'ai auprès de moi une femme fort âgée, dont je connais la prudence et la fidélité, qui a nourri et élevé ce malheureux prince, l'unique objet de mon amour et qui le reçut entre ses bras quand sa mère le mit au monde ; ce sera elle qui vous lavera les pieds, quoiqu'elle n'ait presque plus qu'un souffle de vie. » En même temps elle l'appela et lui dit : « Euryclée, allez laver les pieds de cet étranger qui paraît de même âge que votre cher prince ; je m'imagine qu'Ulysse est fait comme lui et dans un état aussi pitoyable ; car les hommes dans la misère vieillissent promptement. »

A ces mots Euryclée met ses mains devant son visage, fond en larmes et d'une voix entrecoupée de sanglots, elle s'écrie : « Ah, malheureuse ! c'est votre absence, mon cher fils, mon cher Ulysse, qui cause tous mes chagrins : vous êtes donc l'objet de la haine de Jupiter avec toute votre piété ! car jamais prince n'a offert à ce dieu tant de sacrifices, ni des hécatombes si parfaites et si bien choisies que vous en avez fait brûler sur ses autels, le priant tous les jours de vous faire parvenir à une heureuse vieillesse et de vous donner la consolation d'élever votre fils et de le mettre en état de bien gouverner ses peuples ; mais Jupiter, sourd à vos prières, vous a refusé de vous ramener chez vous. Peut-être, continua-t-elle en se tournant du côté de l'étranger, que chez les princes où mon cher Ulysse a cherché un asile, les femmes du palais l'ont insulté, comme ces insolentes qui sont ici vous insultent. C'est sans doute pour ne pas vous exposer encore à leurs insultes et à leurs injures grossières, que vous n'avez pas voulu qu'elles vous lavassent les pieds et que la sage

Pénélope m'a chargée de cet emploi ; je l'accepte de tout mon cœur. Je m'en acquitterai le mieux qu'il me sera possible pour obéir à ma maîtresse et aussi pour l'amour de vous ; car je vous avoue que mon cœur tressaille au dedans de moi et que je sens de cruelles agitations, dont vous allez connaître la cause. Nous avons vu arriver dans ce palais plusieurs étrangers persécutés par la fortune, mais je n'en ai jamais vu un qui ressemblât à Ulysse comme vous lui ressemblez ; c'est sa taille, sa voix et ses pieds mêmes. »

Ulysse lui répondit : « Vous avez raison ; car il est vrai que tous ceux qui nous ont vus, Ulysse et moi, ont été frappés comme vous de cette ressemblance. »

Euryclée prit un vaisseau de cuivre ; elle y versa d'abord quantité d'eau froide, où elle mêla ensuite de l'eau bouillante. Ulysse était assis près du foyer et il tournait adroitement le dos à la lumière ; car il lui vint tout d'un coup dans l'esprit que cette bonne femme, en lui lavant les pieds, pourrait apercevoir une cicatrice qu'il avait au-dessus du genou et que cela achèverait de le faire reconnaître. Euryclée commença donc à laver les pieds à son prince et aussitôt elle reconnut cette cicatrice, qui lui restait d'une blessure que lui avait faite un sanglier sur le mont Parnasse, où il était allé chasser autrefois avec les fils d'Autolycus, son aïeul maternel, père d'Anticlée, sa mère, prince qui surpassait tous ceux de son temps en adresse pour surprendre ses ennemis et pour faire des serments. Mercure lui avait donné ces deux qualités, parce qu'Autolycus avait pour lui une dévotion particulière et qu'il offrait tous les jours sur ses autels des agneaux et des chèvres ; c'est pourquoi ce dieu l'accompagnait toujours et lui donnait des marques de sa protection en toutes rencontres. Un jour ce prince arriva à Ithaque dans le temps que sa fille venait d'accoucher d'un fils. Euryclée prit cet enfant, le mit sur les genoux de son aïeul, comme il achevait de souper et lui dit :

« Autolycus, voyez quel nom vous voulez donner à l'enfant de la reine, votre fille ; c'est un fils que les dieux ont accordé à vos vœux. »

Autolycus répondit : « Que mon gendre et ma fille lui donnent le nom que je vais dire. Je suis l'objet du ressentiment de beaucoup d'hommes et de femmes sur la vaste terre ; qu'on tire de là le nom de cet enfant, qu'on l'appelle ULYSSE (l'objet du ressentiment). Quand il sera grand et qu'il viendra à la maison maternelle sur le Parnasse, où j'ai de grandes possessions, je lui en donnerai une partie et je le renverrai content. »

Dès qu'Ulysse fut sorti de l'enfance il alla chez son grand-père pour recevoir ces beaux présents qu'il lui avait promis. Autolycus et ses enfants le reçurent avec toutes les marques de tendresse, et sa grand'mère Amphithée, l'embrassant étroitement, lui baisa la tête et les deux yeux. Après les premières caresses, Autolycus ordonna à ses enfants de préparer le souper. Ils font donc venir un taureau de cinq ans ; ils le dépouillent, le préparent, le mettent en quartiers, en garnissent plusieurs broches, le font rôtir et servent les portions ; on se met à table, on y demeure jusqu'au coucher du soleil. Et quand la nuit est venue, chacun va se coucher et jouir des paisibles dons du sommeil.

Le lendemain, dès que l'aurore eut annoncé le jour, les fils d'Autolycus, qui avaient tout disposé pour donner à Ulysse le divertissement de la chasse du sanglier, le vont prendre ; ils partent ensemble avec leurs chiens et vont sur le Parnasse, qui est couvert d'une grande forêt. Ils traversent bientôt les sommets de cette montagne ; le soleil, sortant du paisible sein de l'Océan, commençait à répandre ses rayons sur la plaine. Les chasseurs descendent dans une vallée ; les chiens marchent devant eux sur la piste du sanglier. Les princes suivent, et Ulysse est des premiers à la queue des chiens, tenant à la main une longue pique. Le sanglier était dans un fort si épais, que ni les vents, ni la pluie, ni le soleil même ne pou-

vaient le pénétrer; la bête était cachée sous quantité de feuilles et de branches entrelacées. Le bruit des chiens et des chasseurs, qui s'approchaient pour le lancer, l'excita; il quitte son fort, va à leur rencontre les soies hérissées, jetant le feu par les yeux, et s'arrête à leur vue; Ulysse, la pique à la main, va sur lui pour avoir l'honneur de le blesser le premier; mais le sanglier le prévient, et d'une de ses défenses il lui fait une large blessure au-dessus du genou, en le frappant de côté; heureusement la dent meurtrière ne pénétra pas jusqu'à l'os. Ulysse, sans s'étonner, lui porte un grand coup de pique à l'épaule droite et le perce de part en part; cet énorme sanglier tombe et expire sur-le-champ. Les princes le font emporter; et dans le moment ils bandent la plaie d'Ulysse, et par des paroles enchantées ils arrêtent le sang, et s'en retournent dans le palais de leur père. Dès qu'Ulysse fut guéri, Autolycus et ses fils, charmés d'avoir vu ces marques de son courage, le comblent de magnifiques présents et le renvoient à Ithaque, où Laërte et Anticlée avaient grande impatience de le revoir. Son retour les combla de joie. Ils lui firent raconter son voyage et lui demandèrent des nouvelles de sa blessure. Il leur fit le détail de tout ce qui s'était passé, et s'étendit particulièrement sur la chasse du mont Parnasse, où il avait été blessé.

La bonne Euryclée, touchant avec ses mains la cicatrice de cette plaie, la reconnut aussitôt; hors d'elle-même, elle laissa aller la jambe qu'elle tenait, et qui retomba dans le bassin: l'airain résonna, le vaisseau fut renversé et l'eau répandue. En même temps elle sentit dans son cœur un mélange de douleur et de joie; ses yeux furent baignés de pleurs et sa voix arrêtée. Enfin, faisant effort sur elle-même, et lui portant la main au menton, elle lui dit: « Ah! mon cher fils, vous êtes Ulysse, et je ne vous ai reconnu qu'après avoir touché cette cicatrice! » En prononçant ces mots, elle regardait Pénélope pour lui

annoncer que son cher mari était devant ses yeux. Mais elle ne put attirer ses regards ni son attention ; car, outre que Minerve avait distrait l'esprit de cette princesse et la tenait appliquée à d'autres objets, Ulysse, se jetant tout d'un coup sur elle, lui mit une main sur la bouche, et de l'autre il la tira à lui et lui dit : « Ma chère nourrice, voulez-vous me perdre, vous qui m'avez allaité ? Je suis revenu dans mon palais après avoir souffert pendant vingt années des maux infinis. Mais puisque vous m'avez reconnu, et que les soupçons que quelqu'un des dieux vous a inspirés sont changés en certitude, n'en dites rien, de peur que quelqu'un ne vous entende dans ce palais : car je puis vous assurer que, toute ma nourrice que vous êtes, si vous me découvrez et que la divinité fasse tomber sous mes coups les poursuivants, je ne vous épargnerai point le jour que je punirai ces malheureuses femmes qui ont commis tant de désordres dans ma maison. »

La prudente Euryclée lui répond : « Ah ! mon cher fils, quelle parole venez-vous de me dire ? Ne connaissez-vous pas ma fidélité et ma confiance ? Je garderai votre secret et je serai aussi impénétrable que la plus dure pierre et que le fer. Je vous promets même que, si la divinité vous donne la victoire sur ces insolents, je vous nommerai toutes les femmes du palais qui méritent châtimement pour avoir déshonoré votre maison, et celles dont l'attachement pour la reine et pour vous est digne de récompense. »

« Il n'est pas nécessaire, ma chère nourrice, que vous me les nommiez, dit le prudent Ulysse ; je les connaîtrai bien sans vous, et je serai informé de toute leur conduite. Gardez seulement le silence et laissez faire les dieux. »

Il dit, et la nourrice sortit de la salle pour aller chercher d'autre eau, la première ayant été répandue. Après qu'elle eut achevé de laver les pieds d'Ulysse et qu'elle les eut frottés et parfumés avec des essences, il rapprocha son siège du feu pour se chauffer, et avec ses vieux haillons,

il cacha le mieux qu'il put la cicatrice qui l'avait déjà fait reconnaître. Alors Pénélope s'approchant, lui dit : « Étranger, je ne vous demande plus qu'un moment d'entretien, car voilà bientôt l'heure d'aller se coucher, pour ceux que leurs chagrins n'empêchent pas de goûter les douceurs du sommeil. Pour moi, le destin m'a plongée dans un deuil qui n'a point de fin, car le jour je n'ai d'autre consolation que de gémir et de me plaindre, en travaillant et en prenant garde au travail de mes femmes. Et quand la nuit est venue et que tout le monde jouit du repos, moi seule je veille dans mon lit, et toutes mes inquiétudes, se réveillant avec plus de vivacité, m'empêchent de fermer la paupière. Comme la plaintive Philomèle, fille de Pandare, toujours cachée entre les branches et les feuilles des arbres dès que le printemps est venu, fait entendre sa voix et pleure son cher Ithylé, qu'elle a tué par une cruelle méprise; et dans ses plaintes continuelles, elle varie ses tristes accents; moi de même, je pleure sans cesse, et mon esprit est agité de différents penses. Je ne sais le parti que je dois prendre; dois-je, toujours fidèle à la couche de mon mari, et respectant la renommée, demeurer auprès de mon fils, et conserver tout en état, mes biens, mes servantes et ce palais majestueux? Ou dois-je choisir pour mon mari celui d'entre les poursuivants qui me paraîtra le plus digne de moi, et qui me fera les plus grands avantages? Pendant que mon fils a été enfant, et qu'il a eu besoin de mon secours, je n'ai pu ni dû le quitter, ni penser à un second mariage. Mais présentement qu'il est homme fait, il est forcé de souhaiter lui-même que je sorte de sa maison, où tout est en proie à ces poursuivants qui le ruinent. Mais écoutez, je vous prie, un songe que j'ai fait la nuit dernière, pendant qu'un moment de sommeil suspendait mes ennuis, et tâchez de me l'expliquer. J'ai, dans ma basse-cour, vingt oisons domestiques, que je nourris et que j'aime à voir. Il m'a semblé qu'un grand aigle est venu du sommet de

la montagne voisine fondre sur ces oisons, leur a rompu le cou ; et reprenant aussitôt son vol, il a disparu dans les nues. J'ai vu mes oisons étendus les uns sur les autres ; je me suis mise à pleurer et à me lamenter. Toutes les femmes d'Ithaque sont venues pour me consoler dans ma douleur. En même temps, j'ai vu ce même aigle revenir ; il s'est posé sur un des créneaux de la muraille, et avec une voix articulée comme celle d'un homme, il m'a dit pour mettre fin à mes regrets : « Fille du célèbre Icarius, prenez courage, ce n'est pas ici un vain songe, mais un songe vrai et qui aura son accomplissement. Ces oisons, ce sont les poursuivants, et moi qui vous ai paru un aigle, je suis votre mari, qui viens vous délivrer et les punir. » A ces mots, mon sommeil s'est dissipé, et toute tremblante encore, j'ai d'abord été voir si mes oisons étaient vivants, et j'ai vu qu'ils mangeaient à leur ordinaire. »

« Oui ! certes, reprit Ulysse, vous avez la véritable explication de ce songe ; il est impossible de l'expliquer autrement. Ulysse lui-même vous l'a expliqué, et vous a dit ce qu'il va exécuter. N'en doutez point, la mort pend sur la tête des poursuivants, et aucun d'eux ne pourra se dérober à sa malheureuse destinée. »

« Mais mon hôte, dit la sage Pénélope, j'ai toujours ouï dire que les songes sont difficiles à entendre, qu'on a de la peine à percer leur obscurité, et que l'événement ne répond pas toujours à ce qu'ils semblaient promettre. Car on dit qu'il y a deux portes des songes ; l'une est de corne et l'autre d'ivoire. Ceux qui viennent par la porte d'ivoire, ce sont les songes trompeurs, qui font attendre des choses qui n'arrivent jamais ; et ceux qui ne trompent point, et qui sont véritables, sont les songes qui viennent par la porte de corne. Hélas ! je n'ose me flatter que le mien, qui paraît si grave, soit venu par cette dernière porte. Qu'il serait agréable pour moi et pour mon fils ! J'ai encore une chose à vous dire, je vous prie d'y faire

attention. Le jour de demain est le malheureux jour qui va m'arracher du palais d'Ulysse ; je vais proposer un combat, dont je serai le prix. Mon cher mari avait dressé une lice, où il avait disposé d'espace en espace douze piliers chacun avec sa potence ; à chaque potence il pendait une bague ; et prenant son arc et ses flèches et se tenant à une assez grande distance, il s'exerçait à tirer ; et avec une justesse admirable il faisait passer ses flèches dans les bagues sans les toucher. Voilà le combat que je vais proposer aux poursuivants. Celui qui se servira le mieux de l'arc d'Ulysse, et qui fera passer ses flèches dans les bagues de ces douze piliers, m'emmènera avec lui ; et pour le suivre je quitterai ce palais si riche, où je suis venue dès ma première jeunesse, et dont je ne perdrai jamais le souvenir, non pas même dans mes songes. »

Ulysse lui répondit : « Respectable épouse du fils de Laërte, ne différez pas plus longtemps de proposer ce combat ; car je vous assure que vous verrez plutôt Ulysse de retour que vous ne verrez ces poursuivants se servir de l'arc d'Ulysse et faire passer leurs flèches au travers de tous ces anneaux. »

« Si vous voulez continuer cette conversation, repartit Pénélope, j'y trouve tant de charmes, que je renoncerais volontiers au sommeil ; mais il n'est pas juste de vous empêcher de dormir. Les dieux ont réglé la vie des hommes ; ils ont fait le jour pour le travail et la nuit pour le repos. Je m'en retourne dans mon appartement, et je vais me coucher dans ce triste lit, témoin de mes douleurs, et que je noie toutes les nuits de mes larmes depuis le jour fatal qu'Ulysse partit pour cette malheureuse Troie, dont je ne saurais prononcer le nom sans horreur. Et pour vous, puisque vous voulez coucher dans cette salle, vous coucherez à terre sur des peaux, où vous vous ferez dresser un lit. »

En finissant ces mots, elle le quitte, et monte dans son magnifique appartement, suivie de ses femmes. Dès qu'elle

y fut entrée, ses larmes recommencèrent, elle se mit à pleurer son cher Ulysse; enfin Minerve lui envoya un doux sommeil qui ferma ses paupières.

LIVRE XX

ARGUMENT. — Ulysse couche dans le vestibule et voit les désordres des femmes du palais. Minerve se présente à lui, et lui envoie un doux sommeil. Pénélope, voyant le jour auquel elle doit être obligée de se remarier, marque son désespoir par ses plaintes, et désire la mort. Ulysse demande à Jupiter des signes favorables, et est exaucé. Pénélope donne ses ordres pour le festin de ce jour, qui est une fête d'Apollon. Les bergers amènent les victimes pour le sacrifice et pour le repas. Mélanthius attaque encore Ulysse. Jupiter envoie aux poursuivants un signe malheureux. Ils se mettent à table et font grand-chère, pendant que d'un autre côté le peuple d'Ithaque offre un sacrifice hors de la ville dans un bois consacré à Apollon. Télémaque parle aux princes avec autorité, et leur défend de maltraiter son hôte; mais Ulysse ne laisse pas d'être encore insulté. Sagesse de Télémaque dans une conversation qu'il a avec un des poursuivants. Les rires insensés et les extravagantes plaisanteries de ces princes, qui se moquent d'Ulysse, et continuent leurs railleries contre Télémaque pendant leur dîner. Prodiges inouis que voit le devin Théoclymène, et les prédictions qu'il fait sur cela aux princes.

Ulysse se coucha dans le vestibule sur une peau de bœuf qui n'avait point été préparée, et qu'il couvrit de plusieurs peaux de moutons; car les festins et les sacrifices continuels que faisaient les poursuivants en fournissaient en abondance. Quand il fut couché, Eurynome étendit sur lui une couverture pour le garantir du froid. Le sommeil ne ferma pourtant pas ses paupières; il pensait toujours aux moyens dont il pourrait se servir pour se venger de ses ennemis. Cependant les femmes de Pénélope, qui se facilitaient les unes aux autres les occasions de rire et de se divertir, sortent de l'appartement de la reine pour aller au rendez-vous ordinaire qu'elles avaient avec les poursuivants. La vue de ce désordre excita la colère d'Ulysse, il délibéra d'abord dans son cœur s'il les punirait sur l'heure, ou s'il les laisserait satisfaire leur

passion criminelle pour la dernière fois. Son cœur hurlait au dedans de lui, comme une chienne qui a des petits, voyant venir un inconnu, hurle après lui en tournant autour de ses petits, et s'apprête à combattre. Ainsi hurlait le cœur d'Ulysse à la vue de ces débauches. Mais enfin se frappant la poitrine il tança son cœur, et lui dit : « Supporte encore ceci ; tu as supporté des choses plus terribles, lorsque l'épouvantable Cyclope dévorait mes compagnons. Tu eus la force de soutenir cette horreur sans faiblesse, jusqu'à ce que ta prudence t'eût fait sortir de la caverne où tu n'attendais plus que la mort. »

C'est ainsi qu'Ulysse tança son cœur, et son cœur soumis demeura paisible, et retint son ressentiment. Mais pour lui, il n'était pas un seul moment dans une même situation. Comme un homme qui fait rôtir un ventre de victime rempli de graisse et de sang, le tourne sans cesse sur un grand feu, dans l'impatience où il est de le voir rôti pour s'en rassasier ; de même Ulysse se retournait de côté et d'autre dans son lit, pensant comment il pourrait faire tomber les poursuivants sous ses coups et se rassasier de leur sang, quoiqu'il fût seul contre un si grand nombre.

Comme il était dans ces agitations, Minerve descendit des cieux sous la figure d'une femme, se placa sur sa tête et lui dit : « O le plus malheureux des hommes, pourquoi passez-vous ainsi la nuit sans dormir ? Vous vous retrouvez dans votre maison ; votre femme est fidèle et vous avez un fils tel qu'il n'y a point de père qui ne voulût que son fils lui ressemblât. »

« Je mérite vos reproches, grande Minerve, répondit Ulysse ; mais je suis dans une cruelle agitation ; je pense toujours comment je pourrai faire tomber les poursuivants sous mes coups ; je suis seul et ils sont en grand nombre et toujours ensemble sans jamais se quitter. Je pense encore à une autre chose, qui est même plus importante : en cas que par le secours de Jupiter et par le vôtre,

je vienne à bout de tant d'ennemis, où pourrai-je me retirer pour me mettre à couvert du ressentiment de tant de peuples, qui ne manqueront pas de venir sur moi les armes à la main pour venger leurs princes ? Soulagez-moi dans cette détresse, je vous en conjure. »

« Homme trop incrédule et trop défiant, lui dit Minerve, on voit tous les jours des hommes suivre le conseil de leurs amis, qui sont hommes comme eux, et qui souvent même leur sont inférieurs en prudence. Et moi, je suis une déesse qui vous aime, qui vous protège, et qui vous assiste dans tous vos travaux. Je vous déclare que si nous avions là devant nous en bataille cinquante bataillons d'ennemis, avec moi, vous remporteriez aisément la victoire, et vous emmèneriez tous leurs troupeaux. Rassurez-vous donc, et laissez le sommeil fermer vos paupières ; il est triste de passer toute la nuit sans dormir. Bientôt vous sortirez de tous les malheurs qui vous accablent. »

En finissant ces mots, la déesse versa sur ses yeux un doux sommeil qui calma ses chagrins, et elle prit son vol vers l'Olympe. Ulysse dormit tranquillement et sans aucune inquiétude.

Mais la sage Pénélope, s'étant réveillée, se remit à pleurer dans son lit ; et lorsqu'elle fut rassasiée de gémissements et de larmes, elle se leva, et d'abord elle adressa cette prière à la chaste Diane : « Vénérable déesse, fille de Jupiter, décochez sur moi tout présentement une de vos flèches mortelles, ou permettez qu'une violente tempête vienne m'enlever, et que m'emportant au milieu d'airs, elle aille me jeter dans les flots de l'Océan, comme les tempêtes enlevèrent autrefois les filles de Pandare ⁽¹⁾ ; car, après que les dieux les eurent rendues orphelines en tuant leur père et leur mère, elles restèrent dans la maison paternelle ; la déesse Vénus eut soin de les nourrir de lait, de miel et de vin ; Junon leur donna en partage

1. Mérope et Cléothère, sœurs d'Aédon.

la beauté et la sagesse au-dessus de toutes les femmes de leur temps ; Diane leur fit présent de la légèreté de la taille ; et Minerve les instruisit à faire toutes sortes de beaux ouvrages ; et quand elles furent en âge d'être mariées, Vénus alla sur le haut Olympe prier Jupiter de fixer le jour de leurs noces et de leur donner des maris ; car c'est Jupiter qui règle le sort des hommes, et qui les rend heureux ou malheureux. Cependant les Harpyes enlevèrent ces princesses, et les livrèrent aux Furies. Que la même aventure m'arrive ; que les dieux, témoins de mon désespoir, permettent aux Harpyes de m'enlever ; ou que Diane m'envoie une mort soudaine, afin que j'aie rejoindre mon cher Ulysse dans le séjour même des ténèbres et de l'horreur ; que je ne sois pas réduite à faire la joie d'un second mari, qui ne pourrait qu'être fort inférieur au premier et faire mon supplice ! Les maux sont supportables encore quand on ne fait que pleurer et gémir pendant le jour, et que la nuit, entre les bras du sommeil, on peut oublier tous ses malheurs et toutes ses inquiétudes ; mais pour moi, les nuits ressemblent aux jours ; et si, par hasard, le sommeil vient fermer un moment mes paupières, un dieu cruel m'envoie des songes qui ne font que renouveler mes douleurs. Cette nuit même, j'ai vu dans ma couche un homme entièrement semblable à Ulysse, et tel qu'il était quand il partit avec l'armée. Je sentais une joie que je ne puis exprimer, car j'étais persuadée que ce n'était pas un songe, mais une réalité. »

Comme elle achevait ces mots, l'Aurore sur son trône d'or vint annoncer la lumière aux hommes. Ulysse entendit la voix de Pénélope qui fondait en larmes ; d'abord il lui vint dans l'esprit que la reine pouvait l'avoir reconnu, et qu'elle était prête à sortir de son appartement pour le venir trouver. C'est pourquoi, pliant aussitôt la couverture et les peaux de brebis, sur lesquelles il avait couché, il les porta dans la salle sur un siège, et mit à la porte la peau de bœuf, et

levant les mains au ciel, il fit aux dieux cette prière : « Père des dieux et des hommes, grand Jupiter, et tous les autres dieux ; si c'est par un effet de votre bonté pour moi que vous m'avez ramené dans ma patrie au travers de tant de terres et de mers, après m'avoir affligé de maux sans nombre, je vous prie que je puisse tirer quelque bon augure de la voix de quelque homme dans ce palais, et qu'au dehors Jupiter daigne m'envoyer quelque prodige qui me rassure. »

Jupiter exauça sa prière sur le moment ; il fit entendre ses tonnerres du haut des cieux, et Ulysse fut ravi de joie. En même temps, une femme, qui était occupée à moudre de l'orge et du froment, dit une chose dont il tira un heureux présage. Dans un lieu fort vaste et voisin de la salle où était Ulysse, il y avait douze meules, que douze femmes faisaient travailler ordinairement pour moudre le grain qui fait la force de l'homme. Toutes les autres, ayant achevé leur travail, dormaient ; il n'y en avait qu'une qui, plus faible que les autres, n'avait pas encore fini. Quand elle entendit le tonnerre, elle arrêta sa meule et prononça ces paroles, qui furent pour Ulysse un signe certain :

« Grand Jupiter, qui réglez sur les hommes et sur les dieux, vous nous avez fait entendre le bruit éclatant de votre tonnerre sur le vaste Olympe, et le ciel est sans nuages. Sans doute que vous envoyez à quelqu'un ce merveilleux prodige. Hélas, daignez accomplir le désir qu'une malheureuse ose vous témoigner : qu'aujourd'hui les poursuivants prennent leur dernier repas dans le palais d'Ulysse, eux pour qui j'ai usé mes forces et ma vie à fournir la farine nécessaire pour leurs festins ! Puisse le dîner d'aujourd'hui être leur dernier dîner ! »

Elle parla ainsi, et Ulysse eut une joie extrême d'avoir eu un prodige dans le ciel et un bon augure sur la terre ; et il ne douta plus qu'il n'exterminât tous ces scélérats.

Toutes les femmes du palais s'étant assemblées dans la

salle avaient allumé du feu dans les brasiers. Pendant ce temps-là, Télémaque, semblable à un dieu, se leva, mit ses habits et son baudrier, d'où pendait une forte épée, prit de beaux brodequins; et armant son bras d'une bonne pique, il descendit de son appartement, et s'arrêtant sur le seuil de la porte de la salle, il dit à Euryclée : « Ma mère, comment avez-vous traité mon hôte dans ma maison? A-t-il été bien couché et bien nourri? Ou l'avez-vous laissé là sans en avoir soin? Car pour ma mère, quoique pleine de prudence et de sagesse, elle est si occupée de son affliction qu'elle ne distingue personne; elle accablera d'honneurs un homme de néant, et ne fera aucune honnêteté à un homme considérable. »

La prudente Euryclée lui repartit : « Mon fils, ne faites pas à votre mère ces reproches qu'elle ne mérite point; votre hôte a été fort bien traité; elle-même l'a pressé de manger, il s'en est excusé et n'a demandé qu'un peu de vin; et quand l'heure de se coucher est venue, elle a commandé à ses femmes de lui dresser un lit. Mais lui, comme un malheureux que les dieux persécutent, il n'a pas voulu coucher dans un lit; il a étendu à terre une peau de bœuf non préparée; il a mis sur cette peau plusieurs peaux de brebis et s'est couché là-dessus, et nous avons jeté sur lui une couverture. »

Voilà ce que dit Euryclée; et Télémaque, la pique à la main, sort du palais, suivi de deux chiens, et se rend à la place publique où les Grecs étaient assemblés. La sage Euryclée appelle toutes les femmes du palais pour leur donner ses ordres : « Dépêchez, leur dit-elle! que les unes se hâtent de nettoyer cette salle, de l'arroser, et de mettre des tapis sur tous les sièges; que les autres nettoient les tables avec des éponges, qu'elles lavent les urnes et les coupes; et qu'il y en ait qui aillent à la fontaine pour en apporter promptement de l'eau; car les poursuivants ne se feront pas longtemps attendre : ils viendront de bon matin; c'est aujourd'hui une grande fête. »

Elle dit, et ces femmes exécutent ses ordres ; il y en eut vingt qui allèrent à la fontaine, et les autres se mirent à orner la salle et à dresser le buffet. Les cuisiniers arrivent, et commencent à fendre le bois nécessaire pour préparer le festin. Les femmes reviennent de la fontaine. Après elles, arrive Eumée qui mène trois cochons engraisés, les meilleurs de son troupeau ; il les laisse paître dans la basse-cour ; et cependant, ayant aperçu Ulysse, il s'approche de lui, et lui dit : « Étranger, les Grecs ont-ils pour vous les égards que vous méritez, ou vous traitent-ils avec mépris, comme ils ont fait d'abord ? »

« Eumée, répondit le prudent Ulysse, que les dieux punissent bientôt ces insolents, qui commettent tant de désordres dans le palais d'un prince qu'ils devraient respecter, et qui n'ont ni la moindre pudeur ni la moindre retenue ! »

Comme ils s'entretenaient ainsi, on voit arriver le berger Mélanthius, qui amenait les chèvres les plus grasses de sa bergerie pour le repas des poursuivants ; il avait avec lui deux autres bergers. Ils lièrent les chèvres sous le portique, et Mélanthius adressant insolemment la parole à Ulysse : « Quoi, lui dit-il, te voilà encore à importuner ces princes ? Ne veux-tu donc pas sortir de cette maison ? Je vois bien que nous ne nous séparerons point avant d'avoir éprouvé la force de nos bras. Il est ridicule que tu sois toujours à cette porte. Il y a aujourd'hui tant d'autres tables où tu peux aller mendier ! »

Ulysse ne daigna pas lui répondre ; il branla la tête sans dire une parole, méditant le châtiment qu'il lui préparait.

Enfin arrive Philétius, qui avait l'intendance des troupeaux d'Ulysse dans l'île des Céphaléniens. Il menait une génisse grasse et des chèvres pour la fête. Des mariniers qui avaient là des barques pour passer ceux qui allaient de Céphalénie à Ithaque, les avaient passés, Mélanthius et lui. Après que Philétius eut attaché ses chèvres et sa

génisse, il s'approche d'Eumée, et lui dit : « Mon cher Eumée, qui est cet étranger nouvellement arrivé dans le palais de notre maître? De quel pays est-il et de quelle famille? Malgré l'état malheureux où il est, il a la majesté d'un roi. Hélas! comment les dieux épargneraient-ils les hommes du commun, s'ils n'épargnent pas les rois mêmes, et s'ils les assujettissent à toutes sortes de misères et d'humiliations? » En disant ces mots, il s'approche d'Ulysse, le prend par la main, et lui parle en ces termes :

« Étranger, mon bon père, puissiez-vous être heureux, et qu'à tous vos malheurs succède une prospérité qui vous accompagne toute votre vie! Grand Jupiter, vous êtes le plus cruel des dieux! Après que vous avez donné la naissance aux hommes, vous n'avez d'eux aucune compassion, et vous les plongez dans toutes sortes de calamités et de souffrances. Nous en avons un grand exemple dans ce palais. Je ne puis retenir mes larmes toutes les fois que je me souviens d'Ulysse; car je m'imagine que, vêtu de méchants haillons comme cet étranger, il erre de royaume en royaume, si tant est même qu'il soit en vie et qu'il jouisse de la lumière du soleil. Que si la Parque a tranché le fil de ses jours et l'a précipité dans les enfers, je ne cesserai jamais de pleurer un si bon maître, qui, malgré ma grande jeunesse, eut la bonté de m'établir sur ses troupeaux dans l'île de Céphalénie. Ses troupeaux ont tellement multiplié entre mes mains, que je ne crois pas que jamais pasteur ait vu un plus grand fruit de ses travaux et de ses veilles. Mais des étrangers me forcent de leur amener ici pour leurs festins ce que j'ai de plus beau et de meilleur. Ils n'ont aucun égard pour notre prince, et ils ne craignent pas même la vengeance des dieux, à qui rien n'est caché; car leur insolence va jusqu'à vouloir partager entre eux les biens de ce roi absent. Cependant mon cœur est combattu de différentes pensées. D'un côté je vois que ce serait une très-mauvaise action,

pendant que le jeune prince est en vie, de m'en aller chez quelque autre peuple et d'emmener tous ses troupeaux; mais d'un autre côté aussi il est bien fâcheux, en gardant les troupeaux d'un maître, de passer sa vie dans la douleur, exposé aux insolences de ces poursuivants. Les désordres qu'ils commettent sont si insupportables, qu'il y a déjà longtemps que je me serais retiré chez quelque roi puissant; mais je prends patience et je diffère toujours, pour voir si ce malheureux prince ne viendra point enfin chasser ces insolents de son palais. »

« Pasteur, reprit le prudent Ulysse, vos paroles témoignent que vous êtes un homme sensé, et plein de courage et de sagesse; c'est pourquoi je ne ferai pas difficulté de vous apprendre une nouvelle qui vous réjouira; et afin que vous n'en puissiez douter, je vous la confirmerai par serment. Oui, je vous jure par Jupiter et par tous les autres dieux, par cette table où j'ai été reçu, et par ce foyer d'Ulysse, où j'ai trouvé un asile; Ulysse sera arrivé dans son palais avant que vous en sortiez; et, si vous voulez, vous verrez de vos yeux les poursuivants, qui font ici les maîtres, tomber sous ses coups, et inonder cette salle de leur sang. »

« Ah, répondit le pasteur, daigne le grand Jupiter accomplir cette grande promesse! Vous seriez content ce jour-là de mon courage et de la force de mon bras. »

Eumée pria de même tous les dieux qu'Ulysse pût revenir dans son palais.

Pendant qu'Ulysse s'entretenait ainsi avec ses pasteurs, les poursuivants dressaient de nouveaux pièges à Télémaque pour le faire périr. Et comme ils étaient entièrement occupés de cette pensée, un grand aigle parut à leur gauche sur le haut des nuées, tenant dans ses serres une timide colombe. Amphinome, prenant la parole, leur dit : « Mes amis, le complot que nous tramons contre Télémaque ne nous réussira point, ne pensons donc qu'à faire bonne chère. »

L'avis d'Amphinome plut aux poursuivants. Ils entrent tous dans le palais; et quittant leurs manteaux, qu'ils mettent sur des sièges, ils commencent à égorger les victimes pour le sacrifice et pour leur repas. Quand les entrailles furent rôties, ils firent les portions et mêlèrent le vin dans les urnes. Eumée donnait les coupes, Philétius présentait le pain dans les corbeilles, et Méléanthe servait d'échanson.

Pendant qu'ils se livraient au plaisir de la table, Télémaque, dont la prudence éclatait dans toute sa conduite, fit entrer Ulysse dans la salle, lui donna un méchant siège près de la porte, mit devant lui une petite table; lui servit une portion, et lui versant du vin dans une coupe d'or, il lui dit : « Mon bon homme, asseyez-vous là pour manger comme les autres, et ne craignez ni les railleries ni les insultes des poursuivants; je les empêcherai de vous maltraiter; car ce n'est point ici une maison publique, c'est le palais d'Ulysse et j'y suis le maître. »

Se tournant ensuite du côté des poursuivants : « Et vous, princes, leur dit-il, retenez vos mains et vos langues, de peur qu'il n'arrive ici quelque désordre qui ne vous serait pas avantageux. »

Il dit, et tous ces princes étonnés se mordent les lèvres, et admirant la hardiesse avec laquelle Télémaque vient de leur parler, ils gardent longtemps le silence. Enfin Antinoüs le rompit et leur parla en ses termes : « Princes, obéissons aux ordres de Télémaque, quelque durs qu'ils soient; car vous voyez bien qu'ils sont accompagnés de menaces. Si Jupiter ne s'était pas opposé à nos desseins, ce véhément harangueur ne nous étourdirait pas aujourd'hui de sa vive éloquence. »

Télémaque ne se mit point en peine du discours d'Antinoüs, et ne daigna pas lui répondre.

Cependant les hérauts publics menaient en pompe par la ville l'hécatombe que l'on allait offrir aux dieux, et tout le peuple d'Ithaque était rassemblé dans un bois consacré

Apollon, à qui l'on offrait particulièrement ce sacrifice. Quand on eut fait rôtir les chairs des victimes, on fit les portions, tout le peuple se mit à table et fut régalé à ce festin solennel.

D'un autre côté, dans le palais, ceux qui servaient donnèrent à Ulysse une portion égale à celle des princes ; car Télémaque l'avait ainsi ordonné. Mais la déesse Minerve ne permit pas que les poursuivants retinssent leurs langues empoisonnées, afin qu'Ulysse fût encore plus maltraité, et que la douleur et la colère aiguisassent son ressentiment.

Parmi les poursuivants il y avait un jeune homme des plus insolents et des plus emportés ; il s'appelait Ctésippe, et il était de Samé. Plein de confiance dans les grands biens de son père, il poursuivait en mariage, comme les princes, la femme d'Ulysse. Ce Ctésippe, haussant la voix, dit : « Fiers poursuivants de la reine, écoutez ce que j'ai à vous dire. Cet étranger a une portion égale à la nôtre, comme cela est juste ; car la justice et l'honnêteté veulent que l'on ne méprise pas les hôtes, et surtout les hôtes d'un prince comme Télémaque. J'ai envie de lui faire aussi pour ma part un présent dont il pourra régaler celui qui l'aura baigné, ou quelque autre des domestiques d'Ulysse. »

En finissant ces mots, il prend dans une corbeille un pied de bœuf, et le jette de toute sa force à la tête d'Ulysse. Ce prince se baisse et évite le coup, en riant d'un rire sardonique ; le coup alla donner contre le mur.

Télémaque en colère de la brutalité de Ctésippe, lui dit : « Tu es bien heureux, Ctésippe, tu n'as pas frappé mon hôte ; il a évité le coup ; si tu l'eusses atteint, je t'aurais percé de ma pique, et ton père, au lieu de se réjouir de tes noces, aurait été occupé du soin de te préparer un tombeau. Que personne ne s'avise de suivre ton exemple. Je suis présentement en âge de connaître le bien et le mal, ce que je n'étais pas en état de faire pendant

mon enfance; jusqu'ici j'ai souffert vos excès et tout le dégât que vous faites dans ma maison; car seul, que pouvais-je faire contre un si grand nombre? Mais ne continuez plus ces désordres, ou tuez-moi; car j'aime encore mieux mourir que de souffrir plus longtemps vos insolences, et que de voir à mes yeux mes hôtes maltraités et les femmes de mon palais déshonorées. »

Il parla ainsi et le silence régna parmi tous ces princes. Enfin Agélaüs, fils de Damastor, élevant la voix, dit : « Mes amis, on ne doit ni répondre à des reproches justes, ni s'en fâcher. N'insultez pas davantage cet étranger, et ne maltraitez aucun domestique d'Ulysse. Pour moi, je donnerais à Télémaque et à sa mère un conseil plein de douceur, si cela leur était agréable. Pendant qu'ils ont pu se flatter qu'Ulysse pouvait revenir, il n'est pas étonnant qu'ils nous aient amusés dans ce palais, en flattant nos vœux d'une espérance éloignée; car ce retardement à leur était utile, et ils ne devaient penser qu'à gagner du temps. Mais aujourd'hui qu'ils voient certainement qu'il n'y a plus de retour pour Ulysse, Télémaque doit conseiller à sa mère de choisir au plus tôt pour mari celui qui lui sera le plus agréable et celui qui lui fera les plus beaux présents; afin qu'entrant en possession des biens de son père, il mange et boive et se réjouisse, et que sa mère se retire dans le palais de ce second mari. »

Télémaque lui répondit avec beaucoup de sagesse : « Agélaüs, je vous jure par Jupiter et par les douleurs de mon père, qui est ou mort loin d'Ithaque, ou errant de ville en ville, que je ne cherche point à éloigner l'hymen de ma mère, et que je l'exhorte très-sincèrement à choisir pour mari celui qui lui plaira davantage, et qui lui fera les plus beaux présents. Mais la bienséance et le respect me défendent de la faire sortir par force de mon palais et de l'y contraindre en aucune manière. Que les dieux ne me laissent jamais commettre une si grande indignité ! »

Ainsi parla ce prince. Mais Minerve inspira aux pour-

suivants une envie démesurée de rire (car elle leur aliéna l'esprit); ils riaient d'un rire d'emprunt, et en riant ils avalaient des morceaux de viande tout sanglants; leurs yeux étaient noyés de larmes, et ils pensaient plus à pleurer qu'à rire.

Le devin Théoclymène prit alors la parole parmi eux : « Ah ! malheureux, s'écria-t-il, qu'est-ce que je vois ? Que vous est-il arrivé de funeste ? Je vous vois tous enveloppés d'une nuit obscure; j'entends de sourds gémissements; vos joues sont baignées de larmes; ces murs et ces lambris dégouttent de sang; le vestibule et la cour sont pleins d'ombres qui descendent dans les enfers; le soleil a perdu sa lumière et d'épaisses ténèbres ont chassé le jour. »

Il dit, et les poursuivants recommencent à rire en se moquant de lui; et Eurymaque leur parle en ces termes : « Cet étranger extravague, il vient sans doute tout fraîchement de l'autre monde. Jeunes gens, ajouta-t-il, menez promptement ce fou hors de la salle, et conduisez-le à la place publique, puisqu'il prend ici le grand jour pour la nuit. »

Le devin Théoclymène lui répondit : « Eurymaque, je n'ai nullement besoin de conducteur, j'ai les yeux, les oreilles et les pieds fort bons, et l'esprit encore meilleur. Je sortirai fort bien tout seul de cette salle, et j'en sortirai avec un très-grand plaisir; car je vois ce que vous ne voyez pas, je vois les maux qui vont fondre sur vos têtes; pas un ne pourra les éviter. Vous allez tous périr, vous, qui vous tenant insolemment dans la maison d'Ulysse, insultez les étrangers et commettez toutes sortes de violences et d'injustices. »

En achevant ces mots, il sortit, et se retira chez Pirée, qui le reçut avec beaucoup d'amitié.

Les poursuivants se regardent les uns les autres; et pour piquer et irriter davantage Télémaque, ils commencent à le railler sur ses hôtes. « Télémaque, lui dit un des plus emportés, je ne connais point d'homme qui soit si mal

en hôtes que vous. Quel misérable mendiant avez-vous là, toujours affamé, incapable de rendre le moindre service, qui n'a ni force ni vertu, et qui n'est sur la terre qu'un fardeau inutile? Et cet autre qui s'avise de venir faire ici le devin! En vérité, si vous me vouliez croire, vous feriez une chose très-sensée; nous mettrions ces deux honnêtes gens dans un vaisseau, et nous les enverrions en Sicile pour en retirer l'argent qu'ils valent. »

Voilà les propos que tenaient les poursuivants; Télémaque ne daigna pas y répondre et ne dit pas un mot; il regarda seulement son père, comme attendant qu'il lui donnât le signal de se jeter sur les poursuivants, et de commencer le carnage. Pénélope, qui avait mis un siège vis-à-vis de la porte de la salle, entendait tout ce qui s'y disait. C'est ainsi que ces princes, par leurs plaisanteries et par leurs risées, égayaient un dîner que la bonne chère et le bon vin rendaient d'ailleurs excellent; car ils avaient immolé quantité de victimes. Mais si ce dîner leur fut agréable, le souper qui le suivit ne lui ressembla pas; Minerve et Ulysse le leur rendirent très-funeste, en récompense de tous ceux qu'ils avaient faits jusque-là avec tant d'excès, d'insolence et d'indignité.

LIVRE XXI

ARGUMENT. — Pénélope ne pouvant plus éluder les poursuites de ses amants, leur propose, par l'inspiration de Minerve, l'exercice de tirer la bague avec l'arc, et promet d'épouser celui qui tendra le premier l'arc d'Ulysse, et qui fera passer le premier sa flèche dans plusieurs bagues disposées de suite. Le poète fait l'histoire de cet arc, et raconte comment il est venu entre les mains d'Ulysse. Les princes acceptent la proposition de la reine; Télémaque veut aussi entrer en lice pour retenir sa mère s'il est victorieux, et il fait l'éloge de cette princesse. Il essaye par trois fois de tendre l'arc, mais en vain, et comme il allait y réussir, son père l'arrête. Quelques poursuivants font aussi leurs efforts, et sans aucun succès, quoiqu'ils n'oublient rien pour être plus heureux. Ulysse se fait connaître à deux de ses bergers qui lui sont fidèles. D'autres poursuivants tentent aussi de tendre l'arc, mais inutilement, et l'un

d'eux propose de remettre la partie au lendemain, parce que ce jour-là est une des fêtes d'Apollon, et que ce dieu refuse de les favoriser, parce qu'ils violent sa fête par cet exercice. Mais avant que de finir, Ulysse demande qu'il lui soit permis d'éprouver ses forces. Cette proposition déplait aux poursuivants; ils s'emportent contre lui et le menacent. Pénélope les rassure et les apaise. Ulysse donne ses ordres; il prend l'arc, et après l'avoir bien examiné, il le bande très-aisément; Jupiter l'encourageant par un signe favorable, il tire et fait passer sa flèche dans tous les anneaux. Télémaque prend ses armes, se tient près de son père, et attend toujours le signal.

La déesse Minerve inspira à la sage Pénélope de proposer dès ce jour-là aux poursuivants l'exercice de tirer la bague avec l'arc, qui n'étant en apparence qu'un jeu, devait devenir le commencement du carnage. Elle monta au haut de son palais, et prenant une clé à manche d'ivoire et faite en faucille, elle entra avec ses femmes dans l'appartement le plus reculé. Là, dans un grand cabinet, étaient les richesses qu'Ulysse avait laissées, l'airain, l'or, le fer; et parmi d'autres armes était l'arc de ce prince et le carquois rempli de flèches, sources de gémissements et de pleurs. C'était un présent qu'Iphitus, fils d'Eurytus, égal aux Immortels, lui avait fait autrefois dans le pays de Lacédémone, où ils s'étaient rencontrés dans le palais d'Orsiloque. Car Ulysse était allé dans la Messénie demander le paiement d'une somme que devaient les Messéniens, qui ayant fait une descente dans l'île d'Ithaque, avaient enlevé sur leurs vaisseaux trois cents moutons avec leurs bergers. Le roi Laërte et les vieillards d'Ithaque avaient envoyé Ulysse jeune encore en ambassade demander aux Messéniens ou l'équivalent ou le prix de ce butin, qu'ils avaient fait sans qu'ils fussent en guerre. Et de son côté Iphitus y était allé pour chercher douze mules et autant de juments qu'il avait perdues, et qui dans la suite furent la cause de sa mort; car il arriva chez le fils de Jupiter, chez Hercule, si renommé pour son grand courage et ses merveilleux travaux. Hercule le reçut dans son palais; mais malgré l'hospitalité il le tua. Ce cruel ne redouta

point la vengeance des dieux, et ne respecta point la table sacrée où il l'avait admis; il le tua avec inhumanité et retint ses juments et ses mules. Comme Iphitus allait donc les chercher, il rencontra Ulysse et lui donna cet arc, que son père Eurytus avait coutume de porter, et qu'il lui avait laissé en mourant. Ulysse de son côté lui donna une épée et une pique pour gages de l'amitié et de l'hospitalité qu'il contractait avec lui. Mais ils n'eurent pas le plaisir de les confirmer dans leurs palais; car avant qu'ils pussent se revoir l'un chez l'autre, le fils de Jupiter tua Iphitus, qui par sa bonne mine et par sa sagesse ressemblait aux Immortels. Ulysse en partant pour Troie n'avait pas pris avec lui cet arc; il l'avait laissé dans son palais pour ne le perdre jamais et pour se souvenir toujours de celui qui lui avait fait ce présent; il s'était contenté de s'en servir pendant qu'il était resté à Ithaque.

Pénélope étant donc arrivée à la porte de ce cabinet, dont le seuil et la chambranle étaient bien travaillés, et dont les deux battants éblouissaient les yeux par leur éclat, détache du marteau la courroie qui couvre l'entrée de la serrure, insinue la clef, pousse les leviers qui servent de verroux, et la porte s'ouvre avec un mugissement semblable à celui d'un taureau qui pait dans une prairie. Elle monte dans une chambre haute toute pleine de coffres où étaient ses habits, qui répandaient l'odeur d'un parfum très-agréable; et haussant le bras, elle prend cet arc merveilleux, qui était pendu à la muraille dans son étui; elle le tire de cet étui, s'assied, le pose sur ses genoux, et se met à pleurer à chaudes larmes sur cet arc dont Ulysse s'était servi.

Quand elle se fut assez abandonnée au plaisir qu'elle trouvait à pleurer et à gémir, elle descendit dans la salle où étaient les poursuivants, tenant dans ses mains cet arc et le carquois tout rempli de flèches bien acérées. Ses femmes, qui la suivaient, portaient un coffre où étaient les bagues qui servaient aux plaisirs d'Ulysse lorsqu'il voulait

s'exercer. En arrivant, elle s'arrêta sur le seuil de la porte, appuyée sur deux de ses femmes, et le visage couvert d'un voile; et adressant la parole aux poursuivants, elle leur dit : « Princes, qui ruinez par vos festins continuels et par vos débauches outrées la maison de mon mari absent depuis longtemps, et qui ne donnez d'autre prétexte à votre conjuration que l'envie de m'épouser, voici le moyen de vous satisfaire; le combat va être ouvert, vous n'avez qu'à entrer en lice, je vais vous mettre l'arc d'Ulysse entre les mains. Celui qui le tendra le plus facilement, et qui fera passer sa flèche dans toutes les bagues de ces douze piliers, sera mon mari; je le suivrai, et je quitterai ce palais où j'ai passé ma première jeunesse, ce palais rempli de toutes sortes de biens, et dont je ne perdrai jamais le souvenir, non pas même dans mes songes. »

En achevant ces mots, elle ordonne à Eumée de prendre l'arc, de le présenter aux poursuivants avec les bagues. Eumée prend l'arc, et en le voyant il ne peut retenir ses larmes. Philétius pleure aussi de son côté. Antinoüs, les voyant pleurer, s'emporte contre eux : « Malheureux pères, leur dit-il, qui vivez au jour la journée, et qui ne voyez que ce qui est à vos pieds, pourquoi pleurez-vous, et pourquoi venez-vous attendrir ainsi le cœur de la reine, qui n'est que trop affligée de la perte de son mari? Tenez-vous à table sans dire une parole, ou sortez; allez pleurer dehors, et laissez démêler aux princes cette grande affaire dont ils ne sortiront point à leur honneur. Sur ma parole ils ne tendront pas facilement cet arc; car, il faut l'avouer, parmi nous il n'y a point d'homme tel qu'Ulysse. Je l'ai vu et je m'en souviens très-bien, quoique je fusse fort jeune. » En parlant ainsi, il se flattait qu'il serait le premier qui tendrait l'arc, et qu'il ferait passer la flèche dans toutes les bagues; mais il devait le premier sentir les flèches qui partiraient de la main d'Ulysse, comme il était le premier qui l'avait maltraité et qui avait excité contre lui les autres princes.

Alors Télémaque, prenant la parole, dit : « Il faut que Jupiter m'ait envoyé un esprit de vertige et d'étourdissement ; je vois que ma mère, toute sage et prudente qu'elle est, se prépare à quitter mon palais et à suivre un second mari, et dans une situation si triste, je ne pense qu'à rire, qu'à me divertir, et qu'à être simple spectateur d'un combat qui doit me coûter si cher. Non, non ; comme vous allez faire vos efforts pour m'enlever Pénélope, il faut que je fasse aussi les miens pour la retenir. C'est un prix trop grand. Ni dans toute l'Achaïe, ni dans la sacrée ville de Pylos, ni dans Argos, ni dans Mycènes, ni dans Ithaque, ni dans toute l'Épire, il n'y a point de femme qui puisse lui être comparée. Vous n'en êtes que trop persuadés ; qu'est-il besoin que j'en fasse ici l'éloge ? Ne cherchez donc point de prétexte pour différer. Allons, venez éprouver vos forces, j'essaierai aussi comme vous de tendre cet arc, et si je suis assez heureux pour y réussir et pour faire passer la flèche au travers de toutes les bagues, je n'aurai pas la douleur de voir ma mère me quitter et suivre un second mari ; car elle n'abandonnera pas un fils qu'elle verra en état d'imiter les grands exemples de son père, et de remporter comme lui les prix de tous les combats. »

Il dit, et se levant en même temps, il quitte son manteau de pourpre et son épée, et se met lui-même à dresser les piliers dans les trous qu'il fait, et dont il aplanit la terre au pied. Il les dresse tous à distance égale, sur la même ligne, comme s'il eût assisté plusieurs fois à cette sorte d'exercice, quoiqu'il ne l'eût jamais vu. Les poursuivants en furent étonnés ; car ils savaient que Télémaque n'avait jamais vu faire ces préparatifs. Les piliers dressés et les bagues mises, il retourna à la porte de la cour, et prenant l'arc, il essaya trois fois de le bander, mais ses efforts furent inutiles. Il en approchait pourtant si fort, qu'il espérait qu'à la quatrième tentative il en viendrait à bout, et il y allait employer avec succès toutes ses forces, lors-

qu'Ulysse, qui vit que cela pourrait être contraire à ses desseins, lui fit signe de se retenir et d'y renoncer.

Télémaque, qui comprit le signe, s'écria : « O dieux ! est-ce en moi faiblesse naturelle ? Ou est-ce seulement que je suis trop jeune encore pour entrer en lice contre des hommes faits qui ont toutes leurs forces ? Je renonce donc au prix. Mais vous, poursuivants, qui êtes plus forts et plus robustes, essayez de tendre cet arc, et achevons cet exercice. »

En même temps, il pose l'arc à terre sur le seuil de la porte, met la flèche sur son manche, et va se remettre à la même place où il était assis. Antinoüs prit en même temps la parole, et dit : « Mes amis, levez-vous l'un après l'autre pour entrer en lice en défilant par la droite, du côté que l'échanson verse le vin. »

L'avis d'Antinoüs fut suivi, et Léodès, fils d'Énops, qui était toujours assis au bout de la salle près de l'urne, et qui était leur devin, se leva le premier. Il était le seul qui s'opposait à toutes les violences des poursuivants, et qui leur remontrait leurs injustices. Il prit l'arc et s'efforça de le bander, mais en vain ; car ses mains peu accoutumées à manier les armes furent lasses avant que d'en venir à bout ; il remet donc l'arc et dit : « Mes amis, je ne puis tendre cet arc, et je suis obligé d'y renoncer. Qu'un autre vienne donc prendre ma place. Mais cet arc va faire perdre la vie à beaucoup de braves gens ; car il vaut mille fois mieux périr que de vivre privé d'un prix tel que celui que nous poursuivons ici depuis tant d'années. Quelqu'un espère et se promet d'épouser bientôt Pénélope, femme d'Ulysse ; mais quand il aura manié et considéré cet arc, je lui conseille d'aller faire la cour à quelque autre des femmes grecques, de la disputer par ses libéralités, et de laisser la femme d'Ulysse se choisir celui qui lui fera les plus beaux présents et à qui elle est destinée. » En parlant ainsi, il met l'arc et la flèche à terre, et va s'asseoir au même lieu d'où il était parti.

Antinoüs, offensé de cette prophétie, lui dit d'un ton plein d'aigreur : « Léodès, quelle parole dure et fâcheuse venez-vous de laisser échapper ! Je n'ai pu l'entendre sans indignation. Cet arc, dites-vous, va faire mourir bien de braves gens, parce que vous n'avez pu le tendre ? Mais votre mère en vous mettant au monde, ne vous a pas fait propre à manier un arc et des flèches ; vos mains sont trop délicates, vous allez voir que les poursuivants vont faire ce que vous n'avez pas fait. » En même temps, s'adressant à Mélanthius : « Allez, Mélanthius, allez promptement dans la salle, allumez-y du feu, mettez tout auprès un siège couvert de bonnes peaux, et apportez-nous une grosse masse de graisse, afin que, frottant et échauffant cet arc avec cette graisse, nous le rendions plus souple et plus maniable, et que nous sortions de ce combat avec honneur. »

Mélanthius part sur l'heure même ; il entre dans la salle, y allume du feu, met auprès du feu un siège garni de bonnes peaux, et apporte un grand rouleau de graisse, avec laquelle les poursuivants tâchent d'amollir l'arc et de le rendre flexible, mais inutilement. Ils ont beau frotter et chauffer l'arc, aucun d'eux ne peut venir à bout de le tendre, ils manquent tous de force ; Antinoüs et Eurymaque, qui étaient à la tête des poursuivants et les plus robustes, sont obligés eux-mêmes d'y renoncer.

Dans ce moment, les deux pasteurs Eumée et Philétius sortent de la salle, et Ulysse les suit. Quand ils furent hors de la cour et un peu éloignés des portes, Ulysse, prenant la parole, leur dit d'un ton caressant : « Pasteurs, je ne sais si je dois vous déclarer ou vous cacher une pensée qui m'est venue, mais mon cœur m'inspire de m'ouvrir à vous. Dites-moi franchement dans quelle disposition vous êtes pour Ulysse. S'il arrivait ici tout d'un coup, et qu'un dieu vous l'amenât, prendriez-vous son parti, ou vous déclareriez-vous pour les poursuivants ? Parlez, faites-moi cette confidence, je n'en abuserai point. »

« Ah ! s'écria Eumée, Jupiter, père des dieux et des

hommes, accomplissez notre désir ! Que ce cher maître revienne ! Qu'un dieu favorable daigne nous l'amener ! Si ce bonheur nous arrivait, étranger, vous verriez des preuves de l'amour que nous lui conservons, et vous seriez témoin des efforts que nous tenterions pour son service. »

C'est ainsi qu'Eumée priait les dieux de ramener Ulysse, et Philétius ne désirait pas moins ardemment son retour. Ulysse, instruit par là des véritables sentiments de ces deux fidèles serviteurs et assuré de leur zèle, leur dit : « Vous voyez devant vos yeux cet Ulysse ; c'est moi, qui, après avoir souffert pendant vingt années des maux infinis, suis enfin revenu dans ma patrie. Je connais que vous êtes les seuls de mes domestiques qui fassiez des vœux pour mon retour ; car, parmi tous les autres, je n'en ai pas entendu un seul qui désirât de me revoir, et qui demandât aux dieux que je revinsse dans mon palais. Je suis si touché des marques de votre affection, que vous pouvez compter que si la divinité me donne la victoire sur les poursuivants, je vous marierai l'un et l'autre, et je vous comblerai de biens ; je vous ferai bâtir des maisons près de mon palais, et vous serez non-seulement les amis et les compagnons de Télémaque, mais comme ses frères. Et afin que vous ne doutiez pas de la vérité de ce que je vous dis et que vous soyez forcé de me reconnaître, je vais vous montrer une marque sûre, qui ne vous laissera aucun scrupule ; je vais vous faire voir la cicatrice de la blessure que me fit autrefois un sanglier sur le mont Parnasse, où j'étais allé à la chasse avec les fils d'Autolycus, et qui vous est très-connue. »

En achevant ces mots, il écarte ses haillons et découvre cette large cicatrice. Les deux pasteurs en la voyant se mettent à pleurer, et se jetant au cou d'Ulysse, ils l'embrassent et lui baisent la tête et les épaules. Ulysse, de son côté, leur baisait la tête et les mains. La nuit les aurait surpris dans ces caresses réciproques, mêlées de larmes et de soupirs, si Ulysse n'eût modéré cet excès trop dan-

gereux, en leur disant : « Mes amis, cessez ces larmes et ces gémissements, de peur que quelqu'un venant à sortir du palais ne les voie et n'aille en faire aux princes un rapport qui pourrait nous trahir. Rentrez l'un après l'autre et non pas tous deux ensemble. Je vais rentrer le premier, vous me suivrez, et voici l'ordre que je vous donne : il est bien sûr que les fiers poursuivants ne souffriront point qu'on me remette l'arc et le carquois ; mais vous, Eumée, dès que vous l'aurez retiré de leurs mains, ne manquez pas de me le donner et d'aller ordonner aux femmes du palais de bien fermer les portes de leur appartement et, si elles entendent des cris et des gémissements, de ne point sortir, mais de demeurer tranquillement dans leurs chambres. Et pour vous, mon cher Philétius, je vous donne la garde de la porte de la cour ; tenez-la bien fermée à la clef. » En parlant ainsi, il entre et va se placer dans le siège qu'il venait de quitter. Les deux pasteurs rentrent un moment après, mais séparément, comme il leur avait ordonné.

En entrant, ils trouvent qu'Eurymaque tenait l'arc, et que le chauffant et le frottant de tous côtés, il tâchait de le rendre plus aisé ; mais toutes ces précautions ne servirent de rien, il ne put le tendre. Il en soupirait de colère, et dans l'excès de son désespoir, il s'écria : « O dieux, que je souffre pour moi et pour ces princes ! Ma douleur ne peut s'exprimer ; elle ne vient pas tant de ce que je suis forcé de renoncer à l'hymen de la reine, car dans Rhaque et dans toutes les autres villes de Grèce, il y a assez d'autres princesses qui pourront me consoler de cette perte ; elle vient de ce que nous nous trouvons si inférieurs en force au divin Ulysse, que nous ne saurions faire aucun usage de son arc dont il se servait facilement : quelle honte pour nous dans tous les siècles ! »

Antinoüs prenant la parole lui dit : « Non, non, Eurymaque, nous n'y renonçons point et vous allez penser comme moi ; mais nous avons mal pris notre temps ; c'est au-

jourd'hui une des grandes fêtes d'Apollon et des plus solennelles; est-il permis de tendre l'arc ? Tenons-nous en repos pour aujourd'hui, et laissons ici les piliers et les bagues : personne, je crois, ne viendra les enlever. Que l'échanson vienne promptement verser du vin dans les coupes et nous les présenter, afin que nous fassions nos libations avant que de finir; et ordonnez à Méléanthius de nous amener demain matin l'élite de ses troupeaux; nous ferons un sacrifice à Apollon, qui préside à l'art de tirer des flèches; et favorisés de son secours, nous achèverons heureusement cet exercice. »

Cet avis fut goûté des poursuivants; les hérauts donnant à laver, et des jeunes gens remplissent de vin les coupes et les présentent à toute l'assemblée. Chacun ayant fait ses libations et bu autant qu'il en avait envie, Ulysse se lève, et plein du dessein qu'il machinait contre eux, il leur dit : « Princes, qui aspirez à l'hymen de la reine, écoutez-moi, je vous prie; je m'adresse surtout à Eurymaque et à Antinoüs, qui vient de parler avec beaucoup de sagesse; cessez pour aujourd'hui ce combat, et cédez aux dieux; demain le dieu donnera la victoire à celui qu'il daignera favoriser. Mais permettez-moi de manier un moment cet arc, et que j'éprouve ici devant vous mes forces, pour voir si elles sont encore entières et comme elles étaient autrefois, ou si les fatigues de mes voyages et une longue misère ne les ont point diminuées. »

Les poursuivants, irrités de cette audace, s'emportent contre lui, moins par mépris que de crainte qu'il ne vint à bout de tendre l'arc. Antinoüs surtout, le regardant d'un oeil plein de colère, lui dit : « Ah ! le plus indigne de tous les hôtes, malheureux vagabond, c'est ton esprit qui n'est pas en son entier. N'est-ce pas beaucoup pour toi, et n'es-tu pas content d'être souffert à nos festins, d'être admis à notre table et d'entendre tout ce que nous disons ? Tu es le seul mendiant que nous souffrions dans cette salle; assurément le vin t'a troublé l'esprit, comme il le

trouble à tous ceux qui en prennent avec excès, et qui ne gardent aucune mesure. N'est-ce pas le vin qui renversa la cervelle d'Eurytion chez les Lapithes aux noces du brave Pirithoüs ? Car ce ne fut qu'après avoir bu que ce Centaure, devenu furieux, commit des insolences qui excitèrent la colère de ces héros ; ils se jetèrent sur lui, le traînèrent hors de la salle du festin, et lui coupèrent le nez et les oreilles. Ainsi ce malheureux fut puni de son emportement, et voilà l'origine de la cruelle guerre qui s'alluma entre les Centaures et ces vaillants hommes, et qui fut fatale à son auteur, qui porta le premier la peine de son ivrognerie. Je te déclare que quelque grand malheur t'arrivera si tu viens à bout de tendre cet arc ; et n'espère pas trouver aucun secours ni aucun soulagement dans Ithaque ; nous t'enverrons sur un vaisseau pieds et poings liés au roi Échéus, qui est le plus cruel de tous les hommes, et qui ne fait aucun quartier à ceux qui tombent entre ses mains ; tu ne t'en tireras pas mieux que les autres. Demeure donc en repos, si tu m'en crois, et ne cherche point à entrer en lice avec des hommes plus jeunes que toi. »

Alors Pénélope, prenant la parole, dit : « Antinoüs, il n'est ni honnête ni juste de maltraiter les hôtes de Télémaque comme vous faites. Vous imaginez-vous que si cet étranger, plein de confiance en son adresse et en sa force, entreprend de tendre l'arc d'Ulysse, et qu'il en vienne à bout, il aura pour cela l'avantage de m'épouser et que je me résoudrai à devenir sa femme ? Je m'assure qu'il n'est pas lui-même assez insensé pour se flatter d'une telle espérance. Que cette pensée ne trouble donc point vos plaisirs, elle m'est trop injurieuse. »

« Sage Pénélope, répondit Eurymaque, nous ne nous imaginons point que vous puissiez jamais épouser cet homme, il y a trop de disproportion ; mais nous craignons les mauvaises langues. Qui est-ce qui empêchera les plus lâches, et les femmes même, de dire : « Voilà des hommes « qui ont aspiré à l'hymen d'une femme dont le mari va-

« lait mieux qu'eux ; ils n'ont jamais pu tendre son arc et remporter une victoire dont elle devait être le prix ; mais un vagabond, un vil mendiant est venu, a tendu l'arc, et a enfilé toutes les bagues. » Voilà comme on parlerait, et nous serions couverts de confusion et de honte. »

Pénélope lui répondit avec beaucoup de sagesse : « Eurymaque, il est impossible d'acquérir de la gloire et de la réputation dans le monde, quand on ne fait comme vous que déshonorer et ruiner la maison d'un prince d'un très-grand mérite qui n'est pas en état de la défendre. Voilà d'où viendra votre honte et votre confusion ; pourquoi les placez-vous où elles ne sont point ? Cet étranger est grand et bien fait, et il se vante d'être issu d'un sang illustre. Donnez-lui donc l'arc, afin que nous voyions ce qu'il sait faire ; car je vous assure que s'il vient à bout de le tendre, et qu'Apollon lui accorde cette gloire, je lui donnerai une belle tunique, un beau manteau et des brodequins magnifiques ; je lui donnerai aussi une belle épée et un long javelot, et je l'enverrai où il désirera le plus d'aller. »

Quand elle eut achevé de parler, Télémaque reprit la parole, et dit : « Ma mère, je suis ici le seul des Grecs qui ai le pouvoir de donner ou de refuser l'arc d'Ulysse à qui je voudrai ; et il n'y a aucun prince ni d'Ithaque ni de toutes les îles voisines de l'Élide, qui puisse m'empêcher de le donner, si je veux, à cet étranger. Mais, ma mère, retirez-vous dans votre appartement, reprenez vos occupations ordinaires, vos toiles, vos fuseaux, vos laines, et distribuez à vos femmes leur ouvrage ; les hommes auront soin de ce qui regarde cet exercice, et moi surtout que cela regarde et qui dois commander ici. »

Pénélope étonnée se retire, l'esprit rempli du discours de son fils. Dès qu'elle fut remontée à son appartement avec ses femmes, elle se met à pleurer son cher mari, jusqu'à ce que Minerve lui eût envoyé un paisible sommeil qui suspendit toutes ses inquiétudes. Cependant Eu-

mée ayant pris l'arc, le portait à Ulysse. Les poursuivants se mettent à faire grand bruit dans la salle et à le menacer, et un des plus insolents lui dit : « Misérable gardeur de cochons, insensé, où portes-tu cet arc ? Bientôt les chiens que tu as nourris mangeront ton cadavre dans quelque lieu désert, si Apollon et les autres dieux veulent nous être propices. »

Eumée, effrayé de ces menaces, pose à terre l'arc ; mais Télémaque le menace de son côté, et lui crie : « Mon ami, apportez ici cet arc ; bientôt vous n'obéirez plus à tant de maîtres ; et si vous continuez, vous vous en trouverez fort mal, car je vous chasserai, et je vous renverrai à vos troupeaux après avoir été traité comme un vil esclave. Plût aux dieux que j'eusse aussi bien la force de chasser de ma maison ces insolents ! Ils en sortiraient bientôt, et on verrait promptement finir tous ces désordres ! »

Les poursuivants se mirent à rire de ces vaines menaces ; car toute leur bile s'était changée en douceur. Eumée remet l'arc entre les mains d'Ulysse, et ayant été chercher Euryclée, il l'appelle, et lui dit : « Télémaque vous ordonne de fermer toutes les portes des appartements des femmes, afin que si elles entendent des cris et des plaintes dans la salle ou dans la cour, elles ne puissent sortir, et qu'elles se tiennent tranquillement à leur ouvrage. »

Euryclée obéit promptement à cet ordre et ferme les portes de l'appartement. Dans le même temps Philétius, sans rien dire, sort dans la cour, se saisit de la porte, la ferme, et ayant aperçu sous un portique un câble d'Égypte dont on se servait pour les vaisseaux, il le prend, et s'en sert pour la mieux fermer. Il rentre ensuite et se remet à sa place, les yeux toujours attachés sur Ulysse.

Ce héros, ayant pris l'arc, le maniait et le considérait de tous côtés, et regardait avec soin si les vers n'en avaient point piqué la corne pendant son absence. Les poursuivants, voyant cette grande attention, en faisaient

des railleries. Les uns disaient : « Celui qui admire si fort cet arc, aurait envie de le voler. Ou peut-être qu'il en a chez lui un tout semblable, et que cette ressemblance réveille en lui quelque agréable souvenir ; ou enfin qu'il voudrait en faire faire un de la même tournure ! Voyez comme ce vagabond, plein de ruses et de malice, le manie et l'examine de tous côtés ! » Les autres disaient : « Que les dieux fassent réussir tous ses désirs, comme il viendra à bout de tendre cet arc ! »

Pendant que les poursuivants parlent ainsi, Ulysse, après avoir bien examiné son arc et vu qu'il était en bon état, le tend sans aucun effort et aussi facilement qu'un maître de lyre tend une corde de boyau en tournant une cheville. Ulysse tendit son arc avec la même facilité, et pour éprouver la corde, il la lâcha ; la corde lâchée résonna, et fit un bruit semblable à la voix de l'hirondelle ; une douleur amère s'empara du cœur de tous les poursuivants ; ils changèrent de couleur. En même temps Jupiter, pour augmenter leur effroi par ses signes, fait retentir son tonnerre. Ulysse, ravi d'entendre ce signe, et fortifié par ce prodige, prend la flèche qui était sur une table ; car toutes les autres étaient dans le carquois, d'où elles devaient bientôt sortir pour la perte des poursuivants ; il la pose sur l'arc à l'endroit par où on le tient, et après avoir tiré à lui la corde pour le bander, il ajuste la flèche sans se lever de son siège et tire avec tant d'adresse et de justesse, qu'il enfile les anneaux de tous les piliers depuis le premier jusqu'au dernier, et que la flèche armée d'airain va donner dans la porte, qu'elle perce de part en part.

Après ce succès, il adresse la parole à Télémaque, et lui dit : « Télémaque, votre hôte ne vous fait point de honte, il n'a point manqué le but ; je n'ai pas beaucoup sué à tendre cet arc, et mes forces sont assez entières ; je ne méritais pas les mépris ni les reproches des poursuivants. Mais il est temps qu'ils pensent à souper pendant qu'il est encore jour, et qu'ils se divertissent à entendre

chanter et jouer la lyre ; car c'est là le plus doux assaisonnement des festins. »

En achevant ces mots, il fait signe à Télémaque. Ce prince l'entend ; il prend son épée, se saisit de sa pique, et ainsi armé de l'airain étincelant, il se tient debout près du siège de son père.

LIVRE XXII

ARGUMENT. — Ulysse commence sa vengeance par la mort d'Antinoüs, et se fait connaître aux poursuivants. Ceux-ci, par leurs soumissions, tâchent de désarmer sa colère ; mais se voyant rebutés, ils prennent le parti de se défendre. Ulysse, secondé par Télémaque, tue les plus hardis. Télémaque va chercher des armes pour son père, pour lui et pour les deux pasteurs. L'infidèle Méléantheus en fait autant pour les poursuivants. Il veut faire un second voyage, mais il est surpris par Eumée et par Philétius, qui l'enferment et l'attachent à une colonne. Minerve s'approche d'Ulysse sous la figure de Mentor, et relève son courage. Le combat recommence avec une nouvelle fureur ; Ulysse et ses trois compagnons font des exploits terribles. Ils épargnent le chanteur Phémios et le héros Ménéon. Éloge de la poésie et son caractère. Tous les poursuivants étant tués, Ulysse donne ses ordres pour la punition des femmes qui avaient déshonoré sa maison. Avant que de les punir, on s'en sert pour nettoyer la salle et pour la purger de tout ce carnage. On punit ensuite Méléantheus, et on lui fait souffrir les supplices qu'il a mérités. Ulysse purifie son palais avec le feu et le soufre. Les femmes du palais descendent, reconnaissent leur maître, et lui donnent toutes les marques de la plus tendre et de la plus respectueuse affection.

Ulysse ayant quitté ses haillons, saute sur le seuil de la porte avec son arc et son carquois, verse à ses pieds toutes ses flèches, et adressant la parole aux poursuivants il leur dit : « Voilà un jeu innocent qui est terminé. Présentement je me propose un autre but que personne n'a encore atteint. Nous verrons si je réussirai, et si Apollon m'accordera cette gloire. »

Il dit, et il dirige la flèche terrible sur Antinoüs. Celui-ci tenait une coupe pleine de vin, et la portait à sa bouche ; la pensée de la mort était alors bien éloignée de lui.

Et qui aurait pu croire que parmi tant de gens à table un homme seul, quelque vaillant qu'il fût, eût pu concevoir le téméraire dessein de lui ôter la vie? Ulysse le frappe à la gorge, et la pointe mortelle lui perce le cou. Il est renversé de son siège, la coupe lui tombe des mains, un ruisseau de sang lui sort par les narines, il renverse la table avec ses pieds et jette par terre les viandes, qui nagent pêle-mêle dans le sang.

Les poursuivants le voyant tomber font un grand bruit, se lèvent avec précipitation et cherchent de tous côtés des armes; mais ils ne trouvent ni bouclier ni pique : Ulysse avait eu la précaution de les faire enlever. Ne pouvant donc se venger de lui par la force, ils ont recours aux injures :

« Malheureux étranger, lui disent-ils, tu as bien tort de tirer ainsi sur les gens; tu ne seras plus reçu à aucun combat; la mort pend sur ta tête. Tu viens de tuer un prince qui était la fleur de toute la jeunesse d'Ithaque; tu vas être la proie des vautours. »

Chacun parlait ainsi; car ils pensaient tous qu'il l'avait tué par mégarde et sans le vouloir. Insensés; ils ne voyaient pas que leur dernière heure était venue.

Ulysse les regarda avec des yeux terribles : « Chiens, leur dit-il, vous ne vous attendiez pas que je reviendrais des rivages de Troie; et dans cette confiance vous consumiez ici tous mes biens, vous déshonoriez ma maison par vos infâmes débauches, et vous poursuiviez ma femme, sans vous remettre devant les yeux ni la crainte des dieux ni la vengeance des hommes; vous voilà tombés dans les filets de la mort. »

Il dit, et une pâle frayeur glace leurs esprits. Chacun regarde par où il pourra se dérober à la mort qui le menace. Le seul Eurymaque eut l'assurance de répondre : « Si vous êtes véritablement Ulysse, roi d'Ithaque, vous vous plaignez avec raison des poursuivants; ils ont commis toutes sortes de désordres dans votre palais et dans

vos terres ; mais celui qui en était le principal auteur, et qui excitait tous les autres, vient d'être puni ; c'est Antinoüs seul qui nous portait à toutes ces violences et à ces injustices ; et en cela il sacrifiait bien moins à l'amour qu'à l'ambition ; il voulait régner à Ithaque et s'assurer du trône par la mort de votre fils. Jupiter n'a pas permis qu'il ait exécuté ses pernicieux desseins ; il a reçu le salaire dû à ses crimes : épargnez présentement vos sujets ; nous vous serons toujours fidèles ; nous vous dédommagerons de tout le dégât que nous avons fait, nous vous donnerons des troupeaux, de l'or et de l'airain, jusqu'à ce que vous soyez satisfait ; jusque-là votre colère est juste. »

Ulysse, jetant sur lui un regard terrible, lui dit : « Eurymaque, quand vous me donneriez tous les biens que vous possédez chacun en particulier, et que vous en ajouteriez de plus grands encore, je ne retiendrais pas mon bras : je ne serai satisfait qu'après m'être rassasié de vengeance, et avoir puni tous les poursuivants. Vous n'avez qu'à vous défendre ou à prendre la fuite ; mais je ne crois pas qu'aucun de vous échappe à la mort qui le menace. »

Ces mots portent la terreur dans l'âme de tous ces princes, et lient leurs forces. Eurymaque leur dit : « Mes amis, n'attendons aucun quartier de cet homme irrité ; car puisqu'il est maître de l'arc et du carquois, aucune de ses flèches ne lui sera infidèle, et il ne cessera de tirer qu'il ne nous ait tous tués les uns après les autres. Ranimons donc notre courage, mettons l'épée à la main, opposons ces tables à ses flèches, et jetons-nous tous ensemble sur lui pour tâcher de le chasser de son poste et de nous faire jour pour sortir et pour appeler du secours. C'est le seul moyen de mettre cet imposteur en état de se servir aujourd'hui pour la dernière fois de son arc et de ses flèches. » En parlant ainsi, il tire son épée et se lance sur Ulysse avec de grands cris. Ulysse le prévient, et lui perce le cœur d'une flèche. Eurymaque lâche son épée, tombe

en tournant autour de la table, renverse les plats et la coupe, et frappe la terre de son front en se débattant contre la mort; ses deux pieds culbutent le siège; une éternelle nuit ferme ses paupières.

Amphinome se jette sur Ulysse l'épée à la main, voulant forcer le passage; mais Télémaque le perce de sa pique par derrière entre les deux épaules; le fer de sa pique sort par devant; Amphinome tombe avec un grand bruit sur le visage. Télémaque se retire en même temps, laissant sa pique dans le corps d'Amphinome; car il craignait, que, s'il s'arrêtait à la retirer, quelqu'un des Grecs ne profitât de ce moment pour se jeter sur lui, et ne le perçât de son épée. Il s'approche de son père, et lui dit : « Mon père, je vais vous apporter un bouclier, deux javelots et un casque; je m'armerai aussi, et j'armerai de même nos deux pasteurs; les armes sont nécessaires, surtout dans un combat si inégal.

« Allez, mon fils, répondit Ulysse, apportez-moi ces armes pendant que j'ai encore ici assez de flèches pour me défendre; mais ne tardez pas : car on forcerait enfin ce poste que je défends seul. »

Télémaque, sans perdre un moment, monte à l'appartement où étaient les armes. Il prend quatre boucliers, huit javelots et quatre casques ornés de leurs aigrettes, va rejoindre Ulysse, s'arme auprès de lui, et fait armer les deux pasteurs. Ulysse avait déjà employé presque toutes ses flèches, et aucune n'était partie inutilement de sa main. Il s'était fait autour de lui un rempart de morts. Quand il n'eut plus de traits, il pendit son arc à une colonne qui était dans le vestibule même dont il occupait l'entrée. Il prend son bouclier, arme sa tête d'un casque orné d'aigrettes au-dessus desquelles flottait un grand panache, et saisit deux javelots.

Il y avait au bout de la salle une petite porte de dégagement, d'où on descendait dans la rue; cette porte était faite de planches bien ajustées. Ulysse commande à Eumée

de la bien garder, ce qui n'était pas difficile; car il n'y avait qu'un seul accès. Agélaüs dit alors de façon à être entendu de tous :

« Mes amis, quelqu'un de vous n'ira-t-il point par cette petite porte appeler le peuple à notre secours? C'est le seul moyen de nous dérober à la fureur de cet ennemi si terrible. »

Mélanthius prenant la parole, dit : « Agélaüs, ce que vous proposez n'est pas praticable; car, outre qu'il y a encore la porte de la cour, le passage de cette fausse porte est si étroit, qu'un homme seul suffit pour le défendre. Mais attendez un moment, je vais vous apporter des armes; car je ne doute pas qu'Ulysse et son fils ne les aient serrées dans leur appartement. »

Il part en même temps, monte dans l'appartement d'Ulysse par un escalier dérobé. Il prend douze boucliers, autant de javelots et autant de casques, et les porte aux poursuivants.

Quand Ulysse vit ses ennemis ainsi armés, il sentit son courage abattu et ses forces diminuées, car l'affaire devenait difficile. Se tournant donc vers Télémaque, il lui dit : « Mon fils, ou nous sommes trahis par quelqu'une des femmes du palais, ou c'est ici une suite de la perfidie de Mélanthius. »

« Mon père, répondit Télémaque, c'est un effet de mon imprudence, et il ne faut accuser que moi, qui, en sortant, ai oublié de fermer la porte, et me suis contenté de la pousser; je devais y prendre mieux garde; mais il faut prévenir les suites fâcheuses que cette faute pourrait avoir. » S'adressant donc à Eumée, il lui dit : « Allez, Eumée, allez promptement fermer la porte, et tâchez d'éclaircir si ce sont les femmes du palais qui nous trahissent, en assistant nos ennemis, ou si c'est Mélanthius; je soupçonne plutôt ce dernier. »

Pendant qu'ils parlaient de la sorte, Mélanthius était remonté à l'appartement pour en apporter des armes;

Eumée, qui s'en aperçut, se rapprocha d'Ulysse en même temps, et lui dit : « Voilà l'homme que nous avons soupçonné avec justice ; il va remonter ; voulez-vous que je le tue, ou que je vous l'amène, afin que vous le punissiez de toutes ses perfidies ? »

Ulysse lui dit : « Eumée, nous soutiendrons, Télémaque et moi, l'effort de tous ces ennemis, quelque méchants qu'ils soient. Allez, Philétius et vous ; suivez le perfide, jetez-le à terre, liez-lui par derrière les pieds et les mains ensemble ; et l'attachant par le milieu du corps avec une corde, élevez-le jusqu'au haut d'une colonne près du plancher, fermez bien la porte, et le laissez là tout en vie souffrir longtemps les peines qu'il a méritées. »

Les pasteurs exécutent ponctuellement cet ordre ; ils montent après Mélanthius et se cachent pour l'attendre. Ce perfide fouille dans tous les coins pour chercher des armes. Ils se tiennent tous deux en embuscade aux deux côtés de la porte en dehors. Ce malheureux, après avoir cherché partout, sort portant d'une main un beau casque et de l'autre un vieux bouclier tout couvert de rouille, et qui avait servi autrefois au héros Laërte pendant qu'il était jeune ; mais on l'avait négligé depuis ce temps-là, et ses courroies étaient tout usées. Quand il voulut passer le seuil de la porte, Eumée et Philétius se jettent sur lui, le prennent par les cheveux et le remènent dans la chambre où ils le jettent à terre, lui attachent par derrière les pieds et les mains ensemble, et le liant d'une bonne corde, ils le guident au haut d'une colonne près du plancher ; et en sortant, Eumée lui dit d'un ton moqueur : « Mon pauvre Mélanthius, tu vas passer la nuit bien commodément dans un bon lit et tel que tu le mérites. Quand l'Aurore sortira du sein de l'Océan, elle ne pourra se dérober à ta vue, tu en apercevras les premiers rayons, à l'heure où tu pars pour amener aux poursuivants l'élite de tes troupeaux. » En parlant ainsi, ils le laissent dans ces liens funestes, ferment bien la porte, prennent le casque et le bouclier et

vont rejoindre Ulysse. Voilà donc en un petit espace tous ces combattants qui ne respirent que le carnage : quatre d'un côté, sur le seuil ; et de l'autre côté, une nombreuse et vaillante troupe à l'intérieur de la maison. La fille de Jupiter, Minerve, s'approche des premiers sous la figure de Mentor. Ulysse, ravi de la voir, lui dit : « Mentor, venez me défendre, secourez votre compagnon d'armes, que vous avez toujours aimé, et n'oubliez pas ce que j'ai fait pour vous en tant de rencontres ; nous sommes de même âge tous deux. »

Il parla ainsi, quoiqu'il se doutât bien que c'était la guerrière Minerve. Mais les poursuivants le menaçaient de leur côté, et Agélaüs, fils de Damastor, lui cria : « Mentor, qu'Ulysse ne vous séduise pas par ses paroles, et qu'il ne vous oblige pas à combattre contre nous pour le secourir ; car, si vous l'assistez, je vous promets qu'après que nous les aurons tués, son fils et lui, vous serez la victime de notre ressentiment ; vous payerez de votre tête le secours que vous lui aurez donné, et après votre mort, nous confondrons tous vos biens avec ceux d'Ulysse que nous partagerons ; nous chasserons de votre maison vos fils et vos filles, et nous ne souffrirons pas que votre femme trouve un asile dans Ithaque ; nous l'enverrons dans quelque pays éloigné. »

Ces paroles insolentes excitèrent la colère de Minerve ; elle tança Ulysse, et lui marqua en ces termes son indignation : « Quoi donc, Ulysse, n'avez-vous plus de courage ni de force ? N'êtes-vous plus cet Ulysse qui a combattu tant d'années pour Hélène contre les Troyens, qui les a battus en tant de rencontres, et qui en a fait un carnage affreux ? Avez-vous oublié que c'est par vos conseils que la grande ville de Troie a été prise ? N'est-ce que lorsqu'il s'agit de défendre votre palais, vos biens, votre femme, que vous n'avez plus la même valeur ? Approchez et voyez ce que je vais faire pour vous ; vous allez connaître aujourd'hui, par la défaite de vos ennemis, quel homme est

Mentor quand il s'agit de marquer à ses bienfaiteurs sa reconnaissance. »

La déesse ne donna pourtant pas encore la victoire à Ulysse ; elle se contenta d'exciter son courage et celui de son fils ; après quoi elle disparut, et s'envola au haut du plancher de la salle, semblable à une hirondelle.

Agélaüs, voyant Mentor parti, exhorte ses compagnons, et il est secondé par Eurynome, Amphimédon, Démoptolème, Pisandre et Polybe, qui étaient les plus vaillants de ceux qui restaient, et qui combattaient encore pour défendre leur vie. Tous les autres avaient été tués. Agélaüs, haussant la voix, dit : « Mes amis, cet homme, tout furieux qu'il est, ne sera pas longtemps en état de nous résister ; voilà Mentor parti après n'avoir fait que de vaines menaces. Ils ne sont que quatre qui défendent l'entrée de la porte ; c'est pourquoi ne lancez pas tous ensemble vos javelots, vous ne feriez que vous nuire : que les six premiers qui sont à votre tête, tirent seuls sur Ulysse ; car si Jupiter nous accorde la grâce de le tuer, il ne faut pas nous mettre en peine des autres, nous en aurons bon marché. »

Ils obéissent à cet ordre ; les six plus braves lancent les premiers leurs javelots sur Ulysse ; mais Pallas les détourne et les rend inutiles. L'un frappe le chambranle de la porte, l'autre perce la porte même, un troisième donne dans la muraille, qui est ébranlée du coup.

Ulysse, voyant que tous les coups des poursuivants avaient été vains, dit à sa petite troupe : « Tirons tous quatre ensemble sur nos ennemis, qui, après tous les maux qu'ils nous ont faits, en veulent encore à notre vie ; mais tâchons de mieux viser. »

En même temps ils lancent tous leurs javelots, et aucun ne part inutilement de leurs mains. Démoptolème est tué par Ulysse, Euryade par Télémaque, Elatus par Eumée, et Pisandre par Philétius.

Quand les poursuivants virent que ces quatre de leurs plus braves chefs étaient tués, ils se retirèrent au fond de

la salle ; Ulysse et ses compagnons quittent leur poste et les vont attaquer avec les mêmes javelots, qu'ils arrachent du corps de ceux qu'ils ont tués. Le combat recommence avec une nouvelle furie ; les poursuivants lancent encore leurs javelots avec aussi peu de succès, car Minerve les détourne encore ; mais à une seconde décharge, Amphinome blesse Télémaque à la main fort légèrement : le fer ne fit qu'emporter la peau ; et Ctésippe blessa Eumée : le javelot volant par dessus son bouclier, lui effleura le haut de l'épaule et alla tomber à terre derrière lui.

Ulysse et ses compagnons firent payer chèrement à leurs ennemis ces légères blessures : Ulysse tua Eurydamas ; Télémaque fit mordre la poussière à Amphimédon ; Eumée se défit de Polybe ; Philétius choisit pour sa victime Ctésippe, et en le frappant au milieu de l'estomac, il l'insulte en ces termes : « Fils de Polytherse, qui n'aimes qu'à vomir des injures, ne cède plus à ton emportement et à ta folie, qui te rendent si insolent et si hautain, et apprends enfin à être plus modeste dans tes discours, en te soumettant aux dieux, qui sont plus puissants que les hommes. Voilà le présent que je te fais pour le pied de bœuf dont tu régalas Ulysse qui mendiait dans sa maison. »

Ainsi parla ce fidèle pasteur. Ulysse, ayant joint le fils de Damastor, le perça de sa pique ; Télémaque enfonça la sienne dans le ventre de Léocrite ; le fer déchire ses entrailles et sort par l'épine du dos ; Léocrite tombe sur sa plaie, et frappe rudement la terre du front.

Alors Minerve fait paraître au haut du plancher de la salle son égide qui porte la terreur et la mort. Cette vue rend éperdus les poursuivants et jette le désespoir dans leur âme. Ils courent dans la salle sans savoir ce qu'ils font, comme un troupeau de taureaux que les taons ont piqués dans quelque prairie pendant un des plus chauds jours de l'été. Ulysse et ses compagnons fondent sur eux comme des éperviers fondent du haut des montagnes sur des volées d'oiseaux, qui fuyant les rets qu'on leur a ten-

dus dans la plaine, s'envolent par troupes ; ces éperviers en font un carnage horrible, car ces bandes timides ne peuvent ni se défendre ni se retirer, et les assistants prennent un merveilleux plaisir à cette chasse. Tels Ulysse et ses compagnons poursuivent les princes dans la salle, frappant à droite et à gauche. On n'entend que cris, que gémissements ; tout est plein de confusion et de désordre, et le plancher de la salle est inondé de sang.

Léoùs se jetant aux pieds d'Ulysse, lui dit : « Généreux Ulysse, j'embrasse vos genoux ; laissez-vous fléchir ; ayez pitié de ma jeunesse ; les femmes de votre palais me rendront témoignage que je ne leur ai jamais rien dit ni rien fait qui pût les offenser. Je m'opposais même toujours aux insolences des autres poursuivants, et je tâchais de les retenir ; mais ils refusaient d'écouter mes remontrances ; c'est pourquoi ils ont reçu le salaire qu'ils ont mérité. Mais pour moi qui suis innocent et qui n'ai fait auprès d'eux que la fonction de devin, périrai-je aussi comme les coupables ? Est-ce là la récompense des bonnes actions ? »

Ulysse le regardant avec des yeux pleins de colère, lui dit : « Puisque tu faisais auprès d'eux la fonction de devin, combien de fois as-tu souhaité dans mon palais qu'il n'y eût jamais de retour pour moi ? Combien de fois même as-tu prédit qu'on ne devait plus m'attendre, te flattant que tu épouserais ma femme, et que tu en aurais des enfants ? C'est pourquoi tu n'éviteras pas la mort, qui sera le prix de tes fausses prédictions et de tes folles espérances. »

Ayant ainsi parlé, il lève de terre l'épée qu'Agélaüs avait laissé tomber en mourant, et lui abat la tête, qui tombe sur la poussière en prononçant quelques mots mal articulés.

Le chantre Phémios, qui était forcé de chanter devant les poursuivants, cherchait à éviter la mort dont il était menacé. Il se tenait près de la fausse porte de la salle,

sa lyre entreses mains; il délibérait en lui-même s'il sortirait de la salle par cette petite porte pour aller se réfugier à l'autel de Jupiter domestique qui était dans la cour, et sur lequel Laërte et Ulysse avaient fait brûler les cuisses de tant de taureaux; ou s'il irait plutôt se jeter aux genoux d'Ulysse. Ce dernier parti lui parut le meilleur. Il met sa lyre à terre entre une grande urne et le siège où il était assis, et se jetant aux pieds d'Ulysse, il embrasse ses genoux, en lui adressant ces paroles : « Fils de Laërte, vous me voyez à vos pieds; ayez pitié de moi, donnez-moi la vie. Vous auriez une douleur amère et un cuisant repentir, si vous aviez tué un chanteur qui fait les délices des hommes et des dieux. Je n'ai eu dans mon art d'autre maître que mon génie; c'est la divinité même qui, par ses inspirations, m'a enseigné toutes sortes de chants. Je suis prêt de chanter devant vous comme devant un dieu; c'est pourquoi épargnez-moi, sauvez-moi la vie pour votre propre intérêt. Votre fils pourra vous dire que je ne suis venu dans votre palais ni volontairement ni par aucun intérêt pour chanter devant ces princes après leur repas; mais qu'ils m'y ont forcé et entraîné malgré moi. Pouvais-je résister à des princes si fiers, qui avaient en main l'autorité et la force? »

Télémaque l'entendant, se hâta de parler à Ulysse : « Retenez votre bras, mon père, lui dit-il, et ne le souillez pas dans le sang d'un innocent; sauvons aussi la vie au héraut Médon, qui a toujours eu soin de moi pendant mon enfance; mais je crains bien qu'il n'ait déjà été tué par Eumée ou par Philétius, ou que vous-même vous ne l'ayez enveloppé dans votre vengeance avec les coupables qui ont été les victimes de votre fureur. »

Médon entendit ces paroles. Il était tapi sous un siège, et pour se dérober à la mort il s'était couvert d'une peau de bœuf nouvellement dépouillé. Il sort de son asile, tire la peau qui le cachait et va se jeter aux pieds de Télémaque, et lui adresse cette prière : « Mon cher Téléma-

que, je suis Médon : retenez votre bras, et parlez à votre père, afin que, dans sa colère, il ne me punisse pas des désordres que les plus insolents de tous les hommes ont commis dans son palais, et du peu de respect que ces insensés ont eu pour vous. »

Ulysse lui répondit en souriant : « Ne craignez rien, Médon ; mon fils vous a garanti de ma fureur et vous a sauvé la vie, afin que vous reconnaissiez et que vous appreniez aux autres combien les bonnes actions sont plus utiles que les mauvaises. Sortez de cette salle, Phémios et vous ; tirez-vous du milieu de ce carnage, et allez vous asseoir dehors pendant que je vais achever ce qui me reste encore à faire. »

Ils sortent tous deux sans différer et vont dans la cour s'asseoir près de l'autel de Jupiter, regardant de tous côtés, et ne pouvant encore se rassurer contre les frayeurs de la mort, dont l'image leur était toujours présente.

Ulysse chercha dans toute la salle pour voir si quelqu'un des poursuivants ne s'était point caché pour se dérober à sa vengeance. Il les vit tous étendus sur la pousière, couverts de sang, et haletant encore, comme des poissons que des pêcheurs ont tirés de leurs filets et jetés sur le rivage, et qui entassés sur le sable aride, désirent les ondes qu'ils viennent de quitter et sont réduits à la dernière extrémité par la chaleur du soleil. Les poursuivants, entassés de même les uns sur les autres, rendent les derniers soupirs.

Alors le prudent Ulysse dit à Télémaque : « Mon fils, allez appeler Euryclée, afin que je lui donne mes ordres. »

Télémaque ouvre la porte, et haussant la voix, il appelle Euryclée, et lui dit : « Euryclée, vous qui avez l'inspection sur toutes les femmes du palais, descendez ; mon père veut vous donner ses ordres. » Euryclée obéit ; elle ouvre les portes de l'appartement qu'elle avait toujours tenues fermées, descend et vient se rendre au-

près d'Ulysse, conduite par Télémaque. Elle trouve ce prince environné de morts et tout couvert de sang et de poussière; comme un lion qui vient de dévorer un taureau dans un pâturage, dont la gueule et la crinière sont dégouttantes de sang, et dont on ne peut soutenir la vue. Tel parut Ulysse; ses yeux étaient encore comme des éclairs, et le sang dont il était couvert le rendait un objet terrible.

Quand Euryclée vit tout ce carnage, elle se mit à jeter de grands cris de joie sur ce grand exploit; mais Ulysse la retint, et lui dit : « Euryclée, renfermez votre joie dans votre cœur, et ne la faites pas éclater davantage; il y a de l'impiété à se réjouir du malheur des hommes et à les insulter après leur mort. Ces princes ont hâté sur eux la vengeance divine par leurs mauvaises actions; car ils commettaient toutes sortes de violences et d'injustices, et n'avaient aucun respect pour les étrangers que la fortune amenait près d'eux; voilà pourquoi ils ont attiré sur eux un sort si funeste. Mais comptez-moi présentement les femmes du palais qui ont participé à leurs crimes et celles qui ont fait leur devoir et qui sont demeurées fidèles. »

Euryclée lui dit : « Mon fils, je vous dirai la vérité sans aucun déguisement. Vous avez dans votre palais cinquante femmes à qui nous avons appris à travailler à toutes sortes d'ouvrages, et que nous avons tâché d'accoutumer à la servitude avec beaucoup de douceur. De ces cinquante, il y en a douze qui ont foulé aux pieds les bienséances les plus indispensables, et qui n'ont eu aucun respect pour moi ni même pour la reine. Le prince votre fils était trop jeune pour avoir de l'autorité, et la reine ne souffrait pas qu'il eût avec elles aucun commerce. Mais permettez que je monte promptement, et que j'aille annoncer cette grande nouvelle à Pénélope, à qui un dieu favorable vient d'envoyer un doux sommeil. »

« Ne la réveillez pas encore, repartit Ulysse, il n'est pas temps; faites seulement venir ici les femmes qui ont

manqué au respect et à la fidélité qu'elles lui devaient. »

Euryclée quitte Ulysse pour aller faire descendre ces femmes; et Ulysse ayant appelé Télémaque et les deux pasteurs, il leur dit : « Commencez à emporter ces morts; faites-vous aider par les femmes; et quand vous aurez bien lavé et nettoyé avec de l'eau et des éponges les sièges et les tables, bien balayé le plancher et remis tout en bon état, vous ferez sortir ces femmes, et les ayant menées entre le pavillon et la cour, vous les frapperez de vos épées, et vous leur ôterez la vie, afin de leur faire passer le plaisir qu'elles ont goûté avec les poursuivants dans leur commerce secret. »

Comme il parlait ainsi, ces douzes femmes descendirent, faisant de grands cris et le visage couvert de larmes. Elles se mirent d'abord à emporter les morts qu'elles entassaient sous les portiques de la cour. Ulysse les hâtait lui-même, et les forçait d'emporter ces corps malgré leur répugnance. Après qu'elles eurent lavé et nettoyé les sièges et les tables, Télémaque et les deux pasteurs se mirent à balayer la salle, et les femmes emportaient les ordures dehors. Quand tout fut propre, ils exécutèrent le dernier ordre d'Ulysse; ils firent sortir les femmes et les enfermèrent entre le pavillon et la cour, d'où elles ne pouvaient échapper en aucune manière. Là, Télémaque adresse la parole aux deux pasteurs, et leur dit :

« Il ne faut point faire finir par une mort honorable des créatures qui nous ont couverts d'opprobre ma mère et moi par la vie infâme qu'elles ont menée, et par tous les désordres qu'elles ont commis. »

Il dit, et en même temps elles furent attachées à une corde qu'on tendit d'une colonne à la pointe du pavillon.

Comme des grives ou des colombes se trouvent prises aux collets qu'on leur a tendus dans un verger, de même ces malheureuses se trouvèrent prises dans le lacet qui

leur serre le cou : leurs têtes sont alignées et leurs pieds s'agitent pendant quelques moments, mais pas longtemps.

Cette exécution faite, ils firent descendre Mélanthius dans la cour près du vestibule, et là ils lui coupèrent le nez et les oreilles, et après l'avoir mutilé pour jeter sa chair aux chiens, il lui tranchèrent les pieds et les mains afin d'assouvir leur ressentiment.

Ils se lavèrent ensuite les pieds et les mains, et se rendirent auprès d'Ulysse : l'œuvre était achevée.

Ulysse ordonne à Euryclée de lui apporter du feu et du soufre, dont on se sert pour les expiations. « Je veux, lui dit-il, purifier mon palais. » Il lui ordonna aussi d'aller faire descendre Pénélope avec toutes les femmes et toutes les esclaves.

« Ce que vous dites est très-juste, mon fils, reprit Euryclée; mais permettez auparavant que je vous apporte un manteau et une tunique; ne demeurez pas dans le palais avec ces vieux haillons, car cela serait indigne. »

« Faites ce que je vous dis, reprit Ulysse, apportez-moi auparavant le soufre et le feu. » Elle obéit, et Ulysse lui-même parfuma la cour, la salle et le vestibule. Cependant Euryclée va annoncer cette nouvelle à toutes les femmes et les faire descendre dans la salle. Elles descendent toutes avec des flambeaux allumés, et se jetant à l'envi au cou de ce prince, elles le saluent et lui baisent la tête et les épaules, et lui serrent les mains. Alors Ulysse attendri s'abandonna aux larmes et aux sanglots : car il les reconnaissait toutes dans son âme.

LIVRE XXIII

ARGUMENT. — Euryclée va éveiller Pénélope et lui apprendre le retour d'Ulysse et la mort des poursuivants. Pénélope la traite de folle, et refuse de la croire. Sur les nouvelles assurances de cette nourrice, elle prend le parti de s'imaginer que c'est quelque dieu vengeur qui a puni ces princes. Enfin elle descend de son appartement sans être persuadée. Première entrevue d'Ulysse et de Pénélope très-froide : Télémaque reproche à sa mère ses froideurs ; elle se justifie. Ulysse ordonne des danses dans sa maison, afin que les passants croient que Pénélope se remarie. Minerve redonne à ce prince tous les traits de sa jeunesse et le rend encore plus beau. Il revient devant la reine, qui refuse encore de le reconnaître, et elle en dit des raisons. Enfin sur ce qu'elle parle d'un certain lit qu'Ulysse s'était fait, ce prince décrit ce lit, et en dit des particularités qui ne laissent plus aucun doute dans l'esprit de la reine ; elle le reconnaît, lui donne des marques d'un véritable amour et lui demande pardon des précautions outrées qu'elle a prises, précautions qui marquent sa grande vertu, et qui sont le procès aux femmes qui, en pareille occasion, ont été trop crédules. Nuit prolongée par Minerve pour leur donner plus de temps d'être ensemble. Ils vont se coucher, et s'entretiennent de ce qu'ils ont souffert. Ulysse raconte ses aventures depuis son départ de Troie. A la pointe du jour, Ulysse se lève, s'arme et fait armer son fils et ses deux bergers, et sort avec eux d'Ithaque pour aller à sa maison de campagne se faire connaître à son père, et Minerve les enveloppe d'un nuage qui les empêche d'être vus.

Euryclée, transportée de joie, monte à l'appartement de la reine pour lui annoncer qu'Ulysse est dans son palais. Le zèle lui redonne toutes les forces de sa jeunesse ; elle marche d'un pas ferme et assuré ; et dans un moment elle arrive près du lit de cette princesse, et se penchant sur sa tête, elle lui dit : « Éveillez-vous, ma chère Pénélope, ma chère fille, pour voir de vos propres yeux ce que vous désirez depuis tant d'années, et que vous n'osiez presque plus espérer. Ulysse est enfin revenu ; il est dans ce palais ; il a tué tous les princes qui commettaient tant de désordres dans sa maison, qui consumaient son bien, et qui traitaient son fils avec tant d'insolence. »

La sage Pénélope, éveillée par ce discours, lui répond : « Ma chère Euryclée, les dieux vous ont ôté l'esprit ; il

dépend d'eux de rendre folle la personne la plus sensée, et de la plus insensée d'en faire une sage. Ils ont voulu exercer sur vous leur pouvoir; car jusqu'ici vous avez été un modèle de bon sens et de prudence. Pourquoi venez-vous me tromper dans mon affliction, en me donnant une nouvelle si fausse? Pourquoi venez-vous troubler un sommeil si doux, qui, en fermant mes yeux à la lumière, suspendait toutes mes douleurs? Je n'ai point encore dormi d'un sommeil si profond et si tranquille depuis le jour fatal que mon cher Ulysse est parti pour aller à cette malheureuse Troie, dont le seul nom me remplit d'horreur. Retournez-vous-en. Si toute autre de mes femmes était venue m'éveiller, et me tromper d'une si cruelle manière, je ne l'aurais pas renvoyée sans lui marquer mon indignation; mais votre grand âge et l'affection que je sais bien que vous avez pour moi sont pour vous une bonne sauvegarde. »

« Ma chère Pénélope, je ne vous trompe point, je vous dis la vérité. Ulysse est de retour; c'est l'étranger même à qui vous avez parlé, et que l'on a si maltraité dans cette maison. Il s'était déjà fait connaître à Télémaque; mais ce jeune prince, par un effet de sa sagesse, dissimulait pour cacher les desseins de son père, et pour lui donner le temps de les exécuter et de se venger de ses ennemis. »

Elle dit. Pénélope ouvre son cœur à la joie, saute de son lit, embrasse sa chère nourrice, et le visage couvert de larmes : « Je vous conjure, ma chère Euryclée, lui dit-elle, dites-moi s'il est vrai qu'Ulysse soit de retour comme vous m'en assurez. Comment a-t-il pu seul se débarrasser de tous ces insolents, qui étaient toujours ensemble et en si grand nombre ? »

« Je ne saurais vous le dire, repartit Euryclée, car je ne l'ai pas vu, et on n'a pas eu le temps de m'en instruire. J'ai seulement entendu le bruit du combat et les cris et les gémissements des mourants et des blessés. Nous étions toutes dans le fond de notre appartement, transies et

troublées de frayeur, et j'avais eu soin de bien fermer les portes. Quand l'affaire a été finie, Ulysse a envoyé votre fils m'appeler, je suis descendue bien vite. J'ai trouvé Ulysse au milieu de tous les princes morts entassés çà et là les uns sur les autres. Vous auriez été ravie de voir ce héros tout couvert de sang et de poussière, comme un lion qui vient de faire un carnage horrible au milieu d'un troupeau. On a déjà emporté de la salle tous les morts, et on les a mis à la porte de la cour. Ulysse purifie son palais avec du feu et du soufre, et il m'a envoyé vous appeler. Venez donc, descendez avec moi, afin que votre cœur à tous deux se livre à la joie et au plaisir, après tant de maux et de chagrins dont vous avez été accablés. Voilà enfin ce grand désir accompli : Ulysse est de retour plein de vie ; il est dans son palais ; il vous retrouve, il retrouve son fils, et il a tiré une vengeance éclatante de tous ces fiers poursuivants qui voulaient le déshonorer. »

« Ma chère Euryclée, repart Pénélope, que l'excès de votre joie ne vous fasse pas grossir nos succès. Vous savez combien le retour d'Ulysse serait agréable à toute sa maison, et surtout à moi et à son fils, qui est le seul fruit de notre mariage. Mais ce sont des contes ; ce que vous me rapportez là n'est point vrai comme vous le dites ; ce n'est point Ulysse, c'est quelqu'un des Immortels, qui, ne pouvant souffrir les violences et les mauvaises actions de ces princes, leur a donné la mort, car ils ne respectaient personne. Ils confondaient l'homme de bien avec le méchant et foulaient aux pieds l'hospitalité, l'humanité et la justice ; et c'est par leur folie qu'ils ont attiré sur eux la vengeance divine. Mais pour mon cher Ulysse, il a perdu loin de la Grèce toute espérance de retour ; il a perdu la vie. »

« Que venez-vous de dire, ma chère fille, lui dit Euryclée ? Vous vous opiniâtrez à assurer que votre mari ne reviendra jamais, quand on vous assure qu'il est revenu et qu'il est près de son foyer. Serez-vous donc toujours incrédule ? Je vous donnerai une autre preuve bien sen-

sible de la vérité de ce que je vous dis : hier, quand je lui lavais les pieds par votre ordre, je reconnus la cicatrice de la plaie que lui fit autrefois un sanglier sur le mont Parnasse. Je voulus d'abord crier et vous le dire ; mais il me mit la main sur la bouche, et par une prudence dont il est seul capable, il m'empêcha de parler. Mais encore une fois, descendez avec moi : si vous trouvez que je vous aie trompée, je me sou mets à tout ce qu'il vous plaira ; faites-moi mourir de la mort la plus cruelle. »

« Ma chère nourrice, répondit la reine, quelque habile et expérimentée que vous soyez, il ne vous est pas possible de pénétrer la conduite des dieux. Cependant descendons, allons trouver mon fils pour voir tous ces poursuivants privés de vie, et l'auteur de ce grand exploit. »

En finissant ces mots, elle commence à descendre, et en descendant elle délibérait en son cœur si elle parlerait à son mari sans l'approcher, ou si elle l'aborderait pour le saluer et l'embrasser. Quand elle fut arrivée dans la salle, elle s'assit près de la muraille vis-à-vis d'Ulysse, qu'elle vit à la clarté du feu, et qui assis près d'une colonne, les yeux baissés depuis qu'il l'eut aperçue, attendait ce que lui dirait cette vertueuse épouse. Mais elle gardait le silence, le cœur serré de crainte et d'étonnement. Tantôt elle jetait les yeux sur lui et semblait le reconnaître, et tantôt elle les détournait et le méconnaissait, trompée par les haillons dont il était couvert.

Télémaque, surpris de cette froideur, dont il ne pénétrait pas la cause, lui dit : « Ma mère, mère cruelle, dont le cœur est toujours dur et insensible, pourquoi vous tenez-vous ainsi à l'écart loin de mon père ? Pourquoi ne vous approchez-vous pas de lui pour le saluer et pour lui parler ? Dans le monde entier trouverait-on une autre femme assez insensible pour recevoir si froidement un mari qui, après une absence de vingt années et des travaux infinis, reviendrait enfin auprès d'elle ? Non, le marbre n'est pas si dur que votre cœur. »

« Mon fils, répondit la sage Pénélope, je suis si saisie que je n'ai la force ni de lui parler ni de le regarder ; mais s'il est véritablement Ulysse, il lui sera bien aisé de se faire connaître plus sûrement ; car il s'est passé entre nous des choses secrètes, qui ne sont connues que de nous deux. »

Elle dit. Ulysse se prit à sourire, et dit à Télémaque : « Mon fils, donnez le temps à votre mère de m'examiner et de me faire des questions ; elle ne sera pas longtemps sans être désabusée. Elle me méprise et me méconnaît parce qu'elle me voit malpropre et couvert de méchants habits, et elle ne peut s'imaginer que je sois Ulysse ; cela changera. Pensons présentement comment nous nous tirerons de tout ceci. On voit tous les jours que celui qui n'a tué qu'un seul homme, un homme de peu de considération, un homme même qui ne laisse pas beaucoup de vengeurs après lui, est pourtant obligé de quitter ses parents et sa patrie, et d'aller en exil ; et nous, nous venons de mettre à mort les princes les plus considérables d'Ithaque : pensez donc aux moyens dont nous pourrions nous servir pour nous mettre à couvert des suites que nous devons craindre. »

« C'est à vous, mon père, à y penser, reprit Télémaque ; car tout le monde vous donne cette louange, que du côté de la prudence il n'y a point d'homme qui puisse vous rien disputer. Nous vous suivrons partout, et nous sommes prêts à tout faire ; je ne crois pas que nous manquions de force et de courage, conduits par un homme de votre prudence et de votre valeur. »

« Je m'en vais donc vous dire ce que je trouve de plus expédient, reprit Ulysse : baignez-vous tous ; après le bain, prenez de beaux habits ; obligez toutes les femmes du palais à se parer de même, et que le divin chantre Phémios, prenant sa lyre, vienne en jouer ici et nous faire danser à ses chansons ; afin que tous les voisins et tous ceux qui passeront près du palais, entendant ce bruit,

croient qu'il y a ici une noce, et que le bruit du massacre qui vient d'être fait ne se répande pas dans la ville avant que nous ayons le temps de nous retirer à la campagne. Là, nous penserons plus à loisir à exécuter les bons conseils que Jupiter nous inspirera. »

Il parla ainsi, et on se mit à exécuter ses ordres. Ils se baignent et prennent les habits les plus magnifiques. Toutes les femmes se parent de ce qu'elles ont de plus précieux. Le chantre Phémios prend sa lyre, et par ses divines chansons il inspire l'amour de la danse et de la musique. Le palais retentit du bruit d'hommes et de femmes qui dansent ensemble, et qui dansent pour être entendus. Les voisins et les passants, frappés de ce grand bruit, ne manquent pas de se dire les uns aux autres : « Voilà donc la reine qui vient d'épouser un des princes qui lui faisaient la cour. La malheureuse ! elle n'a pas eu le courage de conserver la maison de son mari jusqu'à ce qu'il fût de retour. » Voilà comme parlait tout le monde, mais tout le monde ignorait ce qui se passait.

Cependant Eurynome, après avoir baigné et parfumé Ulysse, lui présente de magnifiques habits, et Minerve lui donne un éclat extraordinaire de beauté et de bonne mine, le fait paraître plus grand et plus majestueux, et lui rend ses grands et beaux cheveux qui, frisés par grosses boucles, ombragent ses épaules. Comme un habile ouvrier, que Vulcain et Minerve ont instruit dans son art, mêle l'or avec l'argent, et en fait un ouvrage gracieux ; de même Minerve relève la bonne mine d'Ulysse par une grâce merveilleuse, qu'elle donne à sa tête et qu'elle répand sur toute sa personne. Il sort de la chambre du bain semblable à un des Immortels, et va s'asseoir vis-à-vis de la reine, à qui il parle en ces termes :

« Princesse, les dieux vous ont donné un cœur plus fier et plus dur qu'à toutes les autres femmes. En trouverait-on encore une qui reçût si froidement son mari revenu auprès d'elle après vingt années d'absence et après tant

de peines et de travaux? » En même temps, adressant la parole à Euryclée, il lui dit : « Euryclée, dressez-moi un lit, afin que j'aie goûté aussi quelque repos ; le cœur de la reine est un cœur de fer que rien ne peut amollir. »

Pénélope lui répond : « Prince, ce n'est ni fierté ni mépris ; mais aussi je ne me laisse point éblouir par tout ce qui me parle en votre faveur. Je me souviens très-bien comment vous étiez quand vous vous embarquâtes sur vos vaisseaux pour aller à Troie ; vous me paraissiez le même aujourd'hui ; mais je ne me fie pas encore assez à mes yeux, et la fidélité que je dois à mon mari et ce que je me dois à moi-même demandent les plus exactes précautions et les sûretés les plus grandes. Mais, Euryclée, allez, faites porter hors de la chambre de mon mari le lit qu'il s'est fait lui-même, garnissez-le de tout ce que nous avons de meilleur et de plus beau, afin qu'il aille se coucher. »

Elle parla de la sorte pour éprouver son mari. Mais Ulysse apostropha d'un ton de colère sa prudente épouse : « Princesse, lui dit-il, vous venez de dire là une chose qui m'afflige. Qui est-ce qui pourrait porter hors de ma chambre le lit que je me suis fait ? Cela serait bien difficile à moins qu'un dieu ne s'en mêlât : car les dieux peuvent tout ; mais pour les hommes il n'y en a point, quelque fort qu'il soit, qui puisse le changer de place. Et en voici une grande preuve. C'est un lit que j'ai pris plaisir à faire moi-même. Il y avait dans ma cour un bel olivier de la grosseur d'une grosse colonne. Je fis bâtir tout autour une chambre à coucher ; quand elle fut achevée, je coupai les branches de l'olivier, et après avoir scié le tronc à une certaine hauteur, j'accommodai le pied, je l'aplanis pour en faire le bois de lit, je le perçai d'espace en espace, et quand cela fut fait, pour l'enrichir, je prodiguai l'or, l'argent et l'ivoire ; je tendis au-dessus des sangliers faites de bandes de cuir de bœuf teintes en pourpre, et ses pieds tiennent au plancher. Voilà de bons indices

que je vous donne. Je ne sais si on a laissé ce lit dans ma chambre, ou si on a scié les pieds pour le détacher du plancher et pour le porter ailleurs. »

A ces mots, Pénélope tomba presque évanouie : les genoux et le cœur lui manquent, elle ne peut se soutenir ; elle ne doute plus que ce ne soit son cher Ulysse ; enfin, revenue de sa faiblesse, elle court à lui le visage baigné de pleurs, lui jetant ses bras autour du cou et lui baisant la tête, elle lui dit : « Ulysse, ne soyez point fâché contre moi ; vous surpassez tous les hommes en prudence, et les dieux ont voulu épuiser sur nous tous les traits de leur colère, en nous accablant de maux ; ils nous ont envié le bonheur de vivre toujours ensemble, de jouir ensemble de notre jeunesse, et de parvenir ensemble à la dernière vieillesse sans nous être jamais quittés. Ne soyez donc point irrité contre moi, et ne me reprochez pas que je ne vous ai pas donné des marques de mon amour dès le moment que je vous ai vu. Depuis votre départ, j'ai été dans une appréhension continuelle que quelqu'un ne vint me surprendre par des apparences trompeuses, comme il n'y a que trop d'hommes qui ne cherchent qu'à nous abuser. Combien d'exemples de ces surprises ! Hélène même, quoique fille de Jupiter, ne fut-elle pas trompée ? Jamais elle n'aurait reçu dans sa couche cet étranger, si elle avait prévu que la Grèce entière prendrait les armes pour aller l'enlever à son ravisseur et pour la ramener dans le palais de son mari. Mais une déesse dont on ne saurait trop se défier l'a portée à commettre cette action indigne ; et elle n'envisagea pas les suites funestes que devait avoir cette passion honteuse, qui a été la source de tous nos malheurs. Présentement que vous me donnez des preuves si fortes en parlant de notre lit, de ce lit qui n'est connu que de vous et de moi, et d'Actoris, que mon père mit auprès de moi quand il m'envoya ici, et qui était celle de mes femmes qui avait soin de l'appartement où il est et qui en gardait les portes ; ces preuves sont si évidentes, que mon

cœur, quelque dur et inflexible qu'il soit, ne peut s'empêcher de se rendre. »

Ces paroles attendrirent Ulysse ; il pleura de joie d'avoir une femme si charmante et si pleine de prudence et de vertu. Comme au milieu d'un naufrage la terre parait agréable aux matelots, dont Neptune a brisé le vaisseau dans la haute mer, en excitant contre eux les vents et les vagues ; le plus grand nombre, après avoir lutté longtemps contre la fureur des flots, est englouti dans les abîmes ; le reste, couvert d'algue et d'écume, a beaucoup de peine à se sauver, et ceux qui ont le bonheur de gagner le rivage l'embrassent avec joie ; tel et plus agréable encore Ulysse parait à Pénélope ; cette chaste épouse ne peut se rassasier d'embrasser son cher mari, elle le serre avec ses beaux bras sans pouvoir le quitter. L'Aurore les aurait trouvés encore pleurants et gémissants, si Minerve ne l'eût retardée. Cette déesse retint la Nuit à la fin de sa course, et empêcha l'Aurore d'atteler à son char ses brillants coursiers, Lampus et Phaëton, et de sortir de l'Océan pour annoncer la lumière aux hommes. Ulysse, prenant la parole, dit : « Pénélope, nous ne sommes pas encore à la fin de tous nos travaux. Il m'en reste un à essuyer, et c'est le plus long et le plus difficile, comme Tirésias me le déclara le jour que je descendis dans le ténébreux palais de Pluton pour consulter ce devin sur les moyens de retourner dans ma patrie et d'y ramener mes compagnons. Mais finissons cet entretien, et allons oublier entre les bras du sommeil toutes nos inquiétudes. »

« Nous irons nous coucher quand il vous plaira, répondit Pénélope, vous êtes le maître, je dois vous obéir, trop heureuse que les dieux vous aient enfin conduit dans votre patrie et dans ce palais. Mais puisque vous m'avez parlé de ce nouveau labeur que vous avez encore à terminer, expliquez-le-moi ; vous auriez la bonté de m'en informer, je pense, dans la suite, et j'aime mieux l'être

dès à présent, l'incertitude ne ferait qu'augmenter mes craintes. »

« Ma chère Pénélope, reprit Ulysse, pourquoi me forcez-vous à vous déclarer une chose qui m'afflige et qui vous affligera aussi ? Je vais vous la dire, puisque vous le voulez. Le devin m'a ordonné de courir encore le monde, et d'aller dans plusieurs villes, tenant dans les mains une rame, jusqu'à ce que j'arrive chez un peuple qui ne connaisse point la mer, qui ne mange point de sel dans ses viandes, et qui n'ait jamais vu ni vaisseau ni rames. Et voici le signe auquel il m'a dit que je le connaîtrai. Quand un autre voyageur, venant à ma rencontre, me dira que je porte un van sur mon épaule ; je dois alors planter ma rame en terre, et après avoir fait sur-le-champ un sacrifice au roi Neptune d'un agneau, d'un taureau et d'un bouc, m'en retourner chez moi, et offrir des hécatombes à tous les Immortels qui habitent l'Olympe, sans en oublier un seul. Il a ajouté que la mort viendrait du fond de la mer terminer ma vie au bout d'une longue et paisible vieillesse, et que je verrais mes peuples heureux et florissants ; il m'assura que cet oracle s'accomplirait dans toutes ses parties. »

« Puisque les dieux vous promettent une longue vie et une vieillesse heureuse, répartit Pénélope, nous pouvons donc espérer que vous viendrez glorieusement à bout de vos longs travaux. »

Pendant qu'ils s'entretenaient ainsi, Eurynome et Euryclée, à la clarté des flambeaux, préparaient leur couche. Quand elles eurent étendu les étoffes moelleuses et les couvertures épaisses, Euryclée alla se coucher dans l'appartement des femmes ; et Eurynome, prenant un flambeau, conduisit Ulysse et Pénélope dans leur appartement, et les ayant éclairés elle se retira. Tous deux revirent avec une joie extrême leur ancienne couche et en remercièrent les dieux. Télémaque et les bergers cessèrent de danser et firent cesser les femmes, les renvoyèrent

se coucher, et allèrent eux-mêmes goûter les douceurs du sommeil.

Ulysse et Pénélope, à qui le plaisir de se retrouver ensemble après une si longue absence tenait lieu de sommeil, se racontèrent réciproquement leurs peines. Pénélope conta à Ulysse tout ce qu'elle avait eu à souffrir de cette insolente troupe de poursuivants, qui, à cause d'elle, égorgeaient tant de bœufs, consumaient ses troupeaux en festins et en sacrifices et vidaient ses tonneaux de vin. Et Ulysse raconta à la reine tout ce qu'il avait fait contre les étrangers et tous les travaux qu'il avait essuyés. Elle était charmée de l'entendre, et ne laissa fermer ses paupières au sommeil qu'après qu'il eut achevé.

Il commença par la défaite des Ciconiens ; il lui dit après comment il était arrivé dans les fertiles terres des Lotophages ; il lui fit le détail des cruautés du Cyclope, et de la vengeance qu'il avait tirée du meurtre de ses compagnons, que ce monstre avait dévorés sans miséricorde ; il lui raconta son arrivée chez Eole ; les soins que ce prince eut de lui ; les secours qu'il lui donna pour son retour ; la tempête dont il fut accueilli, et qui l'éloigna de sa route ; son arrivée chez les Lestrygons ; les maux que ces barbares lui firent en brûlant et brisant ses vaisseaux, et en tuant ses compagnons ; sa fuite sur le seul vaisseau qui lui resta ; les caresses insidieuses de Circé, et tous les moyens qu'elle employa pour le retenir ; sa descente aux enfers pour consulter l'âme de Tirésias, et comment il trouva ses compagnons et vit sa mère. Il lui peignit les rivages des Sirènes, les merveilles de leurs chants, et le péril qu'il y avait à les entendre. Il lui parla des effroyables roches errantes, et des écueils de l'épouvantable Charybde et de Scylla, que personne n'a jamais pu approcher sans périr ; de son arrivée dans l'île de Trinacrie ; de l'imprudence de ses compagnons qui tuèrent les bœufs du Soleil ; de la punition que Jupiter en fit, en brisant son vaisseau d'un coup de foudre ; de la

mort de tous ses compagnons, qui périrent tous dans ce naufrage, et de la pitié que les dieux eurent de lui, en le faisant aborder dans l'île d'Ogygie; il s'étendit particulièrement sur l'ardent amour que la déesse Calypso eut pour lui; sur les efforts qu'elle fit pour le retenir et en faire son mari, en lui offrant l'immortalité accompagnée d'une éternelle jeunesse, et sur la constante fermeté dont il refusa ses offres. Enfin il lui raconta comment après tant de travaux il était arrivé chez les Phéaciens, qui l'honorèrent comme un dieu, et qui, après l'avoir comblé de présents, lui donnèrent un vaisseau et des rameurs pour le ramener dans sa patrie. Il finit là son histoire, et le sommeil vint le délasser de ses fatigues et suspendre les soins dont il était encore agité.

Minerve, qui veillait toujours pour lui, ne le laissa pas trop longtemps jouir des douceurs du sommeil; dès qu'elle vit qu'il avait assez dormi, elle permit à l'Aurore de sortir du sein de l'Océan et de porter la lumière aux hommes. Elle n'ent pas plutôt paru qu'Ulysse se leva, et avant que de sortir, il donna cet ordre à Pénélope : « Ma femme, lui dit-il, nous avons passé tous deux par de grandes épreuves, vous en pleurant toujours un mari dont vous n'espérez plus le retour, et moi en me voyant toujours traversé par de nouveaux malheurs qui m'éloignaient de plus en plus de ma chère patrie. Présentement, puisque la faveur des dieux nous a redonnés l'un à l'autre, ayez soin de notre bien; les troupeaux que les poursuivants ont consumés seront remplacés avantageusement, soit par ceux que j'irai enlever à main armée, soit par ceux que les Grecs me donneront de leur bon gré, jusqu'à ce que mes parcs soient bien remplis et mes bergeries bien nombreuses. Je m'en vais voir mon père à sa maison de campagne, où mon absence le tient encore plongé dans une cruelle affliction. Voici le seul ordre que je vous donne, quoique votre prudence, qui m'est connue, pourrait me dispenser de le donner. Le soleil n'aura pas plu-

tôt commencé à monter sur l'horizon, que le bruit du carnage que j'ai fait des poursuivants sera répandu dans toute la ville. Montez donc dans votre appartement avec vos femmes; ne parlez à personne et ne vous laissez voir à qui que ce soit. »

En finissant ces mots, il prend ses armes, fait lever Télémaque et les deux pasteurs, et leur ordonne de s'armer. Ils obéirent dans le moment, et dès qu'ils furent armés, ils ouvrirent les portes et sortirent, Ulysse marchant à leur tête.

Le jour commençait déjà à répandre sa lumière; Minerve les couvrit d'un nuage épais et les fit sortir de la ville sans que personne les aperçût.

LIVRE XXIV

ARGUMENT. — Mercure conduit aux enfers les âmes des princes qu'Ulysse a tués. Entretien de l'âme d'Agamemnon et de celle d'Achille. Le poëte raconte diverses particularités de la guerre de Troie, qui n'avaient pu entrer dans l'Illiade, entre autres, la mort d'Achille, les honneurs qui lui furent rendus à ses funérailles, et le deuil des Muses autour de son lit. Entretien d'Agamemnon avec Amphimédon, fils de Mélanthée. Comparaison de Pénélope avec Clytemnestre. Ulysse arrive à la campagne chez Laërte, qu'il trouve inconsolable de la mort de son fils. La conversation qu'ils ont ensemble, et qui augmente encore l'affliction de ce bon vieillard. Reconnaissance d'Ulysse; la joie de ce père qui revoit son fils qu'il n'attendait plus. Dolius, ancien serviteur de Laërte, revient du travail avec six enfants; autre reconnaissance d'Ulysse. Le peuple d'Ithaque s'assemble, donne ordre à l'enterrement des morts. Le père d'Antinoüs excite le peuple à les venger. Le héros Médon et le devin Halithersé tâchent de les détourner, et en retiennent la plus grande partie; les autres vont en armes pour assiéger Ulysse. Ce héros arme sa petite troupe, se met à leur tête et sort au-devant de ses ennemis, qui avaient pour chef le père d'Antinoüs. Laërte le tue, et Ulysse et son fils font un grand carnage. Minerve fait poser les armes au peuple, et avertie de la volonté de Jupiter par la foudre qui tombe à ses pieds, elle ordonne à Ulysse de s'arrêter, et la paix est enfin rétablie.

Cependant Mercure avait rassemblé les âmes des poursuivants. Il tenait à la main sa verge d'or avec laquelle il

plonge, quand il veut, les hommes dans un profond sommeil, et les en retire de même. Il marchait à la tête de ces âmes, comme un berger à la tête de son troupeau, et ces âmes le suivaient avec une espèce de frémissement. Comme on voit une troupe de chauves-souris voler dans le creux d'un antre avec un murmure aigu, lorsque quelqu'un les oblige à quitter la roche où elles étaient attachées toutes ensemble; ces âmes suivaient le dieu de Cyllène avec un murmure tout pareil, et il les conduisait dans les chemins ténébreux qui mènent dans la nuit éternelle. Elles traversèrent les flots de l'Océan, passèrent près de la célèbre roche Leucade, entrèrent par les portes du Soleil dans le pays des songes, et bientôt elles arrivèrent dans la prairie d'asphodèles, où habitent les âmes qui ne sont que les vaines images des morts. Elles trouvèrent dans cette prairie l'âme d'Achille, celle de Patrocle, celle d'Antiloque et celle d'Ajax, le plus beau et le plus vaillant des Grecs après le fils de Pélée. Ces héros étaient autour du grand Achille; l'âme d'Agamemnon était venue les joindre fort triste; elle était suivie des âmes de ceux qui avaient été tués avec lui dans le palais d'Égisthe. L'âme d'Achille, adressant d'abord la parole à celle d'Agamemnon, lui dit : « Fils d'Atrée, nous pensions que de tous les héros vous étiez le plus aimé du maître du tonnerre, parce que, sur le rivage de Troie, où nous avons souffert tant de peines et de travaux, nous vous voyions commander à une infinité de peuples et à un grand nombre de rois. La Parque inexorable, à laquelle tous les hommes sont assujettis par leur naissance, a donc tranché vos jours avant le temps. Vous auriez été plus heureux de périr devant les remparts de Troie au milieu de la gloire dont vous étiez environné; car tous les Grecs vous auraient élevé un tombeau superbe, et vous auriez laissé une gloire immortelle à votre fils, au lieu que vous avez eu une fin très-malheureuse. »

L'âme d'Agamemnon lui répondit : « Fils de Pélée, Achille semblable aux dieux, que vous êtes heureux d'avoir

terminé vos jours sur le rivage d'Ilion loin de votre patrie ! Les plus braves des Grecs et des Troyens furent tués autour de vous ; environné de monceaux de morts, vous étiez glorieusement étendu sur la poussière loin de votre char, et en cet état, redoutable encore aux bandes troyennes. Nous continuâmes le combat toute la journée, et nous ne nous serions pas retirés, si Jupiter n'eût séparé les combattants par une horrible tempête. Nous vous retirâmes de la bataille, nous vous portâmes sur les vaisseaux, et après avoir lavé votre corps avec de l'eau tiède et l'avoir parfumé avec de précieuses essences, nous le plaçâmes sur un lit funèbre ; tous les Grecs autour de ce lit fondaient en larmes, et pour marque de leur deuil, ils se coupèrent les cheveux. La déesse votre mère, ayant appris cette funeste nouvelle, sortit du milieu des flots accompagnée de ses Nymphes ; car les cris et les gémissements de l'armée avaient pénétré le sein de la vaste mer, et s'étaient fait entendre dans ses plus profonds abîmes. Les Grecs, les voyant sortir des ondes, furent saisis de frayeur ; et ils auraient regagné leurs vaisseaux, si Nestor, dont la sagesse était fortifiée par une longue expérience, qui était savant dans les histoires anciennes, et dont on avait toujours admiré les conseils, ne les eût retenus : « Arrêtez, leur cria-t-il, troupes grecques, pourquoi fuyez-vous ? C'est la déesse Thétis, c'est une mère affligée qui vient suivie de ses nymphes immortelles, pleurer la mort de son fils. »

« Ces mots arrêterent leur fuite. Les filles du vieux Nérée environnèrent votre lit avec des cris lamentables et vous revêtirent d'habits immortels, et les neuf Muses firent entendre tour à tour leurs gémissements et leurs plaintes lugubres. Vous n'auriez pu trouver dans toute l'armée un seul des Grecs qui ne fondît en pleurs ; si touchants étaient les regrets de ces divines filles de Jupiter. Pendant dix-sept jours entiers, nous pleurâmes jour et nuit autour de ce lit funèbre avec toutes ces déesses. Le dix-huitième, nous vous portâmes sur le bûcher. Nous égorgeâmes tout

autour un nombre infini de moutons et de bœufs; vous étiez couché sur le haut avec les habits magnifiques dont les déesses vous avaient revêtu. On vous couvrit de graisse, on mit tout autour de vous quantité de vaisseaux pleins d'huile et d'autres pleins de miel; et les héros de l'armée, les uns à pied, les autres sur leurs chars, firent plusieurs fois en armes le tour de votre bûcher, avec un bruit qui fit retentir toute la plaine et les rives de l'Hellespont. Quand les flammes de Vulcain eurent achevé de vous consumer, nous recueillîmes vos os après avoir éteint la cendre avec du vin, et pour les conserver, nous les enveloppâmes d'une double graisse. La déesse votre mère donna une urne d'or pour les enfermer, elle dit que c'était un présent de Bacchus et un chef-d'œuvre de Vulcain. Vos os sont dans cette urne, mêlés avec ceux de Patrocle; et dans la même urne on mit séparément ceux d'Antiloque, qui, après Patrocle, était celui de tous vos compagnons que vous honoriez le plus de votre amitié. Toute l'armée travailla ensuite à vous élever à tous trois un tombeau magnifique sur le rivage de l'Hellespont, afin qu'il soit exposé à la vue de tous ceux qui navigueront dans cette mer, non-seulement de notre temps, mais dans tous les âges. Le tombeau achevé, la déesse demanda aux dieux la permission de faire exécuter des jeux et des combats par les plus braves de l'armée, autour de ce superbe tombeau. Pendant ma vie j'ai assisté aux funérailles de plusieurs héros. Dans ces occasions, après la mort de quelque grand roi, les plus braves guerriers se présentent pour les jeux; mais je n'en ai jamais vu de si beaux ni de si admirables que ceux que la déesse Thétis fit célébrer ce jour-là, pour honorer vos obsèques, et pour marquer son affliction. Il était aisé de voir que vous étiez cher aux dieux. De sorte, divin Achille, que la mort même n'a aucun pouvoir sur votre nom; il passera d'âge en âge avec votre gloire jusqu'à la dernière postérité. Et moi, quel avantage ai-je tiré de mes travaux? Que me revient-il d'avoir terminé glo-

rieusement une si longue et si terrible guerre ? Jupiter a souffert qu'à mon retour j'aie péri malheureusement, et que je sois tombé dans les embûches du traître Égisthe et de ma pernicieuse femme. »

Ils s'entretenaient encore de même, lorsque Mercure arriva près d'eux à la tête des âmes des poursuivants, qu'Ulysse avait glorieusement fait tomber sous ses coups. Achille et Agamemnon étonnés ne les virent pas plutôt, qu'ils s'avancèrent au-devant d'elles. L'âme du fils d'Atrée reconnut d'abord le fils de Mélanthée, le vaillant Amphimédon ; car il était lié avec lui par les liens de l'hospitalité, ayant logé chez lui dans un voyage qu'il fit à Ithaque. Il lui adressa le premier la parole et lui dit : « Amphimédon, quel accident a fait descendre dans ce séjour ténébreux une si nombreuse et si florissante jeunesse ? Il n'y a point de prince qui, en choisissant la fleur de sa ville capitale, pût assembler un si grand nombre de jeunes gens aussi bien faits et d'aussi bonne mine. Est-ce Neptune qui, vous ayant surpris sur la vaste mer, vous a fait périr, en excitant contre vous ses flots et ses tempêtes ? Avez-vous été battus dans quelque descente que vous ayez faite pour enlever les bœufs et les nombreux troupeaux de moutons de vos ennemis, ou devant quelque ville que vous ayez attaquée pour la piller et pour emmener les femmes captives ? Répondez-moi, je vous prie, car je suis votre hôte. Ne vous souvenez-vous pas que je fus reçu dans votre maison, lorsque j'allai à Ithaque avec Ménélas pour presser Ulysse de venir avec nous à Troie ? Nous fûmes un mois à ce voyage, et ce ne fut pas sans beaucoup de peine que nous persuadâmes Ulysse de nous accompagner. »

L'âme d'Amphimédon répondit : « Fils d'Atrée, le plus grand des rois, je me souviens que mon père a eu l'honneur de vous recevoir chez lui, et je vais vous raconter notre malheureuse aventure et ce qui a causé notre mort. Longtemps après le départ d'Ulysse, comme on n'en avait aucu-

nes nouvelles et qu'on le croyait mort, tout ce que nous étions de jeunes princes, nous nous appliquâmes à faire la cour à Pénélope pour parvenir à l'épouser. Cette princesse ne rejetait ni n'acceptait un hymen qui lui était odieux, pour avoir le temps de machiner notre perte; et entre autres ruses, en voici une qu'elle imagina. Elle fit dresser dans son palais un métier, se mit à travailler elle-même à un grand voile, et nous parla en ces termes : « Jeunes princes, qui
« me poursuivez en mariage depuis la mort de mon mari,
« modérez votre impatience, et attendez que j'aie achevé
« ce voile, afin que ce que j'ai filé moi-même ne soit pas
« perdu. Je le destine pour les funérailles du héros
« Laërte, quand la Parque inexorable aura tranché ses
« jours, pour me mettre à couvert des reproches que les
« femmes d'Ithaque ne manqueraient pas de me faire, si
« un prince comme Laërte, un prince si riche et que j'avais
« autant de raison de respecter et d'aimer, n'avait pas
« sur son bûcher un voile fait de ma main. » Elle nous parla ainsi, et nous nous laissâmes persuader. Pendant le jour, elle travaillait avec beaucoup d'assiduité à ce voile; mais la nuit, dès que les flambeaux étaient allumés, elle défaisait ce qu'elle avait fait le jour. Cette fraude nous fut cachée trois ans entiers, pendant lesquels elle nous remettait d'un jour à l'autre; mais enfin, la quatrième année venue, une de ses femmes, que nous avions gagnée, la trahit, et nous la surprimes qui défaisait son ouvrage. Elle fut donc obligée malgré elle de l'achever. Mais à peine eut-elle ôté de ce métier ce voile plus éclatant que le flambeau de la nuit et même que celui du jour, qu'un dieu jaloux fit aborder Ulysse à une maison de campagne qu'habitait Eumée, intendan-
dant de ses troupeaux. Son fils Télémaque y arriva en même temps à son retour de Pylos. Ces deux princes se rendirent dans la ville après avoir pris ensemble des mesures pour nous faire tous périr. Télémaque arriva le premier; Ulysse le suivit conduit par Eu-

mée. Il ne marchait qu'avec peine, appuyé sur un bâton ; il n'avait pour habit que de vieux haillons ; et il ressemblait si parfaitement à un gueux accablé de misère et d'années, qu'aucun de nous ne put le reconnaître, ni même aucun de ceux qui étaient plus âgés que nous, et qui l'avaient vu plus longtemps. Il fut continuellement l'objet de nos brocards, et nous le maltraitâmes même en sa personne. Il souffrait nos railleries et nos coups avec beaucoup de patience. Mais après que Jupiter eut excité son courage, alors, aidé par Télémaque, il ôta de la salle toutes les armes et les porta dans son appartement, dont il ferma soigneusement les portes. Après quoi, par une ruse, dont il était seul capable, il obligea la reine de nous proposer l'exercice de tirer la bague avec l'arc, exercice qui nous devait être si funeste, et qui fut l'occasion et la cause de notre mort. Aucun de nous n'eut la force de tendre cet arc, nous en étions bien éloignés. On voulut ensuite le faire passer entre les mains d'Ulysse ; nous nous y opposâmes tous, et nous criâmes qu'on se donnât bien garde de le lui remettre, quoi qu'il pût dire et faire ; mais Télémaque ordonna qu'on le lui donnât malgré nous. Dès qu'Ulysse l'eut pris, il le tendit très-facilement, et de sa flèche il enfila toutes les bagues. Après cet exploit il s'empara de la porte, jetant sur nous des regards farouches ; il versa à ses pieds toutes ses flèches, et mirant d'abord le roi Antinoüs, il en fit sa première victime. Il tira ensuite sur les autres avec un pareil succès. Les morts s'accumulaient et il était aisé de voir que deux hommes seuls ne faisaient pas de si grands exploits sans le secours de quelque dieu qui les animait par sa présence. Bientôt s'abandonnant à l'impétuosité de leur courage, ils fondirent sur nous et firent main basse sur tous ceux qu'ils rencontraient. Tout le palais retentissait de cris et de gémissements des mourants et des blessés, et dans un moment toute la salle fut inondée de sang. Voilà, grand Agamemnon, comment nous avons tous péri. Nos corps

sont encore dans la cour du palais d'Ulysse sans être enterrés ; car la nouvelle de notre malheur n'a pas encore été portée dans nos maisons. Nos parents et nos amis n'auraient pas manqué, après avoir lavé le sang de nos blessures, de nous mettre sur le bûcher et d'honorer de leur deuil nos funérailles ; car c'est là le partage des morts. »

Amphimédon n'eut pas plutôt fini, qu'Agamemnon s'écria : « Fils de Laërte, prudent Ulysse, que vous êtes heureux d'avoir trouvé une femme si sage et si vertueuse ! Quelle prudence dans cette fille d'Icarus ! Quelle fidélité pour son mari ! La mémoire de sa vertu ne mourra jamais. Les dieux feront à l'honneur de la sage Pénélope des chants gracieux pour l'instruction des mortels, et elle recevra l'hommage de tous les siècles. Elle n'a pas fait comme la fille de Tyndare, qui a trempé ses mains paricides dans le sang de son mari. Aussi sera-t-elle éternellement le sujet de chants odieux et tragiques, et la honte, dont son nom sera à jamais couvert, rejaillira sur toutes les femmes, même sur les plus vertueuses. »

Ainsi s'entretenaient ces ombres dans le royaume de Pluton sous les profonds abîmes de la terre.

Cependant Ulysse et Télémaque, qui étaient sortis de la ville avec les deux pasteurs, furent bientôt arrivés à la campagne du vieux Laërte. Elle consistait en quelques pièces de terre qu'il avait augmentées par ses soins et par son travail, et en une petite maison qu'il avait bâtie. Tout auprès il y avait une espèce de ferme ; c'était un bâtiment rond où logeait le peu qu'il avait de domestiques. Car il n'avait gardé que ceux qui lui étaient nécessaires pour cultiver ses terres et son jardin. Il avait auprès de lui une vieille femme de Sicile, qui gouvernait sa maison, et qui avait soin de sa vieillesse dans ce désert où il s'était confiné. Là, Ulysse dit à son fils et à ses deux bergers : « Allez-vous-en tous trois à la maison, préparez le cochon le plus gras pour le diner, pendant que je vais me présenter

à mon père pour voir s'il me reconnaîtra après une si longue absence. »

En finissant ces mots, il leur donne ses armes à emporter. Ils allèrent promptement dans la maison exécuter ses ordres, et Ulysse entra dans un grand verger. Il n'y trouva ni Dolius ni aucun des serviteurs, ni de leurs enfants; ils étaient tous allés couper des buissons et des épines pour raccommoder les haies du verger; et le bon vieillard Dolius était à leur tête. Il trouva son père tout seul dans le jardin, où il s'occupait à arracher les méchantes herbes d'autour d'une jeune plante. Il était vêtu d'une tunique sale et fort usée; il avait à ses jambes des bottines de peau de bœuf toutes rapiécées pour se défendre des épines. Il avait aussi des gants fort épais pour garantir ses mains, et sa tête était couverte d'une espèce de casque de peau de chèvre. Il nourrissait ainsi sa douleur.

Quand Ulysse vit son père accablé de vieillesse et dans un abattement qui marquait son deuil, il s'appuya contre un grand arbre et fondit en larmes. Enfin, faisant effort sur lui-même, il délibéra en son cœur s'il irait d'abord embrasser ce bonhomme, lui apprendre son arrivée, et lui raconter comment il était revenu; ou s'il s'approcherait pour s'entretenir avec lui avant que de se faire connaître. Ce dernier parti lui parut le meilleur, et il voulut avoir pour un moment le plaisir de réveiller un peu sa douleur, afin de lui rendre ensuite sa joie plus sensible. Dans ce dessein, Ulysse s'approche de Laërte, et comme il était baissé pour émonder son jeune arbre, son fils haussant la voix, lui adressa la parole, et lui dit : « Vieillard, on voit bien que vous êtes un des plus habiles jardiniers du monde : votre jardin est très-bien tenu; il n'y a pas une plante ni un carré qui ne soit en très-bon état; vos plants de vigne, vos oliviers, vos poiriers, en un mot tous vos arbres, marquent le soin que vous en avez. Mais j'oserai vous dire, et je vous prie de ne vous en pas fâcher, que vous avez plus soin de votre jardin que de vous-même. Vous

affligez votre vieillesse, vous voilà tout couvert de crasse et de poussière, et vous n'avez que de méchants habits. Ce ne peut être un maître qui vous tient si mal à cause de votre paresse; on voit bien à votre air que vous n'êtes pas né pour servir; car vous avez la majesté d'un roi. Oui, vous ressemblez à un roi; et un roi doit goûter les douceurs d'une vie plus convenable à sa naissance. Tous les jours, après vous être baigné, vous devriez vous mettre à table, et aller ensuite vous coucher dans un bon lit; voilà ce qui convient surtout à votre âge. Mais si la fortune injuste vous a réduit à cette terrible servitude, dites-moi quel maître vous servez et pour qui vous cultivez ce jardin. Dites-moi aussi, je vous prie, s'il est vrai que je sois dans Ithaque, comme me l'a assuré un homme que je viens de rencontrer en arrivant, et qui n'a pas eu l'honnêteté de s'arrêter un moment pour me donner des nouvelles que je lui demandais d'un homme de ce pays que j'ai autrefois reçu dans ma maison. Je voulais savoir s'il est revenu et s'il est en vie ou s'il est mort; car je vous dirai, et je vous prie de m'entendre, qu'il y a quelques années que je logeai chez moi un homme qui passait dans ma patrie. De tous les hôtes que j'ai eu l'honneur de recevoir, je n'en ai jamais vu un comme celui-là; il se disait d'Ithaque, et il se vantait d'être fils de Laërte, fils d'Arcésius. Il reçut de moi tous les bons traitements qu'il pouvait attendre d'un hôte. Je lui fis les présents qu'exige l'hospitalité; je lui donnai sept talents d'or, une urne d'argent ciselé, où l'ouvrier avait représenté les plus belles fleurs; douze manteaux, douze tuniques, autant de tapis et autant de voiles précieux; et je lui fis encore présent de quatre belles esclaves adroites à tous les beaux ouvrages, et qu'il choisit lui-même. »

« Étranger, répondit Laërte le visage baigné de pleurs, vous êtes dans Ithaque, comme on vous l'a dit; le peuple qui l'habite est grossier et insolent. Tous vos présents sont perdus; car vous ne trouverez point en vie celui à qui

vous les avez faits. S'il était vivant, il répondrait à votre générosité ; et en vous recevant chez lui, il tâcherait de ne se laisser pas surpasser en libéralité et en magnificence ; car c'est le devoir des honnêtes gens qui ont reçu des bienfaits. Mais dites-moi, sans me rien déguiser, combien d'années y a-t-il que vous avez logé chez vous mon fils, ce malheureux prince qui n'est plus ? Car éloigné de ses amis et de sa patrie, il a été ou déchiré par les bêtes dans quelque campagne déserte ou dévoré par les poissons dans les gouffres de la mer. Sa mère et moi n'avons pas eu la consolation de l'arroser de nos larmes et de lui rendre les derniers devoirs ; et sa femme, la sage Pénélope, n'a pu le pleurer sur son lit funèbre, ni lui fermer les yeux, ni lui faire des funérailles honorables, ce qui est le dernier partage des morts. Mais apprenez-moi qui vous êtes, quel est votre pays et qui sont vos parents, où vous avez laissé le vaisseau sur lequel vous êtes venu, et où sont vos compagnons. Êtes-vous venu sur un vaisseau étranger pour négocier dans ce pays ? et votre vaisseau, après vous avoir descendu sur nos côtes, s'en est-il retourné ? »

« Je satisferai à vos demandes, répondit Ulysse. Je suis de la ville d'Alybas, où j'ai ma maison assez connue dans le monde, et où je suis fils du roi Aphidas, à qui le généreux Polypémon donna la naissance ; je m'appelle Epéritus ; j'allais en Sicile ; mais un dieu ennemi m'a écarté de ma route, et m'a fait relâcher sur cette côte malgré moi. J'ai laissé mon vaisseau en rade loin de la ville. Voici la cinquième année depuis qu'Ulysse arriva chez moi à son retour de Troie, après avoir essuyé beaucoup de malheurs.

« Quand il voulut partir, il vit à sa droite des oiseaux favorables. Cet heureux augure me fit un très-grand plaisir, je lui fournis avec joie les moyens de s'en retourner, et il partit plein d'espérance ; nous nous témoignâmes réciproquement l'un à l'autre le désir que nous avions de nous revoir pour cimenter l'hospitalité que nous avions contractée. »

A ces mots, Laërte est enveloppé d'un nuage de tristesse et plongé dans une profonde douleur. Il prend de la poussière brûlante et la jette à pleines mains sur ses cheveux blancs, en poussant de grands soupirs et en versant des torrents de larmes. Le cœur d'Ulysse en est ému, il se sent attendri, il ne peut plus soutenir cette vue, ni laisser son père en cet état ; il se jette à son cou, et le tenant tendrement embrassé, il lui dit : « Mon père, je suis celui que vous pleurez et dont vous demandez des nouvelles ; après une absence de vingt années entières je suis de retour auprès de vous dans ma patrie. Essayez donc vos larmes, et cessez vos soupirs. Je vous dirai tout en peu de mots, car le temps presse : je viens de tuer tous les poursuivants dans mon palais et de me venger de toutes les insolences et de toutes les injustices qu'ils y ont commises. »

« Si vous êtes Ulysse mon fils, répondit Laërte, donnez-moi un signe certain qui me force à vous croire. »

« Vous n'avez, lui dit Ulysse, qu'à voir de vos yeux cette cicatrice de la plaie que me fit autrefois un sanglier sur le mont Parnasse, lorsque vous m'envoyâtes, ma mère et vous, chez mon grand-père Autolycus pour recevoir les présents qu'il m'avait promis dans un voyage qu'il fit à Ithaque. Si ce signe ne suffit pas, je vais vous montrer dans ce jardin les arbres que vous me donnâtes autrefois en mon particulier, lorsque dans mon enfance, me promenant avec vous, je vous les demandai. En me les donnant, vous me les nommâtes tous. Vous me donnâtes treize poiriers, dix pommiers, quarante de vos figuiers, et vous promîtes de me donner cinquante rangs de ceps de vigne de différentes espèces, qui, lorsque l'automne venait étaler toutes ses richesses, étaient toujours chargés d'excellents raisins. »

A ces mots, le cœur et les genoux manquent à Laërte ; il se laisse aller sur son fils, qu'il ne peut s'empêcher de reconnaître, et il l'embrasse ; Ulysse le reçoit entre ses

bras, comme il était près de s'évanouir. Après qu'il fut un peu revenu de cette faiblesse, que l'excès de la joie avait causée, et que le trouble de son esprit fut dissipé, il s'écria : « Grand Jupiter, il y a donc encore des dieux dans l'Olympe; puisque ces impies de poursuivants ont été punis de leurs violences et de leurs injustices. Présentement je crains que les habitants d'Ithaque ne viennent nous assiéger, et qu'ils ne dépêchent des courriers dans toutes les villes de Céphalénie pour exciter les peuples et les appeler à leur secours. »

« Ne craignez rien, répondit Ulysse, et chassez toutes ces pensées de votre esprit; tout ira bien. Mais allons dans la maison où j'ai déjà envoyé Télémaque avec Eumée et Philétius pour préparer le dîner. »

En parlant ainsi, ils sortent du jardin et prennent le chemin de la maison. En y entrant, ils trouvent Télémaque et les deux pasteurs, qui préparaient les viandes et qui mêlaient le vin dans une urne. L'esclave sicilienne baigne son maître Laërte, le parfume d'essence et lui donne un habit magnifique pour honorer ce grand jour, et la déesse Minerve prend soin de relever la bonne mine de ce vieillard; elle le fait paraître plus grand et lui donne plus d'embonpoint. Quand il sortit de la chambre du bain, son fils fut étonné de le voir si différent de ce qu'il était auparavant; il ne pouvait se lasser de l'admirer, car il ressemblait à un des Immortels; et il lui témoigna sa surprise en ces termes : « Mon père, il faut que les dieux aient fait le merveilleux changement que je vois en votre personne : c'est une marque visible que vous leur êtes cher. »

« Mon fils, reprit le sage Laërte, plutôt à Jupiter, à Minerve et à Apollon que je fusse encore tel que j'étais lorsqu'à la tête des Céphaléniens je pris la belle ville de Nérie sur les côtes du continent de l'Acarnanie, et que j'eusse pu me trouver avec mes armes au combat que vous donâtes hier contre les poursuivants! Vous auriez été

ravi de voir avec quelle force et quelle ardeur j'aurais secondé votre courage. »

Pendant qu'ils s'entretenaient ainsi, on acheva de préparer le dîner; et comme on était prêt à se mettre à table, Dolius arriva du travail avec ses enfants; l'esclave sicilienne, leur mère, qui les avait nourris, et qui avait grand soin du bonhomme Dolius depuis que la vieillesse l'avait accueilli, était allée elle-même les appeler. Dès qu'ils furent entrés, et qu'ils eurent vu et reconnu Ulysse, ils furent dans un étonnement qui les rendit immobiles. Mais Ulysse, les voyant en cet état, les réveilla par ses paroles pleines de douceur : « Bonhomme, dit-il à Dolius, mettez-vous à table avec nous, et revenez de votre surprise; il y a longtemps que la faim nous presse de nous mettre à table, nous n'attendions que vous. »

Dolius n'eut pas plutôt entendu ces paroles, qu'il court à son maître les bras ouverts, et lui prenant la main, il la baise, et après les premiers transports de sa joie, ce serviteur fidèle s'écrie : « Cher prince, puisque vous êtes enfin revenu selon nos désirs et contre notre espérance, et que les dieux eux-mêmes ont pris soin de vous ramener, que ce retour soit aussi heureux qu'il nous est agréable, et que ces mêmes dieux vous combtent de toutes sortes de prospérités ! Mais permettez-moi de vous demander si Pénélope est déjà informée que vous êtes ici, ou si nous lui enverrons annoncer une si bonne nouvelle. »

« Bonhomme, repartit Ulysse, Pénélope sait mon arrivée, n'ayez sur cela aucun souci. » Il dit, et Dolius s'assied : ses enfants, s'approchant d'Ulysse, lui baissent les mains avec des paroles tendres, et s'asseyent en ordre auprès de leur père.

Cependant la renommée avait annoncé dans toute la ville la défaite entière des poursuivants et leur funeste sort. A cette nouvelle, le peuple s'assemble, et vient en foule devant le palais d'Ulysse avec des cris horribles et d'effroyables gémissements. On emporte les morts. Ceux

d'Ithaque sont enterrés par leurs parents; et ceux qui étaient des îles voisines, on les donne à des mariniers pour les transporter sur leurs barques chacun dans leur pays, afin qu'on leur rende les devoirs de la sépulture. Après quoi ils se rendent tous à une assemblée, accablés de douleur.

Quand ils furent tous assemblés et que chacun fut placé, Eupithès, inconsolable de la mort de son fils Antinoüs, qui avait été la première victime d'Ulysse, se leva, et le visage baigné de larmes, il dit : « Mes amis, quel horrible carnage Ulysse vient-il de faire des Grecs ! A son départ il a emmené nos meilleurs vaisseaux et l'élite de notre plus brave jeunesse, et il a perdu toute cette belle jeunesse et tous nos vaisseaux. Non content de nous avoir causé toutes ces pertes, à son retour il a tué tous les plus braves des Céphaléniens. Dépêchons donc, avant qu'il ait le temps de se retirer à Pylos, ou en Élide chez les Épéens; allons l'attaquer et le punir, l'occasion presse; si nous le laissons échapper, nous passerons toute notre vie dans l'humiliation, nous n'oserons lever la tête, et nous serons l'opprobre des hommes jusqu'à la dernière postérité; car voilà une honte qui ne sera jamais effacée. Pour moi, si nous ne vengeons la mort de nos enfants et de nos frères, je ne puis plus souffrir la vie, et je prie les dieux de me faire descendre dans les enfers. Mais allons, marchons tout à l'heure, de peur que la mer ne les dérobe à notre ressentiment. »

Il accompagna ces paroles d'un torrent de pleurs, et les Grecs, touchés de compassion, ne respiraient déjà que la vengeance, lorsque le héraut Médon et le chantre Phémios, sortis du palais d'Ulysse après leur réveil, arrivèrent, et se placèrent au milieu de l'assemblée. Tout le peuple, saisi d'étonnement et de respect, attendait dans le silence ce qu'ils venaient leur annoncer. Le sage Médon parla en ces termes : « Peuple d'Ithaque, écoutez ce que j'ai à vous dire. Sachez qu'Ulysse n'a pas exécuté ces

grandes choses sans la volonté des dieux. J'ai vu moi-même un des Immortels qui se tenait près de lui sous la forme de Mentor. Oui, j'ai vu ce dieu qui tantôt encourageait et fortifiait Ulysse, et tantôt épouvantait les poursuivants et les offrait à ses coups. C'est pourquoi ils sont tous tombés les uns sur les autres sous la force de son bras. » Il dit, et une pâle frayeur s'empara de tous les cœurs.

Le héros Halithérse, fils de Mastor, qui avait seul la connaissance du passé, du présent et de l'avenir, parla après Médon, et plein d'affection pour ce peuple, il lui cria : « Peuple d'Ithaque, écoutez aussi ce que j'ai à vous déclarer. Mes amis, c'est par votre injustice que tous ces maux sont arrivés; vous n'avez jamais voulu écouter mes remontrances, ni déférer aux conseils de Mentor, lorsque nous vous pressions de faire cesser les insolences de vos enfants, qui, par leur folie et par leur intempérance, commettaient des désordres inouïs, dissipant les biens d'un des plus braves princes de la Grèce, et manquant de respect à sa femme, dans l'espérance qu'il ne reviendrait jamais. Soyez donc aujourd'hui plus raisonnables, et suivez mes avis; n'allons point où Eupithès veut nous mener, de peur qu'il n'arrive à quelqu'un quelque grand malheur qu'il se sera attiré lui-même. »

Il parla ainsi, et plus de la moitié du peuple, effrayé de ses menaces, se retira avec de grands cris. Le reste demeura dans le lieu de l'assemblée, ne voulant ni croire à la déclaration de Médon, ni suivre les avis d'Halithérse, et donnant aveuglément dans la passion d'Eupithès. Ils courent aux armes, et après s'être armés, ils s'assemblent en foule devant les murailles de la ville. Eupithès, transporté par son ressentiment, se met à leur tête. Il pensait aller venger son fils; mais, au lieu de le venger, il allait le suivre.

Dans ce moment, Minerve s'adressa à Jupiter, et lui parla ainsi : « Père des dieux et des hommes, le plus grand

de tous les Immortels, permettez-moi de vous interroger, et daignez me déclarer ce que vous avez résolu de faire. Allez-vous encore exciter une guerre pernicieuse et de nouveaux combats? Ou voulez-vous faire naître l'amitié et la paix parmi ce peuple?»

« Ma fille, répondit le maître du tonnerre, pourquoi me faites-vous cette demande? N'est-ce pas vous-même qui avez conduit toute cette grande affaire, afin qu'Ulysse à son retour pût se venger des poursuivants? Faites tout ce que vous voudrez, je vous dirai seulement ce que je juge le plus à propos. Puisqu'Ulysse a puni ces princes et qu'il est satisfait, qu'on mette bas les armes, qu'on fasse la paix, et qu'on la confirme par des serments; qu'Ulysse et sa postérité règnent à jamais dans Ithaque; et nous de notre côté inspirons un oubli général du meurtre des fils et des frères; que l'amitié et l'union soient rétablies comme auparavant, et que l'abondance et la paix consolent de toutes les misères passées. »

Par ces paroles Jupiter excita Minerve, qui était déjà disposée à faire finir ces malheurs. Elle s'élance aussitôt des sommets de l'Olympe pour l'exécution de ses desseins.

Après que les trois princes et leurs bergers eurent achevé leur repas, Ulysse, prenant la parole, leur dit : « Que quelqu'un sorte pour voir si nos ennemis ne paraissent point. » Un des fils de Dolius sortit; il eut à peine passé le seuil de la porte, qu'il vit les ennemis déjà fort près; et d'abord, s'adressant à Ulysse, il cria : « Voilà les ennemis sur nous, prenons promptement les armes. »

Il dit; et toute la maison s'arme aussitôt, Ulysse, Télémaque, Eumée, Philétius, six fils de Dolius. Laërte et Dolius prirent aussi les armes, quoiqu'accablés par le poids des ans, mais la nécessité les rendait guerriers et réveillait leur courage. Dès qu'ils furent armés, ils ouvrent les portes et sortent fièrement; Ulysse marche à leur tête; Minerve s'approche de lui sous la figure de Mentor; Ulysse,

voyant cette déesse, eut une joie qui éclata dans ses yeux, et se tournant vers Télémaque, il lui dit : « Mon fils, voici une de ces occasions où les braves se distinguent et paraissent ce qu'ils sont ; ne déshonorez pas vos ancêtres, dont la valeur est célèbre dans tout l'univers. »

« Mon père, répondit Télémaque, vous allez voir tout à l'heure que je ne vous ferai point rougir ni vous ni Laërte, et que vous reconnaîtrez votre sang. »

Laërte, ravi d'entendre ces paroles pleines d'une fierté si noble, s'écrie : « Grands dieux, quel jour pour moi ! Quelle joie ! Je vois de mes yeux mon fils et mon petit-fils disputer de valeur, et se montrer à l'envi dignes de leur naissance. »

La déesse s'approche en même temps de ce vénérable vieillard, et lui dit : « Fils d'Arcésius, vous qui êtes le plus cher de mes compagnons, faites vos prières à Minerve et à Jupiter, et lancez votre pique. »

En finissant ces mots, elle lui inspire une force extraordinaire ; il fait sa prière à cette déesse et à Jupiter, et lance sa pique, qui va donner d'une extrême raideur au milieu du casque d'Eupithès. Ce casque ne peut soutenir le coup ; l'airain mortel le perce et brise le crâne d'Eupithès, qui tombe mort à la tête de ses troupes, et le bruit de ses armes retentit au loin. Alors Ulysse et son généreux fils se jettent sur les premiers rangs, les rompent, et à coups d'épées et de piques, ils sèment le champ de bataille de morts. Il ne serait pas échappé un seul de cette troupe, si la fille de Jupiter n'eût élevé sa voix et retenu tout le monde : « Peuples d'Ithaque, s'écria-t-elle, mettez bas les armes pour épargner votre sang, et que le combat finisse. »

Ainsi parla Minerve, et le peuple est saisi d'une frayeur si grande, que les armes lui tombent des mains ; dans un moment la terre en est semée au cri de la déesse ; et tous, pour sauver leur vie, reprennent le chemin de la ville. Ulysse, en jetant des cris effroyables, vole après eux

avec la rapidité d'une aigle. Alors Jupiter lance sa foudre embrasée, qui va tomber aux pieds de sa fille. A ce terrible signal, la déesse connut la volonté de son père : elle adresse la parole à Ulysse, et lui dit : « Fils de Laërte, prudent Ulysse, cessez le combat, et n'attirez pas sur vous le courroux du fils de Saturne. » Ulysse obéit à la voix de Minerve, le cœur rempli de joie de la constante protection dont elle l'honorait. Bientôt après, cette déesse, continuant d'emprunter la figure et la voix du sage Mentor, cimenta la paix entre les deux partis par les serments accoutumés.

FIN DE L'ODYSSÉE.

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Une ou plusieurs pages sont omises
ici volontairement.

TABLE

L'ODYSSÉE D'HOMÈRE

		Pages.
LIVRE	I.	1
—	II.	15
—	III.	30
—	IV.	46
—	V.	74
—	VI.	89
—	VII.	99
—	VIII.	110
—	IX.	128
—	X.	147
—	XI.	165
—	XII.	185
—	XIII.	201
—	XIV.	216
—	XV.	234
—	XVI.	253
—	XVII.	268
—	XVIII.	287
—	XIX.	301
—	XX.	321
—	XXI.	334
—	XXII.	348
—	XXIII.	363
—	XXIV.	375

POÈMES ATTRIBUÉS À HOMÈRE

Traduits par DUGAS-MONTBEL.

LA BATRACHOMYOMACHIE ou le Combat des Rats et des Grenouilles.	397
HYMNE I. — A Apollon.	407
— II. — A Mercure.	423

	Pages.
HYMNE III. — A Vénus.....	440
— IV. — A Cérès.....	448
— V. — A Vénus.....	463
— VI. — A Bacchus.....	464
— VII. — A Mars.....	466
— VIII. — A Diane.....	<i>id.</i>
— IX. — A Vénus.....	467
— X. — A Minerve.....	<i>id.</i>
— XI. — A Junon.....	468
— XII. — A Cérès.....	<i>id.</i>
— XIII. — A la Mère des dieux.....	<i>id.</i>
— XIV. — A Hercule au cœur de Lion.....	469
— XV. — A Esculape.....	<i>id.</i>
— XVI. — Aux Dioscures.....	<i>id.</i>
— XVII. — A Mercure.....	470
— XVIII. — A Pan.....	<i>id.</i>
— XIX. — A Vulcain.....	472
— XX. — A Apollon.....	<i>id.</i>
— XXI. — A Neptune.....	473
— XXII. — A Jupiter.....	<i>id.</i>
— XXIII. — A Vesta.....	<i>id.</i>
— XXIV. — Aux Muses et à Apollon.....	474
— XXV. — A Bacchus.....	<i>id.</i>
— XXVI. — Au même. Fragments.....	475
— XXVII. — A Diane.....	476
— XXVIII. — A Minerve.....	<i>id.</i>
— XXIX. — A Vesta et à Mercure.....	477
— XXX. — A la Mère de tous.....	478
— XXXI. — Au Soleil.....	479
— XXXII. — A la Lune.....	<i>id.</i>
— XXXIII. — Aux Dioscures.....	480
DIVERS PETITS POEMES.	
I. Aux habitants de Néotichos (colonie de Cyme).....	483
II. En retournant dans la ville de Cyme.....	<i>id.</i>
III. Épitaphe de Midas.....	<i>id.</i>
IV. Contre les habitants de Cyme.....	484
V. Contre Thestoride.....	<i>id.</i>
VI. A Neptune.....	485
VII. A la ville d'Érythrée.....	<i>id.</i>

VIII. Contre des nautoniers qui refusèrent de le recevoir comme passager	485
IX. A un Pin	486
X. Au pasteur Glaucus	<i>id.</i>
XI. Contre une Prêtresse de Samos	<i>id.</i>
XII. A la Maison des amis	487
XIII. Le Fourneau ou la terre à potier	<i>id.</i>
XIV. L'Irésioné	488
XV. A des Pêcheurs	489
FRAGMENTS DE DIVERS POÈMES.	
I. Fragments du Margitès	491
II. Fragments de la Thébaïde, poème cyclique	<i>id.</i>
III. Fragments des Épigones	492
IV. Fragments des Vers Cypriens, poème attribué par quelques auteurs à Stasinus	<i>id.</i>
V. Fragments de la Petite Iliade, poème attribué par quel- ques-uns à Leschiès	493
VI. Fragments d'un Poème intitulé : les Retours	494
VII. Fragments des Cercopes. — Fragments de poèmes in- connus	<i>id.</i>

FIN DE LA TABLE